

Yann KERVRAN

# La nef des loups

Cycle Ernaut de Jérusalem

Tome I



---

Publié sous licence

CC-BY-Sa

Framasoft est un réseau d'éducation populaire, issu du monde éducatif, consacré principalement au logiciel libre. Il s'organise en trois axes sur un mode collaboratif : promotion, diffusion et développement de logiciels libres, enrichissement de la culture libre et offre de services libres en ligne.

Pour plus d'informations sur Framasoft, consultez  
<http://www.framasoft.org>.

Se démarquant de l'édition classique, les Framabooks sont dits « livres libres » parce qu'ils sont placés sous une licence qui permet au lecteur de disposer des mêmes libertés qu'un utilisateur de logiciels libres. Les Framabooks s'inscrivent dans cette culture des biens communs qui favorise la création, le partage, la diffusion et l'appropriation collective de la connaissance.

Pour plus d'informations sur le projet Framabook, consultez  
<http://framabook.org>.

---

Copyright 2015 : Yann KERVRAN, Framasoft (coll. Framabook)  
*La nef des loups* est placé sous Licence Creative Commons By-Sa  
(<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/fr/>).

ISBN : 979-10-92674-14-9

Prix : 18 euros

Dépôt légal : juin 2017

Couverture : Folio 26 recto d'un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle de la vie de Bede de Saint-Cuthbert, Cuthbert navigant.

Domaine Public. [commons.wikimedia.org](https://commons.wikimedia.org)

Mise en page avec L<sup>A</sup>T<sub>E</sub>X

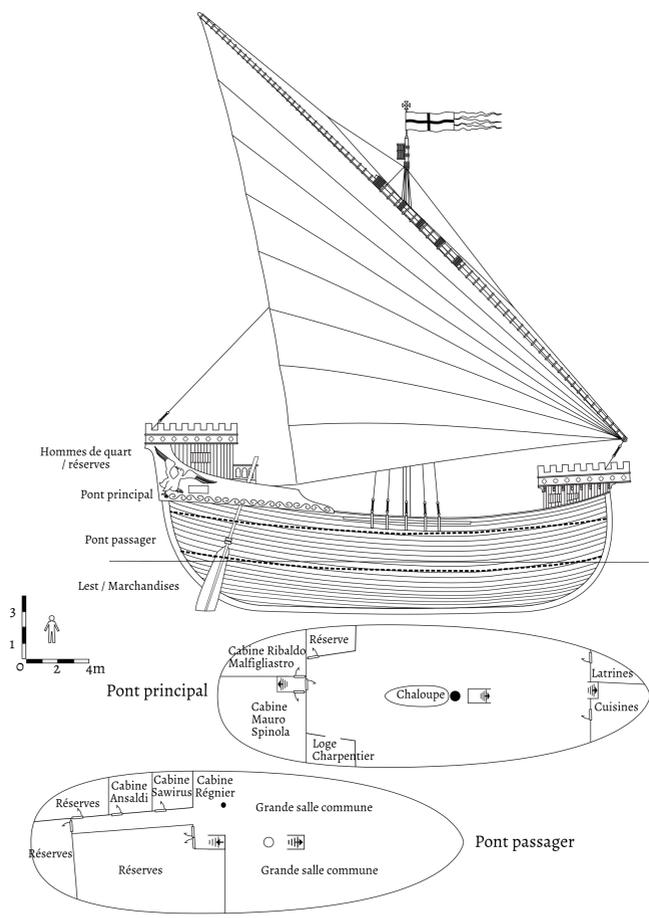
# Remerciements

Lors de la première édition de cet ouvrage, j'avais remercié mes parents Michel et Marie-Claude, sans qui, au sens le plus évident, rien n'aurait été possible pour moi. Je peux apprécier chaque jour à quel point c'est vrai, encore aujourd'hui. Puissé-je être un guide aussi aimant et avisé qu'eux pour les miens.

Je tiens par ailleurs à remercier l'équipe de Framasoft, Christophe Masutti en tête, qui a accueilli mon projet avec chaleur, enthousiastes qu'ils étaient à recueillir un spécialiste rare, de ceux qui se consacrent au troisième quart du XII<sup>e</sup> siècle des Croisades. Les membres de Framabook, qui ont relu avec minutie mes écrits pour en tirer le meilleur, m'ont témoigné une attention appréciée, en particulier Mireille dont le soin à traquer mes virgules baladeuses égale la gentillesse d'abord. Un grand merci aussi à Sandra qui en a détecté la moindre silhouette inopportune tout en y ajoutant une rigueur bien appréciée sur la typographie.

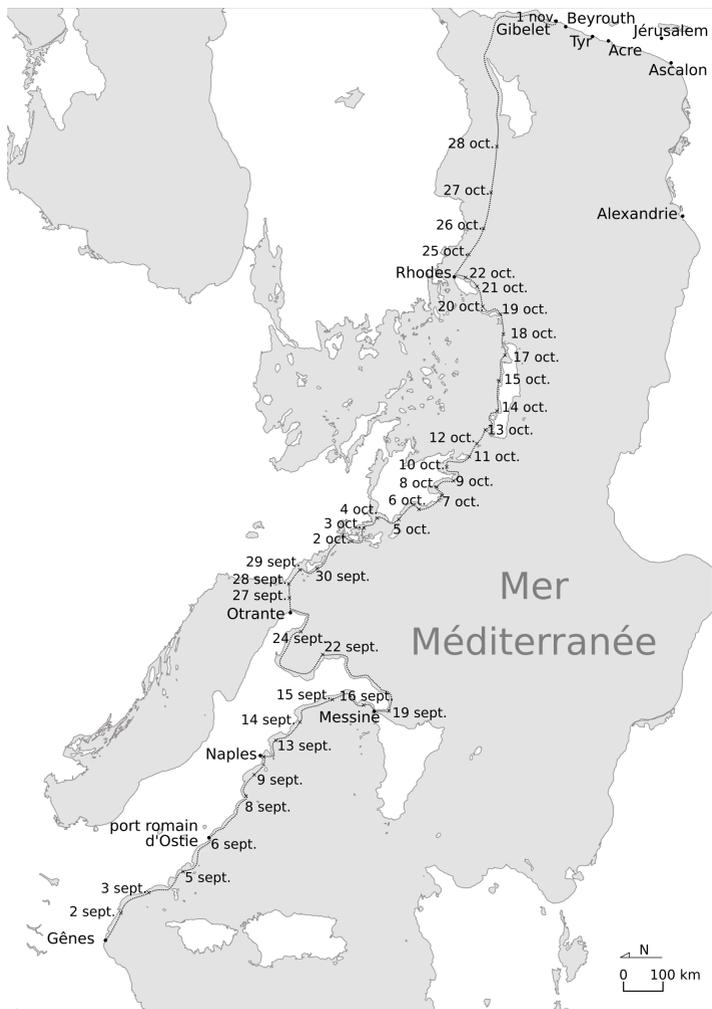
Et, enfin, je souhaite inclure à cette liste Jean-Louis Marteil, de La Louve éditions, qui, le premier, a cru suffisamment en mes textes pour les intégrer à son catalogue. Qu'il soit doublement remercié de m'avoir redonné par la suite la liberté d'expérimenter ailleurs de nouvelles formes d'édition.





Le Falconus, plan du navire





Le trajet du *Falconus*



## LISTE DES PERSONNAGES

### *Gênes*

Frère FEDERICO, moine hospitalier

### *Pèlerins*

AUBELET, prêtre

ERMENJART LA BREITE, épouse de Gringoire

ERNAUT DE VÉZELAY

GRINGOIRE LA BREITE

LAMBERT, frère d'Ernaud

MAALOT, épouse d'Aubelet

### *Marchands et voyageurs*

ANSALDO EMBRIACO, marchand

GANELON, valet de Régnier d'Eaucourt

MAURO SPINOLA, marchand et diplomate

HERBELOT GONTEUX, prêtre

JA'FA AL-AKKA, marchand

RÉGNIER D'EAUCOURT, chevalier

SAWIRUS DE RAMATHES, marchand

UGOLINO, valet d'Ansaldo Embriaco

YAZID, esclave de Sawirus de Ramathes

### *Équipage du Falconus*

BENEDETTO, notaire du bord

BERTOLOTUS, matelot

BONADO, matelot

ENRICO MAZA, arbalétrier

FULCO BOTA, charpentier

GANDULFO, cuisinier

INGO, apprenti charpentier

OCTOBONO, matelot

RIBALDOMALFIGLIASTRO, patronus

RUFUS, matelot

### *Messine*

AL-MANZIL AL-QAMAH, marchand

### *Gibelet*

GUILLAUME D'EMBRIAC, seigneur de la ville

GUY, chevalier



# Prologue

## *Monastère bénédictin de la Charité-sur-Loire, hiver 1223*

La lumière du jour naissant filtrait à peine à travers les nuages bas, le jeune Déodat pouvait voir son haleine se muer en fumée tandis qu'il avançait sans bruit dans le cloître. Il portait son écritoire et une chandelle de bonne cire, le visage baissé et empreint de sérieux comme il seyait à un bénédictin.

Il était pourtant habité d'une fièvre qui lui aurait permis de supporter les frimas les plus intenses et son large sourire aurait pu lui valoir des reproches de ses frères les plus stricts. Heureux moine, il était impatient de s'acquitter de sa tâche, obtenue en récompense de son assiduité aux études et en raison de son habileté à rédiger les lettres et documents du prieur. Pour une fois, ce n'était pas de froides chartes qu'il devait recopier, ni des messages adressés à de lointains contacts de son monastère.

Lorsqu'il poussa la lourde et bruyante porte de l'infirmerie, le frère responsable tourna à peine la tête vers lui. Il était occupé à parler à voix basse avec le chantre, un obèse à la respiration sifflante qui semblait endurer mille maux. Il était pourtant allongé sur sa couche au plus près de la vaste cheminée apportant une douce chaleur dans la pièce.

Déodat attrapa un tabouret au passage et s'installa auprès d'un vieillard édenté et somnolent, assis dans son lit sous une fenêtre au châssis tendu de parchemin translucide. Les yeux emplis de cataracte auraient pu être ceux d'un aveugle et son air béat le rendait semblable à un sot ou un fou. Mais son esprit restait vif et, si son éloquution était tremblante, ses paroles étaient encore pleines d'une vie insoupçonnable dans ce corps grabataire. Déodat eut à peine le temps de disposer son écritoire sur ses genoux que le patriarche tournait la tête vers lui, un sourire fatigué illuminant les plis de son visage. Sa voix était épaisse et semblait charrier des graviers.

« Te voilà enfin, garçon. Il est bien heure. Nous avons tant à faire. »

Le jeune moine sentit son cœur s'emballer.

« Avez-vous choisi quels souvenirs nous allons parcourir ?

— Calme, Déodat. Il convient d'accomplir les choses en ordre. Avant d'aborder les errements de l'homme fait, nous devons présenter le passage où il abandonna sa condition d'enfant mal dégrossi. Un modèle de vie s'est imposé à lui comme évidence lors de ce voyage merveilleux, à l'origine de toutes les aventures ultérieures.

— N'allons nous pas parler de tous ces lieux étranges, en les terres plus lointaines ? Jérusalem, Alexandrie, Byzance, Bagdad ? »

Le vieillard toussa, troublé par la mention de ces noms qui évoquaient tant pour lui. Il attrapa la main du jeune moine et la pressa amicalement.

« Ce me semble qu'il faut commencer par plus fabuleux voyage, celui que le pèlerin suit, en sien cœur et outre les eaux, jusqu'à parvenir en Terre Sainte. Si un enfanton s'embarqua à Gênes sur le *Falconus*, ce fut en vérité un homme qui en descendit à Gibelet. Prends ta plume et entends bien. Je vais te conter les merveilleuses errances de celui qu'on nomma Ernaut de Jérusalem... »

# Chapitre 1

*Gênes, soir d'orage, été 1156*

La foudre déchira le ciel, illuminant de l'intérieur les nuages ventrus qui recouvraient la ville. La pluie furieuse s'abattait dans la ruelle en un rugissement assourdissant, éclaboussant les fines chaussures de cuir ouvragé du marchand. Seul sous les gouttes glacées, il fulminait et enrageait silencieusement. Il avait frappé en vain à la porte principale pendant un bon moment, mais avec l'orage, personne ne l'avait entendu.

Il escomptait juste que, pour une fois, ses instructions n'auraient pas été suivies à la lettre et que le petit guichet de la cour arrière ne serait pas verrouillé. Chose étonnante que d'espérer que son garçon d'écurie ait une fois de plus négligé de pousser le verrou. Ruisselant d'une eau grasse, il n'était guère satisfait de salir ses vêtements coûteux dans la boue des ruelles. Tenant d'une main délicate les pans de sa cotte<sup>1</sup> de soie brodée, il s'efforçait de sautiller de façon à éviter les flaques les plus boueuses et les plus profondes. Agacé, il essayait périodiquement d'un revers nerveux la goutte d'eau au bout de son nez. Il n'aimait pas se dépenser ainsi, comme en attestait l'imposant diamètre de son ventre.

---

1. Vêtement long, serré à la taille par la ceinture, dont la qualité de l'étoffe indique souvent le statut du porteur.

Un nouvel éclair et le tonnerre à sa suite le firent sursauter. Frémissant, il se rattrapa d'une main au mur de la venelle, les pieds de chaque côté du caniveau nauséabond. Il savait qu'il aurait dû prendre ses socques<sup>2</sup> avant de partir ! Mais comme il avait confié de nombreuses tâches à son valet, ainsi retenu en son hôtel, il n'avait pas eu le courage de les porter lui-même. Il se maudissait intérieurement et se promit de ne pas succomber à la paresse la prochaine fois.

Au moins, tout ceci n'aurait pas été en vain. Ses rendez-vous avaient été fructueux et la saison en Méditerranée s'annonçait assez bien. Sans s'en rendre compte, il sourit pour lui-même, heureux de ces perspectives et du bruit de la porte cédant sous sa poussée. Le loquet n'en avait pas été tiré ! Il franchit le seuil rapidement et jeta un coup d'œil vers les fenêtres d'où filtrait à travers les volets un peu de lumière, annonciatrice de douce chaleur et prometteuse d'un abri contre la pluie.

Il s'apprêtait à refermer l'ouverture lorsqu'une brutale poussée dans son dos le propulsa dans une flaque de boue au centre de la courette. Il n'eut que le temps de lancer ses deux mains en avant pour ne pas s'y étaler de tout son long. Grassement arrosé, le visage crotté, il recracha tout en essayant de se relever l'infâme mixture qu'il avait gobée. Avant même qu'il puisse accomplir son geste, un violent coup de pied dans les reins l'aplatit dans un amas bourbeux, en une gerbe d'eau et de terre qu'accompagna un juron bien choisi. La bouche remplie, il ne put réprimer un haut-le-cœur lorsqu'il goûta les cailloux qui crissaient sous sa langue. Abasourdi par cette agression, il se retourna, s'efforçant sans succès de discerner son assaillant. La silhouette s'approcha de lui et posa le pied sur sa poitrine, appuyant de plus en plus fort pour le plaquer à terre. Sa résistance ne fut que symbolique, il rencontra le sol dans un éclaboussement sonore et sentit son crâne heurter douloureusement plusieurs pierres. Affolé,

---

2. Patins de bois portés sous les souliers.

légèrement choqué par la douleur, il leva la main pour se masser la tête et tenter de se nettoyer le visage. Il roulait des yeux en tous sens, incapable de hurler. Tout ce qu'il aperçut fut une ombre le toisant, un pied appuyé sur son imposante panse, sans qu'il n'arrive à la reconnaître.

Lorsque son assaillant se pencha vers lui, il cligna des paupières, pour en évacuer la boue et l'eau, mais aussi de stupeur. Les yeux, pourtant familiers, s'affichaient distants, animés seulement d'une fureur animale. Le gros marchand voulut le questionner, mais il ne réussit pas à parler avant que la lame ne pénètre dans sa gorge. Seul un gargouillis de sang parvint à franchir ses lèvres. Il essaya de retrouver son souffle, paniqué et jetant des regards ici et là comme une bête aux abois. Des bulles écarlates commençaient à se répandre sur ses mentons, rejoignant les flaques boueuses en de minces filets. Soudain, il sentit une douleur se propager au plus profond de ses entrailles, d'abord doucement puis plus sauvagement à chaque nouveau coup de couteau. Tandis qu'il opérait, un large sourire se dessinait sur les traits de son assassin. Le gros homme sentait la vie s'écouler de son corps et ne réussit qu'à cracher à la face de son meurtrier avant de succomber, dans un dernier borborygme sanglant.

Lâchant alors sa victime, le tueur attrapa un des pans des vêtements du défunt et s'essuya le visage. Puis il entreprit d'ôter toute trace de sang de son couteau, méthodiquement, sans se presser, aidé par la pluie battante qui continuait de s'abattre avec la même violence. Il savourait le moment, comme un chasseur repu de la mort d'une proie longtemps traquée. Penchant la tête en arrière, il ouvrit la bouche pour laisser les gouttes tombées du ciel le désaltérer. Il ressentait l'amour de Dieu couler sur son corps en cet instant de sauvage félicité.

À l'entrée de la cour, un individu s'effaça silencieusement après avoir assisté à l'agression, rejoignant l'obscurité discrète du passage. Le témoin muet restait là, à admirer la macabre scène, comme envoûté, oscillant

entre plusieurs sentiments. Se frottant le visage en un geste inutile pour évacuer l'eau serpentant sur ses joues, il hocha le menton lentement, comme pour convaincre un invisible interlocuteur. Un appât, songea-t-il, un appât offert par Dieu !

*Gênes, matin du 31 août 1156*

Les volets de bois de la galerie avaient été levés et le soleil pénétrait largement, égayant l'atmosphère. La grande salle de l'hôpital du monastère bruissait de l'agitation de voyageurs pressés. Comme tous les matins, beaucoup d'entre eux s'employaient à préparer sacs et baluchons, impatients de reprendre la route ou de s'embarquer sur un des navires menant par-delà la mer. Certains étaient rassemblés vers le petit oratoire, au levant, unis dans une prière au latin incertain menée par un vieux prêtre au visage rubicond. Au milieu des voyageurs allaient et venaient, dans leur tenue de bure fatiguée, des frères convers affairés portant des couvertures, assistant les plus faibles ou balayant le sol. Devant l'entrée principale, les mains sur les hanches, le frère hospitalier, Federico, couvait d'un regard satisfait la ruche désormais bien éveillée. Une agréable odeur de pain chaud et de brouet parvenait à ses narines depuis le couloir des cuisines. Il souriait, autant pour lui-même qu'à l'intention des marcheurs qui se répandaient en remerciements et bénédictions pour lui et son établissement. Il était en charge du bien-être des pèlerins et mettait un point d'honneur à les bénir individuellement lors de leur départ.

Soudain, venu d'une des courettes et rompant avec fracas la quiétude ambiante, un bris résonna dans tout le bâtiment, s'achevant en un déluge persistant peu sonore. Dans la grande salle des pèlerins, chacun se figea un instant puis tourna la tête de droite et de gauche, cherchant du regard l'origine du bruit. Frère Federico fut le

premier à comprendre. Le visage défait, marmonnant des imprécations pour lui-même, il s'élança vers la zone des cuisines, d'où se faisait désormais entendre une discussion animée. Il passa sans ralentir devant la grande cheminée où les repas des voyageurs étaient préparés, n'accordant pas un seul regard aux cuistots et marmitons, dont la plupart étaient massés à la fenêtre, se chahutant du coude en ricanant. Arrivé à la porte arrière, il stoppa brutalement, les bras ballants, comme si les quatre cavaliers de l'Apocalypse l'y attendaient.

La scène offerte à ses yeux était conforme à ses craintes. Tout au long de l'escalier, jusqu'au sol de la cour, les fragments d'un cuvier étaient répandus, au milieu des restes d'écuelles en bois fracassées, des cuillers rompues et des gobelets brisés. Et à mi-chemin, assis au milieu des vestiges de ce qui avait été la vaisselle de l'hôpital, occupé à tenter de rassembler les morceaux, se tenait le jeune géant français à la chevelure blonde, Ernaut de Vézelay, ce pèlerin plus dévastateur que les plaies d'Égypte. S'il n'avait été que maladroit, il aurait été facile de s'en accommoder, mais Dieu l'avait créé semblable à un colosse antique, avec une force que lui envieraient bien des bœufs. Et surtout, dans son humour infini, Il l'avait doté d'une bonne volonté pour aider son prochain qu'égalaienent seulement son insatiable curiosité et son incommensurable maladresse. Le frère hospitalier porta la main à son front et poussa un cri à fendre le cœur du plus endurci des tortionnaires.

« Mais que fait ce sanglier en la courette ? »

Deux valets, le regard penaud, étaient occupés à rassembler les débris au bas de l'escalier et à les ramasser dans des seaux. L'un d'eux prit sur lui d'affronter la tempête.

« Il voulait aider, frère, en descendant le grand cuvier de vaisselle. »

Ernaut crut bon d'intervenir.

« Je me suis dit que nous serions plus aises de porter le vaissellement sale à l'eau et non l'inverse. »

Le frère faillit s'en étouffer, les yeux lui sortant littéralement de la tête.

« Où vois-tu de l'eau chaude en cette cour ? Tu crois que nous chauffons nos citernes pour escurer les plats ? »

Le jeune colosse fit mine de répondre, puis baissa le regard, l'air contrit. On aurait dit que le sol venait de se dérober sous ses pieds. Mais l'hospitalier ne désarma pas pour autant, pointant un doigt accusateur.

« Apprends à mieux penser, garçon ! Je sais que tu veux bien faire, mais... mais... Accomplis choses plus dans tes cordes : fends des troncs, tire charrois ou fracasse de méchantes murailles ennemies avec ce qui te sert de crâne. Et, par tous les saints, cesse de nous aider, arrête avant que nous ne soyons irrémédiablement ruinés ! »

Puis, incapable de supporter plus longtemps une telle vision, le moine disparut dans le bâtiment, sans même laisser d'instructions précises quant au nettoyage. Ernaut fit mine d'aider un peu, sous les regards franchement amusés des présents. Peu à peu, les sourires se firent plus nombreux et certains gloussèrent même, toujours prompts à se distraire avec n'importe quel événement les sortant de leur routine. Le jeune Français finit par souscrire à l'humeur ambiante et se prit à rire, sans trop savoir pourquoi. Mais une voix autoritaire bien connue stoppa ses velléités d'amusement.

« Ernaut ! Quelle catastrophe as-tu encore commise ? »

Lambert, son aîné de nombreuses années, se tenait dans l'encadrement de la porte, plus dépité qu'énervé. Ses épais sourcils bruns noyaient son regard et sa mâchoire, déjà volontaire, s'avancait, prête à mordre.

« Quand sauras-tu donc faire attention, frère ? »

L'adolescent ne répondit rien, balbutiant sans vraiment faire de phrase.

« À ainsi te mêler de tout, tu sais que tu t'attires des ennuis. Nous sommes pèlerins et n'avons rien à faire en cuisines.

— Je me disais que ce serait chrétien d'ainsi remercier.

— Certes, voilà honorable sentiment, mais en ce cas, sois plus éveillé à ce que tu fais. Dieu du Ciel, tu n'es plus enfant ! »

De fait, le garçon faisait plus d'une tête que le plus grand des valets, avait des bras dont beaucoup se seraient satisfaits comme jambes et, n'était le duvet blond ornant son visage et ses traits toujours juvéniles sous une coupe au bol, il avait tout de l'homme fait. Mais demeurait en lui la fougue, la naïveté et la balourdise de ceux qui n'ont pas encore pris conscience de leur maturation.

Lorsque Lambert et Ernaut se présentèrent à la porte de l'hôpital, frère Federico avait déjà oublié l'incident. Il aimait sincèrement sa tâche et voyait en chaque pèlerin le visage du Christ, ainsi qu'on le lui avait enseigné depuis son enfance. Ce fut donc sans aucune rancune, et certainement avec un grand soulagement, qu'il donna sa bénédiction aux deux frères, leur souhaitant un bon voyage aller et retour. Lambert se fit un devoir de le détromper.

« Grand merci de votre sollicitude, frère hospitalier, mais nous ne reviendrons pas. »

De désaccord, le moine hochait la tête, adoptant un ton professoral.

« Voyons, ne soyez pas si bêteux, nombreux sont les voyageurs qui traversent de nos jours. Et la plupart reviennent sains. »

— Nous ne sommes pas simples pèlerins. Nous nous rendons au royaume de Jérusalem pour nous établir. »

Un vaste sourire illumina le visage aux traits fatigués de frère Federico, dévoilant des dents gâtées.

« Grand' merveille ! Vous êtes si rares à faire ce choix. »

Des étoiles scintillant dans les yeux, le moine savourait l'instant, inquiet de rompre ce doux moment de félicité. Ce fut après un petit moment qu'il osa demander où les deux frères comptaient s'installer.

« Un moine de Charroux m'a expliqué que plus belles offres s'encontraient en Judée, près Ascalon, la grand ville capturée voilà peu, précisa Lambert.

— Ascalon ? C'est aux confins des terres sarrasines du Soudan de Babylone<sup>3</sup>. Que voilà terrible endroit !

— À dire le vrai, nous ne savons guère ce qui s'offrira à nous. Père nous a largement doté, de quoi suivre les pas du Christ quelque temps, au moins jusqu'à Pâques. Nous aviserons alors. »

Le moine arborait un visage de bienheureux et, si la matinée avait mal commencé pour lui, il garderait certainement ce doux souvenir plusieurs jours durant.

« Vous embarquez sur quelle nef ?

— Le *Falconus*, aux bons soins du *patronus*<sup>4</sup> Malfios... ro, s'il me souvient de ce qu'a dit le notaire de bord.

— Vous voulez dire Malfigliastro, pour sûr. Excellent ! Vous serez entre de bonnes mains. J'ai rencontré moult voyageurs ayant traversé avec lui. Savez-vous quand vous devez partir ?

— Pas encore. Nous devons être à bord ce jour d'hui. Nos vivres ont été chargés hier. J'espère que nous n'attendrons pas à quai trop longtemps.

— Juste le temps que vos cœurs soient prêts. »

Le moine ajouta un sourire malicieux.

« Que vents et courants soient propices ! Partez en l'amour de Dieu, mes frères !

— Amen ! »

Attrapant leurs sacs de cuir huilé, les deux Français descendirent l'escalier en direction du portail de l'abbaye. Federico les suivit du regard, un peu attendri de les savoir en route pour s'installer sur les terres que le Christ avait foulées. Il ne put réprimer un fugitif sourire en pensant à tous les maux que le sympathique colosse allait pouvoir semer en ces lieux saints. Avec un peu de chance, il serait

---

3. Les Occidentaux avaient souvent une vision fantaisiste des souverains et territoires lointains. Il parle du calife fâtimide du Caire.

4. Commandant d'un navire commercial.

capturé par les Infidèles et il sèmerait la désolation dans leurs territoires. Conscient du caractère bien peu charitable de cette pensée, le moine se réjouit à l'avance de la réaction amusée de ses frères lorsqu'il battrait sa coulpe au prochain chapitre.

### *Gênes, après-midi du 31 août*

Ragaillardi par l'air frais et l'animation ambiante, Ansaldi Embriaco sifflotait pour lui-même, à peu près satisfait de la tournure que prenaient les événements. Son voyage était fin prêt, les marchandises chargées sur le *Falconus* et les accords conclus. Il déambulait tranquillement le long des voûtes de Sottoripa, plus calmes en cette fin de saison qu'au plus fort du trafic maritime. C'était là que les marchandises débarquées des navires étaient stockées dans un premier temps, sous les arcades, avant de rejoindre les entrepôts et les foires lointaines. Là, il avait grandi, à l'ombre des balles transbordées par les *camalli*<sup>5</sup> transpirants, aux côtés de son père, négociant comme lui. Ce dernier lui avait expliqué qu'il était né pratiquement au même moment que ces arcades le long des quais, ce qu'il voyait comme un signe de la prospérité à venir de son fils. De fait, il ne se trompait guère car à peine un quart de siècle plus tard, Ansaldi incarnait la nouvelle génération de négociants, travailleurs et ambitieux. Sa tenue soignée, de fine laine anglaise teinte d'écarlate, ses chausses indigo et son bonnet de feutre brodé au fil d'or montraient à tous son aisance. Toujours très soigné, il était généralement rasé de près, le cheveu brun coupé très court, pour éviter la vermine lors des voyages. Et si certains moquaient son jeune âge, la voix calme et le regard noir impressionnaient ses interlocuteurs, bien forcés de céder à ses arguments.

---

5. Docker, portefaix.

Derrière lui, trotinant dans son sillage, on trouvait un vieil homme au visage ratatiné comme une vieille pomme, occupé à porter en soufflant un petit coffre lourdement ferré. Les yeux globuleux un peu éteints, le cheveu désormais rare, il semblait flotter dans des vêtements éternellement trop grands. Ce vieillard dégingandé répondait au nom d'Ugolino et servait d'homme à tout faire au jeune marchand. Extrêmement dévoué, il lançait des regards mortels à tous les portefaix qui menaçaient de bousculer son maître. Et vu l'agitation coutumière sur le port d'une des plus grandes cités maritimes de Méditerranée, il pouvait maudire tout son soûl. Partout on ne voyait que des ballots, des sacs, des tonneaux et des jarres. Des étoffes de soie, de coton ou de lin arrivaient, des fibres à travailler étaient déchargées, accompagnées de colorants pour les teinter ; de lourds paquets de céramiques fines, en provenance de Sicile ou de Grèce, trônaient dans des paniers, enrobés de paille. Les paquets d'épices, dont l'air était embaumé, avaient connu des voyages de plusieurs mois et ne seraient pas sur les étals avant encore un long moment. De lourdes cargaisons de bois, de métaux ou de bruyants chargements d'armes étaient destinés aux États latins, de l'autre côté de la mer. Ceux-ci envoyaient en retour les délicats produits d'Orient, si prisés des plus riches, comme les tapis aux couleurs chatoyantes ou les étoffes de soie aux motifs complexes. C'était là, sur ces quais poussiéreux, accablés de soleil, que toutes les marchandises du monde passaient un jour, entre les mains rugueuses de travailleurs voûtés, sous les yeux calculateurs d'opulents négociants.

À côté de cette plaine fertile s'étendait la forêt de mâts des navires, gros vaisseaux et frêles esquifs, pourvoyeurs de la frénésie commerciale. Des tarides siciliennes, des galées<sup>6</sup> grecques, des saïètes rapides et de lourdes nefes ventruées, gorgées de marchandises, attendaient, les voiles abattues, que leurs entrailles soient vidées et rechargées

---

6. Galère.

avant de s'élaner vers de nouveaux horizons. À bord, toutes les langues résonnaient, se répondaient, criées par des voix rudes aux accents exotiques. Bordant les vaisseaux, disséminés parmi la foule d'anonymes sobrement habillés de vêtements aux couleurs passées et aux manches rapetassées, on reconnaissait les notables aux couleurs vives de leurs tenues, aux belles coupes de leurs vêtements et à leur allure autoritaire. *Genuensis, ergo mercator*<sup>7</sup> disait l'adage, et leurs princes n'étaient pas loin de penser que le monde leur appartenait, à travers ses marchandises.

Aux abords des quais, Ansaldi devait se contorsionner pour avancer. La presse était telle qu'il était pratiquement impossible d'avancer en ligne droite, une balle ou son porteur se trouvant inmanquablement en travers. Sans compter les collègues et partenaires marchands, qu'on ne pouvait croiser sans au moins les saluer selon le rang qu'on leur accordait. Les Malloni, Platealonga, Buronus, Vento, Embriaco, Spinola, Roza, Pedegola, Della Volta... tous avaient des liens de parenté plus ou moins distants. Le jeune Embriaco lui-même appartenait à un réseau familial très soudé, dont certains percevaient des revenus issus des anciens temps. De naissance, il faisait partie de l'élite génoise, ceux qu'on appelait les Visconti, les descendants d'Ydo Vicecomes. Mais pas un seul instant, il n'imaginait que la magnifique promotion sociale par lui connue, alors qu'il n'avait guère plus de vingt-cinq ans, était due à autre chose que son propre talent. Depuis plusieurs années il s'efforçait de monter une *societas* à destination de Gibelet<sup>8</sup>. Là-bas, il saurait faire fructifier ses intérêts et ceux de ses financeurs. Il y avait déjà accompagné plusieurs membres de sa famille, ainsi que des Buronus et des Ususmaris, dans toute la Méditerranée orientale. Lorsqu'il y avait résidé, il avait eu des contacts avec plusieurs personnes du royaume de Jérusalem, de lointains cousins

---

7. « Génois, donc marchand. »

8. Aujourd'hui J'baïl au Liban, Byblos dans l'Antiquité.

qui pourraient l'assister le moment venu. Mais depuis qu'il avait réussi à convaincre Ingo della Volta d'investir chez lui, il ne se sentait plus de joie. Le consul était un homme extrêmement influent et il avait fallu tout l'appui de la famille pour décider le vieux patriarche à confier une somme à quelqu'un d'autre qu'Opizo Amico Clerico ou Ingo Nocenzio. Il était responsable d'une énorme somme, presque 300 livres, dont une petite partie seulement était en numéraire, précieusement gardée dans un solide coffre de chêne qu'il glisserait sous son lit.

Les abords du *Falconus* étaient plus calmes, le chargement enfin terminé. En haut de la passerelle d'accès, l'imposante silhouette du *patronus* Ribaldo Malfigliastro défiait quiconque n'était pas autorisé à monter. Son impressionnante barbe déployée sur son torse puissant, sa tignasse frisée comme une couronne autour d'un crâne tanné par les années en mer, ses yeux profondément enchâssés, tout en lui inspirait l'autorité. Il devisait avec l'un des passagers, un marchand levantin qu'Ansaldi avait rencontré lors des préparatifs, Sawirus de Ramathes. Comme l'homme était bien plus âgé que lui, le jeune négociant le salua le premier, sans se permettre d'interrompre la conversation. Ce fut finalement le *patronus* qui l'interpella.

« Auriez-vous question à me poser, maître Embriaco ?

— Nenni, je reviens juste avec mes dernières affaires. Me voilà fin prêt à embarquer. »

Le vieux marchand lui sourit amicalement, opinant du chef de façon débonnaire.

« Le *patronus* me déclarait justement que nous devrions mettre à la voile dès demain. Ne manquent que deux passagers notables.

— Les cieux semblent nous sourire, nous rejoindrons Naples prestement. Avec de la chance, nous serons Outremer bien avant la Toussaint. »

Ansaldi eut un sourire poli. Il regrettait de n'avoir pu trouver un navire plus grand, plus lourd, plus rapide. Mais ses contacts étaient pour la plupart au comté de Tripoli, au royaume de Jérusalem, et pas à Alexandrie vers laquelle les trajets étaient plus directs. Il lui faudrait donc supporter le cabotage le long des côtes, le navire ne s'aventurant en haute mer que pour la traversée depuis Otrante. Naviguer ainsi obligeait à s'arrêter chaque soir, à la nuit tombée, pour ne pas risquer de heurter un écueil ou de s'échouer sur un haut-fond. Et il bouillait intérieurement, impatient de pouvoir révéler ses talents, ses projets, ses ambitions. Il avait soigneusement préparé ce voyage et il devait au final admettre qu'il ne pouvait tout contrôler, malgré son immense talent et toute sa détermination. Enjambant la passerelle en trois foulées, il marqua un temps devant le *patronus* qu'il gratifia d'un geste amical. Il acceptait de s'en remettre à Dieu en fin de compte, et à Ribaldo Malfigliastro pour l'instant.

### *Gênes, début de soirée du 1<sup>er</sup> septembre*

Accoudé au plat-bord côté quai, Ernaut admirait la ville. Avec le crépuscule, le ciel s'empourprait à l'ouest et les reliefs enserrant la ville rougeoyaient comme des braises ardentes. Les abords des navires étaient désormais calmes, les hommes de peine étaient rentrés chez eux et les commanditaires fêtaient leurs succès dans les palais émergeant des quartiers le long des pentes. Sur le *Falconus*, au contraire, c'était l'effervescence. Tous les passagers s'efforçaient d'organiser l'espace qui leur avait été alloué, symbolisant les frontières par des sacs, des coffres ou tout autre objet à même de délimiter leur espace vital. Musardeur, Ernaut avait laissé son frère Lambert se charger de la corvée et s'était enfui vers la passerelle. Rares étaient les passagers autorisés à quitter le bord, et certainement pas

les pèlerins. Il s'était donc rabattu sur un poste de vigie tout à fait acceptable, d'où il pouvait surveiller les allées et venues aux alentours du navire, satisfaisant à peu de frais son insatiable curiosité. Sur le quai, un vieux négociant aux vêtements orientaux faisait ses adieux à un groupe d'amis, venus en nombre. Arrivant au petit trot, deux cavaliers s'approchèrent. Celui de tête était à n'en pas douter un chevalier. Pas très grand, le front haut surmontant un nez aquilin, d'un port trahissant l'habitude de commander et d'être obéi, il menait d'une main experte sa monture. Sur sa longue cotte de drap orange, suspendu à un baudrier décoré, on pouvait admirer un fourreau et une poignée d'épée dont la valeur à elle seule aurait nourri une famille de nombreux mois durant. Lorsqu'il démontra, il s'entretint quelques instants avec le second cavalier, certainement son valet, un homme rondouillard à l'impressionnante toison frisée que complétait une barbe épaisse. L'apparente complicité qui les unissait étonna Ernaut, peu habitué à voir des nobles frayer ainsi avec des serviteurs. Les deux hommes confièrent leurs rênes à un domestique qui les avait suivis à pied puis grimpèrent à bord en devisant joyeusement. Le jeune homme fut surpris qu'ils s'exprimassent en français, le valet avec une voix de tête un peu irritante. Le notaire de bord, occupé à superviser quelques matelots près de là, s'approcha respectueusement, s'exprimant avec un accent chantant.

« Je vous souhaite la bienvenue à bord, messire d'Eaucourt. Le *patronus* serait heureux de vous inviter à partager son souper. »

Le chevalier hocha un crâne dégarni à la peau mate.

« Ce sera pour moi grande joie ».

Puis, se tournant vers son domestique :

« Ganelon, vérifie que nos affaires ont été correctement chargées. Je ne voudrais pas avoir égaré d'importantes lettres. Et vois si maître Gontoux est là. »

Le notaire fronça les sourcils un court instant.

« Le jeune clerc ? Il est arrivé dans la matinée, comme la plupart. Il doit se trouver en bas, sur le pont passager. »

Tandis qu'ils devisaient, Ernaut suivait du regard les deux matelots occupés à déplacer à grand peine un tonneau, lorsque soudain ils heurtèrent la passerelle. Un cri les fit tous se retourner. Un jeune valet devançait son maître sur la passerelle, portant un gros coffret de bois ouvragé. Le choc l'avait dangereusement déséquilibré. Avant que quiconque n'ait eu le temps de réagir, Régnier d'Eaucourt s'était élancé et avait puissamment agrippé le bras du garçonnet. Mais le coffre tomba, dans une impressionnante gerbe d'eau. Depuis le quai, portant les mains à sa tête, Sawirus de Ramathes ne put retenir un cri désolé.

« Seigneur Dieu, pas mes *daftar*<sup>9</sup> ! »

Sans prendre le temps de réfléchir, Ernaut sauta et fendit l'eau dans un éclaboussement sonore. Il ne lui fallut que deux brasses avant d'empoigner la lourde cassette que les eaux sombres commençaient à avaler. Il s'accrocha ensuite du mieux qu'il put à un poteau de bois planté le long du quai, servant à l'amarrage des navires.

Peu après, il était de nouveau à bord, sous d'épaisses couvertures, au centre d'un petit cercle de curieux. Le vieux marchand levantin ne tarissait pas d'éloges.

« Je ne sais comment te mercier mon garçon. Sans toi toutes mes archives auraient péri, et ma mémoire n'aurait guère suffi !

— Je rends grâce à Dieu d'avoir été utile. Si je peux aider... »

Le *patromus*, au centre du petit groupe, prit un air désapprobateur.

« Tes intentions t'honorent mon garçon, mais tu devrais prendre garde. Sauter ainsi à l'eau dans un port peut être fort périlleux. Je ne voudrais pas qu'un de mes passagers se noie avant même le départ.

---

9. Carnet de notes financières.

— Je nage fort bien, maître. J’accompagnais souvent le mien père en Normandie et aimais à m’y baigner.

— J’en suis aise, mais abstiens-toi de ce genre d’exploit à l’avenir, je préfère égarer caisse que pèlerin. »

Le chevalier et son valet, qui avaient assisté de loin au repêchage du héros et à l’entretien, se décidèrent finalement à rejoindre le pont inférieur. Alors qu’il s’apprêtait à descendre à l’échelle, Régnier d’Eaucourt ne put s’empêcher de commenter, après un regard vers Ernaut.

« Sacré morceau, digne fils de Samson ! Je me demande ce qu’il donnerait en grand haubert, lance en main et heaume en chef, sur un destrier. »

Ganelon afficha un petit sourire candide.

« Ça donnerait une pauvre bête étouffée sous le poids ! »

Ce fut en s’esclaffant que le chevalier rejoignit sa petite cellule, délimitée par des tentures au centre du navire. Tandis que Ganelon s’occupait d’enflammer la mèche de la lampe à graisse auprès d’un voisin, il jeta négligemment sa chape sur le lit et ouvrit en fredonnant le coffre où il celait ses biens les plus importants. Mais sa bonne humeur retomba immédiatement lorsqu’il réalisa que ce qu’il espérait y trouver en était absent. Agenouillé devant le petit coffre appuyé au pied de son lit, il ne mit pas longtemps à s’énerver, remuant tous les objets patiemment rangés, les jetant rageusement sur sa couverture en maugréant. De retour derrière lui, l’air désolé, Ganelon ne savait que faire, dansant d’un pied sur l’autre. La tempête finirait bien par se calmer, comme toujours. Il fallait juste en repérer les phases les plus dangereuses. Par l’ouverture du rideau levé, les passagers aux alentours regardaient, troublés ou simplement curieux de tout ce remue-ménage.

« Incroyable que cela puisse disparaître ! Es-tu seulement certain de les y avoir mis ? »

Ganelon sentit que l’orage était en train de s’approcher dangereusement de sa personne et déglutit bruyamment.

« Oc je, messire, rangés près vos autres documents lorsque vous m’avez demandé de préparer tout ce qui avait trait à finances et mission. Je m’en souviens fort bien, je les ai pliés en un portfolio de cuir beige, décoré de feuillages, tâché, long assez mais peu haut. »

Régnier s’assit, l’air dépité. Il soupira.

« Adoncques réfléchissons. Revoyons en notre tête tout ce que nous avons fait depuis que tu les as pris. En l’hostellerie, où étaient-ils ?

— Avec d’autres pièces sur votre écritoire, près la fenêtre dans votre chambre.

— Fort bien ! Et ensuite ?

— Je les ai mis à la place des billets de change génois dans ce portfolio que j’avais à la main. Je l’avais sorti du coffre ferré.

— Qu’as-tu fait à ce moment-là ? Précisément ?

— Euh... , je l’ai posé... Non ! Attendez ! J’allais le ranger dans ce coffre comme d’accoutumée lorsque vous m’avez dit de vous les porter...

— ... Pour les placer dans mon havresac, que je puisse les garder vers moi ! »

Un sourire triomphant sur les lèvres, Régnier s’empara de la lampe et se leva. Il poussa de la main gauche la chape posée sur sa couche et attrapa un sac de lin dont il vida vigoureusement le contenu. Et apparut parmi ses menues affaires une pochette de cuir plié que Ganelon ramassa et lui tendit.

« Mirez ! Le portfolio, messire !

— Ordre et méthode ! Voilà qui permet de se sortir outre toutes situations, ami ! »

Tandis que Régnier écartait sans ménagement le fatras accumulé pour se faire une place sur le lit et commençait à compulsurer les lettres, Ganelon jeta un coup d’œil dépité sur le couchage, recouvert de documents froissés, d’habits pelotonnés et d’ustensiles éparpillés. Le coffre béant présentait un ventre dans lequel on aurait dit qu’une

tempête avait soufflé toute la journée. Et pour ne rien arranger, le roulis du navire incitait les objets à se répandre encore plus avant vers les autres passagers, sous les toiles faisant office de paravent. Avant même qu'il n'ait eu le temps de se pencher sérieusement sur l'épineux problème du rangement de tous ces accessoires en un si petit volume, dans une quasi-obscurité, le chevalier le sortit de sa réflexion :

« Plutôt que de bayer aux corneilles, tu devrais t'inquiéter de l'invitation du *patronus*. Va t'enquérir de ce qu'il en est. »

Sans même prendre garde à la réaction ou à la réponse de son serviteur, Régnier se replongea dans ses différentes lettres. Il rentrait d'une tournée en France, à laquelle plusieurs diplomates du royaume de Jérusalem avaient participé. Ils tentaient de convaincre des guerriers de revenir en Outremer pour continuer le combat. Mais les nouveaux projets du roi Baudoin<sup>10</sup> l'obligeaient à s'en retourner avant les autres. Des assauts vers le territoire damascène étaient prévus et les solides connaissances de Régnier sur cette région allaient être bien venues. Il ramenait tout de même quelques courriers d'intention, ainsi que des fonds qui seraient utiles. Mais l'échec de l'expédition prêchée par Bernard de Clairvaux lui-même quelques années plus tôt pesait sur les consciences<sup>11</sup>. Donc peu de nobles de qualité et aucun d'importance n'envisageaient pour l'instant de prendre la croix. Régnier n'était pas porteur de bonnes nouvelles pour son suzerain le roi de Jérusalem. Il avait beau lire et relire les feuillets, il n'y voyait aucun élément qu'il pourrait présenter de façon positive et cela l'angoissait depuis plusieurs semaines.

Nouveau venu dans l'administration de Baudoin, il craignait pour sa situation de manière générale et son

---

10. Le roi Baudoin III de Jérusalem (1131-1162), fils de Foulque et de Mélisende, frère d'Amaury.

11. La seconde croisade, qui a échoué devant Damas en 1148 et n'a abouti à rien de vraiment concret.

fief de besants<sup>12</sup> en particulier. Il s'en était ouvert à Herbelot Gontoux, un jeune clerc avec lequel il avait voyagé quelque temps en Europe. Ils avaient pris le même bateau, l'ecclésiastique dans le but de rejoindre l'office de l'archevêque de Tyr une fois sa formation terminée dans les plus grandes écoles d'Europe. Ce dernier l'avait un peu réconforté, estimant qu'un rappel précoce pour une nouvelle mission le dédouanait du peu de résultats de l'expédition en cours.

Les cris d'un enfant proche sortirent Régnier de ses réflexions. Il avisa soudain le désordre qu'il avait créé et commença à tout rassembler, en tas hétéroclites. Enfournant avec vigueur les objets en vrac dans la huche, il lui fallut appuyer de tout son poids sur le couvercle pour arriver à la refermer et la verrouiller. Il récupéra alors sa chape et l'enfila avant de franchir le pan de toile ouvrant sur la zone centrale occupée par les voyageurs et pèlerins les moins fortunés. Quelques lampes éclairaient la salle commune en direction de l'escalier abrupt montant sur le pont. La nuit semblait être tombée, l'ouverture ne révélant plus guère de lumière venant d'en haut.

Il avança prudemment, s'appuyant régulièrement sur les poteaux afin de ne pas basculer dans les emplacements que les autres passagers s'étaient appropriés. Couvrant les craquements des structures, des voix s'exprimaient dans différentes langues, chuchotis et éclats accompagnant les jeux d'ombres sur les parois et les piliers. Des regards furtifs se fuyaient les uns les autres, cherchant à s'assurer un peu d'espace vital dans ce vaste endroit sans intimité. Quelques relents de cuisine, masquant les effluves de bois humide et d'odeurs confinées, vinrent chatouiller les narines du chevalier, qui commençait à avoir faim. Il monta sur le pont et aspira une large bouffée d'air marin. Les odeurs salines le mettaient en joie. Il repartait enfin vers les terres qu'il

---

12. Fief constitué d'un revenu financier, plus facile à retirer à son bénéficiaire que des terres.

affectionnait tant, le foyer qu'il s'était choisi, sous le soleil éclatant de Palestine.

*Gênes, soirée du 1<sup>er</sup> septembre*

La taverne, encombrée de tables, de bancs et d'escabeaux<sup>13</sup>, était vaste mais de faible hauteur, chichement éclairée par des lampes à huile dispersées. De toute façon, on ne venait pas là pour se voir, mais pour s'y abreuver de tout ce qui pouvait alléger les cœurs. Les femmes présentes préféraient ne pas voir trop clairement les clients qui versaient quelques piécettes contre des caresses haletantes dans un recoin plus sombre que les autres. L'endroit dégageait une odeur aigre, mélange de vieille sueur, de senteurs salines, de vin renversé et d'haleines toxiques, ajouté aux remugles arrivant d'une petite porte donnant sur la cour qui servait de lieu d'aisance. Mais c'était un lieu gai, bruyant et animé, où les marins beuglaient leurs refrains entraînants, riant de leur bonne fortune d'avoir survécu à une traversée de plus, palpant les chairs de compagnes éphémères, cherchant à éprouver la vie par tous leurs sens avant qu'elle ne leur échappe irrémédiablement.

Seuls deux hommes semblaient indifférents au tapage ambiant. Ils appréciaient aussi l'ombre bienveillante de l'endroit mais parlaient affaires, et entre eux il n'était question d'aucune intimité. Le plus imposant, dos à la salle, était un chauve corpulent qui cachait son compagnon encapuchonné. Il parlait le visage en avant, son gros nez luisant touchant presque le visage de son interlocuteur. Sans cesse, sa main nerveuse parcourait son crâne, comme pour le gratter.

« Tu sais, je n'ai pas toujours été simple palefrenier. C'est ce damné *Agnus dei* qui m'a foutu dedans. Cette satanée coque de noix a coulé, avec toutes mes denrées. Dont trois

---

13. Tabourets.

magnifiques étalons ! Tu t'en serais émerveillé, si tu les avais vus... »

Son compagnon ne bronchait pas tandis qu'il bavassait, énumérant ses malheurs, ses échecs, expliquant pourquoi il en était là, au fond du trou. Le seul moment où sa logorrhée s'interrompait, c'était quand ses lèvres embrassaient goulument le gobelet de terre pour arroser son gosier, trop sec pour continuer. Puis le monologue reprenait. Ce ne fut que lorsque son propre godet fut vide que son camarade l'interrompit, sans même s'inquiéter de savoir où il en était dans ses explications.

« Pourquoi tu as tenu à me voir ? Je confesse être là par simple curiosité et je n'arrive toujours pas à m'expliquer ce que je fais séant. »

L'obèse se recula, visiblement embarrassé, il massait désormais toutes les peaux flasques de son visage, l'air ennuyé.

« Tu n'as pas compris ? Je sais que c'est toi le tueur... Au moins pour le gros Oberto. »

Il avala une gorgée, ménageant son effet, puis ajouta :

« Mais je te comprends, pour sûr. Ce n'était qu'une outre pansue, emplie de vent, un riffardeur<sup>14</sup>, sans aucun égard pour personne. Pour ma part, je dirais : bon débarras, et que les démons lui rôtiennent le cul jusqu'à la fin des temps. »

Il frotta ses deux mains l'une contre l'autre, tel un Pilate au rabais.

« Ce que j'escompte juste, c'est d'en croquer un peu, tu vois ? Je suis prêt à me salir les mains, pas de souci. J'étais assez doué au couteau en ma jeunesse. »

Son taciturne compagnon hocha la tête, reniflant son gobelet et lâcha, comme à regret :

« Tu aurais des projets en tête ?

— À foison ! Je pourrais me louer facilement chez un riche marchand. Nous pourrions le saigner puis le dépouiller. »

---

14. Voleur, accapareur.

Le gros valet ne put s'empêcher de s'esclaffer, se pourléchant à l'avance.

« Pour ma part, j'aurais profité de la meurtre de Pedegola pour m'ébattre un peu avec sa jeune épouse, si tu vois ce que je veux dire... Je lui aurais montré que je n'étais pas une mauviette, un ribaud qu'on toise comme elle le faisait. Oh oui, pour ça, je suis prêt à te suivre, compaing. Jusqu'en Enfer s'il le faut ! »

Son interlocuteur lança un regard alentour, comme s'il craignait de voir des hommes de la milice se dévoiler parmi les consommateurs avinés. Mais il fut rassuré par ce qu'il voyait, la plupart étaient occupés à brailler et postillonner de la piquette, pour les moins éméchés d'entre eux.

« Il me faut aller, mon absence risque de soulever des questions.

— Pas de souci, je t'accompagne un bout de chemin, c'est pas si loin ! »

Joignant le geste à la parole, les deux hommes se levèrent et prirent la direction de la sortie. Dehors, le ciel était couvert et la lumière rare. Il leur fallait prendre garde où ils marchaient, les ruelles étant encombrées de déchets variés, d'écoulements suspects, et d'une faune grouillante qui s'en repaissait. Après un petit moment à déambuler dans les ruelles, longeant les travaux d'amélioration des défenses de la ville, le moins loquace reprit la parole.

« Comment m'as-tu découvert ? »

Le gros homme pouffa.

« Je t'ai vu, tout bonnement. Il m'avait semblé entendre un bruit à la porte mais lorsque j'ai desclos le guichet, il n'y avait personne. Je suis allé voir à la porte de derrière, par la cuisine. Les souillons œuvraient dans les chambres. Du coup seules quelques braises couvaient et quand j'ai ouvert, aucune lumière n'a passé. Je t'ai bien aperçu tandis que tu t'ensauvais après avoir saigné le vieux, à la lueur d'un éclair.

— Il y en a d'autres qui voudraient m'accompagner ? »

L'idée parut amusante à son compagnon.

« La moitié des valets de cette ville seraient prêts à te filer un coup de main, mais je ne l'ai encore proposé à personne. Ce sera à toi de voir. »

Le ventripotent valet stoppa, arrêtant son compagnon de la main.

« Que les choses soient bien claires, je veux pas prendre ta place. J'approuve et je pense pouvoir t'aider à gagner plus. Et si jamais la bande s'engraisse, ce sera toujours toi le chef, sur la tête des Saints !

— As-tu bien pesé les risques ?

— N'importe quoi plutôt que demeurer valet ! Je m'en suis ouvert : je suis prêt à te suivre en Enfer !

— Parfait... ! » susurra l'homme encapuchonné.

Puis, d'un mouvement vif, il dégaina un long couteau de sous sa cotte, qu'il planta dans le ventre de son camarade, lequel ne réussit qu'à prendre un air étonné, les yeux exorbités fixant la plaie sanguinolente, la bouche béante. Arrachant sa lame des entrailles, l'assassin la planta d'un geste dans la gorge, satisfait de réduire au silence l'insupportable pachyderme. Le palefrenier s'effondra dans un dernier râle grotesque.

Essuyant sa lame comme d'accoutumée dans les vêtements de sa victime, le meurtrier s'inquiéta du poids du corps. Il avisa les moellons entassés pour les travaux, à quelque distance de là, et alla en récupérer un. Il ne fallait pas qu'on puisse reconnaître le visage de sa victime ni que personne ne puisse faire de lien. Tandis qu'il s'évertuait à fracasser le visage de son compagnon de soirée, il ne put s'empêcher de laisser sa rage exploser. Il était outré qu'on ait pu croire qu'il dépouillait ses victimes et ne tuait que pour s'enrichir. La fortune, le prestige, tous ne songeaient donc qu'à ça. Et que faisaient-ils de la justice ? Pensaient-ils vraiment qu'elle n'était que du ressort de Dieu ? Ou s'en moquaient-ils complètement ?

Lorsqu'il eut achevé sa sordide besogne, il contempla la masse de chair informe qui avait été le visage de l'infortuné Giovanni, palefrenier et marchand ruiné.

« En Enfer, t'y voilà, compaing ! Have <sup>15</sup> Pedegola de ma part ! »

### *Côte ligurienne, matin du 2 septembre*

Il semblait à Aubelet que le navire était secoué en tous sens, mais qu'il était le seul à s'en rendre compte. C'était la première fois qu'il voyageait par bateau sur la Mer intérieure et il regrettait de s'être embarqué. Il n'arrivait à garder aucune nourriture, se sentait faible et continuellement nauséux. Ce matin-là, il avait décidé de tenter de prendre un peu l'air. Avec l'aide de sa jeune épouse, Maalot, il était monté sur la galerie extérieure longeant le bord du navire. Accroché à la rambarde comme un moineau à sa branche, il humait les embruns à pleins poumons, les yeux fermés, se concentrant sur la difficile tâche consistant à ne pas vomir par-dessus bord les quelques bouchées qu'il avait avalées. Il s'essayait à ouvrir les paupières de temps à autre, regardant au loin les côtes du paysage émilien.

Deux marins portant un long cordage passèrent à côté de lui, l'air rigolard. L'un d'eux apostropha la jeune femme :

« Il n'a pas bonne tête votre mari, maîtresse !

— Je le sais bien. Il n'y a donc rien que je puisse faire pour l'aider ? »

Les hommes d'équipage s'arrêtèrent et l'un d'eux réfléchit un instant.

« Donnez-lui à manger des pommes de paradis <sup>16</sup>. Mais ça sera dur à trouver à bord. Pour votre retour, achetez-en avant de partir.

— Ça prévient des flux de ventre ?

---

15. Du verbe *haver*, saluer. Signifie aussi faire mat (aux échecs).

16. Bananes.

— C'est surtout que ça a le même goût quand ça sort que quand ça rentre ! »

Sa réponse fit pouffer son camarade et adopter un visage fermé à Maalot. Le marin se sentit désolé pour elle et voulut se montrer compatissant.

« De vrai, maîtresse ! Sinon, tenez-le chaudement, donnez-lui à manger, menez-le respirer le grand air, et ça devrait aller mieux. »

Assujettissant de nouveau sa prise sur les cordes qu'il avait posées, il hocha de la tête vers son compagnon pour l'inciter à reprendre leur avance, laissant le couple agrippé au bastingage. La jeune femme se tourna vers son époux.

« Peut-être aurions-nous dû pèleriner par les terres, comme ceux qui ont libéré le sépulcre du Christ<sup>17</sup>. »

— Ne t'angoisse pas, je me sens mieux. Dieu ne m'abandonnera pas tandis que mes fidèles ont besoin de moi. Je dois surmonter cette épreuve, manigance du malin.

— Crois-tu vraiment qu'il y a là force maléfique à l'œuvre ?

— Ce n'était que façon de parler. . . »

Une nausée le réduisit au silence. Les yeux emplis de larmes, il hoquetait sans pouvoir se retenir. Il lui fallut quelques instants avant de pouvoir continuer.

« Mais il peut s'agir d'un signe, il faut nous purger de nos péchés avant d'aborder en Terre sainte. J'y ai pensé toute la nuit, cela ne peut être autrement. Le groupe doit se recueillir plus avant lors des prières. »

Un petit homme d'aspect replet, jusqu'alors un peu à l'écart, s'avança vers le couple, l'air sérieux et concentré.

« Vous devriez peut-être leur faire réciter le psaume clamant la divine miséricorde, mon père. »

Aubelet tourna la tête et découvrit un visage rond au nez pointu comme une étrave, surplombant une courte barbe s'élançant aussi vigoureusement que l'appendice nasal. Au-dessus de cet étrange assemblage brillaient des yeux vifs

---

17. Les participants à la première Croisade

profondément enchâssés. Il battit des cils, peu convaincu de la réalité de ce qu'il observait.

« Pardon ?

- *Miserere mei Deus secundum magnam misericordiam tuam* etc.<sup>18</sup> Cela ne vous dit rien ?

— Si fait. Il m'appartient de savoir cela. Mais à qui ai-je l'honneur de parler ? J'ai vu tantôt que vous portez la tonsure des clercs. »

Le petit homme renifla d'un air suffisant et se gratta délicatement le nez, se mettant en scène comme s'il devait assister à son propre couronnement. Et il bomba le torse fièrement en se présentant.

« J'ai nom Herbelot Gonteux. J'œuvre à la chancellerie de monseigneur l'archevêque de Tyr, surtout pour des missions diplomatiques. »

Tout en parlant, il tendit la main pour montrer une bague frappée d'un sceau rappelant celui du prélat. Aubelet écarquilla ses yeux embués pour regarder le bijou, soucieux de marquer sa déférence envers si important personnage. Il fit un sourire maladroit à son interlocuteur.

« Quant à moi, je suis chargé d'une assemblée de fidèles, prêtre du village des Essarts Neufs en Vexin. On me nomme Aubelet. Et voici, euh... , mon amiete<sup>19</sup>, Maalot. » Surpris, le clerc lança un œil horrifié non dénué d'animosité vers la jeune femme et répliqua d'un ton glacial.

« Ignorez-vous que dès le concile organisé par Sa Sainteté feu Innocent II<sup>20</sup>, il vous est interdit d'avoir commerce avec la femelle ? Comment osez-vous faire visitance au royaume du Christ en tel état de péché ? »

Ne laissant même pas le temps à son interlocuteur de répondre autre chose qu'un bredouillis, il tourna les talons et s'éloigna, dans un bruissement théâtral d'étoffes.

« Quel goujat ! » s'exclama Maalot.

---

18. *Aie pitié de moi, ô Dieu, selon ta bonté* (Psaume 51 :1).

19. Petite amie, compagne. L'Église était encore loin d'avoir imposé le célibat à tous ses clercs.

20. Pape de 1130 à 1143.

Aubelet soupira.

« Encore un de ces bacheliers à grosse tête, qui pensent mieux savoir le monde que le Créateur. À peine diplômés ès écoles de Paris, ils donnent leçon à tous, ponctuant de latin leurs phrases. . . »

— Je plains ses ouailles en tout cas. Sauf s'ils sont pareils à Gringoire, bien sûr ! Auquel cas je serais fort curieuse de les voir discuter. »

La remarque de son épouse arracha un sourire à Aubelet. Gringoire la Breite était du voyage, un solide gaillard ayant fait fortune dans le commerce de la laine de ses moutons, et qui « ne s'en laissait pas raconter par les hommes du bourg » comme il le disait. Il avait d'ailleurs parfois la main un peu leste, oubliant que ses interlocuteurs n'étaient pas tous des valets à son service. C'était néanmoins un brave homme, désireux de s'amender, il avait d'ailleurs financé une large partie de ce voyage pour leur petit groupe. Et sa jeune épouse Ermenjart avait barre sur lui, arrivant à le raisonner et le persuadant de se comporter selon des préceptes plus chrétiens. Il oscillait donc entre crises de colère homériques et repentances tout aussi spectaculaires.

### *Côte toscane, matin du 3 septembre*

La frappe régulière du maillet sur le ciseau finit par réveiller le garçon pelotonné dans un coin du petit atelier. Il bâilla bruyamment tout en s'étirant puis souleva le bord de son bonnet de feutre, qu'il avait jusque-là ramené sur son visage pour dormir. Le charpentier occupé à tailler un cap de mouton<sup>21</sup> s'interrompt et l'interpella, l'aspect sévère de ses sourcils froncés contredit par un sourire aux lèvres.

« Tu en as mis du temps à desclorre les yeux, Ingo ! Ton sommeil est un peu lourd pour faire bon gardien. Cela fait

---

21. Pièce de bois servant à la tension des haubans.

long moment depuis qu'on a hissé les ancres et déployé la voile. »

D'humeur taquine, il lança joyeusement une chute de bois à l'adolescent qui peinait manifestement à se réveiller et le regardait d'un air absent. Le garçon ne prit même pas la peine d'essayer d'esquiver le projectile et le reçut sur le torse.

« Il est temps pour toi de te rendre utile. Va nous quérir le manger et le boire. »

À peine plus dynamique qu'un mort, Ingo obtempéra. Il manqua de tomber en heurtant du pied l'encadrement bas de l'ouverture dont le rideau avait été relevé pour laisser la lumière entrer. Regardant s'éloigner son jeune apprenti, le charpentier sourit et se remit à l'ouvrage. Il n'avait pas frappé dix coups qu'il fut interrompu par une personne venant s'interposer entre sa pièce et le soleil. Levant la tête, il vit l'imposante silhouette de Ribaldo Malfigliastro. Lorsque leurs regards se croisèrent, le *patronus* l'apostropha de sa voix de ténor.

« Nous rencontrons un petit problème avec un poteau sur le pont médian, maître Fulco. Des balles mal attachées l'ont fort cogné.

— Très bien. J'aviserai dès mon apprenti revenu, qu'il puisse surveiller les outils en mon absence. »

Saluant de la main et sans plus de cérémonie le capitaine du navire s'éloigna tranquillement. Il traversa le pont en observant les hommes du coin de l'œil et n'hésitant pas à vérifier d'un geste assuré la bonne tenue des cordages et le rangement correct des voiles. Fulco se remit alors à la besogne. De nouveau, il n'eut pas le temps de frapper plus de quelques fois que le soleil lui fut derechef caché. Il releva la tête et vit un de ses compagnons, Octobono, qui le regardait, un large sourire sur le visage, une main sur les hanches et l'autre dans le dos.

« Toi, tu t'appareilles encore pour quelque mauvais coup ! » dit, tout sourire, Fulco à son ami.

Niant de la tête, Octobono brandit alors en gloussant une gourde de céramique sous le nez du menuisier.

« Je l'ai déjà fait, mon male coup ! Une bonne rincée de piquette du vieux Malfigliastro ! Ça te tente ?

— Si jamais il l'apprend, ça va nous coûter fort.

— Crois-tu ! Je l'ai gagnée aux dés hier à la veillée, contre Gandulfo, le queux. Je lui ai effacé sa dette contre quelques lampées de ce nectar. »

Puis il avala une large gorgée de son breuvage, avec un certain sens de la mise en scène, avant de passer le contenant à Fulco. Tandis que l'artisan goûtait avec délice l'excellent vin et approuvait d'une moue, le marin continua.

« Le nocher<sup>22</sup> a indiqué qu'on relâcherait à Rome finalement, à deux jours d'ici. Quelques marchandises et une grosse huile à charger.

— Il me déplaît que des escales soient ainsi décidées, sans nous aviser. »

D'un claquement de langue, Octobono marqua son accord.

« Le vieux a eu l'accord du béjaune<sup>23</sup>, de la famille du vieux consul... »

— Celui qui s'aime comme pape ? C'est Ansaldi Embriaco. Moi j'ai ouï qu'il était familier du sire de Gibelet.

— Peut-être, je n'y entends guère en riches hommes. Enfin bon, celui-là même qui se voit tel le Messie. Il a donné son agrément. Apparemment il agoûte fort la nouvelle. »

Tout en parlant, Octobono reprit la gourde et avala une rapide gorgée avant de poursuivre.

« En espérant que ça va le rendre plus tranquille. Il est après Gandulfo, justement.

— Par ma foi, il ne sait pas les risques.

— De vrai. Figure-toi qu'hier soir, on y est allé à quelques-uns et on s'est arrangé pour mélanger à son manger... »

---

22. Officier de bord responsable de l'itinéraire.

23. Contraction de *bec-jaune*, très jeune personne.

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase et, de goguenard, il devint rapidement livide lorsqu'il entendit une voix l'apostropher depuis la plate-forme du château arrière.

« Octobono, vous ne croyez pas que vous seriez plus utile à besogner aux voiles ? Vous n'avez pas senti que le navire a lofé<sup>24</sup> ? »

Profitant de ce que le capitaine ne pouvait voir ses mains depuis le balcon, Octobono lança le récipient de terre au charpentier et repartit en trottinant après un rapide clin d'œil. Fulco tenta furtivement de regarder vers le château arrière, mais le *patronus* avait déjà disparu.

### *Côte du Latium, après-midi du 5 septembre*

Tranquillement installé contre une caisse sur le pont supérieur, Enrico profitait du soleil. Il s'employait à graisser ses chaussures tout en sifflotant gaiement. Il avait disposé son grand bouclier comme un dossier et musardait autant qu'il s'activait en cette belle après-midi.

Ernaut était assis à distance respectueuse du soldat et faisait semblant de regarder les matelots opérer dans les gréments. En fait, il ne perdait pas une miette de ce que faisait cet homme au regard sombre, au visage barré d'une large cicatrice. La silhouette trapue et le torse puissant, son activité guerrière se manifestait dans le moindre de ses gestes. Son visage, le nez cassé surmontant une bouche sans lèvres ornée de dents brisées, ne laissait guère de doute. Enrico avait remarqué le manège d'Ernaut et appréciait d'attirer ainsi l'attention. Mais il était un peu circonspect, car le jeune garçon qui l'observait devait peser une fois et demie comme lui et mesurer un à deux pieds de plus en hauteur.

Le géant se décida à venir le voir, l'air curieusement enfantin. Il le salua de la tête et l'interrogea, tentant tour à

---

24. Manœuvre du navire pour se rapprocher de l'axe du vent.

tour de lui parler en français et en provençal, en montrant le grand bouclier.

« Bonjour, vous êtes soudard ? »

L'homme hochait la tête sans pour autant desserrer les mâchoires.

« Et possédez terres comme chevaliers ? »

Cette remarque fit rire Enrico.

« Oh non, sinon je croquerais plus meilleure pitance pour salaire. Suis arbalestrier et j'œuvre pour qui peut payer ma solde. »

Ernaut s'accroupit auprès du guerrier, l'air visiblement emballé à l'idée des confidences qu'il allait pouvoir tirer de son interlocuteur.

« Vous avez déjà bataillé Sarrasins ? Rencontré l'ost<sup>25</sup> du Soudan ?

— Non pas. Encore jeunot, j'ai suivi l'expédition à Minorca puis j'ai combattu en Espagne pour le comte Ramon Berenguer<sup>26</sup> ou l'empereur Alfonso de Castille<sup>27</sup>. J'étais présent lorsque la sienne bannière a été placée en les tours de Tortosa !

— Jamais entendu parler. C'était où ? »

Le soldat arrêta son ouvrage et commença à s'exprimer avec plus de passion tandis qu'il égrenait ses souvenirs.

« Voilà bientôt dix années, quand le roi Louis et l'empereur Conrad ont pris route pour la Terre sainte. J'étais d'un groupe de fiers guerriers génois, alors tous guère plus âgés que toi ! Mordiable, quelle aventure ! Les bannières claquant sous le vent, les voiles ventruées, poussées par les chants des hommes impatients d'en découdre ! Imagine, plus de deux cents vaisseaux ! »

L'homme sourit devant l'expression ébahie de son auditeur, modulant sa voix pour animer son récit et y adjoignant de nombreux gestes démonstratifs.

---

25. Armée.

26. Raymond Bérenger IV, comte de Barcelone.

27. Le roi Alfonso VII de Castille (1126-1157) se faisait appeler l'empereur d'Espagne.

« J'obéissais au consul Balduino, sur une des quinze galées pour Almeria, ce nid à pirates. J'ai suivi le valeureux Guglielmo Pellis, qui balisait le chemin avec les têtes des Sarrazins qu'il abattait par lance ou par épée. Un vrai lion ! La cité fut tôt prise, grâce aux engins de siège apportés. »

Réfrénant le sourire qui lui venait naturellement, le soldat se calma et fit mine de reprendre son ouvrage.

« Je suis demeuré avec Ottone de Bonovillano pour défendre l'endroit. J'ai tout de même été de la prise de Tortosa, histoire de ne pas perdre la main. Mais après plusieurs années de repos, j'ai eu désir de me frotter à ces féroces Turcs d'Outremer, tant vantés. »

Ernaut se frotta le nez, les yeux encore pointés vers ces lieux inconnus, la tête emplie de merveilleux combats qu'il s'imaginait avoir admirés.

« C'est incroyable, jamais je n'avais entendu parler de ça ! Peut-être parce que c'était en même temps que la campagne du roi Louis. »

Tout en discutant, le guerrier finissait distraitement l'application de graisse sur sa seconde bottine. Il glissa d'une voix tenue : « Sauf que nous avons conquis, nous. »

Ernaut fit claquer sa mâchoire, le visage soudain fermé.

« Ce n'est pas faute du roi. Son épouse l'a trahi<sup>28</sup> et les Allemans n'ont guère aidé !

— Tu me parais bien jeunot pour avoir aussi sûre opinion. Tu aurais connaissance de secrètes informations ? »

L'adolescent toisa un instant son interlocuteur, pinçant des lèvres comme s'il répugnait à s'adresser à un homme de si vile origine, malgré son admiration récente.

« Ma parentèle et moi voyageons fort pour notre commerce et père a bons amis, notables en notre région, et même jusqu'à Paris, cité du roi. »

Le soldat s'esclaffa sans qu'un sourire ne s'affiche néanmoins sur ses lèvres, les yeux réduits à une fente.

---

28. Allusion aux rumeurs sur la conduite d'Aliénor d'Aquitaine.

« Mille excuses, je ne savais pas avoir affaire à si haute famille. »

Cette dernière remarque surprit Ernaut, qui se demandait s'il devait y voir de l'ironie ou pas. Il chercha à lire les intentions du guerrier, en le regardant fièrement dans les yeux, mais il n'obtint en réponse qu'un sourire énigmatique, accentuant sa confusion. Enrico posa sa deuxième chaussure et rangea avec soin son chiffon de graisse dans un pot à couvercle de bois.

« Je suis désolé, mais je dois te laisser, jeune ami. Nous aurons encore le temps de parler batailles, rassure-toi.

— Le merci, maître...

— Maza, je me nomme Enrico Maza.

— Et moi Ernaut de Vézelay.

— Bien aise de faire ta connaissance, Ernaut de Vézelay. »

Le soldat se leva prestement et lui tendit la main, un sourire franc sur les lèvres. Après une poignée rapide en guise de salut, il attrapa d'un bras vigoureux son bouclier et rejoignit ensuite la trappe qui menait, à l'avant, vers les quartiers des voyageurs.

Ernaut resta seul un moment, les yeux dans le vague, rêvant des hauts faits d'armes de son compagnon, dont il inventait la plus grande part. Puis il retourna vers son frère, sur le pont inférieur, se déplaçant comme un sergent vétéran au plus fort de la bataille, se gardant à droite, se protégeant de la gauche et taillant de coups habiles tous les adversaires imaginaires assez téméraires pour croiser son chemin.



## Chapitre 2

*Port romain d'Ostie, soir du 6 septembre*

Le *Falconus* avait été amarré en fin de matinée, mais aucune autorisation n'avait été donnée pour descendre du bateau. Seuls les matelots occupés à superviser le chargement avaient pu aller et venir à leur gré. À la nuit tombée, le navire était de nouveau prêt à partir et tout était calme à bord. Bien emmitouflés dans leurs vêtements de voyage par cette nuit fraîche, Régnier d'Eaucourt et Herbelot Gontoux goûtaient la vue sur l'arrière-pays, vers la ville éternelle. Une lune gibbeuse qui jouait dans des nuages filandreux dessinait les contours des bâtiments tandis que quelques lumières ici et là attiraient l'œil sur les édifices les plus imposants, puissantes demeures des familles influentes et églises aux toitures élancées.

« Dire que nous sommes si près du Saint-Père et dans l'incapacité de nous en approcher ! »

Clignant des yeux comme un hibou, le petit homme à face ronde se tourna vers Régnier. Ce dernier acquiesça de la tête.

« Il faut les comprendre. Nous laisser aller à terre, c'est s'exposer à retarder le voyage.

— Si fait, j’entends bien. Je me plie volontiers aux commandes, nul besoin pour moi de ce garde au bout de la passerelle. Je déplore juste.

— Je comprends, souventes fois exprimer ses regrets permet de ne pas se morfondre à les ressasser. »

Intrigué, Herbelot regarda de nouveau son interlocuteur, visiblement étonné de rencontrer tant de bon sens chez un soldat. Comme Régnier portait une épée et des éperons d’or, il l’avait dans un premier temps vite classé dans la catégorie des hommes de guerre, au jugement faible et à la pensée à peine dégrossie, bien que de compagnie agréable. Il était à chaque fois surpris de le voir capable d’un raisonnement dépassant le choix d’une position en selle ou de la situation d’un corps de cavalerie. Il était à la fois intrigué et irrité de réaliser qu’il existait des personnes peu conformes à sa vision des choses, du moins en apparence. Il était donc le premier étonné que le chevalier lui parût pour autant aussi sympathique.

« Il semble, notre passager mystère est en retard. Nous devons appareiller demain matin à l’aube. Bien que les siens bagages aient été chargés, notre nouveau compagnon n’est pas encore monté à bord. »

Tandis qu’ils devisaient, plusieurs serviteurs portant des torches sortirent d’une rue. Ils encadraient un cavalier d’un âge certain, à la tenue sévère, très richement vêtu et coiffé de soie, dont les décors scintillaient sous les flammes environnantes. À peine eut-il le temps d’arrêter sa monture qu’on disposait à son intention un perron<sup>1</sup> pour lui permettre de descendre sans se fatiguer. Il s’avança d’un air suffisant jusqu’à la passerelle, faisant comprendre au garde d’un simple regard qu’il avait intérêt à s’écarter de son chemin. Sans même ralentir, il monta à bord, saluant sèchement d’une rapide inclinaison de la tête les deux hommes qui l’avaient regardé arriver.

---

1. Escabeau pour faciliter la monte.

En quelques secondes, le pont connut une véritable effervescence. Rapidement accouru, Ribaldo Malfigliastro lui-même ne semblait pas aussi sûr de lui qu'à l'accoutumée et après un salut bref et respectueux, il escorta ce passager visiblement important à sa cabine dans le gaillard<sup>2</sup> d'arrière. Le jeune Ansaldi Embriaco avait tenté de papillonner autour du petit groupe, s'efforçant péniblement de rentrer dans la conversation. Il réussit d'ailleurs à s'introduire dans le château avec le nouvel arrivant, refermant derrière lui la porte. Le calme retomba sur le pont, les matelots retournèrent à leurs occupations ou se dirigèrent vers leur lit. Les deux voyageurs se regardèrent, un peu interloqués de cette danse aussi rapide à s'apaiser qu'à s'emballer. Régnier se prit à sourire.

« Je crois que j'aurais dû parier que ce serait quelque marchand, j'aurais croqué force monnaies ! »

Le clerc leva un sourcil sarcastique.

« Je ne parie jamais, voyons ! C'est offense à Dieu ! »

Satisfait de cette précision vertueuse, Herbelot se radoucit immédiatement et fit un geste de balayage de la main. « Mais je n'y vois pas malice, rassurez-vous. Quant à notre invité mystère, avez-vous oui qu'ils l'appelaient *maître Mauro Spinola* ? Cela vous est-il familier ?

— Certes oui. On l'a vu œuvrer pour Tripoli après l'assassinat de Raymond<sup>3</sup>. Il aurait porte ouverte chez moult princes et serait peut-être un des artisans de l'accordance entre le vieux comte et Noradin<sup>4</sup>. C'est comme ça qu'ils ont réussi à neutraliser le pauvre Bertrand<sup>5</sup>, qui était légitime héritier. »

Le jeune clerc hocha la tête d'un air entendu.

« Vous semblez fort savant des histoires politiques du royaume !

---

2. Partie arrière du bateau, généralement à plusieurs étages.

3. Raymond II de Tripoli.

4. Nur al-Dîn, fils et successeur de Zankî, homme d'état et chef de guerre d'origine turque (vers 1117/8 - 1174).

5. Petit cousin de Raymond II, qui s'est opposé à lui un temps.

— Je le dois. Sur ce point, j'ai accointance avec Arnaud de Crest, ancien connestable du comté, une amiabileté qui date de la préparation de la grand campagne envers Damas. Nous entreparlions de temps à autre de maître Spinola, un homme difficile à cerner. Certes pas simple marchand de drap. Bien qu'il n'y ait aucune preuve, seulement des rumeurs jusqu'à présent, il se dit que ses bonnes relations avec les infidèles, il les a gagnées parce qu'il leur vend des armes... »

Herbelot souffla sous le coup de la surprise, brutalement énervé par cette révélation et incapable de se contenir. La colère lui faisait monter le sang à la tête et la voix dans les aigus.

« Toutes choses défendues par l'Église, que ces deshonnêtes marchands ont juré ne pas fournir aux ennemis de la Croix! Les souillards! La gueule de l'Enfer les gloutonnera bientôt comme ils le méritent!

— D'ici là, les souverains les reçoivent en ami. C'est bien naturel. Ils acheminent combattants et fournissent arsenaux. Rien n'est possible sans eux. »

La bouche pincée et toujours excité comme un beau diable, le clerc se frotta le nez d'un tic nerveux, ce qui eut l'air de le calmer quelque peu. Il planta son regard acéré dans celui de Régnier.

« Si, nous pouvons nous en remettre à Dieu. Il saura nous récompenser à nos mérites. »

Régnier leva les yeux au ciel, un sourire sur les lèvres.

« Ça, m'est avis que ce n'est pas désir de puissant. »

### *Côte du Latium, journée du 8 septembre*

Accoudé à la rambarde de la passerelle supérieure du château avant, les sourcils froncés, Sawirus de Ramathes cherchait son valet parmi la population affairée qui s'activait sur le pont encombré. Exaspéré, il l'appela à plusieurs

reprises, sans succès, puis frappa du poing sur la rambarde. Gringoire la Breite, installé sur un tabouret à l'avant du navire pour contempler la vue, tourna la tête et regarda le vieux marchand. Il le trouvait un peu bizarre, toujours habillé de façon excentrique. Il portait une tenue en partie orientale, large 'aba de coton coloré et turban de soie crème par-dessus une cotte richement brodée aux poignets et à sa base. Souriant pour lui-même, le Français avala une bonne gorgée de son pichet et se leva, arrivant en quelques grandes enjambées auprès du négociant.

« Un souci avec votre valet ?

— Il s'est encore évanoui ! J'incline à croire que ce n'est qu'un Ifrit<sup>6</sup>, s'évanouissant en fumée sitôt j'ai un labeur à lui confier.

— Je connais ça, avec mes journaliers. Il me faut tout le temps les veiller. Plus rapides à vous dévorer un bacon<sup>7</sup> qu'à besogner !

— Je redoute surtout qu'il ne soit encore à faire rouler les dés et à boire avec les matelots. S'encanailler est son plaisir ! À chacune traversée, c'est la même chose.

— Croyez-m'en, il n'y a qu'une solution qu'ils comprennent. »

Et joignant le geste à la parole, Gringoire montra sa large paume, un sourire lui barrant le visage d'une oreille à l'autre. Sawirus eut un rictus de politesse.

« Peut-être, mais je répugne toujours à le châtier. Je l'ai acheté encore marmouset et l'ai pris en affection. Je suis sa seule famille en quelque sorte.

— *Le prudhomme veut toujours bien faire* : il vous a senti bien doux. Bonne gifle, au bon moment, ça redresse les idées. Mon père, que Dieu ait son âme, s'y employait avec sérieux. Et voyez, je ne lui en tiens pas rigueur, au contraire. Je lui rends grâce de m'avoir ainsi guidé fermement sur honnête chemin. »

---

6. Génie magicien.

7. Jambon sec.

Manifestement satisfait de la preuve de sa démonstration, il s'offrit une nouvelle gorgée de vin. Sawirus fit une moue indiquant qu'il ne souscrivait pas totalement à ce point de vue. Souriant à son interlocuteur pour prendre congé, il se dirigea vers l'échelle, soulevant les pans de ses longues manches de son *'aba* pour s'engager sur l'escalier. Au niveau intermédiaire il croisa Ernaut, qui allait visiblement monter. Ce dernier le salua et s'élançait pour continuer son chemin lorsque Sawirus se rappela la promesse faite quelques jours plus tôt.

« Dis-moi, jeune Ernaut, es-tu prêt à honorer ton serment ? »

Ernaut s'arrêta, une main sur les marches et le pied en l'air, toisant le petit homme d'un regard vide.

« Tu m'avais proposé de m'aider. J'aurais justement affaire de tes muscles. »

Toujours impatient de s'aventurer en terres inconnues, le jeune homme ne put retenir un franc sourire.

« À votre service ! Pour quoi avez-vous besoin de moi ? »

— Je pourchasse dans mon *khaff*<sup>8</sup> quelques feuilles de mon vieux *daftar*<sup>9</sup> rangées en un coffre placé sous les autres, celui-là même que tu as rescorré de la noyade. Et je n'arrive pas à les bouger seul. »

Les yeux écarquillés, Ernaut s'employait à mâchonner sa lèvre supérieure et se grattait le nez d'un air pour le moins circonspect, attendant visiblement une phrase qu'il aurait pu comprendre. Sawirus déclara alors d'une voix désolée :

« Il me faut ton secours pour mouvoir des malles. »

La phrase fit sur Ernaut l'effet d'un éclair dans une nuit sans lune, le regard retrouva sa vivacité et l'adolescent se mit en branle immédiatement. Sawirus sourit amicalement à cet assistant improvisé en route vers l'accès au pont principal d'où ils pourraient rejoindre la partie réservée aux marchands. Il ne fallut que quelques enjambées au jeune

---

8. Bagages personnels d'un marchand, séparés de ses produits commerciaux, scellés pour le voyage.

9. Carnet de notes financières.

géant pour arriver à la trappe et il se rendit alors compte qu'il avait semé le vieil homme, plus petit et moins vif que lui.

Il regarda autour de lui et ne patienta que quelques secondes avant de pratiquement sauter sur le plancher inférieur, évitant de justesse d'écraser à l'atterrissage Ugolino, qui débouchait du fond du couloir, les bras chargés. Puis il continua sur sa lancée jusqu'à s'arrêter au milieu du passage, ne sachant où aller. Il fouilla du regard les différentes portes, toutes closes, espérant peut-être un signe de la part de cloisons de bois guère enclines à combler ses espérances.

Sawirus finit par arriver et poussa l'huis de bois de sa cabine. Ils entrèrent l'un à la suite de l'autre dans la chambre, obligés de se contorsionner pour refermer derrière eux. Le vieil homme avait allumé quelques mèches dans une lampe à huile afin de donner un peu de clarté. La pièce était très petite et y tenaient à peine une table, un tabouret et un lit sous lequel étaient glissées des malles. Des étagères fixées en hauteur abritaient des couvertures supplémentaires, quelques vêtements roulés et des objets de toilette. Sawirus montra un solide coffre de chêne ferré à poignée de métal poussé sous la couchette, sous un autre coffret du même genre, assez plat.

« Voilà la huche en question. Penses-tu pouvoir me la sortir ? »

Esquissant un sourire moqueur, Ernaut ne prit même pas la peine de répondre et attrapa l'anneau de préhension qu'il tira d'un coup sec. Surpris par le poids du meuble, bien plus important qu'il ne l'avait estimé, il marqua un temps et dut mettre toute son énergie pour attirer la malle à lui, en faisant tomber ce qui était dessus dans la manœuvre.

Il lança un coup d'œil inquiet vers le marchand, indifférent, occupé qu'il était à identifier la bonne clé dans un trousseau qu'il avait sorti de sa manche.

« Patiente quelque peu, que je déverrouille ce coffret et que j’y jette un œil. Peux-tu m’approcher la lampe s’il te plaît ? Doucement ! »

Le coffre ouvert, une fouille systématique des différents documents commença. Se sentant peu concerné par l’opération, Ernaut laissa vagabonder son regard de-ci de-là. Le voyant désœuvré, le vieux marchand entreprit alors de lui donner quelques explications sur ce qu’il faisait.

« Vois-tu, un *daftar* est carnet en lequel je note mes achats et ventes. Je l’emploie comme souvenir de mes différentes affaires, achevées ou en cours. Je l’avise, comme aujourd’hui, lorsqu’on me demande des informations sur certains produits.

— Ah ? D’accord ! » répondit Ernaut, guère attentif. Puis, se ravisant.

« Et votre autre truc ?

— Mon *khaff* ? C’est ainsi qu’on nomme ses bagages, ce qui ne va pas avec la marchandise dans la soute. Les affaires personnelles... Ah ! Voilà ce que j’espérais ! »

Prenant quelques feuillets, il replaça avec soin tout ce qu’il avait extrait et referma le couvercle avant de tourner la clef.

« Grand merci, mon jeune ami, tu peux tout remettre en place ! Je n’ai plus besoin de ton aide.

— À votre service, maître Sawirus. »

Avec toujours la même vigueur, Ernaut enfourna les deux malles sans ménagement puis, saluant d’un signe de tête amical le marchand, il le laissa dans sa chambre compulsant ses feuilles à la lumière de sa lampe.

### *Côte campanienne, fin d’après-midi du 8 septembre*

Régnier d’Eaucourt se rinça les mains avec l’eau parfumée versée depuis une belle aiguière en bronze, représentant un lion. Il s’essuya ensuite à l’aide de la

serviette que le valet portait sur le bras. Puis il attendit que les autres convives aient fait de même. Il était assis à la droite du *patronus*, Ribaldo Malfigliastro, face à Ansaldi Embriaco qui se trouvait lui-même à la gauche de Mauro Spinola. Ce dernier les avait invités à prendre le souper avec lui, dans sa cabine. Régnier pouvait en apprécier tout le confort, malgré son étroitesse. Leur hôte avait divisé l'espace en deux zones par une belle étoffe décorée de motifs, visiblement originaire d'Outremer, voire d'au-delà. Il avait la place d'y dresser une table à laquelle quatre convives pouvaient presque se sentir à l'aise. Quelques tentures disposées sur les murs et les nombreuses lampes à huile donnaient à l'endroit un caractère douillet assez plaisant. Il ne manquait qu'un jongleur avec des tours, contes et intermèdes musicaux et la soirée se serait annoncée parfaite. Mais Régnier savait que le vieux Spinola allait essayer de lui soutirer des informations, de prêcher le faux pour découvrir le vrai, sans se douter, peut-être, que Régnier excellait aussi dans cette tâche, qu'il exerçait depuis bientôt dix ans au royaume de Jérusalem.

Mauro Spinola était un homme à l'air sévère, les yeux noirs profondément enchâssés sous des arcades profondes. Sa bouche, un mince filet pincé, avait les commissures plissées de celui qui n'aime pas à répéter ses ordres. Mais il possédait une voix étonnamment agréable, presque chantante malgré son timbre grave.

« Je suis fortuné que tous ayez accepté mon conviement. La traversée paraît moins longue en honorable compagnie. » Puis, levant son verre, il ajouta : « Puisse-nous connaître bonne route et heureux voyage ! »

Les invités tendirent leurs gobelets à leur tour puis dégustèrent l'excellent vin. Régnier reconnut une production de Chypre, un des meilleurs crus qui soient. Mauro semblait d'ailleurs prendre son temps pour le goûter et le savourer, tout en observant ses convives d'un œil froid malgré une attitude affable. Voyant que Régnier le dévisageait également, il lui fit un sourire chaleureux et

reposa sa coupe. D'un geste, il fit signe qu'on leur apporte le premier plat.

« Je suis esbahi, messire Régnier, de vous rencontrer sur le *Falconus* de Gênes. J'avais ouï que vous étiez missionné pour un long terme auprès des cours de France et d'Angleterre.

— Il me faut justement rendre compte à l'hostel du roi des avancées dernières. Nous sommes allés depuis plusieurs mois.

— Et quelle réception vous fait-on ? J'avoue que j'étais fort loin ces temps derniers, mais j'ose croire que j'aurais vu si Louis de France, ou même le jeune Henri d'Angleterre, s'était croisé. Je crains fort que la précédente campagne nuise à l'enthousiasme des foules. »

Régnier se frotta le menton, appuyant d'un signe de tête son accord.

« Si fait. L'assaut manqué sur Damas pèse encore lourd en les cœurs. C'est pourquoi il nous faut renouveler la flamme, insuffler quelque peu l'esprit de nos victorieux ancêtres. Le royaume de Jérusalem, le comté de Tripoli ou la principauté d'Antioche, aucune terre n'est robuste assez pour se passer de l'aide des pèlerins en armes. Édesse<sup>10</sup> l'a cruellement démontré : toujours Fortune tourne sa roue. »

Régnier s'interrompit un instant à l'arrivée des premiers plats : de la volaille savamment apprêtée, coupée en fines lamelles, à l'odeur épicée, accompagnée d'une sauce aigre-douce. Il en préleva quelques morceaux qu'il déposa sur du pain devant lui.

« Pour nombre à cette table, vous inclinez plutôt vers la stabilité, mais nous avons besoin de guerroyer sans faiblir afin que le saint royaume échappe à la domination des infidèles. »

Ribaldo Malfigliastro avala rapidement avec une mimique de satisfaction un lambeau de viande qu'il avait préalablement trempé dans la sauce.

---

10. Le comté a été détruit par les musulmans dès 1144.

« Vous avez raison, messire Régnier, mais pour être hommes de commerce, nous n'en sommes pas moins bons chrétiens... et des navigateurs de bon sens. Si mers et ports sont aux mains des nôtres, nous le préférerons. »

Régnier sourit à l'idée que le *patronus* ne précisait pas si « les nôtres » faisaient référence à la chrétienté ou aux Génois. Mauro intervint.

« Voyons, messire Régnier, ne jouez pas au jeune clerc ! Tous les tonsurés n'ont que pareils mots en bouche, la défense de la sainte Croix ! Ils oublient qu'il faut des soldats pour cette guerre, mais aussi des armeurs pour les protéger et des naves pour les mener Outremer. Ils critiquent ceux qui commercent, mais ils apprécient de voyager en leurs vaisseaux. »

Régnier sourit.

« Par foi, comme tout chevalier du royaume Jérusalem, je n'oublie pas que les Génois ont aidé à graper grand nombre de ports et de cités. Je voulais simplement dire qu'il m'est connu que la guerre sans fin peut engendrer des soucis pour échanger au loin comme vous le faites. »

Ansaldi Embriaco saisit l'occasion qu'il voyait de faire montre de ses compétences.

« Pas toujours. Les plus prévoyants et avisés parviennent souvent à s'arranger au mieux. Les affaires peuvent à contraire croître en raison des difficiles approvisionnements, à condition d'arriver à passer. »

Régnier regarda du coin de l'œil Mauro accuser le coup. Le jeune marchand avait foncé tête baissée dans le piège et donnait les arguments pour se faire battre. Le chevalier prenait l'initiative.

« Il m'encroit que c'est le maître reproche envers vous, de trop bien profiter d'exorbitants privilèges. Le royaume n'a pas à se complaire de tous les accords scellés avec les consuls jusqu'à ce jour d'hui. Mais d'aucuns ne partagent guère cet avis, maître Embriaco. Cela vous attire tenaces inimitiés. »

Mauro estima qu'il ne devait pas laisser le jeune présomptueux se faire réprimander aussi facilement.

« Accordez-nous, messire Régnier, qu'il y a là aussi jalousie de celui qui n'a su prendre hardies décisions ou choisir le bon camp. Nous avons toujours gaillardement soutenu les combats menés par nos frères chrétiens. Nos critiques pouvaient faire de même. Ils sont demeurés à caboter en leurs étangs. Grand bien leur fasse ! Le vaste monde nous a ouvert les bras et nous moissonnons ce jour les graines semées. »

Un second plat, du poisson avec une sauce crémeuse, leur fut apporté par le valet tandis qu'ils discutaient. Mauro continuait sa démonstration.

« Prenez l'assaut sur Almeria, puis Tortosa, voilà bientôt dix années. Nous y avons dédié des fortunes colossales, embarqué des milliers de combattants. N'est-il pas justice que nous soyons payés en retour ?

— Je crois savoir d'ailleurs que les dépenses faillirent vous mener au fétu<sup>11</sup>, rétorqua le chevalier.

— On vous a dit vérité. Nous avons consacré des sommes énormes pour déloger ces pirates, la flotte est demeurée deux années éloignée de Gênes. Malgré le butin récolté et les récompenses distribuées, d'aucuns ont bien perdu.

— Est-ce là raison de la revente de votre part de la cité de Tortosa ?

— Oui, il nous fallait redresser notre situation financière, rembourser emprunts. Malgré son succès, l'engagement en Espagne a coûté le consulat à ses initiateurs et plusieurs années ont été nécessaires pour taire les critiques. Mais tout est désormais sous contrôle, de nouvel les affaires sont florissantes. »

Régnier remarqua que le *patronus* du navire n'avait pas l'air convaincu par ce que disait Mauro Spinola et ne semblait plus vouloir s'impliquer dans la conversation, vu la

---

11. Mettre sur la paille.

tournure qu'elle prenait. Il tenta donc de relancer son jeune interlocuteur, le moins conscient de l'enjeu de ce souper.

« Vous avez eu souffrance de cette opération militaire en votre parentèle, maître Embriaco ? »

Ansaldi parut surpris qu'on s'adresse ainsi à lui et avala rapidement sa bouchée tout en s'essuyant les doigts sur sa serviette.

« Oui et non. Nous sommes suffisamment aisés pour surnager même en difficile situation. Mais nous sommes familiers du consul della Volta, et avons donc assez mal vécu les critiques, quand ce n'était pas plus.

— J'ai eu connaissance de quelques mêlées, violence de groupes isolés, mais que vous avez au final réussi à apaiser.

— Il a été entendu que cela contribuait au bien commun. Avec la campagne de Tortosa, nous avons conquis de forts avantages fiscaux auprès le roi d'Aragon. Almeria à elle seule a rapporté un butin de roi, sans nombrer ce qu'Ottone de Bonovillano reverse chaque année à la commune, en échange de la propriété de la cité.

— Comme il en est à Gibelet ?

— Si fait, opina Spinola, il convient mieux de donner à fief les ports si éloignés, on se garantit ainsi un revenu régulier tout en s'assurant que l'ordre y est tenu. Je serai aise de vous introduire auprès de Wilielmi, seigneur de Gibelet, lorsque nous riverons. Il est généralement enchanté d'accueillir nouvelles têtes. D'autant plus que vous êtes chevalier du roi Baudoin.

— Ce sera avec grand joie. » Et tout autant de méfiance, pensa-t-il in petto.

### *Côte campanienne, soirée du 9 septembre*

Comme tous les soirs, les hommes s'étaient regroupés pour jouer, boire et passer du bon temps ensemble. En raison d'un ciel maussade, ils s'étaient rassemblés au niveau du

pont des passagers, pas très loin du mât qui traversait la totalité des niveaux. La lumière chiche des lampes à huile creusait les sillons des visages tannés par les années en mer et donnait aux marins l'aspect de diables grimaçants. Mais l'ambiance était chaleureuse, les anciens se racontaient leurs anecdotes de voyage et s'amusaient à effrayer les mousques par leurs récits de monstres marins. Quelques-uns s'essayaient à chanter, accompagnés de guimbardes et de petites flûtes voire de tonneaux en guise de tambour. Certains acharnés ne pensaient qu'à jouer, de l'argent de préférence, et il arrivait qu'ils perdent en route le salaire gagné pendant le trajet. Mais rien n'y faisait, ils se réunissaient inlassablement chaque soir pour faire danser fébrilement les quelques cubes d'os qui pourraient, espéraient-ils, les rendre plus riches.

Enrico frappa de façon rituelle son godet avant de lancer les dés. Il lui fallait réaliser le même lancer que précédemment, un huit, pour remporter les mises. Ils pariaient avec des baguettes de bois, mais celles-ci représentaient des enjeux monétaires, indispensables pour entrer dans la partie. Et le tas devant lui était dramatiquement faible. Il se faisait plumer par le domestique de Sawirus de Ramathes, un gamin d'à peine quinze ans, petit Syrien à l'aspect maigrelet. Déjà, la veille au soir, les marins se plaignaient de la chance insolente du garçonnet. Enrico n'était pas loin de penser que, sous ses airs innocents et ses grands yeux naïfs, il utilisait des dés pipés pour tirer les résultats dont il avait besoin. Le soldat retourna le gobelet et, les sourcils froncés, le souleva brutalement. C'était un sept, le jeune Yazid gagnait encore ! Cela déclencha une série de jurons, d'exclamations et de soupirs de la part de tous les joueurs. Et entraîna l'exaspération d'Enrico.

« Cul-Dieu, les dés doivent être faussés !

— Ouais, cria un homme à sa gauche. M'est avis que le jeu est déshonnête ! »

Le jeune valet, qui était en train de ramasser ses gains le sourire aux lèvres s'arrêta un instant, l'air soudain apeuré, et regarda vers les deux râleurs.

« Vous avez bien vu, j'ai rien fait ! Je suis juste de bonne chance.

— Foutre ! On ne me truande pas, gamin ! » répondit Enrico en avançant la main vers le tas de bâtonnets.

« Agir ainsi est félonie, ses gains sont loyaux ! » lui rétorqua Ugolino, également de la partie, sans grand succès d'ailleurs.

« Tu n'as pas vu qu'il fabule, ce petit Maure ? rétorqua Enrico. Comme tous les infidèles, fripon et mensongier ! Il faut retraiter les derniers coups, il lance pas les dés d'honnête façon !

— Je vois mauvais perdant, surtout. Doublé d'un couard qui s'en prend à enfançon !

— Répète et je t'écorche », répondit le guerrier en sortant un couteau de l'étui qu'il avait suspendu à la ceinture.

Tous les hommes assis se jetèrent en arrière et ceux qui assistaient à la scène debout reculèrent, formant rapidement un cercle où ne se trouvaient plus que le soldat et les deux valets, le jeune et le vieux. Stupidement, Enrico ramassait de la main gauche toutes les bûchettes de la cagnotte et les glissait dans sa cotte par le col, sans quitter des yeux ses deux adversaires. Le jeune garçon, terrorisé, n'osait pas bouger. Ugolino, quant à lui, s'était imperceptiblement rapproché de l'adolescent pour le protéger.

Une voix interpella soudain Enrico. Le soldat tourna à peine la tête et n'eut pas le temps de faire suivre le couteau. Un poing massif s'écrasa sur sa joue et le projeta sur le pont, renversant les mises et les deux joueurs adverses. Il resta là, inerte, rendu inconscient par la violence du coup. On l'aurait dit mort.

Ernaut, tout en se secouant la main droite ankylosée par ce formidable coup de poing, s'accroupit alors et entreprit de fouiller dans la cotte l'air de rien, redonnant à Yazid les

bâtonnets au fur et à mesure. Tout le monde le regardait, interdit. Le marin qui avait pris fait et cause pour Enrico se reculait prudemment, cherchant à se fondre dans le groupe autour d'eux. Les deux valets finirent par reprendre leurs esprits.

« Mille grâce, je ne sais quelle mouche l'a piqué !

— Pas de quoi, fit Ernaut. Il pensait battre chien et s'est trouvé face à lion. » Puis il ajouta, en faisant un grand sourire forcé : « Je doute qu'il m'en narre plus sur ses aventures maintenant. »

Tout le monde regardait le jeune colosse comme s'il s'agissait d'un monstre, ayant pris conscience de sa formidable puissance. Les deux valets, demeurés auprès de lui se demandaient encore comment réagir. Ganelon, qui avait assisté à la scène de loin, alors qu'il passait pour gagner la cabine de son maître, les rejoignit. Il fit un large sourire à Ernaut et lui tapa amicalement sur l'épaule.

« Eh bien, ami, nul doute en toi. Tu n'avais pas avisé son coutel ? »

Ernaut le regarda comme s'il s'adressait à un enfant stupide.

« Bien sûr que si ! Il me fallait donc agir prestement.

— Il aurait pu te navrer<sup>12</sup> fort avant, c'était risqué.

— Peut-être, je ne sais. D'accoutumée, je prends les devants et je ne pense pas au comment, aux pourquoi et aux si... Il est toujours temps après. »

Ganelon regarda l'adolescent avec des yeux admiratifs.

« Si un jour tu désires n'être plus marchand ni paysan, tu trouveras facilement emploi.

— Ah bon ?

— Déjà, rien que par ta robuste taille, tu baillerais protection à quiconque te louerait comme sergent. Mais vu ce que tu viens de faire, je serais surpris que tu ne saches te débrouiller l'arme en main. À ta place, j'y penserais. »

---

12. Blessier.

Après une tape amicale sur le bras du géant, Ganelon retourna vers les toiles menant à l'emplacement de son maître. Yazid et Ugolino s'étaient éclipsés discrètement pendant la discussion. Là où quelques minutes plus tôt les dés roulaient sous les imprécations et les bénédictions des marins, ne restait qu'Ernaut, les bras croisés, songeant aux opportunités que la vie lui offrait. Et plus il y pensait, plus son sourire s'élargissait.

### *Baie de Naples, soir du 10 septembre*

Le navire avait été mis à l'ancre, car ils étaient pratiquement arrivés à Naples. Un vent irrégulier sous un ciel généralement couvert les avait poussés jusqu'alors sur une mer assez forte. Mais il était trop tard pour entrer dans le port, le pilote s'était opposé à l'idée de manœuvrer dans la pénombre. Le *Falconus* se balançait donc sur des vagues assez agitées, face à la grande cité campanienne dont les lueurs scintillaient à l'approche de la nuit. À l'est, le volcan du Vésuve, gigantesque tache sombre, obscurcissait la voûte céleste. Impressionné, Régnier l'admirait, depuis son tabouret sur la plate-forme du château avant. Avec son valet Ganelon, ils avaient commencé à jouer aux échecs, mais les mouvements du bateau étaient pour l'instant trop forts et dérangeaient sans cesse le plateau de jeu. Ils s'étaient donc réfugiés dans la contemplation du paysage de la baie qui les entourait presque complètement, du nord au sud. Des lumières fragiles et tremblantes signalaient la concentration de villes et de ports dans cette région. Le point le plus lumineux se trouvait au sommet d'un énorme bastion avançant dans les flots, le château de l'Œuf.

Ils furent tirés de leur rêverie par des éclats de voix venus du pont principal. Apparemment, le capitaine devait une nouvelle fois ramener Ernaut à la raison, ce dernier ayant décidé de profiter de cet arrêt nocturne pour goûter

la température de l'eau. Il avait été arrêté in extremis, tandis qu'il s'apprêtait à enjamber le plat-bord. Après quelques hausses de ton de part et d'autre, le calme revint, et ne furent audibles que le bruit des vagues et les cris des mouettes.

« J'ai oublié de vous narrer, messire Régnier », dit Ganelon. « Le jeune colosse, je l'ai vu aplomer quelqu'un d'un seul coup !

— Je ne suis guère surpris. Qu'il ne l'ait pas tué est plus merveilleux, par contre.

— Je vous l'affirme, il a estourbi un soldat qui avait sorti un couteau. On peut dire qu'il sait y faire. Il pourrait tourner en vaillant homme de troupe.

— Pourquoi pas ? Il me semble turbulent et peu discipliné. Mais s'il a ramené le calme, c'est qu'il incline à se servir de sa force à bon escient. Recorde-toi donc sur son frère et lui.

— Je sais qu'ils espèrent s'installer comme colons après avoir accompli leur vœu. Mais ne savent guère où. »

Le chevalier sourit à son valet. Tandis qu'ils parlaient, Régnier voyait du coin de l'œil s'approcher une petite forme sombre, oscillant à contretemps du navire et risquant à tout instant de se mettre à rouler comme l'incitait à le croire son apparence relativement sphérique. Il se retourna franchement et reconnut le jeune clerc avec lequel il avait un peu sympathisé.

« Maître Herbelot Gontoux ! Vous venez mirer la vue sur la Campanie ? On dit que ce volcan est des plus merveilleux au monde.

— Gare à vous, messire Régnier, il en a coûté la vie à Caius Plinius Secundus<sup>13</sup> de trop vouloir l'étudier.

— Quelques marins m'ont conté lors du voyage aller qu'il crache souvent lave, poussière et cendres. L'aviser d'ici me contentera amplement. »

---

13. Pline l'Ancien, érudit et naturaliste romain, mort dans l'éruption du Vésuve en 79.

Ganelon se leva et abandonna son tabouret au clerc qui remercia d'un discret signe de tête et prit place, non sans avoir épousseté symboliquement l'assise du revers de la main. Il remonta le col de son épais manteau de laine, ne laissant qu'à peine dépasser ses étroites narines. Ils restèrent là quelques minutes sans rien dire, à regarder le paysage en humant l'air salin frais que le vent rabattait sur eux par saccades. Puis Ganelon revint, porteur d'un pichet de vin et d'une paire de gobelets qu'il distribua et remplit. Les deux hommes portèrent un toast sans paroles et commencèrent à boire silencieusement. Au bout de quelques minutes, Herbelot se décida à rompre leur mutisme.

« J'espère que vous avez passé agréable veillée avec maître Spinola et ses invités hier soir.

— Les mets étaient excellents ! Et la compagnie plutôt amicale. Je trouve Mauro Spinola plein d'esprit, de grande valeur. Ce doit être ami puissant et redoutable ennemi.

— Apparemment il ne m'estime guère, ou pense que clerc de l'hostel de monseigneur Pierre, archevêque de Tyr, n'est pas digne de partager sa table. »

Régnier sourit pour lui-même et comprit que son compagnon avait été blessé de sa mise à l'écart.

« Ne vous sentez pas offensé par un tel personnage et surtout ne mesprenez pas ce que je vais vous dire, mais je crois qu'il n'aperçoit même pas votre existence. » À cette affirmation, Herbelot renifla dédaigneusement, retenant un hoquet de surprise, mais Régnier ne lui laissa pas le temps de le couper. « Il sert la commune génoise et n'œuvre qu'à cela. Il n'avait rien à vous soutirer, les affaires de monseigneur l'archevêque étant trop éloignées de ses préoccupations en cours. Outre, comme vous étudiez à Paris depuis fort longtemps, il a dû estimer que vous ne pourriez pas lui apprendre nouveautés. Au contraire de moi.

— Que cherchait-il à vous soutirer ?

— Voilà excellente question ! Au vrai, je ne le sais. Mais vu que je m'en retourne d'une mission diplomatique, il a dû penser qu'il lui serait bon de savoir où nous en étions. »

Herbelot eut un sourire carnassier qui lui faisait plisser les yeux, le rendant encore plus semblable à un rongeur.

« Il est certain que mes réflexions sur les dernières *disputatio* de l'archidiacre Pierre<sup>14</sup> auxquelles j'ai eu l'honneur d'assister en le cloître de Notre-Dame de Paris ne l'auraient peut-être pas passionné.

— Je dois avouer que bien peu sont érudits assez pour en apprécier véritablement l'essence. »

Herbelot tourna la tête vers Régnier, demeuré imperturbable. Le clerc se demandait si cette phrase était si élogieuse qu'elle en avait l'air de prime abord. Il décida de la considérer comme telle, amateur de tout compliment qui saurait panser son orgueil blessé. Il se renfonça dans son manteau.

« Vous parlez de vrai, d'autant plus qu'il ne s'agit que d'un manieur de monnaies. Le Seigneur les a pourchassés fouet en main. »

Herbelot s'offrit une petite gorgée de vin et ferma les yeux. Le lent mouvement régulier du navire semblait donner le rythme à la chanson mélancolique que déclamait en contrebas un jeune mousse à la voix aiguë. Il sentait l'humidité s'agglomérer sur ses cils, ses sourcils, le vent s'employant à lui rafraîchir le visage et disséminant les gouttes accumulées tout en apportant de nouveaux embruns. Finalement, il aimait les voyages en mer.

### *Port de Naples, matin du 11 septembre*

Ernaut était péniblement occupé à refaire des nœuds qu'un des matelots lui avait montrés, assis à l'ombre du château avant. Il ne vit pas son frère arriver, les poings

---

14. Pierre Lombard, théologien (v.1100-1160).

serrés, la mine contrariée. Mais il perçut immédiatement la silhouette devant lui, et toisa Lambert du regard, l'air effronté.

« Quoi ? On dirait qu'on t'a mangé ta soupe.

— Je ne suis guère d'humeur à plaisanteries. J'ai appris que tu t'étais de nouveau entrebattu ! »

Ernaut recommença à faire son assemblage, plissant les yeux et tirant la langue dans sa tentative de concentration.

« C'est faux. L'autre n'a guère pu répliquer. Ce n'est donc pas à parler vrai une bagarre.

— Ne joue pas des mots. Tu avais juré de ne plus ainsi violenter. Tu t'en souviens ? »

Ernaut commençait doucement à s'agiter ; ses gestes devenaient plus embrouillés tandis qu'il accordait moins d'attention à sa réalisation.

« Oui, bon. . . C'était cas d'urgence. Le gars avait tiré un coutel et menaçait à l'entour. . .

— Je n'en ai cure ! Cela aurait pu mal tourner et nous aurions eu grands tourments. Je n'arrive à croire que tu sois une nouvelle fois en si mal état. »

Buté, Ernaut se renfrogna.

« Tu aurais été là, tu aurais compris. Sans moi, ça aurait pu fort se gêter.

— Et le gars que tu as contusé, tu ne penses pas que tu aurais pu l'occire ? »

Les interpellant, une voix de ténor s'éleva alors d'au-dessus d'eux, depuis la plate-forme du château. Ils levèrent la tête et aperçurent Ribaldo Malfigliastro, penché par-dessus la rambarde.

« Le pardon de vous couper ainsi, mais, bien que j'ai eu souventes fois à me complandre de votre frère, je ne partage pas votre avis en cette affaire. Sans lui, nous aurions pu avoir grave navrure, voire un trépassé. » Puis il ajouta, regardant Ernaut dans les yeux : « Adoncques, il me faut vous rendre grâces de cette intervention, jouvenceau. »

Un peu surpris de prime abord, l'adolescent arbora un sourire triomphant puis toisa son aîné avant de tourner la tête vers le *patronus* tout en le remerciant de façon appuyée. Ce dernier émit en réponse un grognement difficile à interpréter, simple salut ou difficulté à exprimer sa gratitude envers un fauteur de troubles notoire. Puis il disparut de leur champ de vision, retournant à ses affaires. Lorsque leurs regards se croisèrent de nouveau, les deux frères n'eurent pas l'opportunité d'échanger une parole que s'avançait vers eux Régnier. Le visage fraîchement rasé, il arborait la mine enjouée de ceux qui viennent de passer un peu de temps à prendre soin d'eux. Il émanait de sa personne des vapeurs de menthe, accrochées aux vêtements propres récemment déroulés de son coffre.

« Le bonjour à vous deux ! J'espère ne pas vous interrompre durant important conseil familial.

— Certes pas ! » répondit Ernaut, l'air moqueur. « Nous departions seulement quelques points de vue sur une affaire... familiale.

— Fort bien ! Je souhaite vous convier à passer la veillée. Je sais que vous êtes de Vézelay et suis moi-même picard. Il me plairait de converser un peu entre personnes ni négociants italiens ni levantins. »

Lambert, surpris, fit un sourire un peu forcé.

« Voilà grand honneur, messire d'Eaucourt. Mais je m'interroge quant à pouvoir égayer votre veillée. Nous ne sommes que fils de marchands, simples pèlerins.

— Ne vous souciez pas, je suis assuré que nous saurons discuter. Vous devez savoir un peu les échecs, non ? Il me plaît de pousser le pion moi-même. » Et, regardant Ernaut, désormais debout, il ajouta : « Il me faut avouer être curieux de ce qui vous a pris, à vous affronter à soldat armé. Vaillance n'est pas si commune, surtout en ceux dont là n'est pas le métier ! »

Tandis que le feu commençait à gagner ses joues, Ernaut s'efforçait de garder un air modeste, démenti par le regard

brillant qu'il lançait au chevalier. Incapable d'articuler un mot, il entendit son aîné répondre pour eux deux.

« Nous sommes vos servants. . .

— Eh bien, c'est dit ! Mon valet vous mènera en la place que nous aurons trouvée. Il n'y en a malheureusement guère en cet esquif et je crains que nous ne devions nous passer de cheminée. »

Leur souriant à tous les deux, il les salua de la tête puis s'éloigna après un dernier geste amical de la main. Lambert regardait le chevalier déambuler, dans sa belle cotte de laine bleue à décors brodés, avec son épée rangée au côté dans un baudrier de cuir peint, ses éperons aux pieds alors que le plus proche cheval était à des lieues de là. Il se rendit compte, à le voir ainsi progresser sur le pont encombré, croisant les matelots affairés et enjambant les obstacles, qu'il se mouvait avec l'aisance de l'homme de mer et la prestance du guerrier sûr de lui. Il resta dans le vague quelques secondes puis sentit un regard insistant sur lui. Ernaut attendait patiemment que son frère le regarde, un sourire niais s'étendant d'une oreille à l'autre.

« Alors ? *Vaillance n'est pas si commune* qu'il a dit ! Si ça, ce n'est pas compliment, je n'y entends rien !

— Ne joue pas au malin, le chevalier ne sait pas tout sur toi.

— Oui-da, peut-être, mais il a désir de me convier parce que je l'intéresse.

— Il *nous* a conviés, tous deux.

— Que veux-tu, c'est pour ne pas te vexer, voilà un homme empli de noblesse ! rétorqua Ernaut, un sourire narquois figé sur la figure.

— Fredaines ! Tu m'insupportes à te vanter alors que tu sais que tu as tort. »

Lambert planta là son frère et repartit à la suite du chevalier, en direction de la trappe menant au pont inférieur. Ernaut le regarda s'éloigner : de petite taille, avec sa cotte froissée et l'allure hésitante des humbles ; il détonnait

vraiment avec le guerrier qui l'avait précédé. Ernaut était aussi étonné que Lambert d'être ainsi convié par un seigneur de la terre tel que Régnier, mais il en était heureux. Et il espérait bien que cela lui permettrait de ne pas rester comme son frère, un brave homme, mais sans aucune ambition ou quelque grand rêve.

Se laissant glisser contre la cloison, il se rassit là où il était auparavant et fit mine de se replonger avec application dans la réalisation de son nœud. Après quelques essais infructueux, il jeta d'un geste las le morceau de ficelle. Il n'arrivait pas à se concentrer. Il posa sa tête sur ses genoux et regarda sans le voir le plancher ciré à ses pieds. Il fit mine de suivre du bout du doigt les anciennes veinures du bois, encore discernables sous la poussière agglomérée. Mais en fait, il ne pensait qu'à une chose : réaliserait-il ses rêves ? Ou devrait-il rester un homme de rien toute sa vie ?

### *Port de Naples, fin de journée du 11 septembre*

La fine silhouette de Mauro Spinola le faisait paraître plus grand qu'il ne l'était en réalité et la différence de stature avec l'épais et imposant Ribaldo Malfigliastro aurait pu prêter à rire si ce n'était l'air autoritaire des deux hommes. Les tenues également étaient aussi dissemblables que possible, le marchand arborant une magnifique cote écarlate à capuche doublée de fourrure délicate, tandis que le capitaine était presque intégralement habillé de solide toile de laine vert passé. Ils discutaient tout en regardant les quais aux abords du bateau, où s'affairaient des porteurs en tout genre, maniant balles et paquets dans un maelstrom étourdissant de bruit. Des chants religieux surnageaient parfois depuis des groupes de pèlerins, étrange musique dans un océan cacophonique. Le brouhaha qui s'en échappait n'était supplanté par instants que par les insupportables cris des mouettes et des goélands se

disputant quelque trophée douteux récupéré dans l'eau saumâtre du port.

« Nous avons encore trois escales en vue, maître Spinola : Messine, Otrante et Rhodes. Seule Otrante durera aux fins d'embarquer quelque chargement. À continuer avec telles conditions de mer, nous devrions river à Gibelet à l'entour de la saint Juste<sup>15</sup>.

— J'ose croire que les vents nous favoriseront mieux par la suite et que nous toucherons au plus vite à l'Outremer. Force problèmes restent en l'état et tant que je suis sur un navire, rien n'avance.

— Si seulement cela pouvait recontinuer aussi paisiblement ! À peine issus de la baie de Naples, nous avancerons en périlleux endroits. Je suis toujours méfiant aux abords du détroit de Messine et du golfe de Patras.

— Je sais le voyage, maître Malfigliastro, je le sais. C'est juste que je souhaiterais déjà être à terre, voilà tout. Si longues traversées me sont à chaque fois insupportables ! »

Ribaldo hocha la tête sans être vraiment convaincu. Lui aimait vivre en mer et considérait son navire comme son véritable foyer. Et il était souvent agacé par les passagers impatients d'en débarquer, à peine y étaient-ils montés.

« Pourtant, vous n'êtes échu que récemment à Rome à ce qu'on m'a dit... »

Mauro Spinola se tourna vers lui, le sourcil froncé marquant une surprise agacée.

« D'où le tenez-vous ? »

— Un mien compagnon qui navigue sur la Donna, en escale à Naples également. Il vous avait aperçu en Almeria voilà peu et s'est montré fort surpris que vous ayez rejoint Rome en temps pour monter à bord. »

Le vieil homme haussa les épaules, visiblement apaisé.

---

15. Le 2 novembre.

« Il le faut bien, j'ai missions à foison pour le bien de la *Compagna*<sup>16</sup>. Il me semble parfois vivre sur les navires ou le dos de mes montures. »

Un toussotement leur fit tourner la tête. Le charpentier se tenait là, le buste légèrement penché, dans une attitude respectueuse, attendant qu'on lui donne la parole. Le *patronus* lui demanda donc ce qu'il attendait.

« Vous m'avez fait demande de vous faire savoir lorsque les pièces de bois seraient à bord. Tout est là, quelques matelots achèvent de les fixer comme il sied. Le notaire a tout pointé. »

Se retournant vers la rambarde du côté du port, le *patronus* reprit sa conversation avec Mauro Spinola. Fulco comprit qu'il pouvait disposer. Il descendit sur le pont principal puis traversa la passerelle pour rejoindre le quai. Il se retrouva alors au milieu de la cohue des portefaix, des marchands et des voyageurs. Les odeurs des vivres, des marchandises, des volailles vivantes, embarqués ou en passe de l'être changeaient radicalement de l'air marin qu'il avait respiré les jours précédents. Ce ne fut qu'en jouant des coudes qu'il parvint à forcer le passage pour arriver à progresser, par saccades.

Il savait où aller, en bon habitué des tavernes de tous les ports de Méditerranée. Il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour rejoindre plusieurs amis, dont Octobono, installés à une table devant un pichet de vin. En le voyant, ses camarades le hélèrent bruyamment en brandissant leurs gobelets comme des trophées de chasse. À peine assis, il fut rapidement équipé de l'indispensable contenant avec lequel fêter en bruyante bien qu'agréable compagnie leur départ prochain. Octobono et quelques autres avaient apparemment pris un peu d'avance et certains en étaient même à confondre voyelles et consonnes. Octobono s'efforça d'arborer un air grave, mais ne parvint à froncer qu'un sourcil sur deux.

---

16. La Commune de Gênes.

« Mordiable, on commençait à croire que tu ne voulais pas trinquer avec les copains. Tu étais passé où ?

— Occupé à rendre raison au *patronus*. Mais il devisait avec le vieux Spinola, alors j'ai patienté... »

Octobono secoua la tête en déni tout en se tapotant le nez de l'index d'un air qui s'espérait circonspect.

« Pour oïr ce qu'ils disaient, ouais ! On me la fait pas... »

— J'ai entrouï, je l'avoue sans gêne ! Mais ils ne racontaient rien de privé.

— Bouarf, lâche le morceau ! On est tous curieux : le vieux grigou pourchasse le mystérieux meurtrier ou pas, alors ?

— Il n'en a pas parlé. Mais il arrive droit d'Espagne et a tout fait pour voyager sur notre navire. D'où l'escale romaine. »

Octobono se retourna vers la tablee avec un large mouvement de bras plus ou moins contrôlé.

« Vous entendez : ainsi que je l'avais dit. Ils commencent à être en peur, s'ils mandent le vieux Spinola. »

De surprise, un de ses compagnons de beuverie ne put retenir quelques postillons avinés.

« Ils croient le coupable en Outremer ? Voire à bord ?

— Si ça se trouve, il connaît le prochain à trépasser... Il est peut-être parmi nous en ce moment même ! »

Fulco reposa son gobelet d'un bruit sec et s'essuya la bouche avec le revers de la main, tout en secouant la tête en dénégation.

« Le tueur n'a que faire des humbles, il n'assaille que notables. Tout a commencé avec Rustico puis le jeune Platealonga et Pedegola. »

Un de leurs compagnons de beuverie tenta d'apporter sa pierre à l'édifice et cria d'un air décidé, en brandissant le doigt et renversant son verre par la même occasion :

« Tu oublies le vieux Roza !

— Mais non, crétin, le vieux Roza, il a passé le siècle en son lit !

— Et alors ? On l'a peut-être venimé<sup>17</sup> ! »

Cette dernière saillie souleva un murmure circonspect. Le menuisier marqua un temps, l'air abattu devant l'insistance crépine de son contradicteur.

« De vrai, tu racontes n'importe quoi ! À chacune fois, ce gars-là poignarde ses victimes. »

---

17. Empoisonné.

# Chapitre 3

## *Golfe de Salerne, journée du 13 septembre*

Gringoire la Breite se mordait le bout de la langue de façon automatique, sans même y penser. Cela devait l'aider à viser. Il lança son palet avec délicatesse et ce dernier glissa doucement jusqu'à une saillie du plancher qui l'arrêta. Il en échappa un grognement de déplaisir. Les matelots à l'entour, pour leur part, étaient plutôt satisfaits. Chacun était contre le lanceur au moment où il devait placer sa pièce, dont le but était d'être au plus près de la coque, mais sans la toucher. Malgré son application, Gringoire n'égalait pas les marins habitués à jouer sur un navire en mouvement. Il laissa donc sa place sans regret au joueur suivant.

Tandis qu'il regardait les performances des autres participants, tout en s'essuyant le front transpirant par cette belle journée, il vit qu'Ansaldi Embriaco s'était décidé à sortir de sa cabine. Il se résolut alors de tenter sa chance. Abandonnant la partie, il avança droit vers le gaillard d'arrière où le marchand se dirigeait apparemment. Il le retrouva alors qu'il installait son tabouret sur la plate-forme sommitale, dos au soleil.

« Le bon jour, maître Embriaco.

— Le bon jour à vous. . .

— J'ai nom Gringoire la Breite, négociant champenois. »

Le jeune homme semblait ne pas être vraiment décidé à discuter et s'assit sur son siège, les épaules appuyées à la rambarde. Nullement découragé, Gringoire enchaîna.

« Je suis aise de vous rencontrer, vous ne sortez que peu hors votre cabine.

— Hmm.

— Vous avez eu désir de goûter ce beau soleil ? La vue sur ces monts est tout bonnement somptueuse ! Je ne pensais pas qu'il pouvait s'en trouver de si hauts en bord même de mer. On se demande comment cités ont pu y prospérer.

— Hmm.

— C'est un peu comme Gênes. Quelle splendide réussite, si éclatante prospérité en un lieu si difficile d'accès ! C'est pour sûr le fruit de talent pour le voyage et le commerce. »

Amusé par cette introduction laborieuse, Ansaldi prêta un peu plus d'attention à son interlocuteur : de bonne taille et la panse rebondie, le cheveu blanc se raréfiant, il était vêtu de belle étoffe de laine, d'un bleu profond de qualité, mais il n'avait pas le port d'un homme habitué à de tels atours. Ses larges mains étaient usées par le travail et ses doigts épais indiquaient qu'il n'avait pas toujours vécu dans l'aisance. Un parvenu, estima le jeune Génois.

« Je vous sais gré de tous ces compliments, maître la Breite. Par malheur, je ne connais pas la Champagne, si ce n'est de renommée pour ses foires, je ne peux donc vous faire part de mes sentiments à son endroit.

— Aucune importance. Il est amusant que vous évoquiez les foires, car j'escomptais justement vous faire proposition d'affairer ensemble. »

Nous y voilà ! pensa Ansaldi.

« Vous commercez quels produits, maître ? Demanda-t-il.

— De la laine de mouton, de la meilleure qualité, donnant de souples étoffes agréables à vêtir, prenant bien la teinture. Je ne crains pas d'être comparé aux toisons anglaises.

— Je ne m’y connais guère en laine brute, je n’en fais habituellement pas négoce.

— Justement, cela vous ouvrirait nouveau marché. Il me siérait de vous initier en ses arcanes.

— C’est très aimable à vous, mais je ne commerce que peu avec le nord, je suis plutôt spécialisé dans les productions syriennes et romaines, voyez-vous : étoffes de soie, épices, papier... » Ne laissant pas à Gringoire le temps d’objecter de nouveau, il enchaîna, d’un ton très docte : « Dans le grand commerce ainsi que je le pratique, il faut se consacrer à unique région si on veut être efficace. Je crains fort que vous n’encontriez guère d’oreille attentive auprès de marchands habitués à travailler en Méditerranée. Cela serait erreur à mon sens de collaborer avec un vendeur en laine brute comme vous. »

Vexé que semblable exposé lui soit fait par un si jeune homme, et de façon aussi hautaine, le vieux Champenois prit un air outré. Puis, ne sachant quoi répondre, il salua sèchement d’un signe de tête et bredouilla :

« Je vois. Faites excuse de vous avoir ennuyé. »

Et il tourna les talons sans demander son reste, abandonnant là le marchand génois, qui eut un sourire pour lui-même devant la naïveté de son interlocuteur. Énervé, Gringoire manqua de bousculer Aubelet auprès de l’échelle, occupé à redescendre vers le pont principal. Ce dernier lui sourit amicalement.

« Attention, mon fils, vous allez renverser quelqu’un si vous ne prêtez garde où vous posez les pieds.

— Désolé, mon père, j’étais perdu en mes pensées.

— Vous m’avez l’air contrarié, en effet.

— Oui, c’est ce jeune négociant génois, empli d’une telle arrogance !

— Il vous a fait insulte ?

— Tout comme, il m’a sermonné comme enfant un peu simplet. Tout ça parce que je lui faisais proposition de

travailler avec moi. Il a trouvé bien vilaines excuses pour refuser ! »

Aubelet écarquilla les yeux.

« Vous avez parlé négoce avec lui ? »

Comprenant qu'il venait de se trahir, Gringoire prit un air médusé et bougea les lèvres, sans qu'aucun son sorte pour autant. Le visage d'Aubelet devint plus autoritaire.

« Je me répète, maître la Breite, ne mêlez pas labeur et pèlerinage ! Vous devez vous dédier aux oraisons et à la remembrance des saintes Écritures. Nous ne sommes pas simples voyageurs, mais devons cheminer aussi en notre cœur. »

Gringoire fut tenté de lever les yeux au ciel, mais se retint au dernier moment.

« J'y ai vu occasion à saisir. Il n'y a pas malice. . .

— Souvenez-vous, vous avez prêté serment devant monseigneur l'évêque, devant Dieu lui-même, pour ce cheminement ! Oubliez donc ces broutilles, tout cela n'a guère d'importance et n'aurait même pas dû arriver. »

Gringoire n'était qu'à demi convaincu.

« Comprenez, mon père, j'ai tout de même dépensé sans mesure pour parpayer ce pèlerinage. D'aucuns n'auraient pu venir sans moi. Il n'y a donc pas mal à tenter de récupérer quelques monnaies. Si c'est pour de telles œuvres.

— Si fait. Mais il est aussi juste de dire qu'à chaque chose son temps. Ces jours, pensez à votre âme. Suivez exemple de votre épouse, elle saura vous soutenir.

— Vous devez parler vrai, comme toujours, je m'enrage trop vite.

— Accompaignez-moi, je commençais à grouper les ouailles pour sermonner à propos des Évangiles. »

Gringoire, dépité comme un enfant morigéné par son précepteur, suivit de mauvaise grâce le jeune prêtre sur le pont inférieur. Mais avant de descendre par la trappe, il lança un dernier coup d'œil mauvais vers la dunette, où se trouvait l'insolent Génois.

*Côte campanienne, matin du 14 septembre*

Fulco Bota prenait les outils dans ses différentes caisses et les tendait à son apprenti, Ingo, pour qu'il les mette dans la corbeille. Une fausse manœuvre avait entraîné la chute d'une ancre un peu violemment sur le pont, près du gaillard d'avant, et une planche s'était profondément fendue. Il fallait la changer avant que l'endroit ne devienne dangereux.

Depuis qu'ils étaient repartis le matin, ils affrontaient un vent debout les obligeant à naviguer au près. Et le *Falconus* avait une bonne gîte malgré une lourde cargaison, ce qui rendait Ingo malhabile, peu habitué pour l'instant à la vie au large. Pour sa part, Fulco se déplaçait avec la même aisance que s'il était à terre. Mais il n'aimait pas de telles conditions de mer. Les vagues venaient presque de face et des embruns soulevés à chaque rencontre les frappaient tandis qu'ils étaient à découvert. Le sol était de plus glissant et, dans ces conditions, il n'était pas rare que des hommes se blessent ou, encore plus fréquemment, des passagers présomptueux désireux de ne pas rester à l'abri.

« Ne redoute pas, gamin, c'est normal, le vent s'ébroue toujours un peu mi-septembre. Ça devrait ronfler fort avant à l'entour la saint Michel, outre le canal d'Otrante.

— Le navire ne craint pas de verser ?

— Aucun risque avec le vieux Malfigliastro. Il sait la mer. La gîte ne me fait pas souci tant que le gars à la manœuvre s'y connaît. Mire, la voilure a été abrégée pour éviter les problèmes. Et – tout en montrant l'endroit du doigt – le *patronus* est sur la dunette, guettant tout.

— Ce n'est guère moment de faire erreur en ce cas.

— Et encore, en notre office, il nous est possible d'en commettre de légères. Pas les matelots ! J'ai déjà vu d'aucuns se desrompre un bras par un bout lors d'une rafale ou être

balancés à l'eau alors qu'ils prenaient des ris<sup>1</sup>. Crois-m'en, tu ne regretteras pas d'être charpentier ! »

Tout en parlant, Fulco s'enfonça sur la tête un bonnet de feutre pour se protéger un peu des embruns. Puis, en indiquant de la main à son apprenti de le suivre, il sortit de la loge pour se rendre, le long de la coursive tribord, à l'endroit à réparer. En dehors des matelots sur le qui-vive, prêts à se ruer à la tâche dès que l'ordre leur en serait donné, il n'y avait personne sur le pont malgré un temps assez ensoleillé. Octobono, concentré sur la tension de l'écoute dont il avait la charge, ne fit même pas un signe de tête à leur passage. C'était lorsque les conditions en mer devenaient difficiles que des marins braillards et soûlards comme lui dévoilaient leurs compétences et leur courage.

Fulco et Ingo arrivèrent à l'endroit où ils devaient intervenir, situé juste devant l'accès à la resserre où les ancres étaient rangées. Le charpentier examina attentivement l'éclat et sortit son couteau pour tâter de la pointe l'état des fibres. Il s'en servit rapidement pour délimiter une zone qu'il décida de changer et en montra les dimensions à Ingo.

« Le bois est fort corrompu, mais en une faible étendue, adoncques on va le remplacer en partie. Va me quérir une pièce dans la cale, épaisse de deux pouces. »

Le jeune garçon bondit alors et disparut par la trappe d'accès. Assis sur le pont humide, Fulco commença à tailler au ciseau la partie qu'il souhaitait enlever, chantonnant pour lui-même tandis qu'il arrachait les copeaux. Ingo revint rapidement, la planche en main. Fulco approuva d'un signe de tête le choix fait.

« Tu vas me la planer en sorte qu'elle soit à peine plus large que l'endroit, je l'y placerai moi-même. »

Au fur et à mesure qu'ils avançaient dans leur ouvrage, Fulco prenait le temps d'expliquer ce qu'il faisait ou déléguaient les tâches les moins complexes. Il avait à cœur de former des apprentis compétents et n'hésitait pas à montrer

---

1. Réduire la voilure à l'aide de petits cordages.

des tours de main ou des astuces pour faciliter le travail. En cela, Ingo avait de la chance d'avoir un si bon maître pour apprendre le métier.

Tandis que le charpentier finissait d'assujettir la cale de remplacement, Ingo rangeait les outils et nettoyait l'endroit. Ce dernier demanda :

« Cela fait longtemps que vous besognez en navire, maître Bota ?

— Plus ou moins. J'ai pris la mer lorsqu'on m'a proposé de rallier un groupe en charge des engins d'assaut.

— Vous avez guerroyé ? Vous étiez soudard ?

— Oc, je supervisais la mise en place de structures de protection, le plus souvent. Je gouvernais la construction de tunnels protégés pour assaillir murailles.

— Vous avez bataillé où ?

— J'étais de la campagne des Baléares et de la prise d'Almeria. Mais ça a été mon ultime assaut, j'ai reçu méchante navrure, une flèche qui a failli me coûter le bras. Je me suis alors dit que ça ne faisait pas tout, d'amasser butin et toucher bonne solde, si c'était pour aboutir en linceul. De retour à Gênes, j'ai quéri de l'embauche comme charpentier de bord.

— Ça vous fait pas faute, toutes ces aventures ?

— Un peu, parfois. Mais Octobono est alors là pour me remembrer comme c'était dur. Lui est demeuré matelot bien qu'il sache l'arbalétrie. »

Tandis qu'ils parlaient, ils achevèrent leurs tâches et remballèrent toutes leurs affaires. Le charpentier se leva et posa son maillet dans la corbeille qu'il avait sous le bras.

« Tu repasseras escurer et frotter le pont, que ce soit bien propre. Mais va d'abord remiser les chutes de bois en la loge. »

Tout en avançant, ils regardaient les hommes manœuvrer. Le navire devait louvoyer pour progresser malgré ce vent de face et les matelots passaient beaucoup de temps à régler la tension des voiles à chaque changement

de cap. Il s'arrêta près de son ami Octobono et attendit que celui-ci ait fini de superviser son équipe. D'un naturel amical, ce dernier savait motiver ses hommes pour qu'ils travaillent de leur mieux. Il aimait mettre la main à la pâte, se posant en exemple, même lorsque ce n'était, comme là, que pour rouler proprement l'extrémité d'un cordage autour d'un cabillot. Vêtu de braies qui lui battaient les mollets, il ne portait sur le torse qu'une cotte de laine fatiguée, détendue aux coudes. Il la serrait à la taille par un méchant bout de corde où il suspendait l'étui de son couteau. Ses cheveux noirs, frisés avec l'humidité, lui tombaient dans les yeux, lui donnant un air espiègle, presque infantile malgré sa peau brune ridée. Il sentit qu'on l'observait et se retourna vers Fulco, le regard interrogateur.

« Il y a souci ?

— Je voulais juste savoir si la manœuvre continuerait longtemps ainsi.

— On n'avance guère depuis Gênes, adoncques pour ne pas trop dévier du cap il nous faut louvoyer. Ça fait de la besogne, pour sûr, mais moi, vu qu'on me loue à la traversée, j'aime autant tôt arriver. »

Il agrémenta sa dernière remarque d'un clin d'œil complice et d'un claquement de langue puis se concentra de nouveau sur ce qu'il faisait.

Fulco fut vite de retour à sa loge où il avait aussi à faire. Une des poulies ayant lâché la veille, il voulait en préparer une nouvelle pour conserver son stock d'avance. Avant de rentrer dans son petit apprentis ranger ses affaires, il leva le nez pour apprécier le ciel. Malgré le vent, le temps s'annonçait assez beau, quelques nuages moutonneux en altitude n'arrivaient pas à obscurcir un bleu d'azur. Il décida donc de s'installer à la porte de son atelier, où il ne gênerait pas, serait à peu près abrité des bourrasques, et pourrait profiter des rayons de soleil.

*Côte calabraise, journée du 15 septembre*

Ernaut s'appliquait à avancer avec précaution, s'appuyant de la main à chaque poteau et chaque cloison qu'il pouvait rencontrer. Il n'avait pas envie de renverser le seau d'aisance dans le passage, là où tout le monde était installé. Heureusement pour lui, le bateau n'était plus incliné comme la veille et un bon vent de travers arrière les poussait avec douceur. Il parvint ainsi sans encombre jusqu'au plat-bord, vers l'avant, près des latrines, à un endroit où les rafales sauraient éloigner le contenu de son récipient de la coque. Il le vida, en tapota le fond consciencieusement et se retourna, l'air satisfait et soulagé d'avoir mené à bien sa périlleuse mission.

Il aperçut alors Enrico Maza, qui l'observait depuis le château avant, accoudé au garde-corps. Ayant réussi à l'éviter depuis plusieurs jours et ne trouvant rien de mieux à faire, Ernaut décida de le regarder crânement, montrant par là qu'il ne le craignait pas. À sa grande surprise, le soldat lui sourit, de façon énigmatique, et lui fit un signe amical de la main, quittant son emplacement pour descendre par l'échelle jusqu'au pont. Circonspect, Ernaut attendit, les poings faits, certes déçu d'avoir peut-être vidé un peu vite son seau.

Malgré tout, l'air affable, presque amusé, du guerrier le surprenait et il se demandait si ce sourire était une moquerie ou une tentative de conciliation. L'arbalétrier portait encore sur la pommette les séquelles du coup reçu, plus d'une semaine après qu'il eut été frappé. Il s'arrêta sous la plate-forme, sans s'avancer trop près du jeune colosse.

« Salut à toi, Ernaut ! Je voulais justement t'entretenir... »

— Pour quoi ?

— Rien de bien méchant. Simplement te garantir que je ne te tenais pas grief de cette stupide histoire. J'avais trop pinté de leur méchant vin et ça me rend parfois un peu... »

— Ouais, j'ai vu ça.

— Tu m’as empêché de graves embarras, donc je devrais t’en rendre grâces. Vu les circonstances – il se tâta la joue endolorie – je n’irai pas si loin. Mais pour moi, nul besoin de se haïr. »

Joignant le geste à la parole, il tendit la main vers Ernaut, attendant de son interlocuteur qu’il fasse la seconde partie du chemin. Ernaut fit mine d’hésiter un instant, s’approcha lentement puis plus franchement et conclut cette offre de paix énergiquement.

« En un sens, je préfère ça, il aurait été malaisé de s’esquiver tout le reste du voyage.

— Si je devais garder rancune à tous ceux qui m’ont contusé... » Le soldat secoua la tête en dénégation, soulevant un sourcil d’un air narquois. « N’en devisons plus, pour ma part, c’est déjà mis en oubli, ou ça le sera lorsque ma joue sera retournée comme avant. » Il toucha machinalement sa blessure, plissant les yeux sous la douleur. « Ceci dit, bravo, tu sais mailler. Il y en a peu à pouvoir se vanter de m’avoir fait brouter la boue.

— Vous étiez enivré.

— Ça oui ! Je n’ai même su qui m’avait assommé que bien après. Enfin, bon, quand tu auras le temps, j’aurai bon gré à te narrer quelques mémoires où j’ai eu le dessus. Je connais des trucs si tu as besoin d’affronter quelqu’un autrement que par-derrière. »

Il agrémenta sa dernière remarque d’un clin d’œil complice, arrachant un sourire à Ernaut qui répondit.

« Avec grand plaisir ! Mon seul souci, c’est mon frère, il me rebat sans cesse les oreilles que j’aime trop batailler. Alors s’il a soupçon que je m’entraîne... »

— On lui dira que tu m’aides à m’exercer et que j’ai métier à adversaire costaud. »

Ernaut se grattait la tête, l’air indécis malgré des yeux brillants de plaisir.

« M’ouais, je ne sais s’il consentira, mais après tout... »

— De vrai, garçon, agrape toutes les occasions. Moi j'ai toujours œuvré ainsi. Et à ce propos, je dois te laisser... »

Tout en parlant, il regardait en direction du château arrière, d'où était sorti Mauro Spinola en compagnie de Sawirus de Ramathes et de Ja'fa al-Akka, tous trois en grande conversation. Il fit un dernier signe de tête amical à Ernaut et se dirigea lentement vers le groupe, s'efforçant de ne pas trop se faire remarquer. Les trois hommes s'exprimaient avec passion, Mauro notant de temps à autre quelques éléments sur une tablette de cire qu'il rangeait dans une bourse à sa ceinture. Comme ils s'étaient insensiblement rapprochés du centre du navire, Enrico put s'appuyer sur le mât pour entendre tout en donnant l'impression de regarder ailleurs.

« Comprenez-moi bien, maître al-Akka, je serais fort aise de m'associer à certaines de vos traversées depuis l'Outremer, mais j'ai surtout nécessité de partenaires œuvrant dans les ports égyptiens, en particulier Alexandrie. J'ai possession d'un navire qui pourrait y charger marchandises comme soie ou épices des Indes.

— Je crois savoir que Génois y sont fort mal accueillis, en raison de l'assistance que vous apportez souventes fois au roi de Jérusalem à l'encontre des places fortes du calife al-Faiz.

— Ne vous souciez de cela, Al-Salih Tala'í ben al-Ruzzayk<sup>2</sup> est homme de finesse. J'ai toujours eu autorisation à commercer avec les Égyptiens. Mais il est vrai qu'ils aiment à nous voir le moins.

— D'où l'intérêt pour vous d'avoir des associés comme le jeune Ja'fa ou moi-même.

— Exact! »

Tout en devisant, Mauro jetait des coups d'œil aux alentours, car il avait la désagréable impression qu'on l'épiait. Il aperçut l'épaule du soldat dépassant du mât et

---

2. Vizir du calife fâtimide.

pensa avoir trouvé la source de ce qui le dérangeait. Il décida donc d'écourter cet entretien.

« Oyez, repensez cela tout votre soûl. Nous demeurons à bord encore moult semaines et ensuite j'escompte hosteler en Outremer jusqu'après Pâques prochaines. Nulle hâte. »

Les deux marchands le saluèrent poliment et se déplacèrent vers l'avant du navire, continuant à deviser entre eux. Pendant ce temps, Mauro fit le tour du poteau pour retourner à sa cabine, afin d'identifier l'indiscret. Ne s'attendant pas à être abordé si directement, Enrico décida d'assumer. Il ne feignit pas de faire autre chose et fixa le vieil homme, les bras croisés. Il le salua néanmoins de façon marquée, en inclinant la tête. Mauro Spinola s'avança vers lui, l'air contrarié, les yeux lançant des éclairs.

« Qui croyez-vous tromper ? J'ai horreur des espies ! »

Enrico arbora un visage sincèrement surpris puis une mine tout à fait désolée.

« Je n'escomptais pas être indiscret, maître Spinola. Il m'a semblé que vous escortiez jusqu'au revoir ces deux hommes. J'attendais juste la fin pour demander audience. »

L'expression de Spinola n'était guère engageante et il ne faisait rien pour cacher sa contrariété, feinte, ou réelle.

« Eh bien, votre trait a touché, je suis tout ouïe ! »

Le soldat fut décontenancé d'une telle approche et se tordit les mains, un peu confus.

« C'est-à-dire que... je voulais savoir si vous ne cherchiez pas à louer ou si vous n'aviez pas connaissance d'aucun intéressé par un bon arbalétrier, vétéran.

— Ce n'est que pour cela que tu as le front de m'aborder ?

— Euh... oui. Il n'est guère usuel pour soudard comme moi de pouvoir approcher notable tel que vous. Je ne vous ai toujours avisé que de fort loin, même en Espagne. J'y ai bataillé sous la gouverne du consul Balduino, à Almeria. J'y ai même gagné cette cicatrice. »

Mauro Spinola demeurait impénétrable, son regard d'aigle parcourant le soldat comme s'il devait en estimer la

valeur. Il fit claquer sa mâchoire plusieurs fois, doucement, puis plissa les yeux.

« Je vois. Tu es vaillant, ça se devine. Mais qu'es-tu prêt à faire pour celui qui te louera ?

– Je le servirai droitement, comme j'ai toujours fait pour Gênes et la *Compagna*. »

Mauro semblait un peu apaisé et lançait des regards autour de lui, les lèvres constamment en mouvement comme s'il s'efforçait de mordre quelque chose.

« Je vais y penser. Il y a en permanence à quoi occuper des soudards de valeur. Tu viendras indiquer ton nom à mon escrivain.

— Mille grâces, maître Spinola, j'espère pouvoir vous repayer de votre aide.

— Ne t'en soucie donc pas, de sûr nous trouverons moyen. D'ici là, contente-toi d'obéir et nous aviserons. »

Sans plus de cérémonie, le vieux marchand fit alors volte-face et repartit vers le château arrière où se situait sa cabine. Tandis qu'il s'éloignait, Enrico laissa échapper un soupir de soulagement. Son voyage s'annonçait bien. Le vieux Spinola était un homme influent, dont le réseau de connaissances était réputé. Quand il se retourna, il vit Ernaut assis sur la plate-forme du gaillard d'avant, les pieds pendant dans le vide au-dessus du pont à travers le garde-corps. Enrico ne put s'empêcher de lever le pouce vers lui en signe de satisfaction, en l'accompagnant d'un rictus victorieux.

### *Côte calabraise, soir du 15 septembre*

Empoignant le tabouret, Ugolino tenta de le poser à l'envers sur la lourde pile de meubles qu'il portait déjà. Heureusement que le navire, à l'ancre pour la nuit, ne bougeait pas trop, car il avançait de façon mal assurée. Il ne voyait pas devant lui et était obligé de cheminer en crabe, la tête de biais, pour ne pas risquer de se prendre les pieds

dans un cordage ou de heurter d'autres passagers. Parvenu aux abords de l'escalier qui plongeait depuis la plate-forme du gaillard d'avant, il chercha du pied l'emplacement de l'ouverture pour y descendre à l'aveugle. Octobono, en pleine inspection des haubans, arriva à ce moment-là et vit le vieil homme le pied en avant, tâtonnant dans le vide.

« Arrêtez, malheureux, je vais vous assister ! »

Et, joignant le geste à la parole, il attrapa le coffre et le tabouret d'un mouvement vif. Surpris du poids de l'ensemble, il comprit instantanément pourquoi le valet peinait comme un forçat. Même pour lui, cela représentait une belle charge.

« Grand merci, jeune homme. J'avais peine à voir mes pieds je dois avouer... »

— J'ai connu mulets moins bâtés que vous, sauf votre respect, l'ancien. »

Le valet sourit et commença à descendre doucement, de façon à ne pas glisser sur les marches très raides.

« Oh, il n'y a pas outrage. Bien aimable à vous de me prêter le bras ! Vous avez déjà tant à faire avec ce navire.

— Pas vraiment, j'ai achevé mon labeur pour l'instant. Je ne suis pas de quart. »

Ugolino se mit à trotter pour faire mine de se dépêcher. Octobono ne put s'empêcher de s'esclaffer devant le spectacle comique du vieux valet glissant sur le pont de bois, dans ses vêtements trop grands pour lui.

« Patientez, l'ancien ! Il semblerait que vous avez mille diables de l'Enfer qui vous lancinent le cul ! »

Ugolino se retourna, un sourire confus sur le visage.

« Je me hâte car il va bientôt être temps pour maître Embriaco de souper. Il a besoin de ses meubles en sa chambre, ainsi que de certains documents de ce coffre.

— Il n'avait qu'à pas les sortir, voilà tout ! Il peut bien rester quelques instants sans sa paperasse. »

Le vieil homme le regarda, d'un air mi-sévère mi-professoral.

« Ce n'est pas à valet tel que moi de jauger le bien-fondé des commandes du maître. Si je me mettais à jauger l'intérêt de chacune de ses demandes, c'en serait fini de tout ! Si vous n'êtes pas en accord, remettez-moi les affaires, merci pour votre aide et le bonsoir ! »

Ébahi par une telle véhémence, Octobono en écarquilla les yeux.

« Coi, l'ami ! Je disais ça comme ça, sans y mettre malice envers vous ou votre maître ! »

Devant l'évidente sincérité de son interlocuteur, Ugolino parut se calmer un peu et se racla la gorge.

« Il me faut vous dire, quand on est vieil homme, sans bien ni avoir, sans famille, on est aise d'avoir un toit et maître pas trop sévère. J'ai connu d'aucuns valets bastonnés matin et soir, ou qui soupaient de brouets rallongés d'eau. Maître Embriaco me nourrit bien, me donne chauds vêtements et me paie d'honnêtes gages. Alors cela ne m'enjoie pas de le voir raillé, ni d'être incité à le servir moins prestement. »

Le marin réalisa qu'il avait touché une corde sensible et prit un air contrit.

« Je vois, excusez, l'ancien. J'ai suffisamment navigué sous mauvais patrons pour savoir comme on peut être aisé d'en avoir un correct. »

Le vieil homme souffla, se mordant les lèvres puis reprit son chemin, un peu moins vite néanmoins. Arrivé au pont inférieur, il avança jusqu'à la chambre d'Ansaldi Embriaco et frappa sur l'huis, s'annonçant à son maître. Le loquet de bois glissa derrière les panneaux et la porte s'ouvrit. Ugolino recula un peu et, de la tête, fit signe au marin de rentrer le premier. Celui-ci s'exécuta sans rien dire et ressortit immédiatement, le temps pour le valet de ranger son chargement. Pendant tout ce temps, le marchand demeura assis sur son lit, sans un mot, la lumière des lampes posées sur les étagères en hauteur laissant son visage dans une quasi-obscurité.

« Je vous porte votre souper à présent ou vous préférez espérer un peu ?

— Plus tôt sera mieux !

— Fort bien, dès que le cuisinier a fini de le préparer, je vous le porte. Je peux patienter aux cuisines ou vous aurez nécessité de moi d'ici là ?

— Tu peux t'occuper comme bon te semble ! »

Le valet salua et se retira dans le couloir, où Octobono le laissa passer. Ils avaient à peine fait quelque pas que le bruit du loquet se fermant claqua dans le petit espace.

« Sacrement prudent ton maître !

— C'est homme important et donc discret.

— Un peu étrange tout de même de demeurer enclos dans sa chambre.

— Il tient à ce qu'il n'y ait homme qui fouille ses affaires, voilà tout ! »

Comprenant qu'il s'engageait encore sur une voie dangereuse, Octobono préféra abandonner et changer carrément de sujet, pour un autre qu'il affectionnait plus particulièrement.

« Allez, puisque ta besogne est achevée, partageons un godelot de vin, histoire de s'eschauder avant la nuit. »

Le vieil homme s'arrêta et, se retournant, fit un large sourire au matelot.

« Enfin parole sensée sort de ta bouche ! »

### *Golfe de Gioia, midi du 16 septembre*

Régner d'Eaucourt était tranquillement allongé sur son matelas, qu'il avait installé au soleil sur le pont, contre la paroi du château avant. Les yeux mi-clos, il regardait tantôt les jeux d'ombre sur la voile tendue sous l'effet d'un vent soutenu, tantôt les nuages cotonneux dans le ciel lumineux. Il sentait la plus petite oscillation du navire sur les vagues, le moindre grincement des pièces de bois entre elles. Il venait

de prendre son dîner, en milieu de matinée, et appréciait de pouvoir s'octroyer un peu de bon temps à lézarder pour la sieste. Il était juste bien, pas trop échauffé par le soleil, ni trop refroidi par la brise marine qui les propulsait avec tant d'efficacité. N'eut été cette odeur de sel omniprésente, il aurait presque pu trouver l'endroit parfait. Une voix le tira hors de ce cocon.

« Il semble que nous ayons eu semblable idée, messire d'Eaucourt ! »

Il releva à peine la tête et reconnut Ansaldi Embriaco, une épaisse couverture sur l'épaule, un sourire aux lèvres, la main au-dessus des yeux pour se protéger de la luminosité.

« Vous permettez que je me couche à l'entour ? Ou préférez-vous demeurer tranquille ?

— Non, faites, quelque compagnie onques n'est désagréable. »

Le marchand s'installa à côté du chevalier et s'étendit à son tour.

« Quand Ugolino m'a indiqué la bonne chaleur et le ciel d'azur, j'y ai vu occasion de me décoîtrer.

— De vrai, vous ne départez de votre cabine que peu. Vous avez tant de besogne ?

— J'en avais quelque peu, si fait, qu'il me fallait impérativement parclorre avant Messine. Voilà désormais chose faite !

— Vous avez grand courage d'être resté tapi alors que les contrées défilant sous nos yeux étaient tant magnifiques. J'avais déjà goûté le voyage aller, mais celui-ci me dévoile nouveaux lieux, vraiment superbes.

— Je navigue depuis moult années et connais bien tous ces pays. Mais pour moi rien n'égale l'arrivée en Outremer, le port englouti de Tyr, les tours de Saint-Jean d'Acre, la rade de Césarée, le phare d'Alexandrie. Enfançon, j'en rêvais. Ma parentèle y possède puissantes attaches, et père avait de nombreux associés syriens. »

Le chevalier ressentait une sympathie naturelle pour le jeune marchand. Lui aussi s'était pris de passion pour les terres chaudes de l'Orient.

« Pour ma part, dit Régnier, je n'y ai jamais songé avant que le roi Louis ne prenne la croix<sup>3</sup>. J'ai fait choix de le suivre sans vraiment savoir. J'avais déjà pèleriné à Saint-Michel au péril de la Mer<sup>4</sup>, mais n'avais jamais passé outre les Flandres au nord et Bourges au sud. Et au final, je suis demeuré, estimant que ma tâche n'était pas achevée. En à peine dix années, j'ai bonne accointance de tous ces endroits que vous évoquez, sans jamais m'être douté avant que c'étaient vrais lieux, et pas seulement noms en les Saintes Écritures. Cités et hameaux, avec laboureurs dans les champs, comme dans ma Picardie natale. »

Ansaldi l'interrompt, le sourire aux lèvres.

« Sauf que bœufs y ont bosses sur le dos et ne s'abreuvent de plusieurs jours. »

Cette remarque amusa Régnier, qui ne s'attendait pas à une telle plaisanterie du commerçant, si sérieux habituellement. Il hocha la tête, les yeux rieurs.

« J'en oublie presque ce genre de détails... »

Les deux hommes se tinrent cois quelques instants, profitant du calme du navire qui grinçait sous la poussée du vent. L'apathie avait gagné les rangs des matelots et quelques ronflements sonores apportaient la preuve de la sérénité de l'équipage. Un bref moment de félicité, le vent travaillant pour eux, les poussant sur une mer amicale. Quelques rires d'enfants, occupés à jouer sur le pont, égayaient l'atmosphère. Ce fut Ansaldi qui rompit la magie de l'instant, presque à contrecœur.

« Je suis heureux que des hommes tels que vous aient fait le passage. Il me plairait de voir les ports d'Outremer accueillir grand nombre des nôtres. Même les plus réservés négociants de la *Compagna* ont compris que là réside l'avenir.

---

3. Pour la Seconde Croisade.

4. Mont Saint-Michel.

Nul besoin d'attendre que les marchandises arrivent à nous, il faut y aller sus, rencontrer les Damascènes, les Aleppins en leurs cités. J'espère fort contribuer à cet élan.

— Qui, en outre, renforcera nos conquêtes. C'est certain.

— Si fait, plus de navires mèneront plus de pèlerins et un sentiment de voisinage accru. Vous disiez tantôt que vous n'aviez guère conscience de tels endroits. Avec force colons, comme ce jeune homme à l'allure de Goliath, qui auraient parentèle au loin, cela affermirait les liens par-delà la mer, la bien nommée, la Mer intérieure. »

Tout à l'enthousiasme qu'il mettait dans son discours, Ansaldi avait relevé le buste et accompagnait ses paroles de gestes démonstratifs. Régnier prenait conscience à quel point le marchand aimait son métier et l'avait en haute estime. Il ne s'était jamais vraiment intéressé à cette profession, se résumant selon lui à se contenter d'acheter au moins cher pour revendre au plus offrant. Mais il se rendait compte qu'une passion commune pouvait les habiter.

Régnier allait répondre à Ansaldi lorsqu'un maillet tomba entre les deux hommes, avec un bruit sec qui les fit sursauter. Immédiatement, ils regardèrent au-dessus d'eux et virent le visage d'Ingo, le jeune apprenti, souriant d'un air confus.

« Je suis désolé, maîtres, je l'avais placé à mes pieds et il a roulé. J'espère qu'il n'y a pas eu mal. »

Ansaldi fronça les sourcils.

« Non, par chance. Tu aurais très bien pu occire l'un d'entre nous. »

Fulco Bota se pencha à son tour par-dessus la balustrade.

« Excusez mon apprenti. Il n'a pas encore compris que sur un navire, tout branle. Il se pense toujours à terre.

— Je ne vous avais pas ouï besogner, d'où notre grand effraiment.

— J'arrive juste, avec l'outillage, c'est en préparant que le maillet a chu. »

Ansaldi soupira bruyamment, se frottant le visage comme s'il avait été extrait trop brutalement d'un sommeil enchanteur.

« Il va donc nous falloir oublier notre projet de reposée... »

— Non pas, demeurez ! Rien ne presse en ce labeur. Je n'avais pas noté votre présence. Je vous prie de nous excuser pour le trouble. »

Les deux têtes des charpentiers disparurent alors de leur champ de vision. Coupé dans son élan, Ansaldi s'allongea de nouveau, en souriant à Régnier, et ferma les yeux. Voyant que son compagnon s'était décidé à faire une vraie sieste, Régnier estima qu'il ne devait pas être en reste. Il s'installa confortablement et se replongea dans ses rêves éveillé.

### *Golfe de Gioia, soir du 16 septembre*

Le vin s'écoulait rapidement du pichet de céramique grise et remplit le gobelet en quelques secondes, manquant de peu de le faire déborder. Enrico Maza leva son godet pour redresser le broc.

« Stoppe-là, vérolé, tu va en renverser ! »

Octobono arrêta de verser et regarda dans la cruche d'un air espiègle.

« Il est encore bien empli, sois rassuré... »

— Maigre motif pour en gâcher ! Je le préfère en mon gosier qu'au sol. »

Les deux hommes s'étaient joints à la veillée, sur le pont principal, sous les étoiles. Plus familiers les uns des autres, passagers et matelots se cotoyaient un peu plus et envisageaient de partager les mêmes espaces, à défaut de s'amuser ensemble. La nuit était assez fraîche, mais la voûte constellée était splendide. Un mince croissant de lune s'esquissait à peine, laissant apparaître la Voie lactée dans toute sa splendeur. Les marins les moins frileux et les plus

chaudemment habillés s'étaient donc retrouvés près du canot pour discuter un peu avant d'aller se coucher.

La mer était presque d'huile et reflétait capricieusement les étincelles scintillant dans le ciel. Le clapotis des vagues qui remuaient lentement le navire s'entendait par intermittence et même le *Falconus* demeurait quasi silencieux, les bois au repos après une journée à subir des tractions et des compressions, gémissant continuellement par craquements, chuintements et grincements. La seule activité au loin était celle du Stromboli, faible lumière rougeoyante dont les accents de colère rehaussaient l'éclat de temps à autre. Mais son courroux n'inquiétait pas les hommes, en sécurité si loin de sa portée.

Buvant à grands traits, Octobono vida rapidement son vin et se reversa de quoi tenir la conversation.

« Qu'est-ce qui t'a décidé à risquer ta chance vers l'est ?

— Plus d'aventures possibles ! Répliqua Enrico Maza. Jusqu'à ce jour d'hui, dame Fortune m'a souri, j'espère qu'elle m'ensuivra au centre du monde<sup>5</sup>. J'ai reçu nouvelles d'un mien compagnon, le fils Marzonus. . .

— Je vois, son père était cordier de grand talent !

— Voilà ! Il s'est repatrié à Gênes après la capture de Tortosa. Mais guère, car peu après il a mené femme et enfants avec lui en Outremer. Il s'est loué un temps au comte de Tripoli. Bonne solde, mais rudes mêlées qui lui ont pris une jambe. Désormais, il commerce un peu et goûte la vie.

— Ça doit être bien agréable. . .

— D'aperdre jambe ? »

La remarque arracha un sourire à Octobono.

« Mais non, fils à moine ! Avoir paisibles journées, sans craindre pour sa peau. . .

— Certes ! Il m'a fait écrire une lettre où il me disait faire régulièrement visitance à Damas et Homs, malgré les guerres. Il s'est même mis à parler la langue des Syriens.

---

5. Jérusalem est considéré comme le centre du monde par les Européens.

— Comme quoi tout arrive ! D’aventure, tu te retrouveras à combattre du côté des païens. »

Maza fut tenté de lancer un regard mauvais mais il savait qu’Octobono aimait à lancer ses saillies sans trop réfléchir ni aux conséquences ni à leur véracité. Il aimait plaisanter et provoquer, sans penser à mal. Le soldat se contenta donc de hausser les épaules.

« Je crois pas, non. Trop des miens ont été occis par pirates maures. Après l’Espagne<sup>6</sup>, et ces mêlées ensanglantées, je ne me vois pas passer de l’autre côté. »

Le regard fixé au fond de son gobelet, comme si la vérité se trouvait dans la mixture de mauvais vin coupé d’eau qu’il ingurgitait, le marin maugréa quelque peu son accord avant de continuer de façon plus compréhensible.

« Sacré gâchis quand même cette histoire !

— Pourquoi ? On est revenus emplis de butin et deux cités furent forcées. . .

— Ouais, mais à quel prix ? Prends Fulco : lui a tout perdu ! Plusieurs membres de sa parentèle avaient négoces en cours et ils n’ont pu les achever, avec tous les bateaux à guerroyer. Certains oncles et cousins, avec qui il devait s’associer pour construire un navire, ont été complètement ruinés. Sans cette guerre, il serait *patronus* d’une nef et œuvrerait à la prospérité des siens au lieu de continuer à servir. »

Sans conviction, Maza opina silencieusement avant de s’offrir une gorgée. D’une moue, les sourcils relevés, il fit mine de balayer l’argument de son compagnon, qui s’entêta pourtant.

« Dans cette histoire, il se trouve plus de perdants que de gagnants. Même la *Compagna* a beaucoup souffert. Ceux qui avaient du bien et qui ont pu prêter à bon taux pour renflouer ont encore une fois gagné. Mais les autres ont été laissés au bord du chemin. »

---

6. Allusion aux conquêtes génoises en Espagne en 1148, en parallèle de la Seconde croisade.

Un matelot resté muet jusque-là ne put s'empêcher d'intervenir, la voix rendue forte par l'abus de vin.

« Ils n'avaient qu'à se défriper le cul ! Moi j'étais avec la flotte ! Et je ne le regrette pas ! Les tard couineurs, ils me font bien rigoler ! Mon vieux disait qu'à faire sa poule, on finit croqué par goupil<sup>7</sup>. »

Un peu gêné par un soutien aussi vindicatif, Enrico continua plus posément.

« Si fait, c'est toujours le loup qui gourmande la biche, jamais l'envers. Moi j'ai eu ma part du butin, en monnaies sonnantes et bon poivre<sup>8</sup>. J'essaie de faire grossir le tas, pour mes vieux jours. »

Choisissant d'ignorer l'ivrogne dodelinant de la tête, le nez dans son gobelet, Octobono se frotta le visage, un peu embarrassé.

« Bien sûr que toi et les autres soldats méritez vos récompenses. Mais ce me semble, et pas qu'à moi, qu'on a oublié que Gênes, c'est pas seulement les consuls et familiers, les Pedegola, della Volta et autres Embriaco. »

Enrico fronça le nez, comme gêné par la mention de ces noms.

« Attention, coquin, tu vas t'attirer soucis ! Le jeune Embriaco rôde comme chatte en ardeur autour du vieux Spinola. S'ils t'entendent. . .

— Peuh ! Je ne m'enfriçonne guère ! Un bon marin trouve toujours de l'emploi.

— Parce que tu penses que tu es un bon marin, toi ? »

Le soldat choqua son gobelet contre celui de son compagnon puis en avala le contenu avec entrain, s'essuyant la bouche sur le revers de sa manche. Il tapa amicalement le matelot sur l'épaule, de façon bourrue, en souriant. L'équipage avait entonné un chant de marin, qui aurait horrifié n'importe lequel des pèlerins à bord. Mais seuls les hommes de mer étaient désormais sur le pont et ils

---

7. Renard.

8. Certaines marchandises (épices, étoffes) servaient parfois de monnaie d'échange.

célébraient avec joie le plaisir d'être ensemble, d'avoir tenu un jour de plus. Octobono et Enrico mêlèrent finalement leurs voix à cette chorale indisciplinée, plus enthousiaste que mélomane.

*Détroit de Messine, fin d'après-midi du 17 septembre*

Annonçant son coucher, le soleil commençait à se rapprocher des reliefs abritant Messine. Mais le pilote était déjà à la barre et le *Falconus* serait amarré dans le port avant le crépuscule. Depuis leur arrivée dans le détroit, tous les marins étaient sur le qui-vive, attentifs aux instructions. L'un d'eux, à l'avant, lançait régulièrement une sonde tandis qu'ils avançaient pour s'assurer qu'ils n'auraient pas de problème et suivaient les bons chenaux. Les courants étaient particulièrement traîtres dans cette zone, et si la manœuvre nord-sud était facilitée par un fort vent arrière très fréquent, elle demandait une réactivité sans faille des membres d'équipage.

Gringoire la Breite était accoudé sur la rambarde du gaillard de proue, admirant le paysage. À ses côtés, Ja'fa tournait le dos à la Sicile, écarquillant les yeux pour voir la côte de Calabre sous les derniers feux du soleil. Guilleret, le solide Champenois tapa impatiemment du poing sur le plat-bord.

« Quel plaisir de bientôt pouvoir marcher sur sol ferme ! Quand je pense que nous n'escalurons plusieurs semaines durant, après Otrante !

— Si seulement les affréteurs avaient quelque négoce en cours dans d'autres ports...

— De sûr, je ne vois que ce motif pour les inciter à s'arrêter un peu plus : s'enrichir. Mais ils ne commercent pas avec n'importe qui. Si on n'appartient pas à leur petit monde... »

La dernière phrase avait été lancée avec morgue, ce qui incita le jeune Syrien à se retourner vers son interlocuteur. Il s'accouda à ses côtés, interrogateur.

« Vous avez eu maille à partir avec eux ? »

— Si seulement ! J'ai fait proposance au jeune Embriaco de travailler de concert. C'est tout juste s'il ne m'a pas ri au nez, cette hommasse !

— Étonnant, je le pensais à guetter toutes les bonnes affaires. »

Ja'fa se frotta le crâne de la main et réfléchit quelques instants, penchant la tête d'un air concentré.

« Nul mal dont bien ne vienne, vous rencontrerez sans doute meilleur partenaire... »

Gringoire releva le buste, l'air enthousiaste.

« Vous pourriez être intéressé ? »

Le jeune négociant comprit l'imprudence de sa précédente remarque. Il fit un sourire forcé et répondit en appuyant son discours de hochements du chef.

« J'aurais été bien aise de vous acheter vos laines, mais je ne viens jamais plus à l'occident que Gênes. Même, je pense fort à me dédier à la Méditerranée orientale. »

L'enthousiasme du Champenois retomba aussi vite qu'il était venu. Il arbora une moue inexpressive, entre la grimace et le sourire, puis s'appuya de nouveau sur les coudes. Les deux hommes se tinrent quelques instants silencieux. Gringoire inspira bruyamment puis étendit le bras de façon démonstrative vers la côte.

« Malgré le prodigieux ennui à bord, le passage égaye bien l'œil. Mon curé, Aubelet, ne cesse de me dire que je ne suis pas pèlerin assez recueilli, mais comment rester insensible devant pareille vue ? »

Ja'fa inspira à grands traits l'air frais, acquiesçant de tout son corps. Continuant à dévider ses pensées à voix haute, Gringoire prit soudain un air ennuyé.

— Le souci qui me pèse tant à bord, au final, ce sont ces maudits biscuits ! »

La remarque arracha un rire à Ja'fa, qui ne pouvait qu'être d'accord.

« Surtout avec de la viande séchée ou du hareng salé !

— Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour une oie bien apprêtée, soigneusement poivrée !

— Lorsque vous serez au royaume, goûtez donc le *hays* ! »

Gringoire fit des yeux ronds et une moue interrogative, mais Ja'fa ne lui laissa pas le temps de poser sa question.

« Des boulettes de dattes, à la pistache et aux amandes. Ça se conserve assez bien pour en prendre un peu en voyage.

— Parlant mangeaille, nous devrions interroger Gandulfo, le cuisinier, s'il sait ce qu'on pourrait acheter à Messine demain.

— Vous croyez qu'il sera bon conseil ? Certains passagers n'en sont guère satisfaits.

— Parce que ce sont des souillards, voilà tout. C'est un gentil gars. Certainement pas le plus grand queux ici-bas, mais il connaît la différence entre ail et oignon. »

Disant cela, Gringoire, le regard amusé, tapota sa narine d'un index malicieux. Un des matelots monté sur la plateforme les interrompit alors, car ils avaient besoin de tout l'espace pour amener les voiles et apponter en toute sécurité. Obtempérant de bonne grâce, les deux voyageurs rejoignirent rapidement la petite cuisine installée à la proue du navire, dans le château avant. Lorsqu'ils y entrèrent, ce fut pour y trouver Ernaut et Ganelon qui avaient eu apparemment la même idée. Voyant que tout le monde ne tiendrait pas dans un espace aussi confiné, Ja'fa abandonna les gourmands et descendit sur le pont des passagers. Il retrouva sa modeste loge de toile et s'allongea sur son matelas, en attendant que le bateau stoppe.

Il était impatient de revoir les siens, à Saint-Jean d'Acre. Il était parti depuis plusieurs mois et revenait des idées plein la tête. Leurs partenaires habituels à Gênes ne semblaient

plus être vraiment fiables, et il était désormais convaincu qu'il devrait aller voir ailleurs, dans de nouveaux ports et des cités inconnues. Pressé de rentrer chez lui, il se projetait pourtant déjà dans ses voyages futurs.



# Chapitre 4

*Messine, matin du 18 septembre*

Ugolino refaisait tant bien que mal le lit de son employeur, malgré l'exiguïté de l'endroit. Déployant des trésors de souplesse, il tentait de ne pas déranger Ansaldi qui rangeait des documents dans un petit sac de cuir brodé. Ayant apparemment terminé, le marchand se leva, repoussa son tabouret sous la table lui servant de bureau et prit le couvre-chef de feutre bleu qu'il affectionnait tout particulièrement. Récapitulant une dernière fois sa préparation mentalement, il lissait en même temps la cotte en laine qu'il avait revêtue par-dessus sa tenue habituelle. D'une teinte rouge profond, elle était décorée de broderies fines et d'allure splendide, annonciatrice de son importance ou, du moins, de celle qu'il voulait s'accorder.

« Je te laisse, Ugolino. Veille à bien clore la porte et n'ouvre à personne, en aucun cas. Avec cet arrêt au port, un fripon peut être tenté de venir rober l'un ou l'autre passager.

— Partez tranquille, maître Embriaco, je ne bougerai pas de là et ne glisserai la chevillette que pour vous. »

Ansaldi allait répondre quelque chose, pourquoi pas remercier ou féliciter son valet, mais ne trouva rien d'opportun à dire. Il fit donc claquer ses gants dans sa main gauche, se redonnant une contenance, puis déverrouilla le

loquet et sortit dans le couloir sans un mot. Ugolino bloqua la porte aussitôt, fermant la targette bruyamment afin de bien montrer qu'il avait pris ses instructions au sérieux. Ce qu'Ansaldi ne vit pas, c'est que son serviteur se jeta alors sur le lit et s'installa confortablement sur la couche, les bras sous la tête, prêt à une sieste de plusieurs heures.

Le négociant monta avec vivacité l'escalier menant sur le pont et s'arrêta auprès de la trappe, regardant de droite et de gauche. Avisant un des marins assis près de la passerelle d'accès, il s'approcha de lui tout en enfilant ses gants. L'homme s'efforçait péniblement de recoudre une de ses chaussures, sans grand talent malgré un soin évident.

« Dites-moi, ami, avez-vous vu passagers descendre du bord déjà ?

— Pour sûr, dès tôt ce matin. Un petit groupe accompagné de Gandulfo pour se ravitailler. Et puis moult pèlerins ont suivi, qui voulaient ouïr messe en la cathédrale.

— Et le clerc, pas très grand, rond de visage ?

— Je ne pourrais en jurer, mais je crois que oui. . . »

Attendant une nouvelle question, le matelot finit par comprendre que l'entretien était terminé. Il se pencha donc derechef sur son ouvrage, tirant la langue tandis qu'il s'appliquait à planter l'aiguille. Sans un mot de plus, Ansaldi descendit du bord en quelques enjambées. Au moment de quitter la passerelle, il enfila des socques de bois pour ne pas salir ses chaussures de cuir fin dans la boue des rues. Avant de s'éloigner, il regarda dans toutes les directions pour voir si Herbelot n'était pas visible.

Avec sa petite taille, il était peu probable qu'il l'aperçoive, mais Ansaldi voulait s'assurer qu'il n'était pas dans les environs. Il lui semblait également sentir sur lui un regard insistant, mais il n'arrivait pas à mettre un visage sur cette impression. Il hésita un instant à remonter sur le navire pour demander à un marin de l'escorter. Richement habillé comme il l'était, il pouvait intéresser un détrousseur, même en pleine journée. Mais il détestait devoir s'encombrer d'un

domestique pour aller et venir à sa guise. Il se décida finalement à prendre la route.

La matinée était encore jeune et les quais étaient envahis des odeurs du poisson frais ramené par les pêcheurs. Heureusement, le *Falconus* avait abordé un peu à l'écart du port de pêche et il put ainsi avancer sans devoir affronter la marée humaine criante et malodorante qui déchargeait, préparait et vendait les prises. Il bifurqua très vite pour monter dans la ville haute où il savait pouvoir rejoindre l'office d'un de ses contacts commerciaux. Le parcours dans les rues parallèles à la mer était moins difficile que sur les quais embouteillés, bien que la plupart des voies fussent encombrées d'étalages de boutiques envahissantes, de chalands peu pressés et d'ânes croulants sous des paniers.

Lorsqu'il déboucha sur une place dégagée où se tenait un marché de fruits et légumes, il aperçut des silhouettes familières. Le jeune colosse avait l'avantage d'être facilement repérable, dépassant d'une tête auréolée de blond très clair les gens qui l'entouraient. Transportant un nombre incroyable de sacs et de paniers, il était apparemment en train de faire des achats. Ansaldi se faufila au milieu des ménagères et des badauds jusqu'à s'approcher de l'étal de maraîcher examiné par les voyageurs. Il les interpella d'un salut sonore.

Ernaut, et Lambert à ses côtés, se retournèrent d'un même mouvement et marquèrent un temps, surpris de se voir ainsi abordés par ce marchand ordinairement si discret et quelque peu hautain. Il arborait pourtant un sourire amical, quoique peut-être légèrement forcé. Ils rendirent le salut puis attendirent, un peu interloqués. Ansaldi regarda les sacs sur Ernaut comme s'ils lui apparaissaient soudainement.

« Vous nouvelez vos provisions ? »

Poli malgré sa surprise, Lambert fut le plus vif à répondre.

« Oui, voilà rare occasion avant la longue traversée. Mais nous avons espoir de dénicher plus de fruits. La saison commence à être trop avant. . . »

Ernaut ne voulait pas demeurer en reste et, tout en assujettissant un sac sur son épaule, ajouta d'une voix forte :

« Nous aidons les moins vaillants, achetons pour d'autres passagers. . . »

Le Génois semblait également vaguement mal à l'aise.

« Je vous conseille les dattes, ça se conserve très bien. »

Les deux frères opinèrent, ne sachant que répondre pour entretenir la conversation. Ce fut d'ailleurs Ansaldi qui reprit le premier, ne laissant pas un silence pesant s'installer.

« Auriez-vous rencontré le jeune clerc de Paris, maître Gontoux ?

— Le petit gros ? » demanda Ernaut avec naturel, horrifiant son frère au passage.

Ansaldi approuva de la tête, les yeux rieurs, amusé de la désinvolture de la remarque. Lambert n'offrit pas à Ernaut l'occasion d'une nouvelle impolitesse et répondit le premier.

« Nous avons débarqué de concert avec maître Gontoux, messire d'Eaucourt et son valet. Ils nous ont quittés voilà peu. . .

— Savez-vous ce qu'ils escomptaient faire ?

— Non, ils ne m'ont pas semblé bien certains eux-mêmes. Nous nous sommes départis à l'entour du marché aux poissons. »

Visiblement déçu de n'en savoir guère plus, le marchand remercia et salua les deux pèlerins. Puis il repartit d'un pas rapide, pressé de remettre ses lettres et d'expédier ses opérations commerciales. Il suivait le chemin sans vraiment prêter attention à ce qui l'entourait, plongé dans ses réflexions. Il entendit sexte<sup>1</sup> sonner à un clocher proche alors qu'il se présentait à l'entrée de la boutique de son contact, ce qui le fit sortir de son monde intérieur.

---

1. La mi-journée.

Il frappa sur le chambranle de la porte entr'ouverte, s'annonçant d'une voix forte. Tandis qu'il penchait la tête et plissait les yeux pour tenter de voir dans l'obscurité, le battant s'ouvrit sur un visage souriant. Le vieil homme paraissait hors d'âge tant il était ridé. Une barbe mitée lui ornait la mâchoire et une sorte de bonnet qui tenait plus de la crêpe que du couvre-chef s'étalait de travers sur un crâne aux cheveux épars. Mais le regard était alerte et le sourire amical.

« Ça alors, jeune maître Embriaco ! Quelle joie de vous revoir !

— Le bonjour, maître al-Manzil al-Qamah ! »

Le vieil homme levait et agitait les bras en tout sens pour bien marquer son enthousiasme. Il s'effaça afin de permettre à son visiteur de pénétrer dans la petite pièce, surchargée de papiers, de corbeilles entassées et de produits divers recouverts de la poussière des ans. Il alla ouvrir une porte à l'arrière par laquelle il appela un valet pour qu'on leur apporte de quoi boire. Pendant ce temps, Ansaldi s'était avancé jusqu'à la grande table le long du mur extérieur.

Une belle fenêtre obstruée de volets à claire-voie laissait passer suffisamment de clarté pour travailler dans le confort. Des documents de toute taille, sur tous supports, étaient posés dans un désordre apparent, s'étalant sur plusieurs nécessaires à écriture, des calames et des plumes, et même un abaque dont les jetons étaient éparpillés ici et là. Un des plateaux d'une balance renversée dépassait de sous une pile de petites boîtes et de chiffons, accrochant la lumière de la baie et la reflétant sur le mur.

Le vieux marchand revint, d'un pas traînant mais rapide, et prit place sur un fauteuil à dossier rempli de coussins, tout en indiquant un siège pliant à Ansaldi. Après quelques assauts de courtoisie, le Génois ouvrit sa sacoche.

« J'ai moult courriers à votre intention, ainsi que gages d'amitiés de plusieurs associés génois. Et aussi quelques documents que j'aimerais faire acheminer. . .

— Nous verrons tout cela plus tard. Faites-moi le bonheur de partager mon souper. Je vais faire prévenir quelques amis qui seraient heureux de vous rencontrer ou de vous revoir. »

Ansaldi sourit, un peu contrarié, car il ne pouvait pas refuser une telle invitation. Son hôte était un contact important et un brave homme, deux raisons de ne pas l'offenser. Mais il aurait aimé pouvoir se libérer plus rapidement. Ce fut malgré tout avec un sourire fort amène qu'il répondit.

« Vous me faites grand honneur, maître, j'en serai très honoré. »

### *Messine, nuit du 18 septembre*

Le marin sentait qu'il avait trop forcé sur la boisson. Mais pas plus qu'à son habitude. Avec l'alcool, il avait l'impression que le sol tanguait comme un navire et croyait moins peiner dans sa progression. Mais alors qu'il se lançait dans la rue, à la sortie du tripot où il s'était adonné à nombre de ses vices, il eut l'impression que le vaisseau avait de la gêne, ou qu'un fort vent de travers s'efforçait de le rabattre dans les escaliers le long des façades.

Impuissant à s'opposer à cette force irrésistible, il tentait péniblement d'enjamber les écueils désireux de le mettre sur le flanc. L'odeur plus forte de la mer le guidait néanmoins et il espérait bien être à bord au plus vite. Il avait abandonné l'idée de lever la tête pour se repérer aux étoiles, inquiet de se retrouver incapable de maintenir le cap efficacement si la vigie regardait ailleurs qu'à la proue.

Il crut un moment qu'une déclamation à voix forte des plus imaginatives chansons de marins qu'il connaissait lui donnerait du cœur au ventre mais il n'obtint pour toute récompense qu'un crachin à odeur de pissat venu d'une fenêtre au-dessus de sa tête, accompagné d'une bordée de

jurons dont certains étaient une découverte pour lui. Il était temps de faire une pause. Tandis qu'appuyé au mur, il s'efforçait de retrouver ses esprits en admirant ses pieds, il entendit une voix à l'accent familier, légèrement narquoise.

« Alors, le faucon s'est posé ? »

Il éructa péniblement et se laissa tomber sur une marche, l'air hagard, cherchant à identifier son interlocuteur.

« Hein ? Qu'est-ce vous dites ? »

L'inconnu s'avança, mais en restant dans l'ombre des maisons, noirceur dans les ténèbres.

« Je voulais savoir si tu es à ton aise, désormais à terre, aussi frêle que les poulets que tu moques tant. »

Le matelot se recula, la mine renfrognée, la main se dirigeant naturellement vers le gros couteau qu'il arborait à la ceinture.

« Foutrecul ! Qu'est-ce que vous m'voulez ? Pis qui vous êtes ? »

La forme s'avança encore, brandissant un cruchon.

« Je cherche compagnon du *Falconus* pour achever avec moi ce vin, je crois que j'en ai ma suffisance. »

Le marin hoqueta puis, soudain rassuré, eut un sourire carnassier.

« Et bah voilà, là je comprends, assieds-toi donc compère. Je déserte jamais compaign en détresse. » Puis, se ravisant, il écarquilla les yeux pour dévisager son nouvel ami, cherchant à l'identifier. « Et qu'est-ce que tu fais dans l'coin, à la nuit ? Y'a danger ici, tu sais. » Il se pencha, le souffle lourd de relents de vinasse.

« Méfiance, en de tels lieux ! Toujours !

— Toi, tu vas seul pourtant !

— Bien forcé ! Les autres sont allés et m'ont oublié. »

Il s'envoya une généreuse rasade pour noyer son chagrin.

« Mais je suis pas esseulé, un fidèle me suit toujours. . . »

Disant cela, il tapota affectueusement le coutelas dans sa gaine. Son compagnon fit mine de s'y intéresser.

« Belle lame ! Je n'ai pas pensé à m'armer de si belle façon. Elle semble bien roide !

— Et elle l'est ! Mire donc, compagnon ! »

Il brandit la lame, frappant les airs comme un damné, manquant de s'entailler le visage à plusieurs reprises, le bras à peine canalisé par son compagnon de beuverie.

« Attention, tu vas nous occire tous deux, ami.

— Aucun risque, c'est un fidèle serviteur. Depuis que je suis mousse. »

Son camarade se leva soudain, lissant inconsciemment ses habits.

« Allez, il est temps de quitter l'endroit. Le *Falconus* doit lever l'ancre au plus tôt. Je ne voudrais arriver trop tard.

— Je te suis, mon vieux ! déclama le marin, tout en s'efforçant de rentrer la lame dans son étui. Aide-moi donc à partir ! »

Son acolyte se pencha, mais au lieu de lui prendre le bras et de le soulever, il lui appuya le coude, guidant le couteau dans les entrailles de l'ivrogne.

« Tu vas quitter ce lieu, certes, mais n'escompte pas que nous cheminions de concert... ami ! »

Brutalement dégrisé, le matelot ne semblait pas comprendre et implorait de ses yeux humides. Il hoquetait doucement, comme un poisson hors de l'eau, la salive s'écoulant lentement sur le bras de son assassin. Ce dernier attendit que les clignements ralentissent, tandis que du sang remplissait la bouche de sa victime. Puis il se pencha à son oreille et lui susura « Avec le salut du goupil. »

Lorsqu'il poussa de côté le corps désormais sans vie, le meurtrier ne put s'empêcher de lui cracher dessus de rage. Du pied, il le poussa de l'entrée de la maison devant laquelle ils avaient bu. Le tirant à l'écart, il le renversa finalement sur un tas d'immondices dans le caniveau de la ruelle adjacente. Puis il recula de quelques pas et admira le corps, se repaissant intérieurement de la vision de la dépouille. Inquiet qu'on ne découvre le corps trop tôt, il

entreprit alors de le recouvrir de déchets variés. Sa besogne achevée, il vérifia que cela pourrait suffire quelque temps et ne put retenir un sourire féroce.

« Dommage de trouver sa vraie place ici-bas seulement outre sa mort. »

Après avoir jeté un regard rapide dans la rue chichement éclairée par un croissant naissant de lune, il prit d'un bon pas le chemin des quais, rasant les murs pour tenter de rester discret. Lorsqu'il disparut de l'endroit, une forme émergea de l'encoignure d'une boutique puis entreprit à son tour de rejoindre le *Falconus*. Malgré le meurtre auquel elle avait assisté sans intervenir, l'ombre marchait d'un pas léger : elle ramenait à son maître plus que la moisson espérée.

### *Détroit de Messine, fin d'après-midi du 19 septembre*

Les nuages aidant, l'obscurité commençait à gagner sur la lumière, mais la température était encore clémente. Les derniers rayons rougeoyants embrasaient la mâture du bateau, contrastant avec le navire en lui-même, plongé dans les ombres bleues. Ernaut s'étirait comme un chat après une sieste, bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Il venait seulement d'avoir l'autorisation, comme les autres passagers, de retrouver le grand air. Pendant toute la traversée du détroit de Messine, le *patronus* avait préféré que les matelots ne soient pas gênés par des voyageurs désœuvrés et les avait consignés au pont inférieur. Les deux frères en avaient profité pour faire un long somme dont ils commençaient à peine de se réveiller. Ils se dégourdisaient les membres dans ce qui ressemblait fort à une danse mystérieuse. Ganelon, venu jeter par-dessus bord quelques ordures, se prit à sourire en les voyant. Il s'approcha d'eux, le visage ouvert.

« Vous vous apprêtez pour une soule<sup>2</sup>, ou quoi ?

---

2. Sorte d'ancêtre du rugby.

— Hé hé, non pas. C'est juste histoire de s'activer un peu après avoir dû rester reclos en bas. »

Ganelon acquiesça gravement.

« Lors du voyage aller, nous avons subi tempête deux jours et deux nuits entières. Tout ce temps enserré dans l'obscurité, balloté en tout sens comme étoffe chez le foulon, voilà horrible souvenir ! »

Ernaut finit alors de se décontracter le dos en s'appuyant sur le plat-bord. Ganelon l'examinait attentivement tout en se tournant vers Lambert.

« Je ne voudrais pas importuner, mais avez-vous envisagé de servir le roi, une fois à Jérusalem ? Mon maître saurait vous trouver du service à tous deux. »

Ernaut se retourna, les yeux brillants, mais Lambert fit une moue, apparemment peu convaincu.

« Nous n'avons pas formation de guerrier, ni Ernaut ni moi. Je sais que tu penses surtout à lui en disant cela, mais je doute que cela soit bonne vie pour lui. . . »

— Soyez assurés qu'être sergent du roi recèle nombre d'avantages. . . »

Accoudé de dos au bastingage, Ernaut regardait en direction du pont, face à son frère et Ganelon. Il coupa brutalement la parole à ce dernier.

« En aucun cas je ne veux finir simple valet !

— Pourquoi dis-tu ça ? » demanda Lambert, surpris de cette interruption.

Ernaut tendit le bras et montra le domestique d'Embriaco qui sortait du château arrière, visiblement fort occupé. Lambert et Ganelon se retournèrent. Ce dernier s'élança immédiatement pour rejoindre Ugolino et salua ses compagnons de la main en s'éloignant.

« J'ai justement message à lui faire passer. À plus tard ! »

Ganelon tenta de faire signe au domestique, mais celui-ci était plongé dans ses pensées et ne semblait pas faire attention à ce qui l'environnait. Il manqua d'ailleurs de basculer en avant en se prenant les pieds dans un cordage. Il

se décida à l'appeler pour éviter de devoir courir derrière lui sur le pont encombré et occupé par les matelots au travail, tout à la mise à l'ancre. Après plusieurs appels, le vieil homme, l'air absent, se retourna enfin vers Ganelon.

« Mon maître veut inviter le tien à une partie d'échecs, pour une veillée prochaine, de son choix. »

Ugolino regardait dans le vague, par-delà Ganelon, et ne semblait pas prêter attention à ce que ce dernier lui demandait. Il acquiesça d'un souffle à peine audible. Ganelon s'étonna que le valet ne fît pas montre de son empressement et de sa précision habituels.

« Ça ne va pas ?

— Si, si. Je suis juste faiblet. J'ai dû manger trop de fruits à terre.

— Tu porteras message ?

— Oui, oui, sans souci. »

Ugolino reprit son chemin, l'air aussi perdu qu'auparavant. Ganelon se dit qu'il ferait bien de vérifier par la suite que le message était correctement transmis. Regardant comment le vieil homme se comportait, il eut un moment d'angoisse en se demandant s'il allait finir ainsi, fatigué et un peu sénile, mais devant toujours travailler pour un employeur exigeant. Régnier était très familier avec lui, et peu autoritaire. Mais en tant que chevalier, il risquait régulièrement sa vie et pouvait tout à fait être tué lors d'une mission. Et le prochain maître pourrait être plus dur. Ganelon réalisa soudain qu'Ernaut avait raison, et qu'au lieu de pousser les jeunes à saisir les opportunités, il ferait bien de s'en inquiéter aussi un peu pour lui.

### *Détroit de Messine, soirée du 19 septembre*

Régnier et Herbelot avaient installé une petite table de jeu à l'écart de l'espace central où tout le monde se retrouvait à l'abri, sur le pont passager. Ils avaient pris place dès leur

souper avalé pour pousser le pion aux méréelles puis aux échecs. Quelques spectateurs s'attroupaient parfois autour d'eux, estimant silencieusement la valeur d'un déplacement d'un signe de tête approbateur ou d'une moue dubitative, commentant ou suivant simplement l'enchaînement des coups.

Tandis que Régnier finissait de replacer ses pièces pour la partie suivante, Herbelot s'employait à redisposer les mèches des lampes pour avoir selon lui une meilleure lumière sur le plateau. Alors qu'il s'apprêtait à poser le dernier chevalier, Régnier eut envie de changer de jeu. Il proposa donc de passer aux tables<sup>3</sup>. Herbelot ne leva pas la tête, concentré sur sa tâche. Il répondit lentement, absorbé par la minutie de ce qu'il était en train de faire.

« Dès l'instant où les dés roulent, je n'approuve pas. J'ai l'impression de mettre Dieu à l'épreuve de ma volonté à chaque lancer. Beaucoup ignorent ce sacrilège, mais un clerc de mon rang ne peut décemment pas négliger pareille chose. »

Régnier sourit en lui-même devant l'air sérieux et professoral qu'Herbelot prenait à chaque fois qu'il évoquait sa situation. Il avala une gorgée de vin le temps que son adversaire finisse d'arranger les lampes à sa convenance sur la table. Regardant aux alentours, il vit que d'autres groupes s'étaient rassemblés pour jouer aux dés, aux devinettes ou aux charades. Parmi ceux-ci, Régnier entendait la voix rugissante d'Ernaut hurlant à tort et à travers toutes les hypothèses traversant son esprit, sans trop réfléchir. Cette attitude bouffonne déclenchait des salves de rires des différents participants.

« Voilà, c'est en place ! Qui ouvre ? »

Régnier revint au jeu, souriant poliment à Herbelot et l'invitant de la main à jouer. Du coup, ce dernier appuya le menton sur son poing, commençant d'ores et déjà à cogiter

---

3. Forme médiévale du backgammon ou jacquet, avec de nombreuses variantes de règles.

longuement, comme toujours, sur la meilleure ouverture. Lorsque le chevalier tourna à nouveau la tête vers les joueurs de charade, il vit Ernaut s'avancer vers eux, avalant des dattes dont il crachait bruyamment les noyaux dans un gobelet. Il salua un peu outrancièrement, les yeux rieurs, et s'assit auprès d'eux, ponctuant sa présence de mâchonnements qu'entrecoupait le tintement sec du godet.

Après quelques coups, il s'aventura à demander quelques éclaircissements sur ce qui se passait sur le plateau. Comprenant qu'Herbelot ne se montrerait pas très disert, il se contenta de questionner Régnier sur la signification de chacun des déplacements. Ses commentaires fréquents allaient de pair avec une exaspération croissante du clerc qui du coup jouait de façon précipitée, commettant de plus en plus d'erreurs. Il faisait de son mieux pour garder bonne figure, mais n'arrivait pas à se concentrer dans de telles circonstances. Finalement, il se résolut à abandonner.

« Je n'ai plus guère la tête au jeu, ami. Il est temps de me retirer. »

Ernaut sauta sur l'occasion.

« En ce cas, seriez-vous opposé à me montrer le jeu, messire d'Eaucourt ?

— Avec grand joie, mon garçon. Mais êtes-vous sûr, maître Gontoux ?

— Certain ! Je ressors sans regret. Il m'est temps de prier un peu avant le coucher.

— À votre guise ! Adoncques prends place, Ernaut, je vais m'enquérir de mon valet, j'ai grand soif ! »

Tout en s'installant, Ernaut présenta à Herbelot le sac dans lequel il avait un tas de fruits. Ce dernier s'apprêtait à répondre sèchement puis se radoucit un peu devant l'évidente simplicité du garçon. Il piqua une branche copieusement garnie.

« C'est bien gracieux, jeune homme. Je goûte fort ces friandises. »

Avalant les fruits sucrés avec un enthousiasme manifeste, Herbelot détachait soigneusement chaque datte comme un objet précieux.

« Étonnant que tu aies connaissance de ce fruit, d'ailleurs. N'est-ce pas ton premier passage en Outremer ?

— Si fait. C'est le jeune marchand, maître Embriaco, qui nous a donné conseil hier au marché. »

Herbelot souleva un sourcil étonné, et déglutit rapidement.

« Vous avez fait emplettes communes avec lui ?

— Oh non ! Pas du tout ! Ça m'a même esbahi qu'il nous parle. J'ai mieux compris quand il nous a indiqué qu'il vous cherchait.

— Moi ? »

Ernaut repensa à sa remarque sur son physique. Le voyant en train de déguster les dattes comme un lapin dévorant un pissenlit, il réfréna un sourire.

— Non. C'est étrange, je ne l'ai guère croisé depuis notre départ fors Gênes. »

Saluant distraitement d'un léger signe de tête, les sourcils désormais froncés, Herbelot s'éloigna à pas lents, plongé dans ses réflexions. Il ne remarqua même pas Régnier qui revenait de sa chambre et le gratifiait en passant d'un sourire amical. Lorsque ce dernier s'assit en face d'Ernaut, il lui demanda :

— Que se passe-t-il ? Maître Herbelot me semble bien pensif tout à trac. »

— J'en suis cause » répondit l'adolescent, entre deux mastications. « Je lui ai rapporté que maître Embriaco l'espérait hier. Ça l'a étonné. Il ne le connaît que guère et ne l'a pas vu depuis. »

Le chevalier haussa le menton, relativement indifférent à l'anecdote.

« Bizarre en effet ! De toute façon, cela ne nous touche pas. Par contre, savoir échequier dignement, voilà qui nous intéresse de présent, n'est-ce pas ? »

Pour toute réponse, Ernaut fit un large sourire, acquiesçant de la tête en engouffrant un nouveau fruit dans la bouche qu'il avait largement ouverte pour l'occasion.

*Golfe de Tarente, soirée du 22 septembre*

Tandis que son adversaire réfléchissait à son prochain coup, Régnier laissait traîner son regard dans la cabine. Tout y était rangé avec un grand soin. Les étagères étaient remplies de linge délicatement plié, de coffrets de rangement divers, ainsi que de vaisselle. Plusieurs lampes à huile apportaient une lumière conséquente étant donné le petit espace, mais creusaient des ombres tranchées, s'accrochant sur les bords des objets et les recoins de la charpente du navire. Ils étaient confortablement installés sur le lit, calés contre des coussins, et le valet avait disposé la table le long de la couche pour qu'ils puissent y poser leur verre et y piocher quelques fruits secs tandis qu'ils s'affrontaient aux échecs.

Ansaldi déplaça un de ses comtes<sup>4</sup>, puis, avec une moue de satisfaction, regarda Régnier.

« Joli coup, maître Embriaco ! On voit que vous êtes accoutumé... »

Le marchand approuva de la tête alors qu'il avalait une gorgée.

« Mon père me rêvait patricien. Il a donc veillé à une complète formation.

— Savez-vous également escrimer ?

— Bien sûr, mais sans adresse. Pas assez batailleur, répétait mon professeur. »

Régnier déplaça son roc<sup>5</sup>. Satisfait de son coup, il leva un menton provocateur.

---

4. Ancien nom du fou.

5. Ancien nom de la tour.

« J'ai peine à vous croire l'épée en main. Je vous pensais plus occupé de comptes, chartes et diplômes.

– Oh, c'est le cas. J'ai tôt compris que je ne serais jamais vaillant guerrier. Je le regrette d'ailleurs.

– Vous auriez préféré la voie des armes ? »

Ansaldi se rencogna, les yeux toujours fixés sur le plateau mais le regard lointain. D'évidence la question lui importait.

« Préféré, je ne sais... Ma parentèle comprend moult talentés guerriers. Le grand Testadimaglio<sup>6</sup> lui-même est un mien père. Après avoir aidé à la prise de Jérusalem, il a ramené des troupes au roi Baudoin<sup>7</sup>. Sans lui, cités telles que Arsuf, Jaffa ou Césarée ne seraient pas nôtres. Tout cela alors qu'il était fort âgé, plus de soixante ans ! »

Le chevalier sentit que le marchand avait envie de se confier à une oreille amie, de s'épancher auprès de quelqu'un qui saurait l'écouter sans moquer ses rêves d'homme encore jeune.

« Cela vous laisse encore temps pour suivre votre voie alors...

— Peut-être... Je suis parfois fort las de notre renommée de marchands impénitents. Les Pisans, que voilà négociants à la petite semaine ! Les Vénitiens aussi ! Mais nous, à Gênes, nous avons sans faillir participé aux guerres contre les infidèles. Nos nefes passent les combattants outre la Méditerranée saison après saison et nos amiraux joutent, souvent avec succès, les embarcations égyptiennes. »

Ansaldi s'arrêta un instant, comme agacé par les pensées qui l'assaillaient.

« Alors oui, de vrai, nous avons gagné moult concessions des puissants d'Outremer, quartiers, cités entières parfois ! Mais avons-nous démérité aux côtés des fiers guerriers qui ont pris la croix ?

---

6. Littéralement « Tête de maillet », Guglielmo Embriaco, héros génois de la première Croisade.

7. Le roi Baudoin I<sup>er</sup> de Jérusalem.

— Le roi Baudoin n'est pas homme à oublier cela. Et personne à Jérusalem n'a mauvaise opinion des hommes de Gênes.

— Les barons d'Outremer sont de sûr nos fervents alliés. Mais les Français, Anglois, Allemans nous accablent, comme si nous n'étions guère plus que larrons. J'espère que cela va changer. »

Régnier ne s'était jamais posé la question en ces termes. Pour lui, les Génois étaient de bons navigateurs, de solides charpentiers de guerre et de féroces négociants. Qu'ils aient des états d'âme n'était jamais entré dans l'équation.

« Vous aurez certainement de prochaines occasions. La prise d'Ascalon offre un nouvel havre sûr dans le sud.

— Oui, je pense d'ailleurs prendre part, au moins par monnaie, à la prochaine expédition majeure de la *Compagna*. À défaut d'être à bord glaive en main et casque en chef, j'apporterai mon écot de la façon la plus efficace. »

Il sourit puis déplaça un de ses chevaliers<sup>8</sup>, garda le doigt dessus quelques secondes pour enfin le lâcher, apparemment à regret.

« Et qui sait ? Peut-être qu'un jour nous bataillerons flanc à flanc pour conquister Alexandrie ou Damiette. »

Invitant Régnier d'un mouvement de menton à jouer à son tour, il prit son gobelet de vin et but à petites gorgées. Son adversaire réfléchissait à ce que le marchand venait de dire. Un partisan loyal dans la *Compagna* de Gênes pourrait être un atout intéressant pour son souverain. Il faudrait peut-être l'appuyer, pour qu'il gravisse au plus vite les échelons. Cela pourrait s'avérer payant au final. Régnier se demanda si Ansaldi cherchait à le manipuler pour obtenir des soutiens. Il paraissait sincère, mais cela pouvait être feint. Il était néanmoins indéniable qu'il avait, malgré son jeune âge, déjà pas mal de contacts avec les hommes les plus puissants de la ville, d'anciens consuls et leurs proches.

---

8. Ancien nom du cavalier.

« Tantôt, j'ai repensé à votre souhait d'accroître commerce et échanges. Peut-être pourrais-je vous faire rencontrer quelques personnes d'influence, officiers de la maison royale, peut-être même le sénéchal.

— C'est fort aimable à vous. Il m'encharmerait de faire montre que la *Compagna* est assemblée de bons chrétiens, impatients d'achever leur devoir. S'enrichir est honnête labeur, j'y consens, mais il y a des préséances. Honorer sa foi en fait partie. »

### *Golfe de Tarente, matin du 23 septembre*

Fulco regardait pensivement la côte, au loin, avec les plaines rocheuses qui avançaient dans une mer couleur lapis-lazuli. Un soleil resplendissant annonçait une chaude et agréable journée et le vent soufflait pour une fois dans la bonne direction, sans à-coups. Dès les ancres levées et la voile mise en place, l'activité était retombée sur le navire. Les marins profitaient de ce répit pour accomplir des tâches annexes d'entretien, de rangement ou de réfection. Plusieurs d'entre eux frottaient le sol avec rythme, chantant à tue-tête une comptine qu'ils avaient aménagée selon l'humour matelot. Fulco se surprit à siffloter à l'unisson lorsqu'ils attaquaient le refrain.

La bonne humeur s'était répandue aussi vite que la lumière et l'affluence des passagers sur le pont renforçait cette impression de bien être à bord. Même Ugolino s'était octroyé une pause, appuyé contre un tonneau, les yeux fermés face au soleil. Fulco descendit de la dunette et se rapprocha du vieil homme. Arrivé à ses côtés, il s'assit à son tour et adopta une posture identique, profitant de la chaleur des rayons. Il se hasarda à briser le silence, n'ayant pas remarqué la respiration régulière qui aurait pu indiquer le sommeil chez son voisin.

« Tu t'alloues tout de même repos ? »

Il attendit quelque temps une réponse puis, alors qu'il n'en espérait plus, Ugolino rétorqua d'une voix indolente.

« C'est surtout qu'enfin le ciel est clément. De plus, on est dimanche, non ?

— De vrai. J'aurais aimé assister aux offices du matin, mais j'avais labeurs en cours, alors. . .

— Un peu comme moi donc ! » Ugolino eut un sourire fugace, mais n'ouvrit pas les yeux pour autant. « Quoique tu as certainement plus grandes responsabilités que simple valet comme moi. Si d'aventure la coque faiblit, ça peut mettre en danger tout le monde. Sauf quand je rase mon maître, il est rare que je tienne la vie de quelqu'un en mains.

— Je n'y ai jamais pensé. J'ai appris la charpente avec père. Enfançon, tu étais plus libre. Par la suite j'ai vu à mes dépens que je n'étais pas habile combattant. Adoncques me voilà œuvrant sur navires. »

Il conclut sa dernière phrase d'une tape amicale sur le pont du navire, comme pour marquer le lien qui l'unissait au *Falconus*. Ce fut Ugolino qui enchaîna.

« Et au final, tu te loues à bon prix, meilleur que moi. . .

— Je n'ai guère à me plaindre. Mais comment tu sais ça ?

— Par mon maître. Ses associés ont affrété le navire pour ce voyage, il doit donc regarder pour eux aux dépenses.

— Je vois. C'est peut-être pour ça que le vieux Spinola s'est enquis d'Embriaco et toi. Il est également des financeurs si j'en crois le *patronus*. »

Intrigué, Ugolino ouvrit les yeux, qu'il dut garder plissés, ébloui par la vivacité de la lumière.

« Qu'est-ce qu'il voulait savoir ?

— Un peu tout, place dans la famille, fortune, relations connues, valets à son service, voyages déjà effectués, rien que de très habituel. . . Ce vieux goupil est féroce négociant et il fait commerce d'informations, m'a-t-on dit. Il a dû être intrigué par ton maître. »

Ugolino ne put se retenir et se releva tout à fait, le rouge lui montant aux joues.

« Maître Embriaco est notable de bonne fame<sup>9</sup> tout de même !

— Soit, mais il agit de bien étrange façon, admets-le. C'est la première fois que j'encontre un marchand emmuré en sa cabine ou la faisant garder lorsqu'il en sort. »

Le charpentier se rapprocha insensiblement du valet, le regard inquisiteur.

« Alors, d'aucuns se demandent : il cache quoi en son bagage ?

— Oh, rien d'interdit, sois rassuré. Il est simplement fort prudent, pour la première grande association où il s'est porté garant de fortes sommes confiées à lui par prud'hommes. Il ne veut pas les décevoir en exposant leurs monnaies à tous vents.

— Alors, il faudra lui rapporter qu'au final il arrive au résultat à rebours : tout le monde se demande ce qu'il peut bien celer en sa chambre. »

### *Otrante, fin d'après-midi du 25 septembre*

Herbelot ne se sentait pas en grande forme. Il était un peu nauséeux et craignait d'avoir pris froid. Il était resté emmitouflé toute la journée sous ses couvertures, n'osant pas affronter l'air du large. On avait accosté depuis peu, à Otrante, et il avait entendu de nombreux passagers s'empressement de descendre. Il attendit encore quelque temps ainsi, seul, à regarder la flamme de sa lampe danser et projeter des ombres tournoyantes sur les parois de toile de sa chambre.

Il finit par se décider à sortir afin de profiter de la dernière occasion avant longtemps de marcher sur un sol stable. Il s'habilla chaudement et enfila par-dessus son épaisse cote de laine un manteau dont il lança les pans sur ses épaules, de façon à s'en faire un cache-col. Prêt à affronter

---

9. Réputation.

le froid, il monta les escaliers et fut surpris par la douceur de la température.

Le soleil n'était pas encore couché et l'atmosphère embaumait les fleurs et les plantes. D'invisibles bandes d'étourneaux piaillaient dans les environs. La ville s'offrait au regard en étendue de plaine, au contraire des cités qu'ils avaient admirées récemment. Bien que de belle importance, comme l'indiquait son port empli de navires en partance ou de retour de l'Outremer, Otrante paraissait plus calme et plus sereine que Messine. Non loin des docks, une majestueuse cathédrale surplombait les bâtiments alentour, imposante masse de pierres aux reflets roux.

Herbelot s'approcha de la passerelle et avisa le *patronus* sur le quai, occupé à discuter au sein d'un petit groupe. Il attendit quelques instants, mais vit que la discussion semblait s'éterniser. Pendant ce temps, le clerc nota que des marins commençaient à débloquer les taquets maintenant les trappes d'accès aux soutes à marchandises. Il réalisa soudain que cet arrêt n'avait pas d'autre raison que de permettre aux marchands de faire leur petit commerce, sans égard pour les voyageurs comme lui qui avaient payé leur place, parfois fort cher, pour arriver au plus tôt en Terre sainte.

Il poussa de la main le garde sur la passerelle et descendit sur le quai en grandes enjambées, interpellant le *patronus* tout en avançant. Il s'inquiétait de savoir combien de temps durerait l'escale. Malfigliastro se retourna, occupé qu'il était à régler certaines formalités administratives avec un officier du port d'Otrante. Il comprit qu'une question avait été émise par le petit homme à visage rond qui se tenait devant lui emmitouflé dans un épais manteau de laine. Surpris de cette interruption malpolie, il marqua une pause et regarda droit dans les yeux le jeune clerc qui semblait devenir plus rouge à chaque instant. Il l'examinait ainsi qu'un chat le ferait de sa proie. Le clerc finit par répéter sa question.

« Je vous demandais si nous allions relâcher ici pour long temps. Il me fait impression que nous stoppons en tous ports d'Italie. »

Ribaldo demeura silencieux un bon moment, voulant montrer à son interlocuteur qu'il ne répondait à ses questions que par correction, sans y être tenu.

« Cette escale était prévue. Demain en la matinée, d'aucuns produits seront déchargés et autres seront hissés à bord, nous pourrons reprendre la mer dès après mercredi. »

Le clerc tapa ses pieds sur le sol de terre battue du quai, apparemment dans l'intention de les réchauffer alors qu'il s'échauffait manifestement tout seul à chaque seconde passée.

« Tôt sera le mieux. Quelle pitié de nous arrêter pour aussi viles tâches que le commerce !

— Désolé de vous contrarier, maître, mais c'est utile aux denrées pour circuler. Et cela paye les nefes qui vont et viennent entre France, Empire et Outremer...

— Je n'ignore pas cela, mais je le déplore tout de même. Supporter de telles contingences mondaines pour le profit d'un petit groupe de marchands du Temple, cela m'exaspère, voilà tout ! »

Vexé par cette attaque brutale, le navigateur se redressa brusquement, tentant d'impressionner son interlocuteur par sa masse. Il fronça les sourcils et fit une mimique qui eut pour effet de tendre à l'horizontale les poils de sa moustache. Si l'allure était comique, son regard ne l'était guère.

« Je vous trouve plutôt strict en vos opinions, maître. Beaucoup de ces négociants sont aussi bons chrétiens. »

Herbelot secoua la tête en dénégation. Il commençait à perdre contenance et ses bras avaient tendance à s'agiter en tous sens, cherchant à mimer ce dont il parlait, sans grande limpidité.

« Le poids de leur or pèsera lourd dans la balance au Jugement dernier, soyez-en assuré ! Et pas du bon côté ! »

N’y tenant plus, le *patronus* se mit à élever la voix, s’exprimant comme s’il s’adressait à un jeune enfant qu’il réprimandait.

« Comment croyez-vous que Ugo Embriaco a obtenu la cité de Gibelet ? Parce qu’il a vaillamment combattu ! Et comment a-t-il payé ses passages en Outremer ? Mais grâce au négoce, maître Gonteux, grâce à ce commerce que vous haïssez tant. Sans des hommes comme lui, la terre de Jérusalem ne serait pas ce qu’elle est. Et vos tenues liturgiques ne seraient pas de soie fine, mais de laine brute et de lin grossier ! »

Herbelot se dressa sur la pointe des pieds, l’index visant de façon agressive le *patronus*. Il chercha quoi rétorquer pendant quelques secondes mais, ne trouvant rien, se contenta de souffler, rouge comme une pivoine. Il se résolut alors à faire demi-tour, se drapant dans son manteau comme un Romain dans sa toge et repartit majestueusement à bord, sans plus un regard. Le commandant du navire le suivit des yeux, remâchant sa colère et prêt à hurler une nouvelle fois si le clerc était tenté de s’arrêter pour lui répondre. Il souffla à plusieurs reprises puis se détourna, revenant vers ses interlocuteurs portuaires. Il s’excusa auprès d’eux et, se calmant peu à peu, continua de présenter ses différents documents, assisté du scribe du *Falconus* qui avait eu la présence d’esprit de se faire oublier.

Appuyé à la rambarde de la plate-forme du château arrière, Mauro Spinola buvait à gorgées lentes son verre de vin épicé. Il avait assisté à toute la scène et l’avait prise avec amusement. Il n’avait pas si souvent des occasions de rire ainsi. La candeur du jeune clerc lui plaisait et il se demanda s’il n’allait pas l’inviter à sa table, juste pour voir jusqu’où cette naïveté s’étendait. Il avait justement quelques contacts à Otrante, toujours ravis de le recevoir, et ils ne feraient pas de difficulté à ce qu’il y ait un invité supplémentaire. Il appela un de ses valets, il fallait qu’il écrive un message en ce sens dès ce soir.



# Chapitre 5

*Otrante, fin d'après-midi du 26 septembre*

La vue était magnifique depuis la galerie de la grande salle. Une arcature délicatement sculptée ouvrait sur le port et, par-delà, sur la mer. Le soleil déclinant ralentissait l'activité fébrile des quais et les navires amarrés reposaient le long des appontements, calmes, leurs mâts ondulant légèrement sous l'effet de la houle. Des nuages d'oiseaux se rassemblaient, pourchassant leur nourriture à haute altitude. Des fumerolles montaient de nombreuses cheminées, indiquant la préparation des repas. Quelques cris d'enfants jouant résonnaient dans des courettes et des ruelles en contrebas.

Herbelot tourna la tête vers l'intérieur de la salle. L'endroit était vraiment confortable. Les larges fenêtres apportaient une lumière agréable dans ce qui constituait sans nul doute la plus belle pièce de la demeure. Sur les murs, un faux parement de pierre avait été peint, recouvert sur la paroi la plus longue d'une tenture représentant les signes du zodiaque autour d'une grande scène de vie urbaine. Un des angles était occupé par une cheminée à hotte ronde, où quelques bûches brûlaient en crépitant, symbole de confort plus que de nécessité par cette magnifique journée.

Une table spacieuse avait été dressée face au panorama, habillée d'une nappe finement brodée et équipée de nombreux plats et accessoires, tous de belle facture. L'endroit appartenait à un riche négociant ami de Mauro Spinola, notable de la ville, charmé d'avoir à sa table les voyageurs de marque du *Falconus*. Herbelot était heureux d'avoir été compté cette fois-ci parmi le nombre et avait donc accompagné Sawirus de Ramathes, Ja'fa al-Akka, Régnier et Ribaldo Malfigliastro. Il était surpris néanmoins de ne pas y retrouver le jeune marchand, Ansaldi Embriaco, dont il croyait qu'il entretenait des relations amicales avec le vieux diplomate.

Le souper ne pouvait être meilleur et le clerc avait tout particulièrement apprécié un plat de filet d'anguille avec une sauce citronnée et le rôti de marsouin au riz sucré et aux amandes frites. Il n'avait pas si bien mangé depuis des semaines qu'il était en voyage. Ils finissaient de déguster des oublies<sup>1</sup>, arrosées de vin de grenache d'Espagne, après la compote et les flans. Leur hôte discutait avec Mauro de la situation de la ville et de leur activité économique.

Herbelot ne prit pas la peine de relever. Reputé et satisfait, il se contentait de sourire poliment et d'abonder dans le sens de la conversation sans vraiment chercher à intervenir ni même à suivre. Il tendait l'oreille au loin vers un chanteur, peut-être invité pour des festivités dans une maison voisine, accompagné d'un instrument à cordes agréablement employé. La douce mélodie le berçait quelque peu et il était prêt à s'endormir paisiblement lorsqu'il entendit prononcer son nom, ce qui le fit sortir brusquement de sa torpeur. Il tourna un œil hagard vers le reste de la table et vit avec angoisse toutes les têtes dirigées vers lui. Régnier perçut son malaise et tenta de lui venir en aide.

« Je ne sais si avoir été ordonné sans avoir charge d'une paroisse entraîne vraiment les mêmes devoirs. Je ne le pense pas. »

---

1. Crêpes.

Lançant un regard implorant vers Régnier, Herbelot commença à bredouiller quelque chose puis toussa pour s'éclaircir la voix. Ce faisant, il s'efforçait de remettre de l'ordre dans ses idées.

« Heu... C'est assez vrai, mais pas entièrement. Vous pensez à quel type d'obligations ? »

— Encadrer des paroissiens, les suivre au jour le jour, se montrer présent sans devenir pesant, se poser en exemple. Tout cela constitue lourd labeur auquel vous échappez pour l'instant, et qui me semble pourtant lié à l'exercice de votre ministère. »

Mauro Spinola marquait son approbation de signes de tête. Il abonda dans le sens de Régnier.

« Célébrer la sainte Eucharistie ne pose bien sûr aucun souci, c'est évident. Mais moult sacrements ne trouvent sens qu'en servant une communauté de fidèles, non ? »

Herbelot se sentit plus assuré, il avait retrouvé le fil de la conversation et se trouvait désormais sur des chemins familiers, balisés par des années de formation à l'école cathédrale de Paris.

« Pas forcément : l'officiant n'est que lien, et non plus personne.

— Il peut être floué si le fidèle ment sur ses intentions ou ses actions.

— Il ne peut tromper Dieu. Il croit abuser le clerc, mais au final, c'est son âme éternelle qu'il met en grand péril. »

Mauro écarquillait de grands yeux, comme s'il entendait une révélation.

« Adoncques si je venais à vous pour confesser mes péchés, vous me recevriez ? »

— Bien sûr.

— Même si nous ne nous connaissons pas par ailleurs et ne nous reverrons plus jamais ?

— Cela n'a aucune importance, c'est auprès du Seigneur que vous vous confiez. »

Amusé de ces informations, Mauro lança un regard joyeux à la cantonade. Après avoir repris une gorgée dans son verre, il se tourna de nouveau vers Herbelot, un air espiègle se dessinant sur ses traits.

« Et cela s'encontre souvent qu'on vous demande d'accomplir pareilles choses ?

— Non. Les fidèles se tournent plus volontiers vers leurs familiers. Mais je dois avouer que je ne suis prêtre que depuis peu, mon expérience est donc limitée en ce point.

— Juste avant le voyage si j'ai bien compris.

— Peu avant l'été en fait. J'ai été mis au service de l'archevêque Pierre de Tyr dès ce moment. . .

— Depuis notre départ, n'avez-vous pas entendu un de ces pèlerins ?

— Ils cheminent en général sous la houlette de leur propre pasteur. »

Il esquissa un sourire malicieux.

« Mais si vous avez désir de venir soulager votre âme, ce sera grand plaisir. »

Mauro Spinola eut un hoquet de surprise, amusé par l'idée. Occupé à s'essuyer les lèvres, il n'eut pas le temps de répondre que leur hôte prit la parole.

« Si vous deviez entendre tel négociant génois, diplomate et soldat de surcroît, il faudrait plus longue traversée ! »

Tout le monde se mit à rire. Les yeux plissés par l'amusement, Mauro se cachait la bouche derrière sa serviette. Il toussa pour se redonner une contenance et répondit.

« Je vous sais gré de votre bienveillance, maître Stiaffini. Mais ne dit-on pas que notre Seigneur est clément avec le fils prodigue ? Laissez-moi donc le temps de rentrer auprès de mon père. J'en suis encore à disperser mon héritage. »

Les valets entrèrent à ce moment, porteurs de cruches ornées de beaux décors verts et bruns, dans lesquelles leur hôte leur fit savoir qu'il se trouvait du vin aux épices et à la

sauge. Une fois le service terminé, ils levèrent leur verre à cet excellent repas, pris en si bonne compagnie.

### *Otrante, nuit du 26 septembre*

Un goût étrange et terreux sur les lèvres réveilla Octobono. Il était affalé sur un tas de vieux cordages en partie moisissés, les fesses en l'air et la tête dans une flaque d'eau saumâtre et boueuse. Il essaya d'avaler sa salive, mais eut quelques difficultés, la bouche sèche et la langue râpeuse. Il ouvrit lentement un œil puis l'autre, découvrant un paysage inattendu à ras de sol, d'où il avait une vue imprenable sur des rats occupés à grignoter la base d'un panier à demi décomposé.

Il tenta de décoller la joue des graviers où elle était incrustée et grimaça sous l'effort. Des deux mains il souleva le buste et glissa pour ne plus être en déséquilibre. Il resta quelques minutes ainsi, appuyé sur le ventre, ne sachant trop quoi faire et tournant la tête d'un air indécis de droite et de gauche. Il essayait de se souvenir comment rentrer au bateau. Ce qui impliquait de deviner l'endroit où il pouvait être.

Prenant son courage à deux mains, il se releva en un bond mal assuré, manquant de tomber à la renverse sous la vivacité du mouvement. Il se gratta le crâne et entreprit de longer le quai à main droite, espérant que cela le ramènerait au *Falconus*. Il était aidé dans sa tâche par une belle lune, au début du dernier quartier. Mais il n'était pas toujours convaincu que ses pas le menaient là où il l'avait envisagé lorsqu'il préparait mentalement son trajet.

Bien que relativement direct et simple en principe, le chemin ne fut pas si rapide qu'attendu. Il en profita pour se rafraîchir les idées à une barrique remplie par la pluie et destinée aux animaux de bât du port. L'eau fraîche, qu'il prit soin de ne pas avaler, le réveilla à peu près et il perdit moins

de temps par la suite dans des détours aussi aventureux qu'inutiles.

Il était enfin arrivé aux abords du navire, commençant mentalement à se préparer à la douloureuse question du franchissement de la passerelle, modeste planche de bois pas très large et fortement inclinée. Il convint qu'il était nécessaire de ne pas se hâter et de réfléchir au problème avant toute action inconsidérée. Il s'assit donc dans un endroit confortable, une flaque de boue située au niveau de la poupe du bateau, et finit par se dire que le plus simple serait de demander de l'aide au matelot de faction à bord, surveillant de ladite planche. Et effectivement, il se rendit compte que ce dernier le fixait attentivement, sans doute depuis un moment. Il fit un signe de la main et entreprit de se rapprocher.

La position debout n'étant pas la plus facile à maintenir tout en regardant quelqu'un et en lui parlant, Octobono opta pour un déplacement à quatre pattes, peut-être moins digne, mais nettement plus efficace. Alors qu'il arrivait près de la passerelle, il héla son compagnon d'un « holà » générique, ne parvenant pas à se souvenir de son nom. N'entendant pas de réponse, il leva la tête, sans pour autant décoller les mains du sol pour s'assurer une stabilité suffisante lors de cette initiative périlleuse. Surpris par le spectacle, il écarquilla les yeux et sa bouche s'ouvrit malgré lui, de stupéfaction.

Inanimé, le matelot de faction était étendu, le buste en travers du plat-bord, un bras pendant le long de la coque. N'écoutant que son courage, Octobono se dressa aussi vivement qu'il lui était possible et hurla d'un air décidé en tendant un doigt inquisiteur.

« Mordiab' ! Qu'en est-ce qui se frappe là d'abord ? »

Surpris par le son de sa propre voix résonnant dans la nuit, Octobono se figea, encore indécis sur le sens de la phrase qu'il venait de crier. Après quelques secondes de stupeur, il se lança à l'assaut de la passerelle, qu'il franchit avec bravoure et l'aide de ses deux mains, pour se retrouver

auprès du marin blessé. Il se mit alors à hurler au secours, ameutant en un instant les hommes assoupis non loin.

Ribaldo Malfigliastro fut prévenu sur-le-champ et il arriva, simplement vêtu de sa chemise et d'un bonnet de lin curieusement posé sur sa tignasse emmêlée. Pendant ce temps, le blessé recevait des soins de Gandulfo, le cuisinier, également chirurgien. Malgré une bosse impressionnante sur le crâne, le marin se remettrait rapidement. Une fois rassuré sur la santé de son matelot, Ribaldo revint vers Octobono, qui s'était efforcé à un réveil plus complet et à un dégrisement plus rapide. Il raconta ce qu'il avait remarqué, c'est-à-dire à peu près rien.

« As-tu vu quelqu'un s'enfuir par la passerelle ? »

— Je ne mirais pas en cette direction. Arrivé au pied de l'embarcadère, je me suis précipité pour aider mon camarade, je n'ai pas pensé à guetter à l'entour. »

Le *patronus* tourna la tête vers les quelques matelots qui les avaient rejoints.

« Deux hommes vont descendre fouiller les cales de marchandises et deux autres vérifier que tout est calme vers les passagers. Pas la peine de les éveiller à la mi-nuit, nous aviserons demain matin si certains ont constaté larcin... »

Se retournant soudain vers Octobono, il l'attrapa par l'épaule.

« As-tu remarqué s'il était armé ? »

Le cuisinier de bord, occupé à bander le crâne de son compagnon répondit pour le matelot, poussant du pied un cabillot.

« Je ne pense pas, maître, il a usé ce qui lui est tombé sous la main. Et c'est grande chance car il aurait pu le poignarder ! »

Ribaldo pencha la tête et considéra le matelot blessé. L'homme avait le visage un peu tuméfié, certainement à cause de sa chute, et aurait vraisemblablement une partie de la joue gonflée le lendemain au réveil.

« N'as-tu donc rien remarqué ? »

— Rien du tout ! J'avais entr'aperçu Octobono qui s'en venait quand j'ai senti grande douleur, comme si mon crâne éclatait. Puis plus rien. Je me suis éveillé avec les gars à l'entour de moi.

— Il venait du bord ou du quai ?

— Aucune idée ! Il a pu grimper par une des amarres, je ne sais pas... »

Les marins envoyés en inspection revinrent tous bredouilles, n'ayant rien remarqué d'inhabituel. Le *patronus* se gratta la barbe d'un air contrarié, avisant l'attroupement de ses hommes aux abords du lieu de l'incident.

« Allez, retournez vous coucher. Que Rufus et Bonado prennent la garde de concert. À la moindre chose étrange, n'hésitez pas à m'éveiller, compris ? Demain matin, nous partons au large pour plusieurs semaines. S'il est resté à bord, nous le trouverons avec le temps. Et sinon, nous pourrions oublier cette vilaine histoire. »

Il retourna alors vers sa cabine, à côté de celle de Mauro Spinola, quoique de taille plus modeste. Alors qu'il allait retrouver sa chambre, il vit la porte voisine s'entrouvrir et le visage d'un des valets de Spinola s'avancer dans la lumière de la veilleuse.

« Que se passe-t-il ? Nous avons entendu du tapage et maître Spinola s'en est inquiété.

— Rien d'important. Un larron a blessé un des gardes, mais n'a apparemment rien eu le temps de dérober. »

Le valet remercia poliment et referma doucement la porte. De nouveau seul, le *patronus* se dépêcha de retrouver son lit. Renfonçant son bonnet jusqu'aux oreilles, il se laissa littéralement tomber sur sa couche, se pelotonnant sous les couvertures avec délice. Quelques secondes plus tard, ses ronflements faisaient écho au clapotis des vagues qui venaient mourir contre la coque.

*Canal d'Otrante, matin du 27 septembre*

Assis sur un petit tabouret aux pieds tournés, Ribaldo prenait son déjeuner, des biscuits trempés dans un gobelet de vin miellé. Il était installé à l'avant de la dunette, surveillant les opérations du bord d'un œil distrait. Lorsqu'il avalait une bouchée, ses lèvres enfouies sous la moustache n'apparaissaient que furtivement et son mâchonnement n'était perceptible que par le mouvement des poils de son menton, comme animés d'une vie propre. Le temps n'était pas au beau et il s'était chaudement habillé, avec une cotte orangée de laine épaisse et de bonne facture, quoique visiblement un peu fatiguée. Il attendait que tous les protagonistes de l'incident soient arrivés pour faire le point avec eux. Les deux hommes restés de faction jusqu'au petit matin étaient allés se coucher après leur nuit de garde et il avait fallu envoyer quelqu'un les réveiller.

Octobono avait retrouvé une fraîcheur insoupçonnée, malgré la quantité de vin avalée la veille. Il avait déjà travaillé au déploiement des voiles lors de la sortie du port et ne semblait garder aucune séquelle de sa beuverie. Bertolotus était plus affecté. Il avait dû s'asseoir, car la station debout lui était pénible en raison d'une forte migraine. Il avait tout le côté du visage gonflé et tuméfié, de l'oreille à l'œil, et n'avait qu'une envie, retourner s'allonger. Le *patronus* avait également convoqué Enrico Maza, le soldat le plus expérimenté du bord, qui pouvait avoir des idées pertinentes sur l'événement.

Les deux hommes de faction à peine arrivés, le *patronus* prit la parole. Ils récapitulèrent ce qu'Octobono et Bertolotus avaient remarqué, à savoir pas grand-chose, et firent le point sur les visites de contrôle des différents ponts et auprès des voyageurs. Ces derniers avaient été interrogés et aucun n'avait mentionné d'incident ou de disparition d'objet. La soute à marchandises était intacte et pas une balle ne semblait avoir été ouverte ou abîmée.

Aucun passager clandestin n'était signalé, ni aucune trace qu'il y en ait un à bord. Malgré ces nouvelles que ses hommes trouvaient plutôt bonnes, Ribaldo Malfigliastro était visiblement ennuyé par cette histoire.

« Le plus souciant en cette affaire, c'est que ça se déroule à Otrante ! D'usage, il faut se méfier dans les ports romains<sup>2</sup> ou égyptiens, pas ici ! Déjà qu'on a eu un déserteur dès Messine ! »

Le *patronus* toussa pour s'éclaircir la voix et un peu les idées, puis il reprit.

« Évitions donc que ça se reproduise... Lors de nos prochaines escales, Maza, veillez à ce qu'en plus du matelot, un sergent d'armes soit toujours à guetter la planche d'accès. Nous lèverons d'ailleurs cette dernière chaque soir. J'ai en outre mandé au cuisinier de prêter attention au niveau des denrées, au cas où les larrons seraient encore à bord... Est-ce que vous avez des questions ? »

Enrico Maza, resté pratiquement muet jusque-là, appuyé contre la rambarde les bras croisés, leva la main.

« De même, il faudrait que le charpentier fasse une petite ronde de temps à autre. Ça pourrait aussi être un naufrageur. »

Malfigliastro souleva un sourcil étonné.

« Un naufrageur ? Tout doux, par la barbe-Dieu ! Et pourquoi s'attaquerait-il à nous ? Nous ne portons ni combattants, ni marchandises particulières. Et ne sommes pas en guerre pour le moment.

— Peut-être que seules certaines personnes du bord sont visées... »

Le guerrier montra du doigt le plancher et, par-delà, la cabine en dessous. Ribaldo leva le menton, soulevant les sourcils d'étonnement tandis qu'il comprenait l'hypothèse du soldat.

---

2. Ce sont les Byzantins qu'on appelle alors Romains, comme ils se nomment eux-mêmes.

« Maître Mauro Spinola ? Je n’y avais pas songé ! Il est entouré de valets et ne peut guère aisément être assassiné !

— De vrai. Couler la nef où il voyage peut s’avérer plus aisé...

— Mordiable, vous avez raison ! Je vais dire à Bota de tout éprouver dans l’heure ! Vous pouvez retourner à vos tâches. »

Finissant d’avalier précipitamment le reste de biscuit qu’il avait dans la main, Ribaldo se leva en même temps, posa son gobelet sur son siège et se dirigea vers l’escalier de descente dans le même mouvement. Les hommes s’écartèrent pour le laisser passer. Il dévala les marches et s’arrêta vers la loge, juste à côté du château arrière. Fulco Bota s’y trouvait justement, en train d’aiguiser des outils. Il fut informé rapidement de sa mission et, abandonnant son travail à son apprenti, se mit à la tâche immédiatement.

Alarmé par l’idée, Malfigliastro entreprit alors de faire une petite ronde par lui-même. Il se rendit tout d’abord dans le gaillard de proue où de nombreux magasins étaient situés et où l’on rangeait des cordages, des voiles, du matériel nécessaire à l’entretien et au bon fonctionnement du *Falconus*. Il était en train de s’assurer que les pièces de voilure n’avaient pas servi de cache lorsqu’il entendit la voix de Régnier l’apostropher depuis l’entrée du local.

« J’ai ouï-dire que vous aviez soucis de sécurité, maître Malfigliastro ? »

Il se retourna et vit, dans l’encadrement de la porte, le chevalier dont la silhouette se dessinait à contre-jour. À ses côtés se tenait le jeune Ernaut, fier comme un paon, et sûrement à l’origine de la diffusion de la nouvelle. Le *patronus* soupira, un peu énervé d’une si rapide propagation.

« Un petit incident à la nuit. Rien de grave, mais j’ai toujours choisi la prudence.

— J’aurais cru au contraire que les navires de négoce faisaient souvent belles proies lors de leurs escales.

— De vrai, mais pas en ports amis comme Otrante. Voilà qui m'intrigue fort. Ni vol ni disparition n'étant signalée, nous en sommes réduits à nous interroger sur les buts de ce voleur. Ou de *ces* voleurs.

— Ils auraient pu être plusieurs ?

— Comment savoir ? La seule chose certaine, c'est que Bertolotus a été aplomé. Le reste... »

Régnier se frotta le visage, comme s'il se plongeait dans une intense réflexion puis, se penchant vers le *patronus*, adopta une attitude un peu solennelle.

« Quoi qu'il en soit, vous pouvez me considérer à votre service, ainsi que mon valet, si vous avez nécessité de guetter, inspecter ou faire examen. J'ai accoutumance de ce genre de choses.

— Je vous en remercie, messire d'Eaucourt. Tant que rien de nouveau n'est révélé, ou avant la prochaine escale, à Rhodes, il ne devrait pas être utile de vous déranger. »

Repoussant l'épais morceau de toile qu'il avait tiré, le *patronus* jeta un dernier regard circulaire sur la pièce, de façon machinale. Il se rapprocha de la sortie où se trouvait toujours Régnier.

« Mais vu que vous êtes diplomate missionné, je ne saurais que trop vous commander la plus extrême prudence. Il est possible que vous soyez la cible de ces brigands. »

Régnier prit un air franchement étonné et sourit à cette idée.

« Croyez-vous ? Mon estrée<sup>3</sup> n'a pourtant rien de secret ! Ni de capital d'ailleurs.

— Ça, c'est ce que vous dites, messire. Moi je veux bien vous accorder crédit, et du reste ça ne me concerne pas. Mais vrai ou pas, cet intrigant larron peut aussi se faire fausses idées... »

Le sourire disparut du visage du chevalier, soudain plus circonspect. Il s'effaça de devant l'ouverture pour laisser passer le commandant du navire, qui tira la porte

---

3. Voyage.

derrière lui. Puis ce dernier poussa un soupir, affectant un air renfrogné, et salua son interlocuteur d'un signe de tête amical, continuant sa ronde. Le diplomate réfléchit quelques instants à l'hypothèse formulée par le *patronus*. Bien qu'elle lui paraisse un peu difficile à croire, il décida d'aller mettre de l'ordre dans ses documents et de garder les plus importants toujours sur lui. Remerciant d'un geste distrait Ernaut, au garde-à-vous comme à la parade, il s'éloigna vers sa cabine.

### *Canal d'Otrante, après-midi du 27 septembre*

Après une matinée plutôt grise, le soleil s'était décidé à sortir, suivant de peu un vent régulier qui les propulsait à grande vitesse. Les hommes du bord s'étaient rassemblés près du château avant pour prendre leur repas. Quelques-uns s'étaient abrités sous une toile, mais la plupart s'étaient installés de façon à profiter de la chaleur. La journée s'annonçant assez calme au point de vue travail, l'ambiance était bonne, bien que la plupart commentassent les événements de la nuit précédente. L'agression était sur toutes les lèvres et monopolisait la plupart des conversations.

Ugolino arriva à la cuisine peu après Ganelon qui patientait depuis quelque temps que Gandulfo lui donne le dîner de son maître. Tout en inclinant la tête, il sourit à l'intention du jeune valet.

« Vous n'avez pas eu souci ? »

— Non pas. Rien n'a disparu et nous n'avons su l'incident qu'au matin. Et vous ?

— Pareil. J'ai ronflé devant la chambre de maître Embriaco et me suis levé tôt, comme d'usage. Les matelots déjà à l'ouvrage m'ont appris l'attaque. »

Il se rapprocha insensiblement et baissa la voix, prenant un air de conspirateur.

« Sûrement un destrousseur malhabile. . . »

Ganelon fit une moue, pinçant les lèvres et écarquillant les sourcils.

« Possible. À dire le vrai, semblables assauts me sont devenus usuels aux côtés de messire Régnier.

— Il te loue depuis long temps ?

— Comme simple valet parmi autres. Choisi pour l'accompagner au voyage du roi Louis. Alerot, l'autre servant désigné, a été emporté par méchantes fièvres en les monts d'Anatolie. Du coup, me voilà seul à servir, de plus proche façon. . .

— Il m'agrée fort mieux de servir marchand, c'est de sûr moins dangereux. »

Il s'appuya contre la paroi de bois, cherchant le soleil sur son visage. Ganelon risqua un œil vers l'intérieur et vit que le cuisinier mettait la dernière main à la préparation de son panier. Il se rapprocha à son tour d'Ugolino, parlant moins fort que précédemment.

« Sais-tu que certains sont persuadés que maître Embriaco cache aucune chose en sa cabine ? Et ils pensent que c'était là cible des détrousseurs. »

Sans même ouvrir les paupières, Ugolino haussa les épaules.

« Sottises ! Maître Embriaco recèle juste belle somme en pièces. Rien de bien mystérieux là-dedans. . . »

Ganelon leva les yeux au ciel et retrouva son appui contre le chambranle.

« Le souci, c'est que les gens entreparent. Ils cherchent explication et, à défaut, ont tendance à inventer. »

Gandulfo posa à ce moment-là la main sur l'épaule de Ganelon, l'incitant à se retourner vers l'intérieur de la cuisine. Il lui tendit le panier contenant le repas du chevalier, ainsi que le sien. Ganelon remercia rapidement et s'esquiva, non sans avoir salué les présents et souhaité un bon appétit à tous. Le cuisinier prit alors la corbeille du vieux domestique et en sortit les récipients.

« Manque ton écuelle, Ugo'.

— Elle n'y est pas. Je n'ai guère faim ce jour d'hui : j'ai abusé du vin hier soir...

— Justement, un bon brouet bien épaissi te nourrira les entrailles. J'y ai disposé quelque viande bouillie pour ton maître, en plus du pain. Toujours plus agréable que ces maudits biscuits, non ? »

La remarque arracha un timide sourire au valet, qui se frottait le ventre, l'air un peu nauséeux.

« Oui-da ! Maître Embriaco a fait achat de quelques denrées à Otrante. Et en fait, j'en ai profité pour me faire bonne ventrée de fruits, de gaufres et d'oublies.

— Et tu t'étonnes d'avoir tel flux de boyaux ? Manger si riche après plusieurs jours de mer !

— Je boirai un peu de vin pur, ça aide. Une bonne nuit de repos là-dessus et ce sera souvenir... »

Gandulfo revint avec le panier dans une main et une cruche dans l'autre, et fit passer le tout au valet. Il retourna à sa table et rangea le pot d'herbes séchées dont il avait parsemé la viande du marchand. Puis il nettoya les restes de la préparation du repas et les jeta par une petite fenêtre, à l'intention des oiseaux qui suivaient leur sillage.

### *Canal d'Otrante, fin d'après-midi du 27 septembre*

Chantonnant pour lui-même, Sawirus de Ramathes cherchait une rime adéquate pour le poème qu'il était en train de composer. Le beau temps l'avait incité à s'installer sur la plate-forme du gaillard d'avant, d'où il admirait la voile gonflée par le vent et écoutait l'étendard claquant en haut du mât. Ayant récemment terminé un récit entamé quelques semaines plus tôt, il avait eu envie de rédiger un petit texte sur le ravissement du voyage le ramenant vers sa demeure.

Cela faisait désormais quelques années qu'il s'était mis à écrire des vers, et il prenait de plus en plus plaisir à le faire. Il notait ses idées sur des chutes de papier ou dans les marges de vieux documents réduits au rang de brouillon. Ce n'était qu'une fois le poème finalisé qu'il s'installait pour recopier les strophes avec soin sur une feuille vierge. Pour l'instant, bien qu'il eût trouvé des termes avec de bonnes rimes, il n'était pas satisfait du rythme de son texte. Le chant l'aidait parfois à raccourcir un mot ici ou rajouter une syllabe là. Ce faisant, il regardait de temps à autre les oiseaux qui volaient aux alentours du navire ou se posaient dans les gréements.

Ernaut et son frère Lambert étaient également montés, occupés à admirer les dauphins sautant dans les vagues que traçait le *Falconus*. Ils s'époustouflaient des sauts et des jeux des animaux marins qu'ils observaient d'aussi près pour la première fois. Les esclaffements du jeune colosse faisaient parfois sursauter Sawirus tandis qu'il écrivait ou réfléchissait ; il lançait alors un regard qu'il s'efforçait de maintenir débonnaire vers les deux frères.

La plate-forme vit bientôt l'arrivée de Régnier et de son valet, s'installant pour quelques parties d'échec comme ils aimaient à le faire les après-midis. Ils saluèrent sans bruit les passagers déjà présents et prirent place dans la zone la plus proche du pont, au centre. Confortablement installés sur le plancher, ils jouaient lentement tout en dégustant du vin, profitant du coup de l'adversaire pour apprécier le soleil et la vue environnante.

Au bout de quelque temps, Sawirus posa son écritoire sur le sol à ses côtés, après y avoir rangé les feuillets à l'abri des courants d'air. Se servant de la balustrade comme d'un dossier, il s'appuya contre elle et ferma les yeux, après avoir allongé les jambes. Il soupira de plaisir en s'étirant avec délectation sous la chaleur des rayons du soleil. Le vent iodé chatouillait agréablement ses narines et le bruit des marsouins qui jaillissaient hors des vagues allait rapidement le bercer pour une sieste bien agréable.

Un pas léger et bondissant se fit entendre près de lui. Il ouvrit les yeux à contrecœur et aperçut auprès de lui son valet qui attendait apparemment qu'on lui donne la parole. Surpris de cette initiative peu habituelle, il le renvoya chercher une couverture et du vin. Voyant que Régnier regardait le jeune esclave partir avec diligence accomplir sa mission, Sawirus lui sourit.

« Peut-être finira-t-il correct valet. Voilà première fois qu'il agit ainsi sans ordre. »

Ganelon tourna la tête. D'un regard, il sollicita auprès de Régnier l'autorisation de parler, puis répondit.

« Je crois qu'il se trouve là quelque influence du valet de maître Embriaco. Il s'est pris d'amitié pour votre jeune serviteur et passe beaucoup de temps avec lui.

— Fort bien ! Il me fait excellente impression, compétent et appliqué à son travail. Si cela pouvait guider Yazid, ce serait bonne chose. S'il m'arrivait malheur, je n'ose imaginer ce qu'il adviendrait. »

Régnier intervint à son tour.

« Il reviendrait à l'un de vos enfants, non ?

— Oh ! ce n'est pas à cela que je pensais, il serait affranchi ainsi que je l'ai prévu... D'où mon inquiétude. Étant ma propriété, il est en quelque sorte protégé. Mais une fois seul et devant répondre de ses actes, je crains que sa situation ne se gâte rapidement. »

Régnier hocha la tête en assentiment.

« Voilà fréquent problème avec ces jeunes domestiques : sans relâche les surveiller, faire guidance tels des parents, pour leur propre sauveté.

— Exactement, constant souci, épuisant en ce qui concerne Yazid. Les rares moments où je n'ai garde qu'il lui arrive malheur, c'est lorsque je redoute qu'il n'ait créé grande catastrophe. »

Tandis qu'ils parlaient, le sujet de leur conversation pointa bientôt son visage par l'escalier, porteur d'une cruche, d'un gobelet et d'une couverture. Il s'empressa de

déposer les récipients vers Sawirus et de lui mettre les jambes au chaud.

« Autre chose, maître ?

— Simplement réponse à petite question. Ne prends pas ombrage de celle-ci, car quelle qu'en soit la réponse, elle me siéra. » L'adolescent le regarda, un peu médusé par cette formulation ambiguë. « Es-tu venu tout à l'heure de ton propre chef ou t'aurait-on soufflé l'idée ? »

Yazid sembla hésiter un instant, se mordant la lèvre, l'air indécis. Il finit par répondre dans un murmure.

« C'est Ugolino, maître, qui m'a conseillé de m'enquérir de vous. »

Sawirus eut un sourire, tout en lançant en coin un regard à l'intention de Ganelon.

« Que voilà excellent conseil, mon garçon ! Ce valet est prud'homme et me voilà bien aise de te voir le suivre. Être bien entouré d'amis sérieux est chose importante... »

Puis, assujettissant correctement la couverture sur son ventre, il marmonna d'un air satisfait et renvoya le jeune esclave après l'avoir encouragé une nouvelle fois. Il jeta un dernier coup d'œil aux autres personnes de la plate-forme, chacune étant de nouveau plongée dans ses occupations. Le plus repérable de tous était Ernaut, assis dangereusement à califourchon sur le plat-bord, penché pour voir de plus près les dauphins qu'il interpellait de façon aussi bruyante qu'inutile, les incitant à faire la course avec le navire.

### *Canal d'Otrante, soirée du 27 septembre*

Lorsque Yazid sortit de la chambre de Sawirus de Ramathes, il vit Ugolino penché, qui farfouillait dans son coffre, disposé en face de la porte de son employeur. Sans prêter attention au jeune homme, celui-ci en retira une couverture et un coussin, qu'il posa à ses pieds, puis referma le couvercle, s'assurant du verrou après un tour de clef dans

la serrure. Il reprit ensuite la petite lanterne qu'il gardait vers lui le soir et la déposa sur le meuble de bois.

Ce fut seulement alors qu'il tourna la tête vers l'autre valet, ayant pris réellement conscience de sa présence. Il marqua un temps, apparemment surpris, et lui fit un rictus amical. Il ne leur fallut pas longtemps pour convenir de la meilleure façon de passer la soirée : quelques jeux de hasard tout en s'arrosant le gosier de lampées de vin coupé.

Les deux domestiques s'installèrent dans le couloir, assis sur leur couche, lançant les dés tout en posant des mises fictives, tandis qu'Ugolino expliquait à son compagnon les règles et quelques trucs utiles pour améliorer ses chances. Ils prenaient à peine garde au passage des quelques pèlerins ou marins qui avaient à se rendre dans ce secteur du bateau, comme hypnotisés par les petits cubes d'os blancs qui brillaient sous la lumière crue de la lanterne. À un moment, Yazid sentit un regard insistant derrière lui. Lorsqu'il se retourna, il se trouva face au sourire carnassier d'Enrico Maza, crânement appuyé contre la paroi de bois et qui suivait leurs lancers tout en se curant les dents de façon négligée. Surpris, Yazid lui lança un œil mauvais, comme prêt à mordre. Le soldat montra ses deux mains en protestation d'innocence, l'air sournois.

« Tout doux, l'enfaçon, je regarde juste le jeu ! »

Ugolino continuait à jouer sans lever la tête, mais intervint en avançant le menton pour indiquer l'extrémité du couloir.

« La halle aux voyageurs est au bout du passage, ici est réservé aux marchands et à leurs maisons.

— Calme, l'ancien, j'œuvre utile. Le *patronus* a ordonné qu'on fasse patrouille. Alors, j'erre, je surveille...

— Il n'y avait nul souci avant votre venue ! » rétorqua Yazid. « Vous pouvez ensuivre votre ronde.

— On y va, on y va ! Marrant ce jeu, je ne connaissais ces variantes.

— D’aucunes façons, personne n’a envie de jeter les dés avec vous, sale truand... »

Enrico se pencha au-dessus du jeune homme. Se rapprochant de la flamme, sa tête prit une teinte écarlate creusée d’ombres profondes qui le faisait ressembler à un démon.

« Avise bien, hommasse : apprends à demeurer en ta place, minable petit valet... »

Ugolino leva soudain la main.

« Chut ! »

Les deux hommes tournèrent le visage vers lui, le regard étonné, bouche bée. Ils rétorquèrent à l’unisson :

« Quoi ? »

— Chut ! Faites silence ! Vous n’avez pas entendu ? »

Enrico se redressa.

« Entendu quoi ? »

— Un grincement ou un grognement puis un choc sourd. Ça venait de la chambre du maître ! »

Il se leva d’un bond et se plaça devant la porte de la cabine pour appeler son employeur. Ils tendirent tous les trois l’oreille, mais sans percevoir autre chose que les craquements habituels du navire. Le valet recommença sa tentative plusieurs fois, criant de plus en plus fort, toujours sans succès. Il éprouva de la main la solidité du battant.

« Elle est close, il ne peut être ailleurs. »

C’est à ce moment que Sawirus de Ramathes entrouvrit sa porte et passa la tête.

« Que se passe-t-il ? Vous m’avez éveillé avec tous vos cris ! »

Yazid, également debout désormais, se retourna vers le marchand.

« Le jeune maître génois ne répond pas. On a ouï un bruit mais il reste muet et n’ouvre pas. »

— Eh bien, qu’attendez-vous ? Enfoncez l’huis ! »

Enrico Maza, un peu en retrait dans le couloir, secoua la tête en dénégation.

« Ça m'étonnerait que ça cède. Le panneau est de chêne, comme les loquets. Il faudrait outil d'acier pour faire levier. »

Sawirus sortit le bras et poussa le soldat de la main, le chargeant de la mission de façon assez autoritaire. Pendant ce temps, Ugolino commençait à éprouver la solidité de la porte en tapant de l'épaule. Malgré sa détermination et l'énergie qu'il pouvait déployer, sa frêle carcasse n'arrivait guère qu'à rebondir sur le bâti de chêne. Avec le raffut qu'ils faisaient, quelques passagers de la salle commune s'étaient un peu avancés et s'inquiétaient de ce qui se passait. Parmi eux, Sawirus repéra Ernaut, toujours parmi les premiers curieux et dont la masse imposante empêchait ceux restés derrière lui de distinguer quoi que ce soit. Le vieil homme lui fit signe, de façon insistante.

« Jeune Ernaut, approche-t'en ! Viens nous aider ! »

Cherchant à se faufiler entre les personnes devant lui, mais n'arrivant qu'à les compresser contre les parois, il parvint jusqu'à la porte de bois qu'Ugolino avait vainement tenté de forcer. Attendant une confirmation, un sourire niais sur les lèvres, il éprouva sa résistance d'une main. Un peu désappointé, le vieux marchand l'incita de la main à se hâter. Alors, s'appuyant sur le coffre du serviteur face à l'ouverture, Ernaut donna un puissant coup d'épaule qui fit résonner toute la charpente, écartant l'huissierie d'un bon centimètre.

Vexé de ce premier échec, la mâchoire crispée et le regard décidé, il repoussa d'un geste délicat Ugolino resté à ses côtés, tout en se massant l'épaule. Son regard à lui seul cherchait à briser l'obstacle. Arc-bouté sur les deux jambes, il prit une profonde inspiration et se propulsa avec violence contre les planches de bois, qui cédèrent après une fraction de seconde où le temps parut s'arrêter, s'ouvrant en un grincement indigné et entraînant Ernaut dans une douloureuse chute sur le plancher de la cabine. Un peu assommé par le choc, il secoua la tête pour reprendre ses esprits et releva le buste. La bouche béante de stupéfaction

et les yeux emplis d'effroi, Ugolino avait avancé sa lampe dans la pièce noire, éclairant Ansaldi Embriaco, bizarrement assis sur sa chaise, les bras le long du corps, allongé sur son écritoire, le dos de sa cotte nimbé d'une large tache foncée. De surprise, Ernaut porta la main à ses lèvres. Sentant un goût salé, il regarda ses paumes et s'aperçut qu'elles étaient, comme son torse et sa joue, pleines de sang séché.

### *Canal d'Otrante, nuit du 27 septembre*

De nombreuses lampes avaient été apportées pour donner de la lumière à la petite pièce, ainsi qu'au couloir adjacent. Un drap avait été pudiquement posé sur le cadavre du jeune homme qu'avait été Ansaldi Embriaco. Le *patronus* se tenait dans la chambre, seul, l'air dépité et se frottant la barbe du plat de la main de façon nerveuse. Il laissait errer son regard de-ci, de-là sans vraiment comprendre ni même chercher quelque chose de précis. Sawirus était à l'entrée de la pièce et étudiait attentivement l'endroit, regardait le lit et les différentes affaires rangées sur les étagères comme s'il en connaissait la disposition habituelle.

Ugolino avait été emmené à l'écart et les curieux étaient maintenus à distance par Enrico et surtout Ernaut qui, de toute façon, occupait à lui seul pratiquement la largeur du passage, penché qu'il était pour voir par l'huis tout en s'efforçant de se nettoyer du sang à l'aide d'une serviette. Il ne perdait pas une miette des événements, excluant par avance qu'on le mette de côté en raison de son rôle actif dans la découverte du meurtre. Bien qu'effrayé par la vision qu'il avait eue à la lumière tremblotante de la mèche, il était décidé à apporter sa contribution pour élucider ce mystère. À vrai dire, il était plus excité et désespéré qu'inquiet.

Sawirus prit la parole le premier, toussant d'abord pour s'éclaircir la gorge, visiblement ému par la situation.

« Il serait bon d'appeler un prêtre, ce pauvre garçon a de sûr été murdri en état de péché. »

Ribaldo ouvrit grand les yeux, comme s'il essayait de s'extraire d'un mauvais rêve. Il semblait ne consentir à sortir de ses pensées qu'à contrecœur. Il acquiesça dans un souffle et, d'un mouvement de menton autoritaire, interpella Enrico qu'il envoya chercher Herbelot ou Aubelet, le premier qu'il trouverait. C'était la première fois que le maître du navire paraissait dénué de toute volonté, ne sachant quoi faire ni que dire. Au bout d'un moment, il se racla la gorge et prit un air plus résolu. Se retournant vers les autres personnes présentes, il s'exprima d'une voix qui avait retrouvé toute son assurance.

« Nous ne pouvons aider guère plus avant ce malheureux. Que les clercs s'occupent de lui. Alors nous évacuerons sa dépouille. Il sera temps ensuite de vérifier avec le valet si aucunes choses ont disparu. Nous aviserons à partir de là... »

Les hommes présents hochèrent la tête, n'ayant pas vraiment d'idée sur ce qu'il convenait de faire en pareilles circonstances. Il ajouta :

« Je vais désigner deux gardes, pour être sûr que rien ne sera volé ou bougé. En attendant, que chacun retourne se coucher. »

Il accompagna son discours d'un geste las. Sawirus sortit de la cabine, incitant les passagers agglutinés à repartir pour leur couche, aidé en cela par Ernaut. Les curieux disparus, Sawirus vit que l'adolescent restait là, ne se sentant pas concerné par l'ordre du *patronus*. Alors qu'il enjambait le pas de sa porte, le vieux marchand sourit affectueusement au garçon, lui posant une main sur le bras.

« Les ordres de maître Malfigliastro s'adressent à tous. Toi et moi compris. »

Hochant la tête de façon polie, Ernaut se mordilla la lèvre et s'éloigna d'un pas glissant, à contrecœur. Il jetait régulièrement un coup d'œil vers le couloir, où le *patronus*

finissait de donner ses instructions. Ne regardant pas où il allait, il manqua de peu de rentrer dans Herbelot et Enrico Maza.

Ernaut soupira et frappa du pied un caillou imaginaire, s'appuyant contre un poteau non loin de là d'où il conservait une vue minimale sur le couloir. Lorsqu'il vit Ribaldo Malfigliastro s'approcher, il fit mine de l'aborder, désireux d'apporter son concours. Le commandant le héla d'un grondement puissant où se retrouvait toute son autorité.

« As-tu les oreilles cireuses ? Personne sur les ponts, dans les coursives ou ailleurs que dans son lit. C'est clair ?

— J'y allais, maître, j'ai juste désir... »

Le *patronus* ne le laissa pas finir. Il le coupa d'une voix où perçait un agacement manifeste.

« Ce ne sont pas tes habituelles sornettes que je veux ouïr, jeune homme, seulement le bruit de tes pas qui s'éloignent. Tu m'as bien entendu ? Immé-dia-te-ment ! »

Surpris de cette véhémence, Ernaut n'osa pas aller plus loin. Il réalisa que ses incartades précédentes ne plaidaient pas en sa faveur et que le *patronus* devait se sentir écrasé face aux problèmes qu'il devait affronter. Il salua discrètement et s'éloigna sans regimber, déterminé à revenir à la charge dès que possible. Satisfait de le voir obtempérer, le commandant du navire prit lentement la direction de l'escalier du pont supérieur. Il s'assurait d'un coup d'œil rageur que personne ne traînait plus dans les différents endroits qu'il traversait, prêt à réprimander sévèrement tout nouveau contrevenant.

Agacé par le comportement du colosse, il était surtout inquiet de ce qu'il allait devoir faire par la suite. La victime appartenait à une des familles les plus riches, les plus puissantes et les plus influentes de Gênes. Il ne pouvait pas traiter ce problème à la légère. Le simple fait d'avoir été le maître à bord lorsque le meurtre avait été commis risquait déjà de lui coûter très cher. Il n'avait pas attaché d'importance aux rumeurs d'un assassin qui s'en prenait à toutes les grandes maisons. Et voilà que ça continuait sur le

*Falconus*. Il lui fallait absolument démasquer le coupable et le livrer aux autorités dès leur arrivée en Outremer s'il voulait éviter une disgrâce trop importante. C'était là son unique échappatoire : quoiqu'il lui en coûtât, il était indispensable qu'il trouve une personne à remettre au seigneur Embriaco de Gibelet.



# Chapitre 6

## *Canal d'Otrante, nuit du 27 septembre*

Maalot secoua doucement Aubelet par l'épaule. Il arrivait chaque jour à trouver facilement le sommeil et n'avait pas fait exception à la règle malgré l'agitation ambiante. Il ronflait paisiblement, pelotonné sur le côté, l'air boudeur et concentré. Sa femme n'avait pas eu le cœur de le réveiller pour lui annoncer la mauvaise nouvelle. Mais un des matelots était venu les voir, car sa présence était requise auprès du mort. Il sursauta légèrement et ouvrit avec difficulté un œil bien ensommeillé.

« Il faut que tu te descouches. On a besoin de toi. »

Il décolla la tête de son oreiller et se tourna vers elle.

« Ça ne peut attendre ? On est au mitan de la nuit ! »

Il réalisa alors que de nombreuses lumières parsemaient la salle et que son épouse avait enfilé une cotte et posé un voile sur sa chevelure et ses épaules. Il battit des paupières plusieurs fois et se força à ouvrir grands les yeux. Ce faisant, il ne put réprimer un bâillement. Son épouse le regarda d'un air désolé et lui souffla tristement :

« Il y a eu male fortune. Un mort. Occis. »

La phrase eut sur lui l'effet d'une douche glacée et, devant l'émotion visible de sa compagne, il s'assit dans son lit, la prit dans ses bras et la serra contre lui sans rien dire. Ce

fut une voix issue du couloir vers les cabines qui les ramena dans l'instant présent.

« Il faudrait s'enhâter. L'autre, là, y va pas tenir tout seul. Il a déjà vidé ses boyaux dans le passage. »

Aubelet s'écarta doucement de sa femme après l'avoir tendrement embrassée sur la joue. Il saisit la cotte qu'il avait posée sur un de leurs coffres et commença à la revêtir par-dessus sa chemise.

« Il est amorté ou malade ? Je ne comprends guère. . . »

— Le marchand, lui, il est finé de mort, pour sûr, percé par poignard. Non, c'est votre pair, le petit gros, il a pas supporté la scène. Y s'emploie à peindre le pont de ses vomissures. . . »

Le prêtre attrapa ses chaussures qu'il enfila directement, sans prendre le temps de mettre des chaussettes. Il passa une chape de laine rapidement tout en finissant de se lever. Il rejoignit à la sortie de la salle un des matelots, occupé à se curer les ongles à l'aide de son canif, visiblement peu ému. L'homme sourit poliment au clerc, replia son couteau et lui fit signe de le suivre, décrochant au passage la lanterne qu'il avait suspendue en attendant.

Ils parvinrent vite à l'endroit du couloir où deux marins passaient une pièce d'étoffe au sol après avoir lavé énergiquement. Une odeur âcre restait décelable malgré le savon utilisé. Aubelet se pinça le nez et sauta par-dessus la flaque humide. Il arriva alors devant la cabine d'Ansaldi Embriaco. Il interrogea du regard le matelot, qui confirma d'un signe de tête. Il poussa la porte doucement et découvrit le spectacle désolant, rendu encore plus macabre dans sa mise en scène avec le drap recouvrant le marchand. Aubelet prit une inspiration et allait entrer quand il se reprit.

« Soyez assez aimable de vous enquérir de l'autre clerc. Prévenez-le que je l'attends céans. »

Il passa alors le seuil les yeux mi-clos, refermant avec soin l'huis derrière lui sans regarder ailleurs. Il prit son courage à deux mains et avança d'un pas vers le cadavre

recouvert d'un semblant de suaire. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait un mort, mais il n'était pas habitué à ce que ce soit une personne si jeune, en pleine santé et sauvagement assassinée. Il souleva la toile, dégageant ce qui n'était guère qu'une forme jusque-là. Alors qu'il finissait de dévoiler le corps, il entendit la porte grincer derrière lui. Il se retourna et vit Herbelot, plus pâle qu'à l'ordinaire malgré les lumières orangées des lampes. Celui-ci lançait un regard horrifié vers le cadavre, la main devant la bouche.

« Grand Dieu ! Vous n'allez pas l'abandonner ainsi découvert, j'espère ! »

Aubelet lui adressa un sourire apaisé et répondit d'une voix calme.

« Il le faut bien, mon frère. Nous ne pouvons nous occuper de lui à travers une toile. Disposons-le en sa couche avant de faire oraisons pour lui. Donnez-moi la main... »

Herbelot s'avança timidement, s'efforçant de faire bonne figure. Son apparence lisse et détachée habituelle avait complètement disparu et il semblait frappé de stupeur. Agissant comme un somnambule, il se décida à prendre le corps par le bras. Le cadavre était étonnamment raide, ce qui en facilita le déplacement pour l'allonger. Le poids fit transpirer le clerc, peu habitué à de tels efforts et contracté par la tension. Il lui semblait qu'une sueur glacée lui coulait lentement dans le dos tandis qu'il s'efforçait de bouger le défunt avec toute l'attention dont il était capable. En quelques manœuvres, ils réussirent à étendre le jeune marchand sur son lit. Aubelet brisa alors le silence.

« Nous devrions peut-être penser à son meurtrier dans nos priements ? Nous dirons complète messe à l'avenir. »

Herbelot retrouva un peu de contenance à la mention d'une pratique familière. Il hocha la tête sans néanmoins desserrer les lèvres, ni interrompre Aubelet.

« Je m'emploierai plus tard à laver le corps. Si vous le souhaitez, je pourrai le faire seul, j'en ai usage. »

Herbelot regarda le prêtre d'un regard reconnaissant.

« En ce cas, je réciterai quelques psaumes pour demander à la Vierge et aux saints d'intercéder pour lui.

— Parfait! J'ai vu des chandelles à côté de l'écritoire, enflammons-en une à son chevet. »

Joignant le geste à la parole, Aubelet récupéra sur la table un crochet métallique qui permettait d'y fixer une bougie et le planta au dessus de la tête du défunt dont le visage exprimait une souffrance atroce, les traits figés dans un dernier rictus de douleur indicible.

Aubelet sentit une vague de compassion monter en lui à la vue de cet homme, dont il ne savait pas grand-chose. Il éprouvait néanmoins un grand chagrin, créé par le vide installé là où la vie, les espoirs, les ambitions, les sentiments confus et antagonistes s'épanouissaient jusqu'alors. « Tu n'es que poussière et tu retourneras poussière » songea-t-il, heureux de s'en remettre à la puissance divine qu'il avait choisi de servir, soutien et réconfort dans de telles circonstances. Baissant la tête, il rejoignit Herbelot dans la prière, en communion avec ce petit clerc bedonnant dont il ne savait pas grand-chose non plus en fin de compte.

### *Canal d'Otrante, matin du 28 septembre*

Lorsque Régnier arriva dans le couloir, il ne restait qu'un matelot de faction devant la porte. Il était assis sur le coffre d'Ugolino, adossé à la cloison latérale, occupé à aiguiser son couteau. Le chevalier demanda s'il pouvait voir le *patronus* dont on lui avait dit qu'il était là. Le marin acquiesça silencieusement et désigna la cabine de la pointe de sa lame, se remettant immédiatement au travail, sans émettre d'autre bruit que le glissement régulier de l'acier sur la pierre. Régnier s'annonça et poussa doucement le battant de la main. Aucune réponse ne vint, mais la porte s'écarta sur un Ribaldo agenouillé, occupé à regarder sous le haut lit.

« Vous arrivez à point nommé, messire, j'ai besoin d'aide pour retirer cette caisse de sous la couche, je ne voudrais la tirer sans la soulever et donc risquer d'effacer utiles indications. »

Régnier s'avança et se mit à genoux à son tour pour dégager l'épais meuble de chêne ferré.

« Qu'a-t-elle à voir avec le meurtre ?

— Le valet m'a dit qu'elle celait importants documents et, surtout, moult monnaies. Plusieurs dizaines de livres. Voilà bonne raison de meurtrir son prochain. Le prêtre m'a donné les clefs trouvées à la ceinture de maître Embriaco. »

Ils posèrent la malle sur le lit et, un trousseau à la main, Ribaldo entreprit de faire jouer la serrure, jusqu'à ce qu'il obtienne satisfaction. Le pêne fut relâché avec un bruit sec et il souleva le couvercle avec empressement. En dehors de quelques documents au fond, la huche était vide. Ribaldo ne put réprimer un sourire qui tenait plus de la grimace.

« Foutrecul ! Ma main au feu ! Nous affrontons un voleur, un simple voleur ! »

Régnier se passa la langue sur les lèvres et hésita à formuler ce qu'il se résolut pourtant à dire.

« Un *simple* voleur ? Le croyez-vous de sûr, maître ? Nous ne savons ni comment il est entré, ni, surtout, comment il est sorti. »

Le commandant de bord le regarda, interloqué. Il n'avait pas envisagé la situation sous cet angle et ne voyait pas quoi répondre. Il bredouilla un peu, décontenancé par cette remarque inattendue. Puis il balaya tout cela de son esprit.

« Plutôt que disputailler questions de détail, je préfère chasser un lièvre que je peux pister. »

Régnier, ne comprenant pas où il voulait en venir, fronça les sourcils.

« C'est-à-dire ?

— Les pièces ont disparu. Leur grand nombre les rend difficiles à cacher. Nous sommes en pleine mer. Nous

pouvons donc tout fouiller jusqu'à découvrir notre larron. Lui faire avouer la façon dont il s'y est pris sera aisé. »

Régnier reconnut le bien-fondé de la méthode du marin. Mais il omettait plusieurs points qu'il pouvait être intéressant de garder en tête.

« Si vous me permettez, nous n'avons pas pu savoir si un passager clandestin était monté ou pas à Otrante. Adoncques pensez-vous vraiment que nous saurons découvrir la cachette de quelques bourses bien garnies ?

— Je ne le sais. Cependant, voilà tâche aisée et facile à organiser jusqu'à réussite. Sans compter que ça occupera les hommes qui cogiteront moins. »

Ribaldo hésita un instant, tordant sa bouche de façon nerveuse. Il se gratta le nez et décida de dévoiler le fond de sa pensée au chevalier.

« Vous savez, je n'exclus pas la possibilité que ce soit le meurtrier frappant les notables influents de Gênes, dont vous avez peut-être ouï parler. À ma grande surprise, je l'avoue fort volontiers ! Mais c'est la première fois qu'il y a aussi vol. »

Régnier hochait la tête lentement, finalement convaincu par la démonstration de son interlocuteur. Machinalement, il lissa le couvre-lit froissé par le coffre et remarqua quelques salissures sombres sur l'étoffe, peut-être du sang. Il lança un regard troublé vers Ribaldo, montrant du doigt les auréoles brunes. Déposant rapidement le coffre à terre tous les deux, ils cédèrent à une sorte de frénésie, tirant les linges avec un empressement fiévreux. Ils découvrirent ce qu'ils craignaient : de larges taches coagulées imprégnaient les draps du lit. Figés devant ce spectacle, ils échangèrent des coups d'œil inquiets et stupéfaits. Régnier osa le premier prendre la parole.

« Il a pourtant bien été trouvé à sa table, n'est-ce pas ?

— Oui, allongé sur son écritoire. Dans une étrange posture d'ailleurs, les bras au long du buste, pas vraiment assis ni complètement debout.

— On a dû poser son corps en la couche après l'avoir poignardé. Cela expliquerait le sang, plus rare qu'au sol. »

Ribaldo remuait la tête, visiblement ému par ce qu'il découvrait et entendait. Régnier continuait à suivre le fil de sa pensée, de plus en plus horrifié par ce qu'il avançait.

« Cela voudrait dire qu'on l'a frappé à sa table ou debout ici même où nous nous trouvons... Puis allongé en sa couchette, pour ensuite être placé derechef à son travail. »

Les deux hommes se regardèrent, indécis quant aux conséquences de ce qu'ils venaient de réaliser. Ribaldo souleva son petit bonnet de feutre et se gratta le crâne dans un mouvement de plus en plus frénétique.

« Mais quel intérêt y a-t-il à mouvoir un corps de ci de là ? Ce ne peut être que labeur de fou ou de démon... »

— Ou d'un monstre sans scrupule, pensa Régnier en son for intérieur.

### *Canal d'Otrante, après-midi du 28 septembre*

Les traits tirés, le valet tentait de boire un peu de vin allongé. Il était assis sur un lit qu'on lui avait ménagé dans un coin de la salle commune, protégé des regards par des pans de toile. Il n'avait rien avalé depuis le matin, visiblement bouleversé par la découverte. De plus, probablement en réaction au choc nerveux, il souffrait d'une affection aux intestins qui ne lui laissait pas de repos, le faisant se tordre régulièrement de douleur. Lui qui n'aimait pas rester sans rien faire devait s'abandonner à d'autres.

Le *patronus* s'annonça de derrière la toile, souhaitant s'entretenir avec lui. Ignorant le garde, de faction pour éviter que des curieux ne viennent écouter, Ribaldo entra dans la

petite cabine, chichement illuminée par une modeste lampe posée sur un tabouret aux pieds du malade.

« Désolé de te troubler, mais il te faut m'aider à y voir plus clair. »

Ugolino eut une toux sifflante, grimaçant à chaque soubresaut, en se tenant le ventre. Il remonta ensuite la couverture sur sa poitrine. Le commandant s'assit au bout du lit, en faisant attention de ne pas écraser les jambes du vieil homme.

« Il m'importe fort de vous aider, maître, bien sûr. Si cela peut dévoiler qui a fait ce... cette... cette horreur ! »

Ribaldo posa une main compatissante sur le valet.

« Calme, l'ami. De prime, je dois apprendre si ton employeur avait des ennemis, ou s'il craignait aucun.

— Cela m'étonnerait. C'était un honnête et franc marchand. Il ne parlait pas mal et se consacrait avant tout à ses affaires.

— Il n'aurait pas, même involontairement, attiré sur lui la haine d'un concurrent ou d'un ancien associé ?

— Pas à ma connaissance.

— Et sais-tu si ses familiers auraient pu avoir des ennemis qui s'en seraient pris à lui, pour venger frère ou cousin ? »

Ugolino leva les yeux, cherchant dans sa mémoire quelques secondes, puis fit claquer sa langue avant d'arborer un visage interrogatif.

« Aucune idée. »

Le *patronus* réfléchit un instant, le front barré. Il lui fallait aborder un sujet qui lui déplaisait.

« Sais-tu si maître Embriaco avait des liens avec Jacomo Platealonga, Lafranco Rustico ou Oberto Pedegola ?

— Il faudrait peut-être regarder ses comptes. Je ne me souviens pas qu'il les ait jamais rencontrés. Mais je ne connais pas tous les négociants avec lesquels il traite, ou je peux en oublier. Je n'ai pas usage d'espionner...

— Attitude fort honorable ! Mais repense à ces trois noms tranquillement. Cela pourrait être fort important. »

Le *patronus* joignit les mains dans un geste un peu solennel.

« Narre-moi en détail la veillée d’hier, depuis l’ultime fois où tu as vu ton maître vif jusqu’à ce que le jeune François ouvre la porte. »

Le valet renifla avec un sifflement et, cherchant à s’éclaircir la voix, se mit à tousser doucement. Il déglutit bruyamment.

« J’ai porté son souper à maître Embriaco en fin d’après-midi, comme d’habitude. Aux cuisines, les matelots faisaient goûter moult sortes de mets à Yazid. Chemin revenant, je n’ai pas pris garde si quelqu’un se trouvait dans le couloir. Maître Embriaco se reposait et m’a dit de poser les plats sur la table puis de revenir plus tard débarrasser.

— Il t’a semblé troublé, fatigué, inquiet ? »

Le valet écarquilla de grands yeux.

« Difficile de répondre. Je ne me souviens de rien d’étrange. Je fais ça chaque journée, je ne pourrai guère vous en décrire une précisément. Elles ne sont que répétition des précédentes.

— D’accord, et après ?

— Quand je suis revenu, il passait une cotte propre. Voilà qui m’a surpris, étant donné qu’il ne se changeait usuellement qu’au matin. Mais ça lui arrivait de mettre une nouvelle tenue pour la veillée. J’allais pour l’aider, mais il a refusé et m’a demandé de l’éveiller dès l’aube. Je suis alors sorti, il a verrouillé derrière moi et je suis allé frotter les écuelles que j’ai rendues à Gandulfo. Après avoir fait un petit tour et pris le frais sur le pont, je suis redescendu prendre repos dans le couloir. C’est là que Yazid m’a trouvé peu après. Comme il avait aussi achevé ses tâches, nous avons fait rouler les dés. Jusqu’à l’arrivée du soldat et du jeune François, avec qui nous avons ouvert la porte.

— C’est un bruit qui vous a surpris, c’est bien ça ? »

Ugolino hocha la tête en silence et sembla ne reprendre qu'à contrecœur.

« Yazid et le sergent faisant sa ronde se groignaient. C'est ce soudard qui avait sorti son poignard voilà peu.. ».

Ribaldo écarta d'un geste cet élément qu'il jugeait sans intérêt.

« C'était quelle sorte de bruit ?

— Comme gémissement mêlé de grognement, mais très faible, suivi d'un son comme deux pièces de bois qui se heurtent. C'était peut-être la charpente du navire, je ne suis plus vraiment sûr. Mais il m'a bien semblé alors que ça sortait de la chambre du maître... »

Ugolino toussa et émit quelques pets, l'air misérable. Ribaldo se releva péniblement, appuyant la main sur ses genoux pour s'aider. Il fit craquer son dos en grimaçant. S'avancant vers le vieux valet, il lui donna quelques tapes amicales sur l'épaule. Puis le *patronus* souleva le pan de toile et sortit de la petite loge. Il s'arrêta un instant, repassant dans sa tête différentes hypothèses. Ce faisant, il regardait sans vraiment les voir les poussières voletant dans les rais de lumière tombant par l'ouverture de la trappe qui menait au pont supérieur. Il fallait qu'il aille donner quelques ordres à Gandulfo, pour que le valet mange des mêmes plats que lui. La subite maladie du serviteur lui paraissait suspecte. Il comptait bien faire en sorte qu'il n'y ait pas un mort par poison en plus d'un poignardé à son bord.

### *Côte ionienne, après-midi du 29 septembre*

Le petit groupe de pèlerins s'était pelotonné, assis à même le plancher auprès de son pasteur, Aubelet. La mer était grosse et un vent bon plein soufflant par rafales rendait le travail des marins difficile sous les averses de pluie. La pénombre régnait au niveau du pont des passagers car il avait été demandé de réduire le nombre des éclairages

pour éviter les incendies. Ballottés en tous sens par la frénésie des vagues qui secouaient le *Falconus*, les voyageurs s'agglutinaient, inquiets, autour de leur prêtre. La lumière de la lampe accrochée derrière sa tête accentuait l'ambiance surréaliste de la scène, lui faisant une sorte d'auréole. La violence des heurts malmenant le navire l'obligeait à se tenir d'une main à une des poutres, apportant un peu de matérialité à sa présence.

Aubelet avait profité des événements récents pour inciter les pèlerins à réfléchir à leur sort après la prière de l'après-midi. Plusieurs d'entre eux avaient émis des remarques agressives vis-à-vis du marchand et de sa morgue les jours précédents. Certains l'avaient envié, admirant ses belles tenues et son train de vie confortable. Et Dieu l'avait rappelé à lui sans crier gare, sans qu'il n'ait le temps de s'y préparer, ni de mettre de l'ordre dans ses affaires. Tout cela était propice à l'introspection, selon le clerc.

« Mémorez-vous que vous aussi, quelque splendide soit votre atour, vous devrez genouiller devant plus superbe que vous. Quelle que soit votre opulence, vous serez dépouillés de vos fripes devant Celui qui détient la seule vraie richesse. »

Gringoire, croyant que ces remarques s'adressaient à lui, le plus fortuné du groupe, fit une grimace et pencha son buste en avant, manquant de tomber avec le mouvement du bateau. Son ton était un peu agressif lorsqu'il prit la parole.

« Adoncques il ne faut rien faire ? Se débarrasser de tout et espérer du Seigneur qu'Il nous comble de ses bienfaits ?

— Ai-je jamais dit ça ? Rappelez-vous Job. A-t-il douté de Dieu ? Riche ou humble, s'en remettre à Dieu et se reconnaître misérable pécheur est l'unique choix sensé. Faire charité comme vous, Gringoire, rapproche de Dieu, mais chaque jour se pose derechef la question de son Salut. L'exemple de ce marchand prouve que le moment du départ n'est jamais prévisible. Le Malin et ses démons sont toujours à guetter notre âme. »

Une des femmes hésita un instant, effrayée par les perspectives de cette dernière remarque.

« Vous voulez dire que c'est le prince ténébreux qui a meurtri le Génois ? Ce n'est pas Dieu qui a rappelé à lui sa créature ?

— Vu les faits, il me semble patent que l'esprit du mal y a eu quelque part... »

Un des hommes explosa alors.

« C'est pour ça que l'huis était verrouillé. Le maudit est venu le prendre et a disparu en un nuage soufré ! »

Un autre opina et surenchérit.

« Je serais pas surpris que sa richesse soit issue d'un pacte. Et le maître a rappelé son valet lorsque l'accord arrivait à terme. »

Plusieurs des pèlerins se signèrent devant toutes ces imprécations.

Aubelet tenta de ramener le calme de la main, secouant la tête d'un air désolé.

« Amis, quand je parle du mal, je pense à celui lové en nos cœurs. Celui qui nous incite à nous abandonner au péché. Ne croyez pas qu'il va jaillir comme étincelle, devant vous. Il est fort plus malicieux, félon et fourbe... »

Il fut interrompu par un brusque mouvement de roulis, qu'accompagna un sinistre grincement répercuté dans toute la structure et, déséquilibré, il manqua de tomber. Cherchant à recouvrer son aplomb, il assura sa prise sur la pièce de bois. Déconcentré par l'incident, il eut besoin de quelques instants pour retrouver le fil de ses idées. Profitant de ce silence, ses fidèles continuaient sur leur lancée.

« Au final, ce n'est que justice que marchands soient frappés. Ce ne sont certes pas bons chrétiens, je l'ai toujours su.

— D'ailleurs, le fameux invité mystérieux sur le bateau, il n'est guère besoin de se fossoyer la tête bien longtemps pour trouver qui c'est, moi je dis... »

Le dernier interlocuteur se signa, inclinant du chef cérémonieusement pour assurer l'auditoire de son absolue certitude sur le sujet. Les quelques pèlerins à ses côtés l'imitèrent, inquiets à l'évocation de la possibilité d'une présence démoniaque parmi eux.

Aubelet comprit que les esprits risquaient de s'échauffer et qu'il devait ramener un peu de calme. Il était toujours désolé que ses paroissiens ne saisissent pas bien ses sermons. Lui était persuadé que le diable présent à bord se trouvait au sein de chacun d'entre eux. Peut-être était-il plus actif chez un des passagers et l'avait-il poussé à commettre ce meurtre. Mais blâmer la défaillance de l'autre n'était pas la meilleure voie pour le Salut. Seule la prière pouvait les aider. C'était cela qu'il s'efforçait de leur faire comprendre, sans grand résultat.

« Calmez-vous. Ne prêtez foi à de telles sornettes, cela n'avance à rien. »

Prenant le risque de lâcher la main, il écarta un peu les jambes pour s'assurer de son maintien. Puis se mit en position d'orant.

« Prions plutôt pour notre Salut et proclamons notre foi envers le seul capable de nous sauver ! Reprenez avec moi : *Pater noster, qui es in caelis...* »

La foule reprit en chœur, avec plus de conviction que de compréhension.

« *Paternes austères, couillaisses in chez lys...* »

À l'autre extrémité de la pièce, Herbelot avait assisté en silence à toute la scène depuis son lit. Il avait d'abord souri devant les erreurs fréquentes de latin faites par le prêtre, puis s'était scandalisé en son for intérieur de ses raccourcis théologiques audacieux ou frisant parfois l'hérésie, sans qu'il en ait même conscience. Mais il avait réalisé peu à peu que son confrère avait une lourde tâche à mener. Il devait sans cesse ranimer la Foi par instants vacillante, souvent désorientée, d'un groupe complètement inculte.

Bien sûr, en tant que jeune clerc issu des meilleures écoles parisiennes, Herbelot était à l'aise dans le maniement des notions les plus avancées, mais il n'était pas sûr que trouver les mots simples, aptes à toucher le cœur des gens ordinaires, de peu d'esprit, fût chose facile. Lui n'avait pas été formé à cela. Le prêtre de paroisse ne l'avait été guère plus, sans compter que sa formation pêchait manifestement en plusieurs points. En outre, il était lui-même en état de péché permanent avec cette femme à ses côtés. Et pourtant, il s'employait à ramener sans cesse dans le giron de l'Église les brebis confiées à sa garde, sans chercher à en retirer une vaine gloire. Herbelot comprit alors qu'il avait péché par orgueil vis-à-vis d'Aubelet et qu'il ne lui appartenait pas de juger ainsi si sévèrement son prochain. Tout en écoutant la prière familière s'égrener à ses oreilles, il rejoignit les fidèles peu à peu dans leur profession de foi, mêlant sa voix à la leur depuis le recoin où il s'était pelotonné.

*Côte de Corfou, 30 septembre*

Installé avec les passagers les plus importants sur la terrasse intermédiaire du château arrière, Régnier suivait la cérémonie funèbre de façon assez distraite. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la vue offerte à ses yeux. Le temps était revenu au beau et, malgré quelques nuages d'altitude, le ciel était splendide. Un vent léger venant du nord, suivant les côtes, apportait des senteurs étonnamment printanières. Le rivage qu'il apercevait au loin était majoritairement constitué de montagnes de verdure plongeant directement dans la mer. Mais le reflet blanc d'une magnifique plage, encadrant d'un trait clair une lagune ou un lac laissait deviner un endroit merveilleux.

Il aurait aimé pouvoir s'arrêter et peut-être offrir là une vraie sépulture chrétienne au marchand qu'ils s'apprêtaient à jeter par-dessus bord. Les voiles avaient été amenées, le

temps pour eux de rendre un dernier hommage à un homme passé comme une ombre dans leur vie à tous. Assassiné sauvagement au large des côtes, il ne connaîtrait pas le repos dans un cimetière consacré, mais attendrait la Résurrection dans les profondeurs marines.

Régnier réalisa qu'il n'avait pas vraiment lié connaissance avec Ansaldi Embriaco et pourtant ce qu'il en avait aperçu était suffisant pour qu'il regrettât une si courte échéance. Il avait été touché par la fougue du jeune homme lorsque ce dernier parlait de la Terre sainte et de tous les projets qu'il avait en tête. Tous ces rêves et ces espoirs étaient désormais rassemblés sous une rude étoffe de lin, en surplomb de la coque, prêts à disparaître avec le corps qui les avait créés, chéris, entretenus toutes ces années. Retournés au néant et à la poussière d'où ils étaient issus.

Chassant d'un geste imaginaire ce souffle mélancolique, Régnier se prit à espérer que le criminel serait châtié comme il se devait. Il n'était pas sûr que Ribaldo Malfigliastro saurait trouver l'assassin, occupé qu'il était déjà par la direction du navire. Il s'était proposé, mais pour l'instant, on ne lui avait rien demandé de façon claire. Cela ne lui interdisait néanmoins pas de se faire sa propre idée, de recueillir ses impressions personnelles. Le coupable allait certainement se dévoiler d'une façon ou d'une autre, passager clandestin trahissant sa présence ou voyageur laissant échapper la preuve accusatrice. Et cela pouvait tout à fait commencer par une attitude qui le dénoncerait le jour de la cérémonie à la mémoire de sa victime.

Son regard errant parmi l'assistance, il remarqua qu'il n'était pas le seul à n'être pas très assidu. Le plus évident à voir, le jeune Ernaut, semblait trépigner, sautant d'un pied sur l'autre. Il n'était pas très discret vu la masse qu'il bougeait à chaque fois, mais ne correspondait pas à ce que Régnier s'imaginait du tueur. Ayant pris conscience qu'on le regardait, l'adolescent s'appliqua à prendre une attitude aussi respectueuse et recueillie qu'il lui était possible, avec

un succès tout relatif, arrachant un sourire bien peu de circonstance au chevalier. Il se rendit compte qu'il appréciait le jeune homme, malgré sa maladresse et sa curiosité maladive. Il était toujours le premier à rendre service, à répondre à une demande d'aide. D'un autre côté, il était aussi toujours le premier partout, le nez en l'air et les yeux fureteurs. Mais lors de ses entraînements avec le soldat, il s'était révélé pugnace et combatif, ne se reposant pas sur sa force seule. Le chevalier avait toujours pensé qu'on se révélait dans l'affrontement et ce qu'il devinait du jeune Ernaut lui plaisait. Un jeune homme encore mal dégrossi mais prometteur.

Au premier rang du demi-cercle formé autour de l'officiant et du corps se trouvait Herbelot Gontoux. Régnier était un peu surpris de le voir là, aussi concentré dans la célébration, et s'effaçant devant un autre prêtre qu'il critiquait avec fréquence, parfois assez durement. Il avait pensé que ce serait le jeune clerc parisien qui allait s'occuper de la cérémonie, mais le *patronus* avait dit à Régnier qu'il avait conseillé de confier cette tâche à Aubelet. Le chevalier avait été choqué par ce qu'il avait pris pour de la vanité, ce jeune lettré ne souhaitant apparemment pas s'abaisser à faire un office pour un simple marchand, fut-il la victime d'un sauvage assassinat. Mais ce qu'il voyait là démentait sa première impression. Herbelot participait de son être à la célébration, aidant et motivant les répons de sa voix claire et juste et s'assurant que les paroles en étaient distinctes. Plus familier des cloîtres et des salles capitulaires que des scènes de combat et de meurtre, peut-être avait-il été plus bouleversé par le crime qu'il ne l'avouait.

Continuant son tour d'horizon, Régnier fut attiré par Octobono et Fulco Bota, qui discutaient à voix basse, peu concernés par ce qui se passait. Ils participaient de la main sinon du verbe aux répons et aux gestes, mais n'interrompaient pas pour autant leur conversation. Un peu plus loin, parmi les hommes qui s'étaient mis le plus en

retrait, Régnier remarqua le soldat avec lequel Ernaut s'était battu. Il était négligemment appuyé contre le mât et semblait amuser les matelots autour de lui par ses remarques, au grand dam d'un des marins qui essayait de se recueillir et tentait de les ramener à un peu plus de respect.

Revenant sur la plate-forme où les passagers les plus importants se trouvaient, il n'aperçut que le crâne de Mauro Spinola, à l'attitude sereine et mesurée, comme on pouvait l'attendre d'un politicien tel que lui. Il était d'ailleurs au premier rang, à côté du *patronus*. Alors qu'il tournait la tête, Régnier croisa le regard de Ja'fa al-Akkar, occupé lui aussi à un petit tour d'horizon. Surpris et perturbé d'avoir été pris en flagrant délit, le chevalier le salua discrètement d'un signe de tête puis tenta de reprendre une posture plus digne des obsèques. Il prit conscience que d'autres risquaient de l'imiter et de se rendre compte qu'il n'était pas vraiment en communion avec le groupe ou qu'il ne se sentait pas concerné par cette mort. Et une telle attitude compromettrait sa réputation, voire attirerait les soupçons sur son innocence, Régnier le savait d'expérience. Certaines rumeurs grossissaient d'elles-mêmes, pour n'être au final que la seule hypothèse visible, retenue et proclamée par tous, oblitérant toutes les autres et finissant par remplacer la vérité.

Il réalisa que les matelots s'étaient avancés pour faire glisser le corps du marchand depuis la planche dans les ondes aux reflets d'azur. Après une ultime bénédiction d'Aubelet, le plongeon retentit à leurs oreilles, assorti d'une colonne d'embruns éclaboussant la coque. C'était ainsi que disparaissait Ansaldi Embriaco, jeune marchand génois plein de promesses, certainement fier de sa famille. Ce n'était pas la première fois pour Régnier que le Seigneur rappelait à lui une de ses créatures, loin de là. Il ne comptait plus le nombre de personnes qu'il avait accompagnées à leur dernière demeure ou tout simplement vues mourir, de maladie ou lors des combats. Mais c'était une des premières

où il ressentait une injustice si criante. Il ne s'agissait pas d'un affrontement l'épée au poing, ce n'était pas une fièvre ni encore moins la vieillesse qui était en cause. Ce n'était pas la main de Dieu la responsable, mais le poignard d'un assassin, qui n'avait laissé aucune chance à sa victime, attaquant de dos de façon lâche. Il se fit la promesse de ne pas permettre qu'une telle ignominie demeure impunie.

### *Îles ioniennes, midi du 1er octobre*

La chaleur donnait des suées au *patronus*, assis un peu en retrait sous l'avancée du plancher sommital du gaillard d'arrière. Il s'essuyait régulièrement le front avec un mouchoir qu'il avait fini par garder de façon permanente en main. Heureusement, le vent soufflait bien et il pouvait rester le visage à l'ombre sans avoir à se démenter à lancer des ordres. Il avait envoyé chercher à boire une nouvelle fois, le vin lui glissant dans le gosier comme l'eau sur un sol desséché. Il était de plus assez ennuyé, car la fouille du navire ne donnait rien. Aucune bourse de pièces n'avait été retrouvée.

Il avait demandé aux différents marchands présents à bord de vérifier avec l'aide de l'écrivain que leurs ballots étaient intacts, les sceaux toujours en place, sans plus de succès. Mais il n'était qu'à moitié convaincu par cette vérification, estimant qu'il était irréaliste de penser que l'argent y aurait été dissimulé. Les agents des douanes de Gibelet auraient eu tôt fait de les remarquer lors des contrôles.

Alors qu'il s'éventait un peu avec son couvre-chef, il vit arriver Fulco Bota. Comme tous les matins, celui-ci lui faisait désormais un rapport sur l'état du navire. Il n'avait pour l'instant heureusement noté aucun sabotage. Il accepta volontiers la proposition du commandant de prendre un verre avec lui et ils attendirent dans le silence le retour du

marin avec la cruche. Ce fut Ganelon qui l'apporta, suivi de peu par Régnier. Celui-ci, venant certainement des ponts inférieurs plus frais, arborait une mine réjouie, encore peu éprouvé par la chaleur. Après les saluts d'usage, il s'expliqua sur sa présence.

« Je me suis permis de m'inviter, avec de quoi se rafraîchir tout en palabrant. Je voulais savoir si vous aviez avancé dans votre enquête. La fouille a-t-elle donné attrayants résultats ? »

Il s'assit sur un tabouret que Fulco lui fit passer. Ganelon s'employa alors à remplir les godets. Le simple bruit du vin frais versé rafraîchissait déjà les assoiffés. Tout en tendant son récipient, Ribaldo pinça les lèvres, la mine contrariée.

« De présent, rien de neuf. Pas de pièce, pas de passager clandestin. Rien ! »

Fulco inclina la tête, grimaçant pour marquer son désaccord.

« Avec votre accord, maître Malfigliastro, nous avons tout de même pu vérifier une possibilité : il y a peu de chance que quelqu'un soit monté à bord lors de la relâche à Otrante. »

Régnier avala rapidement la gorgée qu'il venait de prendre.

« Comment pouvez-vous l'assurer ? »

— Aucune trace, à nul endroit. Pas de vivres qui disparaissent, pas de seau d'aisance dissimulé... À moins qu'il n'ait complices à bord, je ne vois comment un homme pourrait rester tapi ainsi plusieurs jours durant, presque semaine entière. »

Ribaldo remua la tête pour acquiescer.

« Nous croyons donc que le larron est redescendu, s'il est jamais monté à bord. »

Le chevalier plissa les yeux et regarda malicieusement le *patronus*.

« Cela peut aussi indiquer qu'il n'a jamais quitté le *Falconus* ! »

Ribaldo opina de la tête, d'un air las, presque désolé.

« Certes oui. D'où la fouille des bagages de tous les passagers. Mais sans résultat à ce point. »

Fulco finit d'avaler la dernière goutte de vin et reposa son gobelet au sol, sous son tabouret.

« Certains croient qu'il faudrait vérifier du côté de ses contacts de négoce, ou de ses concurrents. »

Ribaldo fronça les sourcils et avança le menton, relevant les poils de sa barbe.

« Que voulez-vous dire ?

— Que, comme moult marchands, il a pu avoir ennemis par les affaires qu'il faisait. Ce n'est secret pour personne que certaines denrées voyagent alors qu'elles sont interdites. Livrées en des lieux défendus... »

Le *patronus* redressa le buste, l'air apparemment contrarié.

« Cela m'ébahirait fort de maître Embriaco qu'il ait jamais trafiqué dans semblable malhonnêteté. Jamais il n'a laissé échapper la moindre allusion à cela devant moi, et toutes ses balles à mon bord ne contiennent qu'honnêtes marchandises, selon les saints préceptes de l'Église. »

Fulco opina de la tête, mais n'avait pas l'air convaincu. Régnier renchérit.

« Je serais de même fort surpris qu'il ait fourni des armes aux infidèles. Car c'est bien de cela que nous devisons, non ? Certes, il avait grandes ambitions, mais manifestait un réel désir de participer à la Guerre sainte. »

Fulco le regarda un peu de travers, l'air mauvais.

« Voilà beau discours par-devant de moult trafiquants. »

Un regard courroucé de Ribaldo l'empêcha de développer son idée. Il accusa le coup puis, se levant brusquement, les salua d'un rapide signe de tête, prétextant quelques tâches urgentes à surveiller. Sans demander son reste, il dévala l'escalier de descente. Régnier demeura quelques minutes silencieux, à regarder le fond de son gobelet dans lequel il faisait tourner le vin. Il finit par

l'avaler d'une lampée. Puis il fixa le commandant droit dans les yeux et adopta d'une voix faible.

« Il parle de raison. Vous ne pouvez omettre le fait que nombre de négociants font du trafic. Cela me répugne de l'avouer, mais il est possible que ce meurtre ait servi l'intérêt des royaumes latins de Terre sainte. »

Ribaldo Malfigliastro ne répondit pas, regardant le sol le visage fermé. Il releva la tête et fixa le chevalier d'un air où perçaient l'inquiétude et la colère mêlées, la mâchoire contractée. Il n'ajouta pas un mot quand Régnier le salua pour prendre congé.

### *Îles ioniennes, soir du 2 octobre*

Yazid avait réussi à convaincre Ugolino de se joindre à la veillée des marins sur le pont supérieur. Profitant du peu de lumière qui restait avant que le soleil ne se cache tout à fait, ils s'étaient regroupés pour quelques festivités comme habituellement. Le vieux valet se sentait beaucoup mieux depuis quelques jours et il s'estimait d'attaque pour une soirée un peu animée. La mer était belle, et si le vent n'était guère puissant, il avait permis d'avancer sans avoir à trop se fatiguer. Les hommes étaient donc de joyeuse humeur, volubiles et pressés de prendre du bon temps.

Un des matelots les plus âgés venait de leur raconter une histoire qu'il tenait lui-même de marins byzantins. Cela parlait d'un formidable navigateur écumeur de ces mers à l'époque de la légendaire Troie. Pourchassé par des démons, il ne rentra pas avant plusieurs années chez lui, obligé de recourir à des trésors de ruse et d'imagination pour se sortir de situations plus périlleuses les unes que les autres. Sa demeure se trouvait d'ailleurs au sein des îles qu'ils abordaient, ce chapelet de terres qu'ils allaient parcourir jusqu'à leur prochaine escale, Rhodes.

Le jeune esclave de Sawirus comptait parmi les plus bruyants et les plus enjoués. Ayant eu le temps de se familiariser avec les chansons, il hurlait à plein gosier avec ses compagnons, le cou tendu comme un loup une nuit de pleine lune. Il avait du reste rapidement acquis une réputation de joyeux drille, surnommé Franc-Godet par les marins, en raison de sa vivacité à faire son affaire à tout récipient rempli de vin qu'on lui présentait. Il trouvait dans l'alcool l'oubli de sa condition à défaut du réconfort qu'il recherchait. Mais grâce à Ugolino, qui le traitait presque comme un fils, c'était la première fois qu'il avait l'impression d'appartenir à un groupe et qu'il n'était pas rejeté parce qu'il était un esclave païen. Il ne savait même plus ce que cela signifiait d'être musulman, depuis le temps qu'il voyageait et vivait en territoire chrétien. En tout cas, l'abstinence des boissons alcoolisées ne faisait pas partie des préceptes auxquels il était toujours fidèle.

Les hommes réclamèrent à cor et à cri qu'il leur refasse le spectacle dont il les avait honorés la veille du départ d'Otrante. Ce soir-là, il avait tellement bu qu'il s'était lancé dans une variante toute personnelle, chantée et mimée, du récit de l'amulette. Il l'avait entendu raconté quelques fois par des membres de sa famille et de son village alors qu'il était tout jeune, avant qu'il ne soit capturé. Il en avait fait une version beaucoup plus ambitieuse, dans laquelle le propriétaire du bijou ne vendait plus contre un dinar la protection contre les éléments, mais demandait à chacun de lui rendre un service ou de lui exaucer un vœu.

Devant l'insistance de ses camarades, Yazid se leva de façon théâtrale et salua son public. Puis, bondissant sur un tonneau posé à côté du groupe, il commença à déclamer ce qui aurait pu être de la poésie s'il ne prenait pas tant de liberté avec les rimes. Mais il y ajoutait des gestes si bien trouvés et exécutés avec une telle conviction que les spectateurs étaient sous le charme. D'ailleurs, l'interprétation de ce soir-là était encore plus animée que

la fois précédente. Yazid s'enhardissait dans les acrobaties et les inventions verbales : il grimpait après les haubans comme un singe, caracolait dans les cordages, s'élançait par-dessus les coffres de matériel, se dissimulait dans le canot. Les hommes riaient de bon cœur et encourageaient même le garçon à accomplir divers exploits, aussi inutiles que dangereux, étant donné l'alcool qu'il avalait à grands traits à chaque fois qu'il passait auprès d'eux. Mais le résultat était là : aucun des matelots présents n'avait vu de spectacle aussi drôle depuis des années.

Sawirus de Ramathes et Régnier assistaient à toute la scène, confortablement assis un peu en retrait sur le gaillard d'avant. Un besoin naturel les avait menés l'un après l'autre aux latrines, provoquant une envie ultérieure d'aller admirer le ciel nocturne depuis la passerelle supérieure. Régnier s'était installé en premier, dangereusement allongé sur le plat-bord de la balustrade de proue. La voix amicale l'avait tiré de ses rêveries. Mais ils avaient vite arrêté de discuter : intrigués par l'agitation en contrebas, ils avaient été attirés vers le pont principal. Et là, ils avaient ri de bon cœur devant les pitreries du jeune homme qui leur révélait des aptitudes qu'ils n'auraient pas soupçonnées. Alors que Yazid s'était finalement assis pour trinquer à sa santé avec ses compagnons de boisson, Régnier se tourna vers Sawirus qui, accoudé au comptoir, continuait à regarder le garçon, l'air ravi.

« Eh bien, maître Sawirus, vous nous aviez celé que vous aviez si talenté valet ! Il devrait faire jongleur <sup>1</sup> ! »

Le vieil homme avait encore les yeux humides des larmes de rire suite au spectacle. Il s'efforçait de les essuyer avec un coin de manche.

« En fait, j'ignorais jusqu'à ce soir que la bouffonnerie lui servait si bien.

— Bien étrange que cela ! Jamais aucun doute ?

---

1. Le terme désigne alors les amuseurs de façon générique.

— Non pas. Il est d'usage très modeste, toujours un peu en retrait. On dirait qu'il a découvert là une vraie voie... »

Le vieux marchand continuait à pouffer silencieusement, tressautant régulièrement de rire en repensant aux facéties de son domestique. Régnier enchaîna.

« Avec pareil don, il pourrait sans problème trouver un protecteur qui l'habillerait et le nourrirait.

— Vous avez raison, il me faudra penser à cela, bien qu'il ne s'agisse guère de ce que j'envisageais jusqu'alors. »

Régnier était étonné devant l'indulgence dont faisait preuve le marchand pour son valet. Il l'étudia attentivement tandis que Sawirus continuait à s'essuyer les yeux et à ressasser les plaisanteries. Puis Régnier leva les yeux au ciel et sourit pour lui-même. Il était habitué depuis trop longtemps à se méfier des gens et ne pouvait s'empêcher de chercher une raison cynique à tout cela : un esclave acrobate valait certainement plus cher qu'un simple serviteur. Mais il essaya de chasser cette pensée peu amène pour le vieil homme qui aurait été alors un monstre de duplicité, vu la franche réaction qu'il semblait manifester.

Le chevalier reporta son attention sur le groupe de fêtards, et vit, moins agité que les autres, le profil éclairé par une des lampes à huile, Ugolino, un peu perdu au milieu de cette agitation. Il se joignait parfois aux manifestations bruyantes, mais son intérêt retombait quasi immédiatement. Le sourire de circonstance qu'il affichait à chaque fois qu'on s'adressait à lui ou qu'il trinquait ne restait jamais très longtemps sur son visage.

Régnier se demanda à quoi le vieux valet pouvait bien penser. Alors qu'il n'avait pour seul but que de servir au mieux, il se trouvait désormais sans protecteur, laissé à lui-même. Et comme il s'agissait du voyage aller d'Ansaldi Embriaco, il devait se sentir abandonné, condamné à se perdre à l'autre bout du monde. Il fallait aborder la question avec le *patronus*, afin que le pauvre homme ne finisse pas

avec les indigents. Au pire, Régnier pourrait le prendre à son service quelque temps. Ganelon ne verrait certainement pas d'un mauvais œil d'avoir un peu d'aide. Et cela ferait toujours plus sérieux d'avoir plusieurs domestiques dans son hôtel.



# Chapitre 7

## *Îles ioniennes, matin du 3 octobre*

Du poing, Régnier frappa plusieurs coups sur la porte. C'était la première fois qu'il venait dans la cabine du *patronus*. Ce dernier l'avait fait demander tôt le matin, alors que les hommes remettaient à peine le navire en route. Ayant obtenu l'autorisation d'entrer, il poussa le battant et enjamba l'huissierie basse pour pénétrer dans la pièce. Bien que pas très large, elle semblait très luxueuse par rapport aux conditions de voyage des autres passagers. Des volets obturaient en partie deux ouvertures, donnant sur le côté et l'arrière du *Falconus*. Cela apportait une lumière agréable et une odeur de fraîcheur qui tranchait singulièrement avec le mélange empuanti du pont passager.

Une table était disposée devant la couche, servant de siège, et il y avait des placards sur tout un pan de mur. Sur une étagère étaient posés divers documents et une petite écritoire fatiguée. Les cloisons étaient décorées de motifs géométriques ocre, jaune et rouge, et plusieurs icônes byzantines de saints guerriers avaient été fixées au-dessus du lit. Ribaldo Malfigliastro finissait d'attacher une ceinture qu'il avait apparemment extraite d'un coffre encore ouvert posé non loin de la porte. Il invita de la main Régnier à s'asseoir à table tandis que lui-même faisait le tour pour

prendre place sur sa couchette. Il empoigna ensuite le pichet et leur servit à tous deux un verre. Agissant comme à contrecœur, il semblait vouloir prendre son temps avant de parler. Le chevalier attendit patiemment, souriant de façon amicale tout en buvant son vin. Ribaldo jouait avec son gobelet, le posant et le reprenant tout en le fixant comme s'il cherchait à y trouver une explication de ce qui se passait à bord. S'éclaircissant la voix, il inspira bruyamment et expliqua enfin ce qu'il avait en tête.

« Merci de vous être dérangé si tôt. J'ai fort pensé, il serait profitable que quelqu'un de moins affairé que moi pourchasse le coupable. Comme vous me l'avez amiablement proposé... »

Régnier sourit en silence, marquant ainsi son acquiescement sans interrompre le *patronus*.

« Mon seul souci, c'est que je suis persuadé que tout cela est lié à la *Compagna* et à notre ville. Et vous y êtes étranger... ».

Régnier ouvrit la bouche pour intervenir, mais il en fut dissuadé par un geste de la main du commandant.

« Mais... cela peut aussi faire avantage. Vous aurez regard neuf et ne serez pas soumis aux mêmes pressions qu'un Génois. Vous avez donc toute mon autorité pour pister, interroger, fouiller... Sur le *Falconus*, vous ne devrez compte qu'à moi. Si vous êtes d'accord, j'en ferai annonce dans la matinée. »

Régnier hochait déjà la tête avant d'accepter de vive voix.

« Je serais très heureux de vous aider. Cette meurtre me révolte. J'avais eu quelques bavardages avec maître Embriaco et je ne m'explique pas tel geste de haine à son encontre.

— Je crains que l'histoire ne soit fort embrouillée. Un meurtrier s'en prend depuis plusieurs mois à des notables. D'abord Lafranco Rustico, dont le corps a été planté de moult coups de couteau dans une venelle près la cathédrale. Ça a continué avec Jacomo Platealonga, repêché dans le port,

à demi dévoré par poissons et crabes. Son vêtement aurait également été percé d'un poignard. Et à peine trois semaines avant notre départ, Oberto Pedegola a été retrouvé par son valet, gisant dans une mare de sang en son arrière-cour. Je ne saurais l'éclaircir, mais je me tiens sûr qu'Ansaldi Embriaco a été occis aux mêmes motifs que ces trois hommes. Et je ne suis pas seul. »

Le chevalier fixait Malfigliastro sans laisser paraître ses pensées. Faisant claquer sa langue sur ses dents, on aurait cru qu'il cherchait la faille dans ce qu'il entendait. Ce n'est qu'après un long silence, pesant pour le *patronus*, qu'il se décida enfin à ouvrir la bouche de nouveau.

« Qui partage cet avis ?

— Mauro Spinola lui-même ! C'est pour ça qu'il est à bord. Il ne l'a pas reconnu, bien sûr, mais je suis certain qu'il piste le ou les meurtriers. Il ne l'avouera jamais, en intriguant qu'il est, peu désireux de se faire voler ses succès. Mais je m'en souviens fort bien qu'il a laissé entendre que cette série de meurtres allait s'arrêter. Nous devisions de choses et d'autres lorsqu'il s'est plus ou moins dévoilé, peu avant notre escale à Messine. Mais impossible d'en savoir plus.

— Quel intérêt trouve-t-il à cela ?

— Il a pu se voir confier une mission de la part des consuls. On le sait diplomate et soldat, vétéran, qui voyage depuis longtemps. Son jugement est sûr. »

Régnier réfléchit quelques instants. Il redoutait d'avoir à affronter un homme tel que Spinola. Il ne pouvait pas le questionner avant d'avoir lui-même amassé quelques informations, sinon il n'obtiendrait rien de sa part.

« Connaissez-vous un lien entre les quatre victimes ?

— Non. J'ai interrogé le valet, en vain. »

Régnier se redressa et fit le gros dos pour se décontracter tout en cherchant à y voir clair. Il lui fallait garder à l'esprit que le *patronus* lui-même pouvait être impliqué ou avoir des

intérêts à défendre dans l'histoire, à commencer par les siens propres.

« Je ne peux également négliger ce qu'a évoqué le maître charpentier lundi dernier. Il me semble incroyable que maître Embriaco ait pu s'adonner à un quelconque trafic. Mais je ne peux écarter l'idée sans preuve. Vous avez eu furieuse réaction l'autre jour à cette mention, pouvez-vous vous en ouvrir à moi ? »

Le *patronus* continuait à jouer avec son gobelet, désormais vide, et picorait dans un plat de raisin sec tout en parlant.

« Ansaldi appartenait à une famille qui a perdu grand nombre des siens lors des guerres contre les infidèles. Il pouvait bien sûr être une brebis galeuse, mais, comme vous, j'ai peine à le croire. Plus jeune, j'ai ferrailé aux côtés de sa parentèle. Je ne peux accepter l'idée que l'un des leurs ait pu ainsi trahir.

— Je vois. Connaissez-vous la réputation des trois autres ?

— Non, aucunement. »

Régnier se frottait le menton d'une main nerveuse, commençant à échafauder des hypothèses et à établir un plan d'attaque. Il ne saurait résoudre l'affaire sans quelques appuis solides. Mais il savait où les trouver.

« Fort bien. Je vous informerai de mes avancées quand la vue se sera éclaircie.

— Veuillez simplement à ne pas fâcher maître Spinola. Bien qu'à bord il soit sous mon autorité, on ne peut la lui imposer. »

Ils se levèrent presque en même temps et se serrèrent la main vigoureusement. Régnier sourit avec chaleur.

« Soyez assuré que je ne vais pas quérir les ennuis. S'il détient effectivement quelques clefs pour notre affaire, je m'efforcerai de collaborer plutôt que batailler. »

*Îles ioniennes, Fin de matinée du 3 octobre*

Le clerc que Régnier cherchait déambulait tranquillement, tout en haut du gaillard d'arrière, le regard perdu dans le vague. Les yeux mi clos, il se récitait apparemment des passages d'un texte. Régnier s'annonça en l'interpellant depuis une bonne distance, afin de ne pas se montrer importun. Herbelot se retourna lentement, les pointes de sa moustache se relevant en même temps que les commissures de ses lèvres.

« Le bonjour, messire d'Eaucourt.

— Je n'interromps pas quelque oraison, j'ose croire ? »

Herbelot se prit à rire, ce qui le faisait tressauter de façon assez comique. Son air ravi n'était pas moins gourmand que lorsqu'il dévorait une friandise.

« Le père prieur serait assez amusé d'une telle question.

— Que voulez-vous dire ? »

Le jeune clerc adopta un visage de conspirateur sans se départir de son sourire.

« Voilà, je vous dévoile tout : je suis grand amateur de textes à caractère... pour le moins profane. »

Ce disant, il adopta un masque légèrement contrit, largement contredit par l'étincelle dans son regard. Puis il montra l'immensité maritime derrière eux et les côtes qu'ils apercevaient.

« Je me remémorais quelques vers du roman d'Alexandre, lorsqu'il affronte Porus. Je trouvais le lieu bien choisi... Je dois avouer être friand de la matière de Rome<sup>1</sup>. Vous aimeriez en ouïr quelques strophes ?

— J'en aurais été fort aise, mais je vous cherchais à dessein, mon ami. J'aurais emploi pour vos talents. Je vous sais homme de rigueur et ennemi acharné du Malin. »

Le clerc se frotta la moustache et la barbe, ravi de ces compliments.

---

1. Avec la matière de Bretagne et celle de France, cela constituait le socle de la littérature courtoise du XII<sup>e</sup> siècle.

« Vous m'intriguez !

— Le *patronus* m'a confié délicate mission : dévoiler la main qui a tenu le poignard meurtrier. Et j'aurai fort à faire, d'où mon besoin d'un compagnon de confiance, aussi révolté que moi à l'idée du crime impuni. »

Ébahi de cette franchise, et flatté de cette confiance, Herbelot prit une profonde inspiration et secoua la tête énergiquement en guise d'accord, de façon enthousiaste.

« Ce serait grande joie d'apporter mon aide. Je suis honoré que vous ayez pensé à moi. Mais je dois avouer qu'il ne m'est pas commun de pister ainsi les criminels.

— Moi non plus, ce n'est pas mon habitude. Mais je crois que nous aurons surtout besoin de bonne volonté. En outre, vous avez habitude de penser, d'échafauder habiles hypothèses et de raisonner avec méthode. »

Le jeune clerc se rengorgea devant tant de qualificatifs élogieux qu'il appréciait de voir appliqués à sa personne par un autre que lui. Il allait remercier de façon tout à fait courtoise lorsqu'une voix familière se manifesta derrière eux.

« Grand pardon de vous interrompre, messires, mais moi aussi je pourrais m'avérer utile. »

Ils se retournèrent à l'unisson et découvrirent Ernaut, les mains sur les hanches, le sourire aux lèvres et le regard plein d'espoir. Et si Régnier fut amusé par cette vision, il n'en fut pas de même pour Herbelot qui se renfrogna immédiatement, mécontent d'avoir été coupé dans son élan. Il lança un œil noir à l'adolescent.

« Pour ta gouverne, garçon, apprends qu'il n'est pas correct de s'immiscer de pareille façon dans une conversation. Je ne doute que chez toi cela puisse se concevoir, mais pas avec un clerc de la chancellerie de l'archevêque de Tyr ou un chevalier du roi Baudoin. »

Ernaut ne se laissa pas démonter par la rebuffade.

« Soyez assuré que les miens parents m'ont enseigné que cela ne se faisait pas. Mais il me semblait important de me

signaler à vous, même au prix d'une impolitesse. Il en va tout de même du meurtre d'un homme. »

La réponse arracha un sourire à Régnier, vite effacé, au cas où Herbelot l'aurait regardé. Il s'efforça de prendre un air sérieux et autoritaire lorsqu'il répondit.

« À quel titre pourrais-tu être utile ? J'ai déjà valet... »

— Il a un travail, ce me semble : vous servir. Moi c'est en tant qu'homme libre que je m'offre. Vous êtes tous deux notables de premier plan, on a tendance à se comporter différemment en votre présence. Moi, je ne suis pas grand-chose, alors je peux plus facilement guetter les gens... »

Herbelot leva les yeux au ciel, abasourdi de l'innocence du garçon qui pensait passer inaperçu malgré sa taille gigantesque. Le chevalier, lui, prit le temps de réfléchir à ces arguments. Le jeune homme n'avait pas totalement tort. Et il avait su habilement glisser un compliment à leur intention, innocemment ou à dessein. Dans les deux hypothèses, cela faisait preuve d'une plus grande finesse que ce qu'on aurait pu attendre de lui à première vue. Décidément, il l'appréciait de plus en plus.

Il lança un regard interrogateur vers Herbelot. Ce dernier comprit immédiatement les idées du chevalier et lui répondit par un air aussi ébahi que contrarié. Ne faisant pas cas, Régnier se tourna vers Ernaut.

« De fait, tu pourrais nous être utile à l'occasion. Je te le ferai savoir par Ganelon. D'ici là, n'hésite pas à laisser traîner tes yeux et tes oreilles. Et avise-moi si tu notes quoi que ce soit qui te semble étrange ou digne d'intérêt. »

Ernaut commençait déjà à trépigner sur place, prêt à se ruer en contrebas pour s'atteler à sa mission. Régnier le stoppa d'un geste.

« Néanmoins, sois attentionné et discret. Celui qui a tué peut recommencer et je n'ai guère envie de te retrouver une lame dans le dos. »

Ernaut salua très respectueusement et bondit littéralement jusqu'à la trappe de descente dans laquelle il

se laissa tomber. Il avait à peine disparu que le clerc adressa un regard dépité à Régnier.

« Je ne vois guère l'intérêt de s'adjoindre tel benêt, vilain sans éducation. »

Régnier prit un air très sérieux, ne se donnant même pas la peine de relever les insultes émises par son compagnon.

« Vous savez, mon ami, il n'y a guère de personnes à bord que je pense exclure dès ce jour de la liste des coupables possibles. Ce garçon en est. Bien que nécessitant un guide, il est plein de bonne volonté. Alors je préfère l'avoir à mes côtés. »

Le clerc ne répondit pas, réalisant que ce chevalier faisait preuve une nouvelle fois d'une finesse d'analyse qu'il n'aurait pas soupçonnée. Et à sa grande honte, il comprit que lui-même n'avait pas poussé sa réflexion aussi loin, malgré ses prétentions intellectuelles. Il battit intérieurement sa coulpe, contrarié qu'une fois encore il ait cédé au premier et au plus insidieux des péchés, l'orgueil.

### *Îles ioniennes, après-midi du 3 octobre*

Herbelot s'était assis au fond du lit, pour laisser un peu de place à Régnier. Ils avaient sorti toutes les archives d'Ansaldi et les parcouraient avec la plus grande attention. Lettres, relevés de change, contrats, listes de prix, ils vérifiaient chacune des pièces que le marchand avait conservées. Le clerc posa une nouvelle feuille sur la pile des documents qui avaient été épluchés. Il en restait encore un bon nombre, mais jusqu'à présent ils n'avaient rien trouvé de concluant. Les marchandises étaient toujours tout à fait légales et autorisées. Les rares fois où Embriaco avait commercé du fer, du bois ou des armes, c'était à destination des royaumes latins.

Régnier soupira et posa à son tour un papier. Il lança un regard vers Herbelot. Il n'était pas vraiment homme

d'archives et cette tâche fastidieuse lui pesait. Même s'il la savait nécessaire. Herbelot sentit son désappointement et se désintéressa un instant de sa pile pour celle de son compagnon.

« Quelque chose de louche chez vous ?

— Non, rien. Achat, vente, accords de négoce, uniquement paperasse sans grand intérêt.

— J'ai peut-être trouvé quelque chose d'intéressant. »

Régnier leva un sourcil circonspect. Le clerc hochait la tête en dénégation.

« Oh, rien de bien notable, mais qui éclaire l'affaire différemment : maître Embriaco était fort pieux, ce qui me rassure pour son âme.

— D'où le tenez-vous ?

— Quelques lettres, où il demandait à des contacts de faire des ventes dont les bénéfices furent versés à des œuvres charitables. Il opérait avec grande discrétion, mais il a donné belle somme, en particulier à l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. Rien que sur les feuillets que j'ai ici, j'en arrive à un total de presque 50 livres, ce n'est pas rien. »

Le chevalier tendit la main pour examiner les quelques pages que lui remit Herbelot. Comptant rapidement sur ses doigts, il en arriva à la même conclusion que le clerc.

« C'est étonnant, personne n'a jamais évoqué ce point, même pas lui.

— Regardez, il indiquait chaque fois à ses agents de ne pas en parler. Ici il écrit, je cite : *Veille à ce que cette somme soit bien remise, mais sans en rechercher vaine gloire*. Par ailleurs, à bord, il a toujours assisté aux offices. À Messine il me cherchait peut-être pour une question de Foi.

— Pouvez-vous m'en dévoiler plus à ce propos ?

— Il n'y a rien à en dire, une fois à sa cabine, il m'a aimablement reçu. Mais il avait pu trouver réponse auprès de personnes en ville. Il ne s'est pas étendu et je n'eus pas le front d'insister. Je dois admettre que je le regrette un peu car cela pourrait nous aider ce jour d'hui. »

Cherchant dans ses souvenirs, le regard du chevalier regardait la flamme de la lampe créer des ombres dansantes sur le mur face à lui.

« Il s'était ouvert à moi de son souhait de s'impliquer dans la défense des royaumes d'Outremer, à la mesure ses capacités. Je m'aperçois aujourd'hui que son désir était fort profond.

— Avec une telle Foi, vendre des armes ou toute marchandise défendue à nos ennemis semble impossible.

— De vrai. La vie est souvent plus variée qu'on ne le pense, mais tout cela pointe dans le même sens. »

Régnier s'appuya à la paroi et réfléchit quelques minutes. Il essayait de comprendre quelle caractéristique d'Ansaldi Embriaco avait été suffisamment insupportable à quelqu'un pour l'inciter à passer au meurtre. Il était brillant, peut-être trop. Et très incliné vers la religion, ce qui peut être un problème pour un homme de négoce. Se serait-il attiré des inimitiés par un comportement intransigeant ?

De son côté, Herbelot avait commencé à parcourir les carnets de cire du marchand, avec ses notes les plus récentes. Il plissait les yeux pour arriver à déchiffrer l'écriture, peu facile à suivre avec la faible lumière des deux lampes à huile. Sentant l'attention du chevalier tournée vers lui, il commenta ce qu'il y voyait, sans quitter du regard les tablettes.

« Il était aussi fort scrupuleux apparemment. Un vrai modèle de vertu.

— Pourquoi ?

— Il prenait note de nombreuses denrées pour d'autres, préparait des listes de fournitures pour ses contacts. D'après ces lignes, il a entreparti un beau profit réalisé sur un lot de papier avec un sien cousin, pour lequel il avait cédé quelques semaines plus tôt une balle semblable à moindre prix. Il a équilibré les revenus des deux ventes et en a réparti le fruit selon leur quantité de marchandise propre. »

Régnier eut une moue approbatrice.

« Le valet l'affirme, homme de grande loyauté. »

Herbelot leva les yeux une seconde et fit un sourire.

« Plus facile à croire avec telle preuve sous mon regard. Par contre, moult contacts ont nom génois, ce me semble. Il n'accordait guère confiance. Intègre, mais méfiant. »

Régnier posa le dernier feuillet qu'il avait à examiner et resta pensif, le regard perdu sur le tas de documents répandus sur le lit. Soudain il réalisa qu'ils n'avaient pas étudié les pièces du coffre où se trouvait l'argent. Elles devaient être d'une certaine valeur puisque le marchand avait estimé utile de les y enfermer. Il sauta à bas de la couchette et prit la lampe à huile sur l'étagère au-dessus de sa tête. Il la posa sur la table et se pencha pour tirer à lui le lourd meuble de chêne de sous le lit.

Tout en s'efforçant de trouver la bonne clé, il vérifia machinalement s'il n'y avait pas de traces indiquant qu'il eut été forcé. Sur la gauche, il aperçut quelque chose qui piqua sa curiosité. Il attrapa la lampe et l'installa au sol de façon à éclairer la face latérale du coffre. Herbelot se pencha vers lui, intrigué.

« Qu'avez-vous ? »

— Je ne sais, une étrange chose. »

Il fit glisser son doigt le long de la ferrure au bas du meuble, grattant une croûte marron. Il fronça les sourcils et examina son ongle.

« Je trouve du sang au flanc de la huche. »

Herbelot se rassit au fond du lit.

« Il n'y a rien de surprenant, il a pu s'en répandre là lors de l'assaut.

— Justement non, bien nettes en sont les traces, qui ne vont guère sous la couchette. Le sang a couru jusqu'à la porte, mais ne s'est pas avancé dextre ou senestre<sup>2</sup>. »

Il souleva le meuble et en examina la base.

« D'ailleurs, il ne s'en trouve pas dessous, seulement au flanc senestre. C'est très net. »

---

2. Droite ou gauche.

Il attira vers lui un tabouret qu'il avait amené et s'assit dessus, le menton appuyé sur la main. Il fixait le coffre de chêne et tentait de comprendre comment et surtout pourquoi du sang avait pu arriver à cet endroit, et seulement le long de cette arête. Herbelot le tira de sa contemplation.

« Vous n'avez plus goût à chercher ces documents ? »

S'apercevant qu'il s'était arrêté au milieu de sa tâche, le chevalier trouva la bonne clef et sortit les quelques feuilles rangées là. Il les examina rapidement, vite déçu par leur contenu.

« Simples reconnaissances de dette, pour beau montant, mais sans valeur pour larron. Il les aura laissées.

— Cela voudrait dire que le meurtrier<sup>3</sup> peut lire ? »

Régnier jeta de nouveau un coup d'œil à la liasse qu'il avait gardée en main, l'air dépité.

« Ou que, ne sachant pas, n'avait aucun goût pour les documents écrits. »

Presque malgré lui, ses yeux revinrent sur le coffre. Il s'était passé plusieurs choses intrigantes dans cette cabine après le meurtre. Le corps avait été bougé et ce satané coffre avait joué un rôle. Mais lequel ? La réponse à ce point précis ferait certainement germer la solution à tous ces mystères.

### *Au large du golfe de Patras, matin du 4 octobre*

Ernaut ne savait pas trop comment aborder sa mission. Il était très heureux de participer enfin pleinement à l'enquête. Bien sûr, il n'avait pas tout expliqué à son frère, craignant que celui-ci lui reproche une nouvelle fois de ne pas être raisonnable et de ne pas rester à sa place. Mais le chevalier avait cru bon de lui attribuer une tâche qu'Ernaut ne pouvait imaginer autre que stratégique. Il devait faire parler Ugolino sur son maître, comme il n'oserait certainement pas le faire en présence d'hommes d'importance. Ernaut sentait qu'il

---

3. Meurtrier.

était mis à l'épreuve et il ne voulait pas décevoir le chevalier. S'il voulait réussir dans le monde, c'était le moment de prouver qu'il en avait les capacités.

Il était donc venu voir Ugolino dans la cabine d'Ansaldi Embriaco pour l'aider à ranger les affaires du marchand génois et se proposer pour les tâches les plus fatigantes. Le vieux valet avait semblé ému par la proposition et, un moment, Ernaut eut un peu honte de ne pas être totalement franc. Mais sa bonne humeur avait vite repris le dessus et il roulait les vêtements et plaçait les effets avec enthousiasme dans les coffres, attendant de trouver l'occasion propice pour poser ses questions. Ne sachant pas comment faire avec naturel, il repoussait sans cesse l'instant, se mordant les lèvres par crainte de se dévoiler trop clairement. Voyant que la quantité d'affaires à remiser diminuait dangereusement et que le vieil homme n'avait apparemment pas l'intention de se montrer loquace, il se décida à tenter sa chance.

« Ça ne t'est pas étrange de placer ses affaires en te disant que c'est l'ultime fois ? »

Alors qu'il finissait sa phrase, Ernaut se maudit intérieurement.

« Alleluia ! Belle entrée en matière ! Et pourquoi ne pas proposer au vieux de se pendre d'emblée ? » Mais Ugolino ne sembla pas relever au premier abord. Puis sa voix, fluette, brisa le silence.

« Oc je pensais exactement la même chose. Jamais je n'aurais cru survivre à maître Embriaco, lui qui était encore en jouvence. »

En son for intérieur, Ernaut remercia Dieu et afficha un sourire de contentement coupable qu'il s'efforça de faire passer pour de la compassion dès qu'il s'en rendit compte. Ugolino continua.

« Tu sais, garçon, depuis le temps qu'il me louait, je faisais quelques projets. Oh, pas pour moi ! Ma vieille carcasse n'espère plus guère de la vie ! Pour lui ! Je rêvais aux marmots qu'il aurait un jour, au bel hostel qu'il tiendrait. Je

me disais qu'il me faudrait droitement former remplaçant. Pas une fois je n'ai cru qu'il disparaîtrait de prime. »

Ernaut tenta de saisir sa chance et amorça la discussion sur le sujet qui l'intéressait vraiment.

« Il était bon avec toi ?

— Il n'avait pas à l'être. J'étais un sien valet, pas un ami.

— Raté ! pensa Ernaut.

— Il était strict alors ? »

Ugolino tourna la tête vers l'adolescent, le regard un peu dans le vide.

« Non pas. Rigoureux, mais droit. Un très bon maître. Il payait bien et à son service, j'ai pu épargner quelques monnaies pour mes vieux jours. »

Ugolino marqua une pause, les yeux rivés sur le vêtement qu'il rangeait avec soin.

« Il savait sa place et respectait chacun selon son rang. Jamais il n'était familier, pour ça non ! Mais il avait quelque respect envers moi, j'ose croire. Il m'allouait parfois une petite somme à Pâques, Noël ou la Toussaint. Mais n'en attendait certes pas des effusions passionnées. Il trouvait juste de payer à sa valeur la besogne bien faite. C'était aussi pour cela qu'il était si sérieux en ses affaires. Sans labeur, nulle richesse n'est méritée. »

À cette évocation, Ernaut repensa au marchand. Il ne s'était pas du tout fait la même opinion du défunt. Pour lui, le Génois était un parvenu imbu de lui-même voyant le monde comme un territoire qui lui appartiendrait bientôt, jugeant ses interlocuteurs selon la contribution qu'ils pourraient prendre au succès de ses projets propres, sans aucune charité envers son prochain. Pour résumer son avis, il l'aurait bien volontiers classé dans la catégorie des têtes à claques. Entendant que le vieil homme continuait à parler, il se disciplina un peu, conscient qu'il était là pour une raison précise et pas pour laisser divaguer ses pensées.

« ... une haute mission, surtout pour si jeune marchand. De cela, je me sentais fier car j'estimais avoir participé, avec mes modestes moyens, au sien succès.

— De vrai ! » répondit Ernaut, sans la moindre idée de ce que le valet avait dit. « D'ailleurs, de quoi faisait-il négoce ?

— Je ne saurais le dire en détail. Jusqu'à ce jour d'hui, il était surtout chargé de petits montants, pour des amis et des membres de sa parentèle. Adoncques, ce passage était le premier d'importance qu'il faisait. Avise donc ! Il avait persuadé le vieux consul Ingo Della Volta lui-même d'apporter une forte somme... »

Ernaut laissa échapper un sifflement admiratif à la mention de ce nom qu'il entendait pour la première fois.

« On l'aurait occis pour ça, tu crois ? »

Le valet eut un geste de dénégation de la tête.

« Ce serait fort étrange. Moults négoce a lieu chaque jour et on n'en meurtrit pas pour autant.

— Adoncques c'était peut-être juste pour les monnaies. »

Ugolino s'arrêta de ranger un instant et prit une voix angoissée. Il regarda Ernaut, les traits décomposés.

« Comme ce serait malheur qu'un tel prud'homme ait subi malemort pour un petit tas de pièces ! Et même injuste ! Dieu aurait-il permis telle chose ? »

Ernaut souffla, se demandant s'il devait répondre à cette question. Il souleva les épaules dans un geste de désarroi, le visage exprimant son doute.

« Pour moi, le plus bizarre, reprit-il, c'est que personne ne recherche la façon dont ça s'est passé. Même pour simple voleur avide d'argent, il me plairait de savoir comment il a fait pour s'effacer.

— Comment ça ?

— Depuis le passage, il aurait à coup sûr traversé la grand salle commune avec son butin ou l'aurait celé de l'autre côté. Mais là, dans les cales, il aurait déjà été trouvé par les matelots. Adoncques il a dû se faufiler par ailleurs.

Quand on saura où et comment, il sera plus aisé de le démasquer... »

Ugolino rangea un dernier effet dans la malle qu'il préparait. Puis il en rabattit le couvercle dans un claquement sec, enclencha le rabat dans la serrure et l'assujettit d'un tour de clef. Il prit alors appui sur le meuble, fixant Ernaut de ses yeux fatigués.

« Mon espoir, c'est surtout qu'on saura le pourquoi. À défaut de relever mon maître, qu'on apprenne que sa mort ne soit pas le fait d'un minable larcin. »

### *Côte du Péloponnèse, mi-journée du 5 octobre*

Régnier et Herbelot attendaient, impassibles, dos à la porte qu'ils venaient de franchir. Ils étaient seuls dans la partie publique de la cabine de Mauro Spinola. La tenture accrochée d'un mur à l'autre les empêchait de voir ce qui se passait de l'autre côté, mais ils percevaient des bruits indiquant la présence d'au moins une personne. Le clerc suivait des yeux les motifs de l'étoffe, cherchant les éventuelles erreurs de symétrie dans les décors floraux et animaliers. Le chevalier, pour sa part, admirait la vue par la fenêtre arrière, dont le panneau était largement relevé, offrant un panorama magnifique sur la mer. Inspirant l'air à pleins poumons, il appréciait l'endroit, exempt de l'odeur viciée de corps transpirants, de nourriture avariée et d'autres choses plus écœurantes encore.

La portière<sup>4</sup> se souleva à une de ses extrémités et apparut Mauro Spinola, vêtu d'une longue cotte de soie brodée. Il fit un sourire de convenance et invita du geste ses invités à prendre place sur deux tabourets disposés là à leur intention. Lui-même s'installa sur une chaise curiale recouverte d'un beau coussin orné. Il joignit les mains et adopta une attitude attentive.

---

4. Rideau faisant office de porte.

« Je suis à vous, messires. En quoi puis-je vous assister ? »

Jetant un regard au cleric assis à ses côtés, Régnier prit la parole le premier.

« Comme vous le savez déjà, le *patronus* m'a octroyé le soin de traquer le mécréant. Vu la notabilité de la victime en votre communauté, vous avez peut-être quelques éléments pouvant tracer la piste.

— Vous ne croyez donc pas à l'idée d'un voleur ?

— Je n'exclus rien. De prime, je moissonne les faits et les informations. »

Mauro se recula dans son siège et joignit les paumes de ses mains en un geste emphatique, fermant à demi les yeux pour marquer son attention.

« Je vois. Eh bien, je dois avouer n'avoir guère à dire de ce pauvre bachelier. Il appartenait à une des plus fameuses familles de la cité, mais n'était pas un notable de premier plan. Son père n'a jamais été très habile négociant et n'a pas pris part aux expéditions majeures. Ansaldi avait excellente renommée, comme l'atteste la confiance du consul Della Volta. Malgré sa jouvence, il avait déjà fort voyagé, surtout comme *socius tractans*<sup>5</sup>, et avait donc nombre de correspondants dans moult riches cités. Il besognait de façon acharnée, mais n'agissait usuellement pas sans avoir amplement pesé le pour et le contre. Voilà la réputation qu'on lui prêtait. »

Il marqua une pause, levant les yeux vers le plafond et cherchant visiblement dans sa mémoire d'autres éléments.

« Ce n'était pas très gai compagnon. Il était fameux pour son manque de fantaisie et plus enclin à calculer et compter qu'à passer une veillée entre amis ou à courtiser de jeunes charmantes. Mais cela, vous aviez déjà pu vous en assurer. Voilà, c'est à peu près tout. . . »

Régnier opina du chef. Il n'y avait rien de bien nouveau dans tout cela. Il se doutait que le vieux Spinola ne lâcherait

---

5. Dans une association marchande, celui qui reçoit le capital et est chargé de le faire fructifier.

pas le morceau si facilement. Il faudrait lui arracher chaque bribe d'information comme on épluche un oignon, couche après couche.

« Et de ses affaires ? De quelles denrées faisait-il négoce ? Avait-il bonne fame ?

— Excellente ! Et, je pense, méritée. Pas un de ses contacts n'avait à se plaindre de lui. Il achetait et vendait adroitement. Il tenait ses informations bien à jour et savait souvent avant quiconque quand les marchandises allaient arriver. En outre, il demeurait discret, ne dévoilant que peu à ceux qui n'étaient pas en affaire avec lui. »

Le chevalier se demanda où le vieux diplomate désirait en venir avec un tel sous-entendu. Il abonda dans son sens, afin de voir où cela les mènerait.

« Vous pensez qu'il pouvait celer des choses ? De malhonnêtes opérations ?

— Je n'ai jamais vu de preuve, seules des rumeurs ont couru. Je ne voudrais médire d'un mort, mais si cela a pu amener ce tragique dénouement, je crois qu'il est bon que vous en ayez connaissance. »

Régnier acquiesça, suivi de Herbelot qui ne perdait pas une miette des échanges, observant avec attention le Génois, comme convenu avec son compagnon. Mauro développa son idée.

« Il se disait qu'il lui arrivait de négocier des marchandises interdites par l'Église. Je n'y ai jamais accordé crédit, cela me paraissait aller à rebours de ce que je voyais de ce jeune homme.

— Pourquoi s'en ouvrir à moi alors ?

— Parce que cela peut être lié à votre affaire. Si, comme je le crois et, je l'espère, vous aussi, il n'avait jamais succombé à de tels actes, d'où venaient tels bruits ? Dans quel dessein ? Le discréditer ? Il n'avait pas d'ambition politique déclarée ! Et pour un marchand, ce n'est pas vous faire insulte que de crier partout que vous êtes prêt à tout. »

Bien qu'intrigué par cette révélation, Régnier ne voulait pas se laisser embarquer par un vieux renard comme celui qu'il avait en face de lui. Il opta pour une question un peu plus directe, afin de voir s'il pourrait le déstabiliser.

« J'admets l'étrangeté du point. Cela aurait-il lien avec les crimes qui ont frappé votre ville récemment ? »

Spinola eut à peine un frémissement, mais Herbelot le remarqua distinctement. Son relâchement ne dura néanmoins qu'une fraction de seconde et il avait retrouvé toute son assurance lorsqu'il répondit.

« Qui sait ? Les trois primes victimes étaient fort plus fameuses et bien plus notables. Comment savoir si un lien invisible ne les reliait pas ? Je ne saurais dire.

— Ils ont tous péri du poignard.

— De vrai, mais sur le *Falconus* il y a aussi des pièces dérobées. Peut-être n'est ce qu'affaire de larron... »

Lassé de jouer au chat et à la souris, Régnier décida de tenter le tout pour le tout, quitte à dévoiler une partie de son jeu.

« N'avez-vous pas été missionné pour résoudre ces ténébreux crimes ? Ne pouvez-vous m'en dire plus ? »

Mauro Spinola eut un étrange sourire et toussa très légèrement. Il assura sa tenue sur son coussin et se pencha en avant, les coudes sur les genoux.

« Comprenez qu'il m'est impossible de répondre de façon aussi directe à des questionnements ainsi formulés. J'essaie de vous aider, dans les bornes du raisonnable. Mais ne me demandez pas de trahir certains principes que je suis depuis moult dizaines d'années. »

Régnier accusa le coup et, se reculant sur son siège, croisa les bras.

« L'affaire est-elle politique ?

— Je vous l'ai dit, rien ne permet d'affirmer ce jour d'hui que ce malheureux crime soit relié aux odieux meurtres ayant ensanglanté ma ville. Si vous visez à résoudre ce

mystère, il serait adroit de vous concentrer sur le *Falconus*. L'histoire y commence et y trouve fin, j'en suis assuré. »

*Côte du Péloponnèse, soir du 6 octobre*

Peu à peu, Ernaut s'était rapproché de Yazid et Ugolino, pour pouvoir leur poser les questions que Régnier lui indiquerait si nécessaire. Il avait donc été amené à participer aux bruyantes veillées des marins, au grand dam de son frère qui lui avait amèrement reproché ce manque de sérieux dans son attitude de pèlerin. Il était vrai que cette mission secrète arrangeait bien le jeune homme, pouvant s'abandonner à quelques plaisirs coupables avec la meilleure des excuses à offrir au final à Lambert. Mais il s'était révélé étonnamment sérieux dans son attitude, buvant le minimum pour rester lucide et demeurant à l'affût de tous les indices s'offrant à lui. Et si parfois il se laissait déborder par son enthousiasme, pas une fois cela n'avait desservi sa mission, bien au contraire.

Il n'avait pas eu de mal à être accepté des matelots, son naturel jovial et un caractère fier-à-bras le désignaient comme un compagnon évident pour ces hommes à la vie rude. Ses fréquentes incartades et les innombrables remontrances qu'il avait subies de la part du *patronus* n'étaient d'ailleurs pas pour rien dans sa popularité. Ce soir-là, les hommes avaient prévu de se défier les uns les autres à une épreuve de force, où, flanc contre flanc, pied droit contre pied droit, et se tenant par une main, les deux adversaires tentaient de se faire tomber l'un l'autre sans séparer leurs jambes. Au début, ils s'étaient tous esclaffés lorsqu'Ernaut voulut y prendre part, le trouvant bien trop imposant pour qu'on puisse envisager sérieusement qu'il participe. Mais Fulco proposa que tous les membres d'équipage affrontent l'adolescent à la suite, en espérant qu'il finirait par se fatiguer.

Confiant et amusé, le jeune colosse n'eut aucun mal à faire valser ses adversaires les uns après les autres, enchaînant les victoires avec une aisance déconcertante face à des matelots aux muscles nouveaux. Sa supériorité de taille, de poids et de puissance était telle que certains se retrouvaient à rouler dans les cordages, les tonneaux, voire dangereusement près des trappes de descente. Le seul qui lui donna du fil à retordre fut Octobono. Ernaut ne s'en était pas méfié en raison de son petit gabarit. Mais le marin était solide et surtout, il était vif comme l'éclair et d'une souplesse surprenante, arrivant à retourner la force de son adversaire contre lui. Inquiété de voir sa suprématie remise en cause par une demi-portion, Ernaut finit par trouver la parade : il le souleva de terre d'un seul bras, mettant fin au combat dans un grognement de rage et s'attirant les rires du groupe. Cela entraîna des discussions passionnées pour désigner le vainqueur, un tel cas de figure ne s'étant jamais présenté. Afin de résoudre le problème, ils décidèrent unanimement de nommer les deux adversaires champions de la soirée et ils arrosèrent leur victoire comme il se devait.

L'ambiance retombant un peu, de nouveaux sujets furent lancés dont, bien sûr, le meurtre, présent dans tous les esprits. Les hommes s'inquiétaient aussi de la décision du *patronus* de nommer un chevalier étranger, originaire de France, au service du roi Baudoin, pour « fouiner un peu partout » comme ils disaient. Rufus, un des marins les plus expérimentés, et ancien soldat, était le plus déçu de cette décision de leur commandant.

« Malgré sa ruse de vieux marin, Ribaldo s'est fait parer la châtaigne<sup>6</sup>. Voilà problème à ne confier qu'à un Génois. Et le seul capable ici, c'est Enrico, pas vrai vieux ? »

Tous les regards se tournant alors vers lui, ce dernier fut surpris alors qu'il était en train de vider à grands traits son godet. De stupéfaction, il manqua d'en renverser une bonne part et s'étrangla en partie. Moitié toussant, moitié crachant,

---

6. Se faire tromper.

il réussit finalement à retrouver sa voix. Un peu en retrait, Ernaut tendit l'oreille, curieux de la tournure que prenait cette discussion.

« Le soleil t'a brûlé le crâne, Rufus. Moi je suis pas traqueur, mais soldat. On me dit qui occire, quand le faire, et voilà... »

Il frappa sa paume sur son genou d'un geste vif pour illustrer son propos. Gandulfo, le cuisinier, se mit à rire.

« On peut te louer pour meurtrir n'importe qui ? Intéressant, ça ! Peut-être que ça vaudrait même quelques piécettes de récompense de la part de ce chevalier. »

Enrico sourit, de cet air carnassier qui tenait plus du loup affamé que du compagnon amusé. Il donna dans le vide une tape imaginaire à son camarade trop éloigné pour recevoir le coup.

« Me fais pas dire ce que j'ai pas dit, maubec<sup>7</sup> ! Moi, ça m'agréa que le vieux ait choisi ce François. Ça l'occupe et même qu'avec un peu de chance il débusquera le meurtrier. Mais je dois dire qu'en un cas comme dans l'autre je m'en gabe !

— D'aucune façon, il l'a bien cherché, ce type ! insista le cuisinier, visiblement éméché. Il n'y avait qu'à le voir agir. Je serais pas surpris si la moitié des gens qu'il a rencontrés voulait le tuer... »

— Seulement la moitié ? » ironisa un de ses compagnons.

Ernaut eut une pensée pour le pauvre Ugolino. Lui qui tenait en si haute estime son maître ! Il jeta un coup d'œil furtif vers le valet, mais s'aperçut que ce dernier ne faisait guère attention aux propos tenus, le nez dans son verre. Entretemps, Fulco Bota était intervenu, d'une voix plus calme que celle des autres marins, qui criaient plus qu'ils ne s'exprimaient.

« Je ne vois rien de joyeux à la mort d'autrui. Il m'était inconnu, ce marchand, je n'ai guère eu ni à m'en plaindre ni à m'en féliciter. Mais si on ne tente pas de

---

7. *Mauvais bec* : qui parle mal.

trouver qui l'a meurtri, c'est comme si on consentait, qu'on trouvait supportable que d'aucuns soient éliminés ainsi, sans raison. »

Il claqua des doigts, achevant sa démonstration d'un air très docte. Piqué au vif, Enrico s'emporta.

« Tu veux quoi, à nous faire sermon ? Nous montrer comme toi tu es meilleur que nous ? »

Octobono, sentant l'ambiance s'échauffer et le risque de conflit monter entre ses deux amis, intervint.

« Il a raison, ce n'est pas deviner qui est plus honnête que l'autre. Mais ne pas punir comme il sied un coupable, c'est au final risquer soi-même d'être percé d'un poignard. »

Fulco hocha la tête.

« Exactement. On dégoise, là, de concert sous la belle étoile. On joue à railler la mémoire du mort, sans chercher malice. Mais je sais qu'au fond, on est tous en accord. Si on oublie ce genre de crime, qu'on ne s'assure pas que le meurtrier reçoit juste châtement, on ne mérite guère le nom d'homme. »

Cette sentence calme et simple apaisa le groupe et sonna la fin de la veillée. Peu après, les matelots commencèrent à partir les uns après les autres, dans un quasi-silence qui contrastait bizarrement avec la vive agitation qui régnait jusqu'alors sur le pont. Loin au-dessus d'eux, des nuages s'amoncelaient devant la voûte étoilée, achevant d'obscurcir un ciel presque sans lune. Désormais l'un des rares encore présents auprès d'Ernaut, Octobono leva la tête, humant le vent d'un nez connaisseur.

« L'air sent la pluie. Je ne serais pas étonné que nous ayons gros temps d'ici peu. La tempête est sur nos talons. »

### *Côte du Péloponnèse, après-midi du 7 octobre*

Ja'fa al-Akka était à demi assis contre un coussin posé sur un des tonneaux du pont. Appuyé contre un des

poteaux du gaillard d'avant, il regardait le paysage défiler. Le *Falconus* était en train de passer entre une presqu'île rocheuse faisant éperon dans les flots et un îlot aux pentes abruptes recouvertes d'une végétation broussailleuse. De nombreux oiseaux planaient au-dessus d'eux, traversant le bras de mer en quelques coups d'aile puissants. Il en suivait parfois certains du regard, se protégeant les yeux du plat de la main. Il vit arriver Régnier d'Eaucourt, qui le salua d'un geste alors qu'il était encore à plusieurs mètres. Il inclina la tête en réponse. Le chevalier se rapprocha alors, le visage transpirant sous son chapeau de paille.

« Belles contrées n'est-ce pas ?

— Oui, splendide ! J'apprécie fort cette partie du passage. De sûr un des plus magnifiques endroits ici-bas. »

Régnier fit mine de s'intéresser à son tour au panorama, portant son regard de droite et de gauche pour en admirer l'étendue sans vraiment reconnaître ce qu'il contemplait.

« Savez-vous où nous sommes ?

— Nous entrons le golfe de Messénie, au sud du Péloponnèse. La mer Égée n'est guère éloignée. Si nous voguions vers Constantinople, nous remonterions ensuite vers le nord, par Patmos et Chios. »

Le chevalier fit une légère moue, ne connaissant que vaguement les lieux cités.

« Vous semblez fort habitué à ces mers.

— Je suis monté jusqu'à la cité des Romanoï<sup>8</sup> une fois. Le voyage fut enchanteur et j'en ai goûté chaque journée comme une coupe de bon vin. J'espère y retourner, et plus tôt que tard. »

Régnier opina du chef, plissant les yeux en raison de la forte luminosité du soleil réverbérée sur les ondes.

« Moi, j'espérais joindre une ambassade auprès du basileus Manuel<sup>9</sup>. Mais lorsque le prince Renaud d'Antioche s'est allié à son ancien adversaire Thoros

---

8. Noms que les Byzantins se donnaient à eux-mêmes, les « Romains ».

9. Manuel Comnène, empereur de Byzance à partir de 1143 (1118-1180).

d'Arménie contre Constantinople, le roi Baudoin a retraits la mission.

— L'assaut a été commenté fort loin, Chypre fut sévèrement bousculée par l'horrible coup de main. Par suite, les Latins ne sont plus guère les bienvenus dans les territoires de Manuel.

— Nous n'y ferons d'ailleurs pas escale. Le roi Baudoin est toujours ami fidèle de Manuel, mais le commun ne ferait peut-être pas la différence entre nous et ceux d'Antioche. »

Ja'fa resta silencieux plusieurs minutes, admirant le jeu des lumières sur les vagues, le ballet des oiseaux de mer dont une colonie était installée aux abords des falaises de roche gris clair. Une brise faisait voler les longues extrémités de son turban, revenant régulièrement lui fouetter le visage et l'obligeant à secouer la tête. Régnier s'était accoudé et essayait d'identifier deux navires près de la côte au nord. Ja'fa rompit alors le silence.

« Adoncques, il vous incombe de faire lumière sur ce mystère ? »

Régnier releva le buste et se tourna face au marchand, laissant son regard s'attarder sur le beau vêtement décoré de bandes brodées sur les bras.

« Le *patronus* œuvre déjà fort pour la bonne marche du *Falconus*... D'ailleurs, je voulais avoir votre avis en différents points de cette affaire. »

Ja'fa leva les yeux au ciel et soupira, l'air amusé.

« Je dois avouer n'en avoir guère. Et même, en toute franchise, je ne me sens guère affecté. Une telle meurtre est regrettable bien sûr, mais Embriaco n'était ni un mien ami, ni un associé. Et je ne déplore aucun vol. Pour moi, il n'y a là qu'heur de voyage, comme il y en a tant. »

Le marchand sourit pour lui-même, sans chaleur, avant de poursuivre. « À l'aller, l'entière d'une famille a été emportée en deux jours, par de males fièvres. Un père, son épouse et leurs trois enfants. Allemands, ce me semble.

Là encore, triste histoire, mais dont les récits de marin sont truffés. »

Régnier laissa ses yeux rejoindre le paysage quelque temps, se mordillant les lèvres. Mais il ne désarma pas et, se tournant de nouveau vers le négociant, accrocha son regard.

« En fait, je souhaiterais surtout apprendre de vous sur les opérations marchandes de maître Embriaco. Avez-vous déjà négocié avec lui, ou en avez-vous ouï rumeurs ?

— Je dois avouer que je l’aurais désiré, il y a encore peu. Mais commercer avec Gênes perd ses attraits pour personnes telles que moi. Ils partent surtout de leur propre port, Gibelet, et taxent si fort les étrangers que le bénéfice disparaît. Je pense d’ailleurs à carrément désertier le ponant<sup>10</sup> de la Méditerranée. »

Régnier remarqua le ton amer du négociant. Un tel ressentiment aurait-il pu être à l’origine d’un meurtre ?

« Et de sa renommée, connaissez-vous d’aucuns qui auraient parlé de lui, en bien ou en mal ?

— Très franchement, je ne m’en souviens guère. C’est possible. Mais il n’était pas si puissant qu’il aimait à le croire. Il n’était qu’un commissionnaire, servant plus fortunés et puissants. Guère plus qu’un valet, en somme. Comme je le suis moi-même.

— C’est dans l’ordre du monde de montrer son talent avant d’en user selon ses désirs.

— Il y a de ça, il faut en permanence donner force garanties. Et épargner pour investir en son temps. Et cela demande des années, moult années ! »

Ja’fa baissa le regard, comme attristé à cette pensée, fatigué du poids des ans pendant lesquels il voyageait pour en enrichir d’autres. Régnier se rapprocha insensiblement et hésita quelques secondes avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

---

10. Le couchant, l’Ouest.

« J'ai pourtant oui qu'il commençait à avoir puissants associés, riches négociants, consuls et notables de la *Compagna*.

— Un marchand peu scrupuleux a beau jeu d'amasser rapide fortune. Il lui suffit de choisir d'habiles partenaires et de s'ouvrir aux risques. Si bonne fortune vous sourit... »

Ja'fa haussa un sourcil narquois, qu'accompagna un rictus moqueur. Puis il reprit son sérieux avant de poursuivre.

« Mais ce faisant, vous jonglez avec chaudes braises. Et risquez d'être dévoré dans les flammes à la toute fin !

— Vous voulez dire que sa richesse serait mal acquise ? »

Régnier marqua un temps, réfléchissant à ce qui pouvait bien motiver le jeune négociant à critiquer ainsi le Génois défunt.

« Il me faut vous affirmer que rien ne l'établit à ce jour d'hui. Ses archives ne citent qu'habituelles denrées : étoffes, matières à teindre, papier... Les rares fois où il s'est risqué à de plus délicates marchandises, c'était toujours à destination d'Acre ou de Gibelet, donc honnête et autorisé.

— Êtes-vous à ce point naïf que vous vous pensez qu'on note pareilles males opérations ? Absence de marques n'est pas marque de l'absence. »

Régnier dut reconnaître la pertinence de la sentence, bien que cela ne collât pas vraiment avec le portrait de la victime qu'il s'était fait jusque-là. À moins que, se sentant coupable, Ansaldi n'ait voulu racheter ses fautes par des dons. Il lui fallait vérifier la date des donations et si elles pouvaient avoir été engendrées par un événement précis, un déclencheur, puis retrouver les voyages qui précédaient immédiatement ces versements. C'était un travail minutieux et un peu ingrat, mais il était persuadé qu'un clerc comme Herbelot excellerait dans un tel ouvrage de collationnement.



# Chapitre 8

## *Côte sud du Péloponnèse, matin du 8 octobre*

Très calme malgré les conditions effroyables, Régnier sentait son ventre crier famine depuis un moment. Dehors, la tempête grondait et le navire secouait ses passagers comme jamais auparavant. Une nouvelle fois, il avait fallu éteindre les lampes pour éviter le feu et chacun s'était pelotonné dans un coin, priant dans le noir et le vacarme des flots en furie pour que la mer se calme enfin. De nombreux voyageurs étaient malades et certains se soulageaient dans la salle commune, où ils le pouvaient, ne se risquant pas à sortir pour aller jusqu'aux latrines du gaillard d'avant. Les rares qui s'y étaient aventurés en étaient revenus trempés. Un des pèlerins fit sensation en décidant de s'y rendre presque nu, simplement enroulé dans un morceau d'étoffe plutôt ridicule, afin de ne pas avoir ses habits pleins d'eau pour le reste de la journée.

La coque craquait de partout et des embruns se répandaient depuis l'ouverture de l'escalier, derniers vestiges des lames retombées avec force sur le pont supérieur. Chaque fente, chacune des plus petites craquelures offrait un passage aux flots écumants. De temps à autre, des voix humaines leur parvenaient d'en haut, cris des marins tentant de maintenir leur navire à

flot dans la mer déchaînée. Chaque nouveau tremblement de la structure, accompagnée de grondements terribles, entraînait des cris apeurés des voyageurs tremblants et paniqués. Plusieurs se concentraient pour réciter des prières et des psaumes, gages de leur Foi en ces moments difficiles. D'autres, moins courageux, se contentaient de pleurer plus ou moins bruyamment. Partout, ce n'était qu'angoisse, peur et renoncement.

La faible lumière de la trappe permettait au chevalier de voir son valet agrippé à l'un de leurs plus gros coffres comme à un radeau. Il l'avait entendu quelques minutes plus tôt prier la Vierge pour qu'elle intercède en leur faveur. Certainement seul dans ce cas, Régnier n'était pas vraiment inquiet. Bien sûr, il n'appréciait pas de se cogner contre ses bagages ni d'être tellement secoué qu'il ne pouvait pas se mettre debout. Mais il était d'une nature confiante et avait surmonté trop d'épreuves pour en craindre une nouvelle, sur laquelle il n'avait pas vraiment prise. Il s'en remettait à Dieu, innocemment, presque avec indifférence. Et d'ailleurs, en la circonstance, il était plus ennuyé par la faim qui le gagnait que par la peur d'être noyé.

Une silhouette obscurcit temporairement le passage et un marin de petite taille s'avança, dégoulinant d'eau et éclaboussant à chaque enjambée le chemin qu'il se frayait parmi les voyageurs. Il cheminait en titubant malgré son habitude de la mer, se retenant à tout ce que sa main rencontrait. Voyant que Régnier le regardait, il cria au passage, l'air goguenard.

« Petite pluie de coucou <sup>1</sup>, sans plus ! »

Le chevalier saisit l'occasion et hurla à son tour pour couvrir le vacarme des éléments déchaînés.

« On va être tempêtés encore long temps ? »

L'homme s'arrêta, les jambes écartées pour se tenir debout. Son buste compensait naturellement les mouvements du navire.

---

1. Se dit d'une courte averse.

« Aucune idée. Ça branle sec là-dehors ! On a déjà deux gars blessés, Dieu merci sans grand mal !

— La nef va-t-elle tenir ?

— On y besogne ! Désolé, je ne peux demeurer, il me faut inspecter le niveau de l'eau en fond de cales. »

Régnier le remercia de la main, mais le matelot était déjà parti. Il se retrouvait de nouveau seul avec son ventre gargouillant. Il se demandait s'il serait bien raisonnable de se lever et d'aller fouiller dans les vivres qu'il avait achetés en risquant de se blesser pour quelques vieux biscuits rassis ou des raisins secs. La majeure partie de sa nourriture était stockée avec celle de l'équipage car il avait payé sa traversée de façon à bénéficier de repas chauds, préparés par le cuisinier de bord. Il en était là de ses réflexions lorsqu'il prit conscience qu'une silhouette était plantée à l'abord de la zone habituellement délimitée pour lui par des toiles, sauf en cas de tempête, précisément comme aujourd'hui. Il écarquilla les yeux et finit par discerner les traits du gros marchand qui accompagnait le principal groupe de pèlerins français, Gringoire la Breite. Ce dernier vit que Régnier l'avait remarqué et, se penchant pour lui parler, il prit appui sur un des coffres.

« Pourrais-je vous entretenir quelques instants ?

— Vous trouvez le moment choisi ? Je ne sais si vous l'avez noté, mais dehors règne le chaos !

— C'est justement ce qui me pousse à vous faire confiance. »

Intrigué, Régnier inclina la tête, signifiant par là à Gringoire qu'il pouvait s'asseoir à ses côtés, de façon à ne pas avoir à hurler pour se comprendre. Brinquebalé en tous sens alors qu'il pliait les jambes, le Français se laissa tomber au sol, grimaçant sous le choc. Il se passa la main sur le visage, les traits contractés par l'anxiété.

« Il me faut absolument décharger mon âme. Je me suis confessé, mais Aubelet m'a dit que cela ne saurait suffire. Si d'aventure on devait sombrer, je ne veux conserver tel

poids... Je ne saurais l'affirmer, mais il se peut que j'aie pris quelques parts à la mort du Génois. »

De surprise, Régnier se recula et regarda le visage effaré du marchand, les yeux exorbités et pleins d'angoisse. L'air interrogateur, il se pencha de nouveau en avant, impatient d'entendre la suite.

« Peut-être l'avez-vous noté : je ne le portais guère en mon cœur, ce bachelier hautain et empli de morgue. Il toisait chacun, se prenant pour le roi de France. Adoncques j'ai entrepris de lui donner sévère leçon. J'ai bonne acointance avec le cuisinier, Gandulfo. Il sert aussi comme chirurgien, et connaît quelque peu les simples<sup>2</sup>. Alors, on s'est accordé pour mêler à sa nourriture... »

Il remua sur place, comme si quelque chose le démangeait. Il se grattait le nez, lançant des regards de droite et de gauche, ce qui exaspéra assez vite le chevalier.

« Vous avez versé quoi ? Expliquez-vous, par le sang du Christ !

— De la bourdaine !

— Quoi donc ?

— De la bourdaine. On l'use lorsque l'on ne va guère à la selle d'un moment. Ça purge les entrailles. Efficace, mais un peu douloureux. On espérait qu'un moment aux latrines, le ventre en débâcle, ça lui rappellerait qu'il n'est qu'un homme. »

Régnier n'en croyait pas ses oreilles. Il réprima un sourire devant la bêtise et la naïveté de son interlocuteur.

« Vous êtes en train d'avouer que vous avez provoqué des coliques à maître Embriaco ?

— Même pas, il semble que notre plan a failli. Du moins, on n'en a rien connu, il ne sortait jamais de sa cabine. On avait pourtant ajouté force mesures à la fin. »

À sa voix, il paraissait presque déçu. Régnier joignit les doigts de ses deux mains, prenant un air très docte.

---

2. Plantes médicinales.

« Ansaldi Embriaco a été poignardé, il n'a pas été occis par poison. Votre rigolage d'enfant, quand bien même je le trouve bien sot pour un homme de votre rang, n'a absolument rien à voir avec tout ça. Retrouvez votre place et grâcez Dieu que j'ai plus graves soucis en tête. Vous auriez mérité sévère leçon pour pareilles stupidités ! »

Le marchand était visiblement contrit, l'air malheureux comme un chat mouillé. Il se releva avec lenteur et repartit d'un pas mal assuré, se retournant de temps à autre, le regard abattu. Quel imbécile, se dit Régnier. Faire de pareilles blagues à son âge ! Il n'avait pas de qualificatif assez fort pour exprimer ce qu'il ressentait. Il faudrait en toucher deux mots au *patronus* afin que le cuistot soit sévèrement puni. Son rôle était particulièrement important et qu'il ne se soit pas montré digne de la confiance qu'on avait en lui était extrêmement grave. Par ailleurs, le chevalier était effaré de voir avec quelle vitesse Ansaldi avait réussi à se faire deux ennemis à bord, prêts à prendre des risques pour des représailles si mesquines. Un esprit moins puénil aurait très bien pu vouloir tirer vengeance de façon moins grotesque.

### *Côte sud du Péloponnèse, matin du 9 octobre*

Le navire bougeait plus calmement, la tempête semblait passée. Ernaut risqua un œil hors de sa couverture et vit qu'une lumière diffuse se déversait depuis l'ouverture d'accès. Quelques personnes commençaient à se réveiller, toussant et s'étirant. Des bâillements et des chuchotis se répandaient parmi les passagers, soulagés de sentir que la mer avait fini par retrouver un peu de calme. Au-dessus, les marins étaient déjà à la tâche, on entendait la voile claquer, pas encore en tension, et des ordres fusaient d'un bord à l'autre. Ernaut s'assit dans son lit et regarda son frère en plein sommeil, la bouche ouverte. Il fut tenté de lui faire une blague, mais se retint, craignant, certainement à raison,

une réaction pas franchement amicale. Enfilant simplement ses braies, il se leva en bras de chemise et se dirigea vers l'escalier, prenant garde de n'écraser personne au passage.

L'air marin le frappa à peine eut-il passé la tête hors de la trappe. C'est là qu'il réalisa à quel point l'odeur était fétide dans la salle qui leur servait de dortoir. Et ces dernières heures n'y avaient rien arrangé, avec la quasi-impossibilité de se rendre aux latrines et les inévitables malheurs avec les seaux d'aisance lors d'une tempête. Tout en bâillant, il saluait les différents matelots qu'il croisait, d'un geste de la main ou seulement d'un signe de tête, appréciant de se voir si bien intégré. S'étirant une nouvelle fois le dos, il s'apprêtait à entrer dans le couloir qui desservait les cabinets quand il entendit un grand bruit venant de l'eau, comme si un gros objet y était tombé. Curieux comme à son habitude, il se pencha par-delà le bastingage et vit un corps inerte s'éloigner, pas très rapidement encore car le navire n'était pas lancé. Brusquement réveillé par cette vision effrayante, il cria « un homme à la mer ! » et, sans s'inquiéter des réactions, il sauta par-dessus le plat-bord.

L'eau fraîche le saisit à la poitrine, il ne s'attendait pas à un tel choc. Mais il reprit bientôt son souffle, se forçant à respirer régulièrement, et s'élança pour rattraper la personne avant qu'elle ne coule. Les vagues étaient encore pas mal formées et il lui fallait s'arrêter de temps à autre pour repérer où il allait. Il avait surtout peur de ne pas réussir à sauver le malheureux.

À bord, les marins s'étaient figés lorsqu'il avait crié, se demandant si c'était sérieux. Ayant vérifié l'exactitude de l'information, ils savaient quoi faire et, la stupeur passée, ils se précipitèrent : Octobono ordonna d'abattre la voile immédiatement et de préparer le canot. Les ancres devaient être remises à l'eau au plus vite, pour éviter de dériver. Il envoya également un matelot prévenir Ribaldo Malfigliastro. Le temps n'était pas encore très beau, mais au moins il ne pleuvait plus. Malgré tout, la situation était

dangereuse pour ceux tombés à la mer. Le *Falconus* risquait de s'éloigner pas mal avant que la barque ne soit à flot et il fallait se dépêcher de manœuvrer si on voulait les remonter sains et saufs à bord. Octobono ne savait pas quel autre homme était dans l'eau, ni ses talents de nageur. Le jeune colosse avait l'air d'être à l'aise, pourrait-il toutefois suffire à la tâche et attendre les secours ?

Au milieu des courants, Ernaut avait l'impression que la mer entière essayait de rentrer à toute force dans sa bouche. Il avait perdu de vue le noyé et s'était arrêté pour souffler un peu. Il se tourna, profitant de ce qu'il était au haut de la vague pour se repérer. C'est là qu'il réalisa que le *Falconus* avait continué sur sa route. La voile n'était plus en place, mais il était à bonne distance, suffisamment pour qu'il lui soit pénible de revenir seul. Refusant d'envisager sa défaite, il ôta de son esprit ces idées pessimistes et appela, au cas où l'autre personne dans l'eau serait consciente. Il finit par repérer une tache blanche, la chemise qu'il avait suivie jusque-là, et reprit sa nage pour s'en rapprocher.

La rumeur s'était propagée comme un feu de paille et la plupart des passagers étaient désormais accoudés le long du navire, tentant d'apercevoir le petit point qui se débattait dans la mer. Un bon nombre l'encourageait, d'autres priaient pour lui, tandis que certains se mordaient le poing d'angoisse. Lambert était de ceux-là. Vêtu seulement de sa chemise, il s'était rué là dès qu'on lui avait dit que son frère était à l'eau, s'efforçant de porter secours à un marin tombé lors de la manœuvre de départ. Octobono encadrait la descente du canot, tentant de faire les choses au mieux sans se précipiter ni prendre des risques inconsidérés pour autant. Lorsque l'embarcation fut lâchée pour les derniers centimètres et heurta les vagues avec un bruit d'éclaboussement, cela fut accueilli par des hourras et des cris de joie. Les matelots désignés descendirent rapidement le long des filins et firent jouer les avirons pour rejoindre les naufragés.

Ernaut était désormais suffisamment près de son compagnon d'infortune. Il tenta de l'appeler avant les ultimes brasses, essoufflé par tous ses efforts. Mais il comprit que le noyé ne pouvait pas répondre, il flottait, le dos à l'air, la tête dans l'eau. Le garçon se lança alors une dernière fois et attrapa l'autre par les cheveux. Il le retourna sans ménagement et eut un hoquet de surprise, avalant par mégarde un paquet de mer : le buste de l'homme était rouge de sang, rosissant la chemise et l'écume qui s'en éloignait. Décontenancé par cette vision, Ernaut s'efforça de rester calme, conscient qu'il lui fallait garder ses moyens s'il ne voulait pas périr noyé. Il vit aussi que la victime commençait à s'enfoncer, il avait dû mettre un peu de temps à succomber et se remplissait maintenant d'eau.

Cherchant du regard autour de lui parmi l'immensité grise dans laquelle il se sentait perdu, Ernaut avisa le canot qui s'approchait de lui. Il se dit qu'il fallait absolument qu'il ramène le corps du pauvre homme afin que l'on puisse constater qu'il avait été assassiné lui aussi. L'attrapant par le cou, il se plaça en dessous et tenta de battre d'un bras pour se rapprocher du navire. Il réalisa vite qu'il avait surestimé ses forces. Il était épuisé et n'avancait pratiquement pas, peinant déjà à simplement se maintenir hors de l'eau à chaque brasse. Le sang écoulé de la poitrine rendait le corps glissant et il devait assurer sa prise continuellement. C'était comme traîner un bloc de métal huilé désireux de l'entraîner vers le fond. Ne sachant que faire, il commença à paniquer et des larmes lui montèrent aux yeux, qu'il essuya d'un mouvement rageur. Il ne voulait pas lâcher le cadavre, mais n'était pas certain d'arriver jusqu'à ses sauveteurs s'il s'accrochait à lui. Il fallait qu'il fasse un choix : tenter de ramener un mort et risquer de ne pas en réchapper ou l'abandonner à son sort et attendre en faisant la planche qu'on vienne le sauver. Il était désespéré et ne supportait pas l'idée d'être vaincu, encore moins de devoir abandonner, de reconnaître sa défaite. Dans un hurlement de rage, il

lâcha son compagnon d'infortune, qui coula immédiatement comme une pierre.

*Côte sud du Péloponnèse, midi du 9 octobre*

Gandulfo se hâtait de porter une écuelle de brouet qu'il avait rapidement réchauffée. Il l'avait accompagnée d'un pichet de bon vin, de la réserve personnelle de Ribaldo Malfigliastro. Ayant les deux mains prises, il frappa du coude à la porte de la cabine du *patronus*, attendant qu'on lui ouvre. Régnier lui-même fit office de portier et l'aïda à poser le tout sur la table, à l'intention d'Ernaut qui était assis sur le lit du commandant de bord, emmitouflé dans une épaisse couverture de laine. Il avait repris meilleure mine, mais gardait un air abattu. Son visage s'éclaira instantanément à la vision du plat fumant.

« Un potage bien eschaudé ! Ça alors ! Je n'en voyais plus qu'en mes songes ! »

Se frottant les mains de plaisir, il attrapa la cuiller et s'appliqua à engloutir le contenu à grandes lampées, ne s'arrêtant que pour avaler des doses proportionnelles de vin coupé. Il ne prêtait guère attention à Régnier et Ribaldo qui échangeaient des regards anxieux, bien que compréhensifs. Son comportement héroïque valait bien un peu de mansuétude. Voyant que le géant en arrivait à la fin de son plat, Régnier estima qu'il était temps de poser les questions qui lui brûlaient les lèvres. Ils avaient déjà appris que la victime était Fulco Bota, le charpentier, mais ils étaient impatients d'en savoir plus sur les circonstances de cette mort et d'avoir le point de vue d'Ernaut.

« Adonques, garçon, que s'est-il passé au juste ? »

Repoussant son assiette soigneusement grattée, Ernaut assura sur lui la couverture, réprimant un frisson tandis qu'il se réchauffait graduellement. Une ombre passa sur son visage tandis qu'il répondait.

« Ben, j'allais aux latrines quand j'ai entr'aperçu un corps parmi les eaux. J'ai sauté pour porter aide. Mais... avec les vagues, le vent, ça a été bien plus ardu que je ne pensais. »

Des larmes lui montèrent aux yeux.

« Calme, Ernaut, tu as fait ton mieux. Il s'était peut-être aplomé en chutant, personne ne pouvait le ramener sauf. »

L'adolescent secoua la tête en dénégation.

« Certes pas, il était de sûr déjà mort en touchant l'eau. »

Ribaldo lança un regard inquiet au chevalier et se rapprocha de la table, s'y appuyant à deux mains pour regarder Ernaut droit dans les yeux.

« Que veux-tu dire, garçon ?

— Il a été percé d'un poignard. »

Le *patronus* le fixa quelques secondes puis se releva brusquement, frappé par cette révélation, et entreprit de faire les cent pas dans sa petite cabine. Régnier, pour sa part, s'adossa à la cloison et croisa les bras, la tête baissée. Malfigliastro revint à la charge.

« Tu n'as aucun doute ? Ça ne pouvait être une navrure qu'il se serait faite par accident ? En tombant ?

— Nul doute. Il avait été assailli plusieurs fois parmi la poitrine. Ça ne pouvait rien être que par poignard.

— Tu ne l'avais pas vu avant de saillir en la mer ?

— Non, il ondait sur le ventre. Et si j'avais perçu qu'il était déjà mort, je n'aurais pas pris pareils risques. J'aurais juste appelé. »

Ribaldo attrapa le tabouret et s'y laissa tomber, l'air abattu et contrarié. Régnier n'était pas sorti de son mutisme et continuait à réfléchir, comme insensible à son environnement. Ernaut prit une gorgée de l'excellent vin, le regard fixe, droit devant lui. Après quelques minutes ainsi dans le silence, le chevalier soupira et toussa, comme revenant à la réalité.

« Voilà ténébreuse nouvelle. Le meurtrier n'a pas achevé sa sinistre besogne. »

Ribaldo leva la tête vers lui.

« Les deux meurtres auraient lien ?

— Comment douter ? Tous deux tués par poignard, à une semaine l'un de l'autre.

— Et serait-ce en rapport avec... Gênes ?

— Je ne sais. Mauro Spinola a peut-être raison, pourquoi chercher à tout assembler ? D'aucunes façons, il faudrait déjà dénicher ce qui unit les deux victimes du *Falconus*. Sans compter que votre déserteur à Messine n'en est peut-être pas un.

— C'était un redoutable ivrogne, on le retrouvera au retour à dormir son vin le chef dans son vomi. Mieux vaut n'en tenir pas compte. »

Les trois hommes replongèrent un bon moment dans leurs pensées puis le *patronus* brisa le silence.

« Il me faut en faire annonce à l'équipage et aux passagers, non ? Je préfère que chacun soit sur ses gardes. »

Ernaut sortit de son mutisme, pensant à ses compagnons de voyage.

« Cela risque de déclencher un vent de panique, moult pèlerins n'ont guère de bravoure ! »

Les sourcils froncés, Régnier se mordit la lèvre et se frotta le nez.

« C'est par malheur nécessaire. À ce point nous sommes toujours dans le brouillard. »

Visiblement abattu, Malfigliastro appuya les coudes sur ses genoux.

« Vous n'avez donc rien de nouveau sur le premier meurtre ?

— Non. Peut-être est-ce lié à ses affaires, finalement. Quoique cela pourrait parfaitement se résumer à un crime de larron, vu la coquette somme dérobée. Mais le grand soin apporté à l'entreprise, qui nous en cèle certains aspects, ne me semble guère correspondre aux usages de vulgaires détresseurs. »

Ernaut toussota pour attirer à lui les regards des deux hommes.

« Il se pourrait aussi que le charpentier ait aidé au premier crime et qu'il y ait eu dispute pour le partage. Il est connu que les larrons se chamaillent fort souvent. »

Régnier eut un sursaut, éclairé par cette idée.

« De vrai, Bota savait la besogne du bois. Qui d'autre que lui pouvait aider à entrer et sortir de la cabine sans trace ? Il a bien dirigé la fabrication des cloisons pour ce passage, maître Malfigliastro ?

— Oui. Mais je ne peux croire que Fulco Bota ait été tel que vous le dites. C'était un homme droit, et honnête. Un bon compagnon. Il buvait parfois trop, mais c'était bien là le seul vice que je lui connaissais. »

Écoutant le *patronus* détailler la mentalité du charpentier de bord, Régnier commençait à se demander pour quelles raisons Ribaldo Mafigliastro prenait systématiquement la défense des victimes. En dehors de l'éventualité qu'il dît la vérité, pouvait-il avoir un intérêt à ce qu'on ne s'intéresse pas trop aux affaires et à la personnalité des poignardés ? Si jamais il en savait plus qu'il ne l'avouait, il risquait d'être la prochaine personne à tomber sous les coups de lame du meurtrier. Il lui faudrait veiller à ce qui se passerait autour du gaillard d'arrière dans les jours suivants.

### *Côte sud du Péloponnèse, matin du 10 octobre*

Ernaut s'apprêtait à allumer une nouvelle mèche à suif avec sa lanterne quand Herbelot lui posa la main sur l'avant-bras, le stoppant dans son geste.

« N'enlumine point trop, mon garçon. Nous allons juste bavarder. »

Peu convaincu, Ernaut fit une moue expressive. Herbelot se frotta le nez, un peu gêné et ajouta, à mi-voix.

« Je ne tiens guère à bien voir tout ce sang, autant demeurer un peu enténébrés. »

Ernaut haussa les épaules puis reposa sa lampe sur les étagères en hauteur. Il s'installa sur la couchette, au fond, laissant de la place à Régnier et Herbelot, le premier en tête du lit, le second sur le tabouret. La cabine qui hébergeait jusque-là Ansaldi Embriaco avait été vidée des affaires du marchand et pouvait donc leur servir librement pour discuter de leur enquête. Dans le couloir, Ganelon veillait à ce que personne ne vienne écouter ce qui devait rester secret.

Nettoyant de la main des poussières imaginaires de sa cotte tandis qu'il s'asseyait, Régnier avait l'air contrarié. Un pli soucieux barrait son front. Une fois bien calé, il prit la parole sans pour autant abandonner sa tâche de nettoyage.

« Il faut pointer notre avancement. Comme vous venez de l'apprendre, Herbelot, une deuxième victime vient de nous apparaître. Il nous faut mettre terme à ces méfaits et donc définir notre plan de bataille. »

Intrigué par ce vocabulaire guerrier, le clerc était néanmoins d'accord sur le fond. Une vague de meurtres risquait d'échauffer les esprits à bord et de révéler le pire en chacun des occupants du *Falconus*.

« Pour ma part, dit Herbelot, je ne suis pas demeuré oisif. Trois jours à remirer les lettres et papiers d'Ansaldi Embriaco ! Il a toujours fait larges dons, depuis moult années. Les montants s'en sont accrus avec le temps, grâce à sa meilleure fortune. Par contre, rien ne permet de déterminer événement ou date à l'origine de si belle générosité. Il était bon chrétien, concerné par les plus démunis. »

De déception, Régnier ne put s'empêcher de protester, le visage fermé.

« Vraiment rien d'étrange ou peu commun ?

— Ma formation n'inclut pas les comptes marchands, alors je ne peux rien vous assurer. Mais je n'ai rien relevé d'étrange, si ce n'est assez colossale fortune pour son âge. Je n'ai pas mesuré au juste, mais je l'estime à plusieurs centaines de livres, à dire le moins. »

Ernaut siffla d'admiration à l'énoncé du chiffre, ne sachant pas vraiment ce que pouvait représenter une telle somme, qui lui paraissait irréaliste. Régnier lui-même fut surpris, se frottant la main sur son menton orné d'une barbe naissante.

« Cela seul peut expliquer qu'un frippon se soit intéressé à lui, en omettant sa manie à demeurer tout le temps en sa chambre. »

Impressionné par la mention d'une telle richesse, Ernaut abonda en ce sens.

« Et s'il craignait pour sa vie, à demeurer enfermé ? S'il avait vu d'aucun qu'il craignait fort à bord, un deshonnête ennemi, il aurait été sage de se barricader. »

Herbelot souleva un sourcil amusé, comme surpris d'entendre le jeune garçon émettre une hypothèse intelligente.

« Cela me semble logique. Partons de cela. Il ne pouvait craindre Fulco Bota, car il aurait de sûr appris son embauche lors d'une visite avant le voyage et n'aurait manqué de s'y opposer. »

Dodelinant de la tête pour marquer son accord, Ernaut enchaîna.

« Ni redouter le matelot évanoui à Messine, pour semblables raisons. En outre, après l'escale, il aurait arrêté de se terrer comme un conil<sup>3</sup>. »

Régnier suivit le fil de cette idée tout en hochant la tête.

« J'en ferai demande au *patronus*, on ne sait jamais. Il n'a peut-être pas pensé à vérifier les louages ou n'a pas réussi à imposer ses vues. Mais s'il a souhaité s'opposer, cela affermirait nos idées. En outre, Fulco Bota a dit qu'il croyait Embriaco capable de contrebande. Peut-être avait-il des raisons personnelles à dire cela. »

Ernaut sourit, tout content d'être à l'origine d'une piste. On le traitait comme un homme, et pas n'importe qui, un chevalier et un clerc de haut rang ! Peu importait le

---

3. Un lapin.

dénouement de cette affaire, une fois ce voyage achevé, il savait que rien ne serait plus comme avant. Il allait s'engager dans des rêveries sur la vie merveilleuse qu'il aurait en Outremer lorsque la voix d'Herbelot le ramena à la réalité.

« Mais pourquoi craindre Bota ? Jamais son nom n'est cité sur les documents ! Pour que le charpentier ait eu tel pouvoir sur le marchand qu'il l'obligeait à se terrorer, cela devait être terrible ! »

Ernaut prit un instant pour se remémorer tout ce qu'il avait pu entendre lors des soirées qu'il partageait avec les hommes du bord. « Par le passé, dit-il enfin, Fulco Bota œuvrait dans les ouvrages de siège. Ils en ont devisé d'aucunes fois devant moi. Avec pareil métier, il a dû faire nombre de voyages et a pu y découvrir quelque honteux secret... »

Régnier souffla de façon lasse.

« Nous voilà derechef à ces rumeurs de contrebande ! »

Herbelot se gratta le nez nerveusement comme souvent lorsqu'il émettait une idée qu'il jugeait audacieuse et pertinente.

« Cela me paraît sot. Quand on détient semblables indications sur quelqu'un, on ne le meurtrit pas, on le fait payer. On ne mord jamais la main nourricière ! »

Ernaut se pencha en avant, faisant de l'ombre sur le clerc. Ce dernier, assis un peu en contrebas, poursuivit.

« Donc Bota voulait tirer vengeance d'Ansaldi Embriaco ! Unique raison expliquant la crainte du marchand.

— Vous négligez que le charpentier a aussi été poignardé », rétorqua Régnier.

Nullement démonté, Herbelot répondit du tac-au-tac.

« Il devait avoir quelque complice, loué pour l'aider dans sa meurtre. »

Ernaut, l'air décidé, pointa un index accusateur vers le ciel.

« Ou pour s'en charger ! Et avec lequel il se sera groigné lors du partage du butin, peut-être imprévu. »

Emporté par leur enthousiasme commun, Herbelot paracheva leur démonstration collective.

« Voire que le marin disparu était leur compaing et qu'il y a eu prime dispute à Messine. »

Ernaut et lui partagèrent un bref instant de complicité dans un échange de regards, auquel le clerc mit fin brusquement, un peu décontenancé. Mais l'idée avait convaincu le chevalier.

« De vrai, ça se tient ! Il ne reste qu'à découvrir d'où Bota connaissait Embriaco. Et qui partage ce lien avec eux. »

Les trois hommes s'arrêtèrent un instant, tentant de chercher dans leurs souvenirs la personne qui correspondait le mieux à ce profil. Ernaut s'exprima le premier, réfléchissant en fait à voix haute.

« Fulco Bota connut la ruine, ainsi que toute sa parentèle. Je ne sais comment en détail, mais c'est rapport aux combats en Espagne, où Gênes mit toutes ses nefes, il n'y a pas dix ans. »

Régnier opina.

« Je connais bien cela, c'était lors de tous les passages pour la Terre sainte. »

Herbelot paraissait sceptique ; il se redressa sur son siège et s'accouda à la table derrière lui.

« Embriaco aurait eu quoi ? À peine sorti de ses jouvences ! Il était trop jeune pour y avoir pris sa part. »

Régnier ne sembla pas s'émouvoir de l'argument :

« Si fait, mais il pouvait déjà tenir négoce pour autrui. N'oublions pas qu'il sort d'une famille riche et puissante. Il a fort bien pu amasser une belle fortune là-bas, au détriment de Fulco Bota, d'une façon ou l'autre. »

Enflammé par l'argument, Ernaut commençait à comprendre ce qui s'était passé et ne put se retenir de conclure l'hypothèse avancée par le chevalier.

« Et les trois autres marchands meurtris ces derniers mois devaient être associés en cette affaire. D'où la crainte d'Ansaldi, et son choix de demeurer en sa cabine. Même

s'il n'avait pas reconnu Bota, ou ne savait pas qui était son ennemi. »

Le clerc commençait à adhérer au point de vue de ses compagnons.

« Si vieilles transactions ne sont pas consignées ici, en outre. Il se sentait fautif et faisait depuis lors régulières aumônes pour alléger son âme. En ce cas, qu'avait-il bien pu commettre pour se punir ainsi durant des années et craindre vengeance si tardive ? »

Régnier se leva du lit, excité par les hypothèses qu'ils venaient d'échafauder.

« Mes amis, lorsque nous saurons cela, nous aurons fait lumière sur cette intrigue et démasqué le compagnon ou valet de Bota. Outre, je serais curieux d'apprendre pourquoi le vieux Spinola ne souhaite pas voir ces meurtreries reliées... La *Compagna* aurait-elle quelque part en cette sombre affaire ? »

### *Au large de Cythère, après-midi du 11 octobre*

Cela faisait deux jours que le navire affrontait des conditions de mer difficiles. La veille, tout le monde avait craint que les averses ne se transforment en tempête une fois de plus. Heureusement, la situation s'était améliorée en fin de journée et à la nuit. Ne demeurait qu'un puissant vent du nord, apte à porter le *Falconus* sans encombre. Mais il s'obstinait à ne se manifester que par rafales, faisant à chaque fois gîter le navire avec insistance et mettant à rude épreuve la patience des marins courant régler les voiles. Le *patronus* était sur le pont, présent presque sans interruption depuis la veille. Il était resté debout une partie de la nuit, accompagnant les hommes de quart, pour s'assurer que les conditions ne se détérioraient pas alors que tout le monde dormait. Les cernes sous ses yeux indiquaient l'anxiété et le sérieux avec lesquels il se consacrait à la tâche.

Accoudé à la rambarde bâbord, Régnier attendait, hésitant à s'imposer au commandant à un moment si difficile. Mais il lui fallait absolument aller l'ennuyer avec des questions intéressant l'enquête. Il n'avait guère pu avancer récemment, les conditions maritimes monopolisant la plupart des hommes qu'il voulait questionner. La situation, bien que délicate, semblait s'être stabilisée, les matelots s'efforçant de gérer de façon autonome les soubresauts du vent. Régnier se dirigea donc vers Ribaldo Malfigliastro, qui le vit arriver et le salua de la main. Lorsqu'il parvint sur la plate-forme, le marin devait avoir compris ses intentions car il l'invita à le rejoindre un peu vers l'arrière, à l'abri des rafales et des oreilles indiscretes. Le pilote était aux commandes, maintenant le cap déterminé et donnant ses ordres aux matelots maniant les rames-gouvernails.

Régnier prit un siège à côté du *patronus*. Celui-ci s'appuya dos à la paroi, s'en servant comme d'un dossier. Il bâilla ostensiblement et, s'excusant par avance de sa fatigue, demanda au chevalier ce qui l'amenait.

« Je commence à croire en la possibilité d'un lien avec les affaires d'Espagne. Il me faudrait savoir si vous aviez connaissance de la présence d'Ansaldi Embraco là-bas, ou s'il avait usage d'y commercer. Cette demande concerne d'ailleurs aussi les trois autres marchands meurtris. »

Ribaldo souleva des sourcils broussailleux, dessinant de ses doigts la moustache autour de sa bouche, l'air ennuyé.

« Difficile réponse, messire d'Eaucourt. Comment êtes-vous rendu là ?

— Ce n'est que possibilité, je souhaite moissonner plus de renseignements avant de la présenter, si cela ne vous méseuse pas. »

Ribaldo eut un sourire fugace.

« Oui, d'autant plus que j'ai peut-être quelque part à l'affaire, c'est ça ? »

Régnier répliqua d'un rictus énigmatique, son silence invitant invitant à une réponse.

« Convenez qu'il serait bien sot pour un intrigant de confier les recherches à autrui. Il lui suffirait de bâcler les recherches et d'oublier l'affaire.

— Certes. Mais disons pour l'instant que je ne veux nuire à aucune réputation.

— Fort bien. Avant tout il me faut vous confier, si vous ne le savez déjà, que j'ai en personne combattu à Almeria et Tortosa. J'étais *capitaneus* d'une nave de guerre lors des deux sièges, aux ordres d'Ansaldo Doria. J'y ai rencontré le pauvre Fulco. Il faisait partie des blessés que j'ai hébergés quelque temps. Je ne me souviens pas y avoir vu Ansaldi Embriaco. Il aurait été si jeune ! Et de trop bonne lignée pour n'être que soldat ou matelot. Il aurait servi un des consuls, ou quelque notable comme Mauro Spinola. »

Régnier lança un regard intéressé, se mordant les lèvres tandis qu'il écoutait.

« Spinola y a pris part ?

— Certes oui, il est fort lié à Caffaro<sup>4</sup> ainsi qu'à nombre de magistrats. Il ne chasse pas qu'en Outremer, même si c'est là qu'il se complait le mieux. Mais je vous le redis, je n'ai jamais rencontré Ansaldi Embriaco là-bas, ni même ouï après lui. La prime fois, c'est lorsque nous apprêtions le passage du *Falconus*. On me présente souventes fois comme vétéran d'Almeria et Tortosa, et je ne crois pas qu'il ait relevé. Ce qu'il n'aurait pas manqué de faire s'il y avait pris part. »

Sauf dans le cas où cela ravivait un sombre souvenir, songea Régnier.

Le *patronus* laissa son regard errer quelques instants, rassemblant ses souvenirs et, peut-être, choisissant ceux qu'il choisirait de révéler. Sa barbe et sa moustache dansaient autour de son visage tandis qu'il bougeait sa

---

4. Célèbre consul génois (v.1080-v.1164), diplomate et guerrier, qui participa à la Première croisade et entreprit d'écrire l'histoire de sa cité.

mâchoire en tout sens, comme s'il remâchait à l'avance ses mots.

« En revanche, les trois hommes meurtris à Gênes étaient puissants marchands, qui avaient prêté monnaies pour l'expédition d'Espagne. Les bénéfices qu'ils en ont tirés n'ont pas plu à tout le monde. Mais ils n'étaient pas seuls, faisaient bonnement partie du lot. Ils ont fait belle récolte de livres, alors que la plupart ont connu la ruine.

— Avaient-ils bonne renommée par ailleurs ? Étaient-ils sus pour passer outre les interdictions de vente aux infidèles par exemple ?

— Je ne le crois pas. On les a bien sûr accablés de mille maux, mais c'était issu du dépit et du chagrin. Vous pensez que c'est la raison de leur murdriment ?

— Possible. Mais une fois encore, nulle place pour Ansaldi Embriaco. Les pistes mènent vers l'Espagne, peut-être nœud de trafics. Mais chaque fois, je ne vois comment y placer ce malheureux. »

Ribaldo resta quelques instants silencieux, puis attrapa un gobelet qu'il se remplit de vin. Il le tendit à Régnier et s'en servit un autre.

« Vous savez, Mauro m'a entretenu de vous et de vos recherches. »

Régnier rit pour lui-même, amusé à l'avance de ce que le vieux diplomate pouvait dire sur lui, mais sa curiosité fut éveillée par cette étrange confiance.

« Il n'a guère dû se laisser à complimenter, je le crains.

— Ce n'est pas homme à s'ouvrir franchement de ses opinions, surtout inamicales. Il m'a simplement fait comprendre que vous suiviez mauvais chemin et cherchiez du sens entre éléments sans lien. Que la preuve en était que Fulco n'était pas riche négociant membre d'une influente parentèle, sans même parler du matelot manquant. Il voulait que je vous en parle, quoique de sûr moins franchement. »

Le *patronus* assortit sa dernière phrase d'un grand sourire et inclina amicalement son godet vers le chevalier. Régnier rendit la politesse machinalement.

« C'est vrai, mais Bota était en Espagne. Et il a pu participer à quelque affaire, ou en être témoin. »

Le *patronus* se leva en rangeant son gobelet, signifiant par là qu'il mettait fin à l'entretien. Il allait s'éloigner lorsqu'il se figea, se retournant vers Régnier, le visage encore dans la pénombre de l'abri.

« La seule chose que je puisse proclamer, c'est qu'il avait toute ma confiance. Je l'ai toujours pensé brave, loyal et franc. Si jamais on l'a meurtri en lien avec pareille affaire, cela me désolerait que vous le croyiez coupable de vilénie. Je suis persuadé qu'il n'est qu'innocente victime, autant que peut l'être un homme. »

Régnier hocha la tête sans conviction. Il comprenait l'opinion du commandant de bord mais ne pouvait se contenter d'impressions et d'opinions. Il devait se fier à sa raison, avec méthode.

« Une ultime demande, si vous le permettez. Ansaldi Embriaco s'est-il opposé au louage de Fulco Bota pour ce passage ?

— Certes pas. Il encourageait plutôt l'enrôlement de tous ceux qui s'étaient illustrés au combat contre les musulmans. »

### *Au large d'Antikythira, matin du 12 octobre*

Régnier trouva Gringoire le Breite en train de jouer avec son épouse, confortablement installés sur leurs matelas dans la petite zone qu'ils s'étaient réservés au sein de la salle des passagers. Dehors, le temps était encore frais et la jeune femme était légèrement fiévreuse depuis deux nuits, derniers avatars de la tempête qui les avait tous éprouvés physiquement et nerveusement quelques jours plus tôt.

Ils s'adonnaient à une partie de mourre, Ermenjart restant bien à l'abri sous ses couvertures. Régnier se demandait comment on pouvait choisir de demeurer dans cet endroit dont la moins nauséabonde des odeurs exhalait comme une saumure en voie de fermentation. Pour sa part, dès qu'il le pouvait, il sortait sur le pont supérieur ou les châteaux avant et arrière, selon les autorisations accordées par le *patronus*, préférant le goût des embruns salés à cette atmosphère de latrines. Il s'approchait du couple en essayant de ne pas trop marcher sur les différents paquets, colis et corbeilles remplissant pratiquement tout l'espace au sol. Heureusement, le navire ne bougeait guère et, tout en se raccrochant aux poutres, il pouvait avancer sans avoir à trop jouer les acrobates. Le voyant arriver vers eux, les deux conjoints arrêtaient leur partie et la jeune femme tira sur sa tête la couverture qui l'emmitouflait, de façon à s'en faire une sorte de voile. Malgré la promiscuité du voyage, elle conservait quelques réflexes de prudence.

« Le bonjour à vous, maître et maîtresse la Breite. Je suis désolé de vous déranger alors que vous souffrez de fièvres. Mais vous détenez, maître, peut-être quelques informations pouvant me faire avancer dans mes recherches. »

Le marchand se rengorgea de se voir accorder une telle importance, surtout devant sa jeune épouse qui posa sur lui des yeux amoureux, bien que fatigués. Il se tassa sur sa couche, faisant un peu de place au chevalier. Régnier s'assit avec plaisir.

« Vous êtes marchand d'expérience et il est possible que vous ayez ouï rumeurs sur l'Espagne lorsque le roi Louis prit la croix. L'opinion d'un négociant étranger à la *Compagna* peut m'aider fort.

— Oh, pour ça oui, je peux vous en parler! C'était plus que rumeurs! Les affaires s'essouffèrent cruellement de cette histoire. Plusieurs compaigns et amis, habitués à rencontrer Génois lors des foires du Lendit, de Lagny, Provins ou Troyes ont dû chercher nouvelles voies pour

leurs marchandises. En outre, ils ne trouvaient rien à leur acheter. Par bonne fortune, il demeurait Pisans et Vénitiens avec lesquels les plus sages avaient gardé bons contacts, mais j'en sais plus d'un qui a mangé son chapeau plusieurs années durant. »

L'air satisfait qu'il arborait alors en indiquait long sur l'excellente opinion qu'il avait de lui-même et de son flair en affaires. Dépité que le marchand ne comprenne pas à demi-mot ce qu'il recherchait, Régnier entreprit d'être plus précis.

« Savez-vous en détail ce qui s'est passé lors de leur assaut sur Tortosa et Almeria ?

— C'est fort simple, ils ont envoyé leurs nefes au loin pendant trop longtemps, le commerce à longue distance en a été durement touché. Force négociants ont vu leurs affaires ruinées, faute de transport. Les taxes ne sont plus rentrées comme auparavant et il leur a fallu emprunter pour payer les dépenses publiques. »

Régnier hocha la tête, réalisant que c'était en définitive assez évident. La flotte, au nom de la défense des intérêts de Gênes, avait en fait servi à quelques familles pour s'enrichir. Parmi ces dernières se trouvaient les gens qui étaient dans l'entourage des consuls à cette époque, revenus au pouvoir depuis lors, après le règlement de la crise politique et financière.

« Est-ce que vous connaissiez Lafranco Rustico, Jacomo Platealonga, Oberto Pedegola ou Ansaldi Embriaco à cette période, ou aviez-vous oui parler d'eux ? »

Le Champenois réfléchit quelques minutes, l'air circonspect.

« Non, ça ne me dit rien. Par contre, je me suis souvenu que j'avais bon compaing de Bar sur l'Aube qui avait usage de négocier avec la famille Bota. »

Après avoir lâché cette dernière phrase avec un sens très personnel du suspens, il marqua un temps d'arrêt, afin de vérifier l'impact de cette nouvelle sur Régnier. Mais le chevalier attendit impassiblement la suite, obligeant

Gringoire à continuer son histoire sans pouvoir jouer plus avant de ses talents de conteur.

« Ils étaient plusieurs de cette parentèle, bien que je ne croie pas qu'il y avait le charpentier parmi eux, je ne sais d'ailleurs même pas s'ils étaient cousins ou pas. Ils ont presque tout perdu dans cette histoire d'Espagne. Des denrées gâtées et gâchées ! Ils s'en étaient ouverts à mon ami la prime année, où ils ont quand même fait chemin jusqu'en Champagne. Par contre, à la saint Barnabé suivante ils ne sont pas venus pour le marché du Lendit. On ne les a plus jamais revus. Complètement ruinés ! »

Appuyant son discours, il fit un geste théâtral de la main, fendant l'air d'un mouvement définitif avant d'enchaîner d'un air empressé :

« Et ce n'est pas tout ! Un de leurs coursiers, que je connais fort bien, m'a même conté par la suite que l'un d'eux se serait donné la mort, n'ayant pas accepté sa disgrâce. »

Régnier songea qu'il tenait probablement là le mobile de Fulco Bota, ainsi que le lien qui unissait les crimes de Gênes. Il ne voyait néanmoins pas ce qu'Ansaldi venait faire dans toute cette affaire. Mauro Spinola avait peut-être raison de mettre cet assassinat à part. Toutefois, qu'au moins deux meurtres sans rapport l'un avec l'autre aient pu se commettre sur le même navire, à quelques jours d'intervalle, lui semblait inconcevable. Tandis qu'il était plongé dans ses réflexions, Gringoire continuait son récit, qu'il illustrait de gestes souvent inappropriés, bien que singulièrement démonstratifs.

« Cette malheureuse histoire a duré longtemps. Ils avaient de telles dettes qu'on ne les voyait guère. Mais j'ai l'impression que tout va repartir pour eux. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai tenté d'en discuter avec le jeune Embriaco, pour pouvoir profiter... »

*Abords de la côte crétoise, matin du 13 octobre*

Ingo était assis sur un tabouret au centre de la petite loge où les outils étaient rangés. Il lui arrivait souvent d’y dormir, lorsqu’il trouvait que les marins autour de lui faisaient trop de bruit. Pourtant, depuis la mort de son maître et ami Fulco, il n’avait plus vraiment de cœur à l’ouvrage. Pour l’heure, il écrasait avec soin du biscuit dans une écuelle, pour en faire une bouillie allongée de vin et d’eau, son déjeuner habituel. Le ciel gris n’apportait qu’une lumière plate et correspondait assez bien à son humeur. Il vaquait à ses tâches, assistant et parfois prenant le pas sur un matelot que le *patronus* avait délégué pour remplacer le défunt charpentier. Mais il avait perdu son entrain et s’acquittait de ses devoirs machinalement. La perspective d’un nouveau professeur pour le voyage retour ne l’enchantait guère, car c’était plus le compagnon que l’enseignant que le jeune homme regrettait.

C’est ainsi qu’Herbelot et Ernaut le trouvèrent, la tête penchée au-dessus de sa gamelle. Le clerc frappa à l’huis pour signaler qu’ils souhaitaient s’entretenir avec lui, leur arrivée ayant forcément été remarquée par l’apprenti.

« Nous venons t’importuner quelques instants, garçon. Nous avons plusieurs demandes à propos de ton maître. »

Herbelot avait insisté auprès de Régnier pour accompagner Ernaut dans cet interrogatoire car, contrairement à Régnier, il ne se fiait toujours pas aux capacités de raisonnement de l’adolescent, qu’il estimait naturellement limitées. Le chevalier lui avait rétorqué que sa seule présence risquait d’effrayer quelqu’un d’aussi simple qu’Ingo, peu habitué à fréquenter des gens importants. Mais surtout, cela désignait Ernaut comme participant officiellement à l’enquête, ce qui pouvait les desservir. Le clerc objecta que tout le monde s’en doutait désormais, vu leurs fréquentes réunions dans l’ancienne cabine d’Embriaco. En s’entêtant dans sa décision, Herbelot finit par rallier le chevalier à son idée. Bien évidemment, ils ne

dévoilèrent ni l'un ni l'autre cette discussion à Ernaut. Et le clerc était décidé à montrer qu'il était le responsable de cet entretien et garant de son bon déroulement.

Ingo leva la tête et les toisa en silence puis se mit debout, s'effaçant pour les laisser entrer dans le petit espace. Il s'assit sur un des coffres, au fond, continuant à égrener son biscuit.

« Que voulez-vous savoir, maître ? »

Cherchant un lieu pas trop rempli de poussière et de sciure où se poser, Herbelot lui répondit.

« Ce que Fulco Bota avait fait comme voyages jusqu'à ce jour, les lieux où il aurait pu se rendre, les cités et contrées où il aurait pu s'attirer ennemis... Tout ce qui te vient en tête suseptible de nous éclairer sur la piste de son meurtrier. »

Ingo lança un regard intrigué à Ernaut, comme s'il l'interrogeait sur la fiabilité du petit bonhomme trépignant sur place, incapable de trouver un siège digne de recevoir son fessier. Ernaut fit un discret signe affirmatif de la tête, perché sur une table étroite servant d'établi.

« Ça ne faisait guère de temps qu'il m'avait pris à son service. J'étais chez un autre maître qui besognait uniquement les coques, à terre. Maître Bota m'a conté qu'il s'était fait soudard moult années, mais qu'il avait cessé par crainte des dangers.

— L'Espagne, c'est ça ?

— Oui, il a œuvré comme *ingenior* à plusieurs sièges, c'est là-bas qu'il a connu Octobono et Enrico Maza. Le prime était matelot, sur une des galées. Et maître Maza se louait comme arbalétrier.

— Ils étaient déjà bons compaings ? »

Le jeune homme haussa les épaules, l'air interrogateur, et avala rapidement une bouchée, comme un animal craintif.

« Et que sais-tu de sa maison ?

— Il est marié, avec plusieurs enfançons, tous à Gênes. Il appartient à une famille ancienne de la cité et certains de ses cousins sont notables et assez riches. Mais la plupart connus

de moi ont été ruinés voilà peu, justement avec l'expédition d'Espagne. »

Herbelot lança un regard entendu à Ernaut. Ce dernier enchaîna.

« Il a été personnellement touché ?

— Je ne sais. Il avait gagné belle somme au combat. Il a acheté une demeure pour sa famille, avec une fenêtre apercevant le port. Par contre, son espoir de diriger sa propre nef, qu'auraient payé ses cousins les plus fortunés, est tombé à l'eau.

— Il te contait souvent Almeria ou Tortosa ?

— Sans plus, il disait qu'il y avait rencontré vrais héros. Il ne tarissait pas de compliments sur maître Maza, un lion au combat... »

Herbelot laissa à l'apprenti le temps d'avaler un peu de nourriture, tout en jetant un coup d'œil vers l'intérieur du navire. Son regard croisa celui d'Ernaut, le visage interrogatif, apparemment impatient de reprendre la discussion. Mais le clerc ne souhaitait pas brusquer les choses et attendit d'accrocher l'attention d'Ingo avant de poursuivre d'une voix amicale.

« Avait-il eu quelques liens avec aucun notable de la *Compagna* ?

— Certainement. Il avait de hautes fonctions lors des assauts et prenait ses ordres de haut-placés. Peut-être pas les consuls eux-mêmes, mais au moins grands officiers et capitaines.

— Une ultime question, avant de te laisser. Est-ce que tu vois quelqu'un à bord qui aurait pu haïr ton maître ?

— Je ne lui connaissais aucun ennemi, et certainement pas sur le *Falconus*. Tu as dû t'en rendre compte, Ernaut, tout le monde l'appréciait fort.

— Et au sein des passagers, négociants, pas seulement parmi les matelots ?

— La plupart me sont inconnus, du moins l'étaient avant le départ. Maître Bota ne faisait pas négoce, en dehors de quelques petites balles personnelles, comme d'usage.

— Fort bien, mille grâce pour ton aide. »

Herbelot vérifiait tout en parlant qu'il n'avait pas amassé trop de saleté sur son vêtement, et en ajusta les plis tout en prenant congé. Alors qu'il était devant la loge, il se figea brusquement, manquant de peu d'être bousculé par Ernaut, qui marchait une nouvelle fois sans regarder là où il allait. Prenant un air très sérieux, il interpella une dernière fois Ingo.

« Surtout, si quoi que ce soit te revient en mémoire, même de peu d'importance à première vue, rapporte-le nous, à Ernaut, messire d'Eaucourt ou moi, d'accord ? C'est fort important ! »

Ils avancèrent de quelques pas et Herbelot fit signe à Ernaut de se pencher vers lui.

« Nous tenons la crapule. Le soudard, en toute évidence ! Avec son caractère rageux, il a dû vouloir plus ou s'échauffer pour quelque brouille, et il lui aura fait son affaire. Nous venons de dénouer cette intrigue, garçon ! »

Il eut un sourire entendu, retroussant son nez fin. Tandis qu'il reprenait son avance, il réfléchissait à la façon dont il allait présenter ses conclusions à Régnier. Ernaut, l'air plus soucieux qu'habituellement, était moins convaincu. Il avait passé pas mal de temps avec Enrico Maza et, s'il reconnaissait que l'homme n'était pas sans défaut, il n'arrivait pas à convenir que c'était un assassin calculateur. Il pouvait tuer n'importe qui sous l'influence de la colère mais, selon Ernaut, préparer et exécuter une série d'assassinats, cela ne collait pas au personnage. Herbelot allait un peu trop vite en besogne.

# Chapitre 9

*Côte crétoise, matin du 14 octobre*

Les trois enquêteurs avaient débattu un long moment la veille au soir avant de se décider sur la façon dont ils allaient interroger Enrico Maza. Bien qu'ils aient convenu de l'importance des informations à obtenir auprès de lui, ils en étaient arrivés à la solution la plus modérée. Il ne fallait pas l'aborder de face. Coupable ou innocent, c'était un homme redoutable, violent, et l'accuser directement d'être le complice et l'assassin de Fulco Bota risquait de provoquer une dangereuse réaction. L'interroger à ce propos, sans dévoiler leur hypothèse, ne pouvait demeurer sans conséquence, pour les mêmes raisons.

Ernaut se proposa pour lancer quelques questions, l'air de rien, un jour qu'il s'entraînerait avec le soldat comme il le faisait régulièrement depuis plusieurs semaines. L'adolescent pensait avoir créé une relation de confiance qui lui permettrait d'aller suffisamment loin, de collecter plus d'éléments pour prendre une décision définitive. Mais en disant cela à ses deux compagnons, il savait qu'il marchait sur des œufs, car il n'était en fait sûr de rien. Il avait passé une nuit agitée, angoissé par l'importance et la subtilité de sa mission.

Une fois sur le pont, il se prépara et s'échauffa un peu avant de rejoindre Enrico comme ils étaient convenu après le repas. Le temps était enfin revenu au beau et seul le vent soufflant dans les voiles amoindrissait les morsures du soleil implacable. En de tels cas, les deux hommes se retrouvaient à bâbord, tentant de profiter de l'ombre de la voile pour se protéger des rayons mordants. Prêt à en découdre, Ernaut se rinçait la bouche d'un mélange de vin et d'eau, cette dernière sentant trop le croupi pour être bue nature.

Enrico arriva, habillé seulement de sa chemise et de ses braies. Il avait avec lui des bâtons servant d'armes pour l'apprentissage. La plupart des entraînements se basaient sur la lutte à main nue, la meilleure des méthodes pour apprendre à se battre selon le soldat. Mais il souhaitait aussi montrer à Ernaut les différentes manières de se poster pour un combat à l'épée. Il existait un certain nombre de positions et d'enchaînements à connaître afin de vaincre les adversaires en fonction de l'attitude qu'ils choisissaient. Ernaut avait découvert à sa grande déception que sa force ne suffisait pas et que la rapidité, la dextérité et une pratique longue et fastidieuse, étaient bien plus déterminantes que des coups assénés comme un bœuf.

Malgré la chaleur, les affrontements furent une nouvelle fois intenses. Enrico ne faisait pas de cadeau à son élève, qui n'en attendait aucun. Ernaut poussait son professeur dans ses derniers retranchements dès qu'il voyait une opportunité d'affirmer sa puissance. Entre eux deux il n'y avait pas de faux-semblants : même dans l'apprentissage et les combats courtois, nul n'était là pour perdre. La victoire n'en était que plus méritoire.

La chaleur du jour augmentant régulièrement, ils se retrouvèrent rapidement en sueur, l'haleine courte, la langue sèche et les tempes bourdonnantes. Ils s'essuyèrent le visage avec les pans de leurs chemises et s'assirent à l'ombre de la passerelle du gaillard d'avant. Reprenant leur souffle, ils ne parlaient pas, se contentant de se jauger du regard et de

se passer de quoi se désaltérer. Ernaut cherchait l'angle par lequel il allait aborder le sujet de l'Espagne, qu'il faudrait forcément subtil, car il savait le soldat très malin. Il fut donc un peu désarçonné par la question que ce dernier lui posa.

« Tu te décideras quand à t'enquérir auprès de moi de Fulco et du marchand ? »

Ernaut prit un air offusqué.

« Pourquoi ça ? Pour quels motifs devrais-je vous interroger ? »

Enrico fit un de ses sourires mystérieux, répercuté dans tout son visage par ses rides jusqu'à la cicatrice qui démentait tout amusement dans ce rictus.

« Parce que c'est ton rôle. Si ton chevalier, là, te l'a pas encore ordonné, ça ne saurait tarder. Sinon tu es rusé assez pour te dire que ce serait bien que je me livre à toi. Pas vrai ? »

Il avala une gorgée du pichet et le tendit à Ernaut.

« T'inquiète ! Ça me fait guère souci. Je suis peut-être peu droit, mais j'ai de la moralité. Le vieux Bota était homme de bien. Jamais un mot plus haut que l'autre, et il connaissait sa place. Pas un preux guerrier, comme toi ou moi, mais il menait droitement sa barque, j'avais rien contre lui... »

Le soldat porta son regard au loin comme s'il y cherchait ses souvenirs et impressions. Ernaut avala une gorgée, attendant la suite.

« Le marchand, voilà un fils à putain, de ceux qui ordonnent, mais jamais ne vont planter leur glaive parmi la tripaille. Bota, lui, il en a fait l'essai ; il est revenu, fort tourmenté, vu que c'était pas sa place. Mais il n'est pas resté en retrait. Rien que pour ça, j'aurais plaisir à voir pendre son meurtrier. Alors s'il faut que j'éclaircisse quelques lanternes, j'aime autant que ce soit pour toi, parce que tu me plais, petit. »

Il donna un coup de poing amical sur le bras du géant à ses côtés et reprit le récipient de vin. Devenant rouge de confusion, Ernaut ne savait pas quoi répliquer. Il demeurait

perplexe de cet accès de générosité qu'il trouvait inhabituel, même si sur le fond, il comprenait intuitivement Maza. Il essaya de remettre de l'ordre dans ses idées, voulant saisir cette opportunité.

« Au plus simple, ce serait me conter où vous étiez lors des murdriments... »

— Pas bête ! Alors, que je m'en souviene... Quand on a piqué Embriaco, je faisais le guet. Je n'avais pas pu prendre revanche de toi de la partie de dés de la veille, souviens-toi ! J'ai donc erré à bord un peu partout avec Rufus. Depuis la grand salle, j'ai entr'aperçu les deux valets qui jouaient dans le passage. J'ai eu envie de les ennuyer un peu. On a ouï étrange bruit... Je suis allé quérir Fulco pour forcer la porte. Au retour, tu l'avais déjà fracassée.

— Et pour maître Bota ?

— Là, ça va être moins aisé. Suite à la tempête, j'étais lassé de me tremper et on s'est réfugiés en aucune cale avec quelques compagnons. Et on a percé un tonneau, histoire de ne pas demeurer oisifs ! Après, je ne sais guère. Je me suis éveillé à cause de la tribouillerie sur le pont. Ils larguaient le canot pour te repêcher. Guère complet, je l'avoue volontiers, mais voilà tout ce que je peux te conter... »

Ernaut s'adossa à la cloison et posa son crâne contre les planches de bois, faisant rouler sa tête de droite et de gauche, les yeux fermés pour mettre un peu d'ordre dans son esprit. Apparemment, Enrico ne pouvait avoir commis le premier meurtre. Mais il aurait pu tuer son complice responsable de cet assassinat. Il lui fallait encore voir comment il aborderait une autre question.

« Et les autres Génois, Platealonga, Rustico, Pedegola, ou Embriaco, vous les connaissiez ? »

— Quelque peu, de renommée, à part Ansaldi Embriaco, que j'ai découvert sur le *Falconus*. Tous ceux qui ont combattu au ponant de la Méditerranée connaissent cette truandaille. De gros négociants, grenouillant à l'entour des

familles consulaires. Maintenant, si tu veux savoir si je les avais rencontrés en personne, la réponse est non. »

Enrico lança un fin crachat au loin, avant de tourner son regard vers Ernaut.

« C'est comme Embriaco ou le vieux Spinola, le genre pisseux refusant de croquer ses souliers brodés. On est loin de la vaillance des ancêtres ! Tous ces fils à moine ne sont que couards escouillés. S'il le fallait, je saurais les trucider sans remords, mais à ce jour, nos chemins se sont jamais entrecroisés. Chacun son monde ! »

Il se rapprocha d'Ernaut, le regard étonnamment direct et la voix réduite à un souffle de haine.

« D'ailleurs, te fais pas d'illusion, amour de seigneur n'est pas fief ! Ton chevalier et son compaïng le tonsuré, ils ne voient en toi que valetaille. Ils te font sourires par-devant, mais le jour où tu cesseras de leur être utile, ils t'oublieront, comme un simple torchias. »

Il attrapa Ernaut par la nuque et se rapprocha encore de son visage, crachant les mots comme du venin qui lui brûlerait les lèvres.

« Il ne faut certes pas leur accorder confiance, encore moins qu'à un paillard tel que moi ! »

### *Côte crétoise, matin du 14 octobre*

Le pont supérieur fleurait bon la décontraction. Depuis qu'ils avaient atteint les abords de l'île de Crête, qu'ils voyaient au loin vers le sud, les éléments semblaient vouloir les favoriser. Un vent de travers régulier, bien que modérément puissant, assurait un minimum de travail aux marins et un soleil régnant sans partage sur le ciel réchauffait les passagers malmenés. La faible brise ne formait qu'à peine la mer, accordant un grand confort aux voyageurs, qui ne ressentaient donc que peu le mouvement des vagues. Le *patronus* avait une nouvelle fois obligeamment autorisé les

passagers à se rendre aux étages supérieurs, de façon à profiter de ces cieux cléments.

Ja'fa et Sawirus de Ramathes ne s'étaient pas fait prier. Ils s'étaient aménagé un petit coin tranquille, fixant une toile depuis la plate-forme haute du château arrière pour se protéger des ardeurs de l'astre solaire, et ils avaient amené de quoi faire la sieste et se détendre en plein air. Après manger, le jeune négociant avait pris sa flûte et joué des airs qui avaient bercé la plupart des présents. Puis il avait à son tour décidé de fermer les yeux, s'abandonnant aux délices d'un repos calme, rythmé par les bruits du vent dans la voile, le grincement des cordages ou ceux de la coque fendant la houle. Les quelques hommes nécessaires au service veillaient sur une armée de ronfleurs, rêvant paisiblement que le voyage se déroulerait ainsi jusqu'à la fin.

En milieu d'après-midi, lorsque Ja'fa sortit de son sommeil, Sawirus lui proposa de passer un peu de temps à un jeu de plateau. Ils étaient en train de placer les pions sur le tracé quand Régnier s'approcha d'eux.

« Vous allez commencer une partie d'alquerque ? »

Sawirus s'arrêta un instant de poser ses jetons et leva la tête vers le chevalier, fermant à demi les yeux pour ne pas être ébloui par la luminosité ambiante.

« Si c'est ainsi que vous nommez ce jeu, oui. Mais pour moi, ce n'est qu'*al quirkat*. On rencontre tellement de formes ! Je crois que chaque contrée en a une propre. »

Soulevant des pièces qu'il venait de prendre, Sawirus le regarda.

« Vous n'êtes pas ici pour parler jeux de table, je pense... »

— Certes non. Cela doit être ce beau soleil. Il éloigne soucis et incite au repos... »

Ja'fa tira un de ses coussins et le disposa au pied de Régnier.

« Prenez place. Dites-nous en quoi nous pouvons vous être utiles. »

Une fois en tailleur, Régnier resta silencieux, comme hypnotisé, étudiant la façon dont les deux adversaires poussaient leurs pions. Au bout d'un long moment, reprenant un air plus concentré, il se résolut à parler.

« J'aurais besoin de savoir si l'un ou l'autre aviez connaissance des affaires d'Ansaldi Embriaco à l'époque de l'assaut sur Damas, lorsque Gênes a armé une flotte pour l'Espagne. Et si vous aviez contact avec Lafranco Rustico, Jacomo Platealonga ou Oberto Pedegola. »

Sawirus toussa légèrement pour s'éclaircir la voix et répondit le premier.

« Les trois derniers ne sont pas hommes à beaucoup commercer avec nous. Ce sont de puissants négociants, mais surtout avec l'Ifriqiyah<sup>1</sup>. Je n'ai jamais eu d'échanges directs avec eux ni à Jérusalem, ni à Tripoli ni en Égypte. »

Ja'fa semblait vouloir appuyer le vieux marchand et attendit que ce dernier ait fini.

« Je les connaissais de vue, comme beaucoup, pour les avoir entrecroisés à Gênes en lieux publics ou une halle ou l'autre. Mais aucun n'est jamais venu à Gibelet ou à Akka<sup>2</sup>. Et à moins qu'ils aient commissionné un des négociants usuels des autres familles, je partage l'opinion de maître Sawirus.

— Le jeune Embriaco, lui, était pur produit des comptoirs syriens. Il avait excellente connaissance de moult marchés de la côte et s'était enfoncé vers Alep, Homs et Damas. Sans compter tous ses voyages à Jérusalem même. En particulier lorsqu'il demeura plusieurs années en Terre sainte. La prime fois que je l'ai vu, il n'était que secrétaire, servant un sien oncle de Gibelet. Je m'ensouviens fort bien parce que le jouvencel s'était emporté de joie à l'annonce de l'arrivée de l'ost<sup>3</sup> allemand, au printemps 1148. Cela m'avait fort surpris venant d'un Génois. Parfois on aurait dit qu'il s'enthousiasmait plus pour la guerre que le négoce... »

1. Afrique du Nord, du Maroc à la Lybie.

2. Nom syrien de Saint-Jean d'Acre.

3. Armée.

Régnier se remémora à cette occasion ce qu'Ansaldi lui avait raconté alors qu'eux aussi s'affrontaient autour d'un plateau de jeu voilà plusieurs semaines.

« Il m'a conté que ses parents l'avaient élevé comme soldat, espérant peut-être quelque prestigieux destin. Il avait une foi solide en l'avenir des royaumes de Terre sainte... »

Prenant brutalement conscience de ce que Sawirus venait de lui déclarer, il lui posa la main sur l'avant-bras comme celui-ci s'apprêtait à jouer.

« Attendez ! Ansaldi Embriaco était à Gibelet en 1148 ? »

Le vieux marchand fut surpris de la violence de la question et lança un regard interdit à Régnier. Celui-ci lui lâcha le bras, l'air confus. Se massant symboliquement le poignet, Sawirus répondit.

« Pas seulement. Il hostellait là depuis une année ou deux, il est resté fort longtemps, en partie à cause du manque de nefes génoises. C'est de sûr le moment où il a le plus appris. Il a fait ses premières affaires avec un Sicilien, musulman désormais retiré ou presque, al-Manzil al-Qamah. Je l'avais introduit près certains amis, comme d'autres. Voilà raison de notre déception à le voir nous traiter par la suite comme étrangers. »

Écoutant à peine la suite de la réponse, Régnier était plongé dans un abîme d'interrogations. Il savait désormais, sans l'ombre d'un doute, que le jeune marchand assassiné n'avait aucun lien avec l'Espagne. Il n'avait même pas pu y être mêlé indirectement, étant géographiquement bien trop éloigné, et ceci pour les mêmes raisons qui avaient ruiné la famille Bota et tant d'autres. Toutes les théories savantes qu'il s'était efforcé de construire avec ses deux compagnons tombaient en morceau. Il fallait absolument qu'il remette de l'ordre dans ses idées avant de leur parler, de crainte de les voir complètement abattus.

*Au large de l'île de Dia, matin du 15 octobre*

Régnier et Ernaut avaient repris leur place habituelle dans la petite cabine d'Ansaldi, chacun à une extrémité de la banquette faisant lit. Ils étaient venus directement après une messe matinale, attendant l'arrivée d'Herbelot qui avait officié en compagnie d'Aubelet. Un temps magnifique leur avait offert l'opportunité d'une belle cérémonie en plein air, rassemblant l'intégralité des marins et des voyageurs. Mais ils n'avaient pas vraiment l'esprit à cela. Le matin, le chevalier avait rapidement réuni Herbelot, Ganelon et Ernaut, et leur avait brièvement expliqué qu'il était désormais certain qu'Ansaldi n'avait rien à voir avec l'Espagne, qu'il était en Terre sainte lors des combats, et même un peu avant et après. Il fallait qu'ils partent sur d'autres pistes et que chacun y réfléchisse de son côté. Ils étaient convenu de se retrouver pour en discuter après la messe.

En attendant le prêtre, Ganelon et Ernaut avaient allumé les lampes et patientaient en silence, comme gênés. L'adolescent jouait avec la flamme et la mèche situées sur l'étagère un peu au-dessus de lui. Régnier semblait perdu dans ses pensées, suivant du bout de l'index les volutes dessinées par les broderies sur la magnifique cotte de soie qu'il avait revêtue pour la cérémonie. Habituellement il aimait être rasé de frais, habillé de propre, et cela suffisait à le mettre de bonne humeur. Là, il était maussade car il craignait d'avoir fait fausse route depuis deux semaines et que l'affaire demeure à jamais un mystère.

Un bruit de pas, rapides et légers, précéda l'arrivée d'Herbelot accompagnée d'un frottement d'étoffes. Lorsque le clerc apparut dans l'embrasure de la porte, les lumières accrochèrent les plis de son vêtement. Lui aussi avait revêtu sa plus belle tenue. Il eut un sourire un peu crispé en voyant les regards se tourner vers lui, ayant l'impression de déranger. Il attrapa un tabouret et, gêné d'être ainsi

le perturbateur, il faillit commettre l'erreur de s'y asseoir immédiatement, sans même l'essuyer. De nouveau, seuls les craquements du *Falconus*, les voix lointaines des matelots, le murmure étouffé des passagers de la salle commune se firent entendre dans la cabine durant un long moment.

Tout à coup, presque brutalement, Régnier se releva et se rapprocha du bord du lit. Sa tête était éclairée en contrejour et seuls ses yeux brillaient à la lueur de la seconde lampe. Sans prendre le temps de faire une entrée en matière, il s'ouvrit directement à ses compagnons, continuant à voix haute les réflexions qu'il menait jusque-là silencieusement.

« Le chemin le plus droit s'est avéré ne mener nulle part. Et que nous reste-t-il ? Peu ou prou une paire de semaines pour démêler cet écheveau. J'ai donc longuement estimé la meilleure façon d'avancer. Alors, je me suis souvenu comment j'avais retrouvé mon portfolio. »

Ernaut et Herbelot, ignorants de l'anecdote, se regardèrent, dans l'expectative, à deux doigts de se demander si Régnier ne commençait pas à divaguer. Mais le chevalier continuait son monologue.

« Je vais plus ou moins écouter le conseil de Mauro Spinola, qui n'est guère loin des vues de maître Malfigliastro. Il nous faut considérer les événements rencontrés sur la nef, s'efforcer de retracer les ultimes moments du marchand. Le meurtrier d'Ansaldi nous mènera à celui du charpentier. Rien n'est fortuit en cette affaire ! Meurtrir quelqu'un à bord d'un navire est fort risqué, car on est captif avec sa victime, les témoins et les poursuivants. Adoncques il fallait qu'Ansaldi meure céant, sans délai. »

Herbelot se gratta la tête, comme s'il énonçait une idée venant de lui apparaître.

« Pour ma part, j'ai pensé tantôt à ce que vous nous avez conté au matin. Et si le meurtre de maître Embriaco était une erreur ? Vu qu'il semble seul sans lien avec l'Espagne ? Ce qui me pose problème, c'est toute cette préparation que vous évoquez, qui fait du meurtrier un fripon posé et intrigant,

que je ne vois guère commettre pareille erreur. Ou bien espérait-il juste nous plonger dans le brouillard... Et il aurait meurtri le charpentier du navire pour semblables motifs ? »

Marquant un silence, le petit groupe réfléchit à la façon dont il pouvait reprendre ses recherches. À son tour, Ernaut se redressa comme un ressort, se tenant le front de la main après y avoir claqué la paume d'un mouvement vif.

« Et si, en fait, maître Bota avait tout compris ? Quelques jours avant sa mort, il avait discoursé sur l'importance selon lui de voir maître Embriaco vengé. Il a peut-être voulu convaincre le coupable de se livrer, et zac ! Celui-là lui a planté son fer droit au cœur ! »

Régnier opina du chef.

« Possible. Comme il n'a interrogé personne, du moins à ma connaissance, c'est qu'il a dû noter quelque chose et comprendre alors l'histoire.

— Pourquoi ne pas suivre ses traces, en ce cas ? rétorqua Ernaut. Reprendre la piste depuis le début, en partant de choses certaines, à savoir la cabine telle qu'elle était. Nous pourrions ainsi retrouver l'endroit comme le charpentier l'a vu. Il sera plus aisé de mettre nos pas en les siens. »

Ernaut marqua un temps, hésitant à aller plus loin. Il finit par déclarer, d'une voix qui s'excusait presque :

« Depuis le début, je n'arrive à comprendre par quelle magie un larron peut ainsi entrer et sortir sans ouvrir aucune porte. Et pourtant cela ne semble étonner personne outre moi ! »

Comme atteint par une révélation, Régnier se releva brusquement et avisa ses compagnons interloqués.

« De vrai ! Tu as raison, Ernaut, c'est une évidence ! Arrêtons de penser en rond, agissons ! Amenons quantité de lumière ici, employons-nous à recréer les derniers instants du mort. »

Le chevalier se tourna vers l'adolescent et lui demanda :

« Vois si maître Sawirus pourrait nous joindre. »

Puis il lança vers le couloir :

« Ganelon ! Occupe-toi de quérir le jeune esclave de maître Sawirus ! »

Alors que son valet s'éloignait dans le passage, le chevalier se pencha par l'huis, par-dessus Herbelot, et cria à l'intention de son serviteur.

« Et après organise-toi avec Ugolino, que toutes les possessions qui étaient en la cabine d'Ansaldo Embriaco soient ramenées au plus vite ! »

Lorsqu'il se retourna, Ernaut était debout, le visage radieux, heureux de l'estime accordée, impatient d'avoir à faire autre chose que cogiter. Tentant de se faufiler derrière Herbelot, il manqua le renverser dans sa précipitation et partit en galopant dans le couloir.

« Quelle brute ! couina Herbelot.

— Si fait, mon ami, mais certes pas sans cervelle. Il a su voir une lueur en toute cette obscurité où nous étions perdus, vous et moi. . . »

Légèrement offusqué, le clerc piqua du nez et s'épousseta de la crasse imaginaire que ce frottement intempestif avait déposée sur sa tenue. Puis il se leva et rangea proprement le tabouret sous la table, toujours sans émettre la moindre parole, l'air pincé. Ayant retrouvé une contenance, il s'accorda une moue d'autosatisfaction et prêta de nouveau attention à Régnier. Ce dernier était debout sur le lit, une lampe à huile à la main, examinant chaque recoin du plafond et le son de chaque planche avec le manche de son couteau. D'étonnement, le clerc leva un sourcil.

« Que faites-vous, ami ?

— Je cherche par où le fripon s'est échappé. Ernaut dit le vrai, nous devons trouver la manière dont les choses sont arrivées. Comme le meurtrier n'est qu'un homme, il n'a guère pu passer au travers des planchers ou des cloisons. Il a donc forcément laissé trace de son passage. »

Finalement convaincu par ce simple bon sens trop longtemps mis de côté, le clerc sortit un petit couteau qu'il conservait dans un sac toujours à son épaule, et avec

lequel il taillait ses plumes. Il allait s'en servir pour sonder les cloisons lorsqu'il avisa le manche de buis ouvragé. Arrêtant son geste, il se morigéna intérieurement, le rangea soigneusement à sa place, puis entreprit de frapper de son index sur les pièces de bois.

*Au large de l'île de Dia, après-midi du 15 octobre*

Après une demi-journée d'inspection de la pièce, ainsi que des affaires du marchand, le groupe en était au même point. Aucun passage caché, panneau amovible ou trappe n'avait été découvert. Régnier examinait l'entrée en détail, la lampe à la main. Tout était de chêne, solidement bâti de planches verticales clouées avec des chevilles à des traverses. En haut et en bas, un ergot pénétrait dans l'encadrement pour faire pivot, l'huis rentrant dans une feuillure lorsqu'il était fermé. Un loquet, simple targette de bois, servait à l'origine à l'assujettir, glissant dans deux passants sur la porte et un sur le dormant, tous fermement fixés par des fiches. Le dernier avait été arraché par Ernaut quand il était entré de force dans la cabine. Machinalement, le chevalier essayait de vérifier si les pièces correspondaient bien.

« Dis-moi garçon, es-tu certain que l'ouverture était bloquée de l'intérieur, par ce loquet ?

— Oc, je me suis fait dolor à l'épaule à taper parmi. J'ai dû m'y prendre à deux fois, outre le valet qui avait commencé à l'enfoncer. Sans grand succès il est vrai, elle branlait à peine quand je suis arrivé. »

Régnier se mordit la lèvre, cherchant la faille dans cette apparente suite d'évidences. Il fallait s'efforcer d'être logique. Le meurtrier n'était qu'un homme. Comme il n'y avait aucune autre possibilité de sortie, il avait dû emprunter la porte une fois son forfait accompli. Et pourtant elle était fermée de l'intérieur ! Cela voulait peut-être dire que

la victime avait elle-même poussé la clavette avant de succomber à ses blessures. Auquel cas elle ne désirait pas que son assassin fût découvert et acceptait le châtement. Cette éventualité ébahit le chevalier. Cela pouvait tout à fait correspondre à la mentalité du Génois qui semblait chercher à expier une faute. L'argent y était possiblement lié.

Les témoins les plus directs jouaient dans le couloir ou dormaient à côté. Il allait une nouvelle fois interroger Sawirus de Ramathes, Ugolino et Yazid, de façon à voir si des éléments ne leur seraient pas revenus en tête.

« Vérifiez les endroits remirés par un autre. Il faut s'assurer que le seul accès ici soit cette porte. »

Puis il sortit dans le couloir, où patientaient Ugolino et Yazid, Sawirus étant certainement dans sa chambre. Les deux valets, assis au sol, se levèrent quand il apparut et attendirent, le regard interrogateur. Régnier frappa sur la cloison pour que le marchand les rejoigne.

« Cette fois, nous œuvrons à retracer les faits depuis l'après-midi avant le murdriment d'Ansaldi Embriaco. Maître, vous voulez bien commencer ? »

Le vieil homme se gratta la tête un instant puis ses yeux pétillèrent alors qu'il commençait à égrener ses souvenirs, comme si la remémoration de sa vie l'amusait au plus haut point.

« Volontiers. Je suis revenu à bord vers la fin du jour et suis passé voir le cuisinier pour m'enquérir des plats. J'avais acheté quelques douceurs à terre et je n'avais plus très faim. Mais il n'y avait personne alors je suis retourné à ma cabine, où j'avais demandé à Yazid de demeurer tandis que nous étions amarrés. Avec l'histoire de la veille, je ne voulais pas courir de risque. À partir de là, j'ai pris quelque repos puis j'ai soupé, légèrement. Fatigué par une journée à errer dans Otrante, je me suis vite encouché. Les cris d'Ugolino m'ont éveillé... »

— Vous n'avez rien ouï entre votre retour en cabine et votre coucher ?

— Le lieu est fort bruyant. Les pas au-dessus, les passagers revenus de terre, les grincements variés... auxquels on s'habitue et qu'on ne remarque plus guère. En tout cas, je ne m'ensouviens pas de la moindre chose étrange sur le moment. »

Régnier se tourna vers le jeune Yazid, qui commençait visiblement à s'impatienter, levant les yeux au ciel et dansant sur place.

« Et toi, jeune homme, qu'as-tu fait ?

— J'ai patienté tout l'après-midi durant dans la chambre et, au retour du maître, j'ai respiré un peu l'air sur le château de proue. Après quelque temps je suis allé quérir le repas. J'ai discuté un peu avec plusieurs matelots occupés là à manger. Une fois le souper servi, nous avons entrepris de jouer avec Ugolino dans le passage. À un moment, le sergent tricheur est venu nous embêter, et c'est là qu'il y a eu le bruit et qu'on a tenté de forcer la porte.

— Tu n'as rien vu de louche ?

— À part le soudard, non.

— Comment ça ?

— Le *patronus* avait annoncé que les soldats feraient les rondes de paire, mais lui était seul. »

Régnier s'interrogea, savoir si cela n'était pas commandé par le ressentiment du jeune homme. Mais la remarque était néanmoins pertinente, car cela indiquait que Maza n'avait personne pour prouver où il était, contrairement à ce qu'il avait laissé entendre à Ernaut. Il se tourna vers Ugolino.

« Et toi ?

— Maître Embriaco avait requis son souper comme d'usage, en fin d'après-midi. Lorsque j'ai porté son repas, il était couché et m'a dit de repasser pour desservir. Je suis remonté jusqu'au chastel de poupe, d'où j'ai miré la nuit s'installer en la cité. Puis je suis retourné pour débarrasser. Ce qui m'a surpris, c'est que maître Embriaco enfilait une cote à mon entrée. Il n'a pas voulu mon assistance et m'a donné congé du soir. Adoncques, j'ai rangé les affaires en ma

huche et on a commencé à jouer avec Yazid, jusqu'à ce que le sergent d'armes s'en vienne. Alors qu'ils se bestenciaient<sup>4</sup> tous deux, j'ai ouï comme un léger râle, ou grognement, ensuivi d'un choc, tels deux bâtons heurtés l'un à l'autre. Mais très vivement et peu fort. J'ai eu l'impression que ça sortait de la cabine du maître. J'ai appelé, sans obtenir réponse. Alors, j'ai tenté d'enfoncer l'huis. Le grand gaillard est finalement parvenu à l'ouvrir, avec moult difficultés. Voilà, le reste, vous le savez déjà... »

Saluant les trois hommes d'un signe de tête après les avoir remerciés, Régnier entra de nouveau dans la cabine d'Ansaldi. Là, Ernaut examinait le sol le nez collé au plancher, pendant qu'Herbelot, debout sur la table, vérifiait du bout des doigts la fixation d'une planche donnant sur la cale adjacente. Le chevalier ne put réprimer un sourire amusé à la vision de ces deux fins limiers, dont l'un, tel un gracieux lévrier, auscultait avec une délicatesse pleine de mesure tandis que l'autre reniflait comme un féroce mâtin en chasse. Heureusement qu'il avait de tels compagnons, se dit-il, car sans eux et leur entrain il aurait peut-être abandonné depuis longtemps.

### *Côte crétoise, midi du 16 octobre*

La chaleur était étouffante pour la période de l'année. De plus, ce jour-là, le vent était quasi nul et il semblait à tous que le navire faisait du sur-place. Au zénith, l'astre du jour régnait sans partage, éblouissant sur une mer polie comme un miroir. Au sud, la côte rocheuse qu'ils apercevaient avait perdu toute couleur, étincelant d'un blanc immaculé pratiquement depuis l'aube. Régnier avait préféré supporter les odeurs nauséabondes de l'entrepont plutôt qu'affronter les ponts supérieurs écrasés de soleil. Mais même là, la température commençait à être difficile à endurer, incitant

---

4. Se chicaner.

les personnes à bord à rester allongées, à faire la sieste et à se reposer, en attendant que l'air redevienne respirable. Il avait envisagé un temps de proposer à Herbelot de faire une partie d'un jeu quelconque, mais s'était ravisé, incapable qu'il se sentait de réfléchir par une telle chaleur. L'absence de vent, plus que tout, rendait l'atmosphère irrespirable. Il se demandait si cela ressemblait à ça, l'Enfer. À chaque fois qu'il devait supporter de pareilles conditions, assez banales en Terre sainte, il s'interrogeait sur les sensations qu'avaient les damnés dans les abîmes infernaux. Il fallait avoir connu le souffle brûlant des bourrasques de poussière dans les étendues arides de Syrie pour comprendre que la chaleur n'était pas toujours un bienfait, ce dont ne pouvaient se douter à l'origine les gens comme lui, originaires de Picardie et du nord de l'Europe.

Comme faisant écho à ses pensées sur le climat des Enfers, Aubelet avança sa tête à l'angle de la cabine de toile de Régnier, demandant par un sourire à être entendu.

« Que désirez-vous, mon père ? »

— J'ai su que vous cherchiez à revoir l'enchaînement des faits en la chambre du malheureux négociant. Je crois avoir connaissance d'utiles éléments pour vous. »

Régnier s'installa de façon moins négligée et l'invita de la main à s'asseoir à ses côtés.

« Je suis tout ouïe. »

— Voilà : j'ai pris soin de la dépouille du malheureux. J'ai par malheur habitude de préparer mes ouailles lorsque Dieu les rappelle à lui. C'est pour cela que je n'arrive à comprendre quelques détails... fort étranges.

— De quel ordre ? »

— Je ne sais si vous êtes familier de pareilles choses, mais les dépouilles changent une fois l'âme au loin. Le sang se serre dans les parties basses et la peau devient blanche et glacée. Au bout de quelque temps, il devient malaisé de plier un bras. Cela s'évanouit après quelques jours généralement. »

D'un bruit de gorge, le chevalier marqua son approbation et son attention. Le prêtre était visiblement embarrassé et commença à bafouiller avant d'exprimer le fond de sa pensée.

« Ce sont tous ces changements usuels qui me troublent... Plus j'y pense, plus je suis assuré que le pauvre Embriaco était mort depuis longtemps quand je l'ai pris en charge avec maître Gonteux. »

Régnier écarquilla des yeux ronds, stupéfait par la révélation du prêtre.

« Vous croyez qu'il ne venait pas d'être poignardé ?

— Je le crains. Je dirais que cela faisait une demi-journée, au bas mot, qu'il avait quitté ce monde. Il était froid lorsque nous l'avons trouvé, et déjà roide, d'où cette horrible posture. »

N'écoutant plus qu'à demi le prêtre, Régnier remettait soudain plusieurs pièces à leur place dans la partie d'échec qu'il disputait depuis plusieurs semaines contre le mystérieux assassin.

« C'est pour cela qu'il y avait des traces de sang dans le lit. Le cadavre y avait été posé entretemps !

— Pardon ?

— Non, rien, ne prenez garde à mes paroles... Se pourrait-il qu'il ait été occis, disons un jour avant ?

— Oui, bien que je ne puisse en jurer. Pourquoi une journée plutôt qu'une demie, si cela n'est pas trop vous demander ?

— Mais parce que, un jour plus tôt, nous avons eu un matelot aplomé par un inconnu, mon père ! Par le meurtrier cherchant à s'échapper ! Il a dû faillir, vu qu'il lui a fallu poignarder le charpentier quelques jours après... »

Les yeux brillants d'excitation, Régnier trépinait quasiment, heureux d'avoir enfin progressé dans son enquête. Bien que cela ne lui ait pas donné la solution du problème pour autant, il avait l'impression d'avoir fait un énorme bond en avant. Il savait désormais que l'assassinat

avait probablement eu lieu la veille, et que le coupable, empêché par Octobono de s'enfuir, avait dû improviser une mise en scène afin de se fabriquer un alibi pour le moment où il ferait croire au meurtre.

« Mon père, il est vital que vous ne répétiez cela à personne, absolument personne ! Votre vie en dépend ! Vous n'avez rien dit à quiconque ?

— Quelques mots à maître Gontheux, qui m'a incité à vous conter mon histoire. Mais, même à lui, je n'ai pas tout éclairci. Lorsqu'il a su que cela concernait la dépouille, il n'a guère tenu à en apprendre plus et m'a conseillé de venir vous voir droitement.

— Parfait ! Je vous rends grâce, votre aide a été maîtresse, soyez-en assuré. »

Rassérénié par ces paroles flatteuses, le prêtre salua Régnier et s'éloigna sans bruit, d'un pas léger, le sourire aux lèvres. Le chevalier, de son côté, était également très satisfait. Pour la première fois depuis le début de son enquête, il avait la sensation de posséder un atout, d'avoir accompli une avancée décisive, à l'insu de l'assassin. Il fallait absolument exploiter son avantage sans rien dévoiler et faire le point avec Herbelot et Ernaut pour établir un emploi du temps des suspects la première nuit à Otrante. Un nouvel entretien avec Ugolino ne serait pas de trop non plus par la suite, pour apporter quelques éclaircissements sur ses déclarations.

### *Golfe de Mirabellou, fin de matinée du 17 octobre*

Ernaut posa le dernier coffre à sa place, sous la banquette faisant lit. Depuis le déjeuner, ils s'étaient employés, avec Régnier et Herbelot, à réorganiser la cabine d'Ansaldi Embriaco comme ils l'avaient trouvée la nuit du meurtre. Ils avaient passé en revue les différents alibis des personnes éventuellement impliquées et voulaient désormais vérifier quelques hypothèses. Herbelot s'était concentré sur la

disposition des lampes à huile, la répartition des lumières étant essentielle pour valider leurs idées. Régnier finit d'étaler les couvertures sur le lit, se recula vers l'entrée et arbora un air satisfait.

« Je crois que nous sommes prêts. Qu'en pensez-vous ? »

Ses deux compagnons prirent un instant pour examiner la pièce sous tous les angles, opinant du chef au fur et à mesure en signe d'approbation.

« Fort bien ! Voyons où nous mène cette idée. »

Régnier sauta dans le lit et se roula dans les draps. Herbelot et Ernaut sortirent et passèrent la tête depuis l'extérieur, inspectant la scène avec attention, en particulier le visage de Régnier. Celui-ci leur parla de dessous les couvertures, d'une voix un peu étouffée.

« Alors ? Si je dis : *Déposez tout cela sur la table et retournez plus tard, je n'aurai pas besoin de vous après, pourriez-vous croire que c'est Ansaldi ?* »

Les deux compères à l'entrée se regardèrent, séduits par la proposition. Ernaut voyait désormais où le chevalier voulait en venir. Herbelot confirma à l'intention de Régnier.

« C'est tout à fait croyable. Il est impossible de reconnaître la personne couchée en le lit, tel que vous êtes, et la voix peut être celle d'aucun. »

Régnier se retourna brusquement, l'air enjoué.

« Voilà comment abuser valet. Et la seconde fois, le meurtrier passait un vêtement pour se masquer, grâce à l'étoffe. »

Ernaut resta un moment le regard fixe, intrigué.

« Mais, en ce cas, où était le corps ? Ugolino aurait dû le voir ! »

— C'est là qu'est vrai sacrilège, garçon. Je suis certain qu'il a été blotti sous la banquette, derrière les coffrets. En tirant la malle pour l'y glisser, quelque sang s'est accroché en l'arête. »

Ernaut fronça les sourcils, et ne put s'empêcher de répondre.

« Mais il n’y en avait pas en cet endroit, vous me l’avez conté vous même.

— Certes, il a pu y être disposé alors qu’il était occis depuis un moment. »

La voix posée d’Herbelot se fit entendre, après un instant de réflexion.

« En ce cas, la flaque devait être sèche lorsque le coffre a été bougé, voyons ! »

Le sourire de Régnier s’effaça soudain de son visage.

« Vous avez raison, cela ne peut être ainsi ! »

Herbelot se frotta le visage, sentant qu’ils étaient proches de la solution.

« Je n’ai pas dit qu’on n’avait pas recelé le corps sous la banquette, seulement que le sang sur ce meuble y a été déposé, encore frais, plus avant dans la journée. Sinon vous n’auriez pas trace. »

Attentif aux hypothèses émises, Ernaut essayait de replacer les événements dans l’ordre au fur et à mesure que les idées étaient avancées, réfutées ou élaborées. Il commençait à s’y perdre et chercha à clarifier le tout.

« Si on reprend tout à rebours, on a de prime le marchand frappé à sa table, ou juste devant, d’un poignard parmi le dos. Sa dépouille est ensuite couchée dans le lit, où du sang court. Puis passée sous cette même couche, pour, de fin, le reposer là où il avait été meurtri, c’est bien ça ?

— Exactement », s’exclama Herbelot, manifestement agacé par cette interruption.

Mais son air renfrogné s’éclaira peu à peu tandis qu’il répétait : « Exactement ! » plusieurs fois. Régnier patienta, désireux que le clerc leur expliquât ce à quoi il était en train de penser.

« Comprenez, si maître Embriaco a été occis de dos, c’est qu’il n’avait méfiance de son meurtrier. Voilà un fait essentiel. Il lui a forcément ouvert, l’espérait peut être. Imaginons qu’il avait quelques monnaies à lui remettre, raison pour laquelle le meurtrier savait où fouiller. Et c’est

en hissant le coffret à lui, dans le sang encore frais, que ce maudit en a taché la tranche. »

Régnier s'assit dans le lit, l'air songeur.

« Il est vrai que nous n'avons jamais pensé la façon dont le murdriment lui-même s'est passé. Cela pourrait être quelque négoce mal fini, le contact d'Ansaldi l'occit, cherche à fuir avec les pièces, en est empêché par le matelot. Il prend refuge ici et doit trouver quelque ruse pour ne pas être découvert. Adoncques il fait croire à chacun que le négociant est vif une journée outre, temps pour lui de trouver solution. »

Herbelot avait les yeux d'un hibou, sa bouche pincée semblant minuscule dans son visage rond.

« Quelle atroce monstruosité ! Ce larron n'a-t-il donc aucune âme pour commettre pareils méfaits ! »

Ernaut haussa les épaules, déjà rallié à l'idée du chevalier.

« Et pourquoi pas ? Cela expliquerait qu'il ait meurtri Fulco Bota. Il savait peut-être quelque chose. »

Songeant à ce qu'il venait de dire, Ernaut réfléchit un instant, indécis quant à son hypothèse. Puis la vérité lui apparut soudainement.

« Sur les pièces, tout simplement ! Si elles sont la raison de la meurtre de maître Embriaco, le coquin n'avait nul désir de les perdre. »

Herbelot lança un regard soudain admiratif au colosse à ses côtés, souriant amicalement.

« Mais dis-moi garçon, commencerais-tu à employer ton chef pour autre chose qu'y poser chapeaux ? »

Ernaut rougit sous le compliment, peu habitué à entendre le clerc en faire. Régnier fit une moue tout en acquiesçant doucement, semblant adhérer au point de vue.

« Si fait, ce serait naturel. Il nous faudrait soumettre ce brillant échafaut au valet d'Ansaldi, sans néanmoins trop en dévoiler. »

Ernaut fronça les sourcils un instant puis haussa les épaules, comme si l'évidence lui était apparue :

« Attendons l'endemain et faisons dire que c'est pour ranger de nouveau la cabine, lâchant ce jour d'hui la rumeur que nous continuons à chercher, sans parvenir à rien. »

### *Entre Crête et Kassos, matin du 18 octobre*

Lorsque Ugolino cogna à la porte, il se sentait nerveux. Il n'aimait pas revenir à la cabine, et aujourd'hui encore moins. Ernaut l'avait conduit et lui avait dit de frapper et d'entrer quand on lui ordonnerait de le faire. Dans le couloir, il avisa le clerc indiquant la présence proche de Régnier d'Eaucourt, fermant le passage de l'autre côté. Herbelot fit un sourire amical au valet, mais ne lui parla pas. Hésitant, Ugolino cogna plusieurs fois sur le chambranle, la porte n'étant plus bloquée, avec sa targette cassée. Une voix étouffée lui parvint de l'intérieur, lui disant d'entrer.

Il poussa l'huis et fut un instant comme choqué par ce qu'il voyait. La cabine semblait être de nouveau occupée par son maître. Les affaires étaient toutes à leur place et deux lampes brillaient, comme souvent. Et, le plus surprenant, dans le lit, une forme allongée lui rappelait Ansaldi Embriaco. Lançant un regard apeuré vers les personnes dans le couloir, sans réaction de leur part, il avança une main tremblante vers le dormeur. En lui se mélangeaient de nombreux sentiments confus, mais surtout régnait une grande indécision quant à ce qu'il allait voir. Il osa timidement appeler « Maître ? »

Ce fut le moment que Régnier choisit pour se retourner, en soulevant la couverture. Il arborait un sourire ravi. Ugolino resta bouche bée un instant, sa respiration semblant s'être arrêtée. Régnier eut soudain peur que le choc ait été trop fort pour le vieil homme et héla ses compagnons. Tandis qu'il descendait du lit, Ernaut avait déjà poussé le siège près

du serviteur, qui s'y laissa tomber, les jambes tremblantes. L'air victorieux du chevalier s'était mué en un masque d'inquiétude. Ugolino finit par déglutir avec difficulté et se passa la main sur le visage, encore manifestement secoué par l'émotion. Régnier sentait qu'il lui fallait expliquer les raisons de cette macabre mise en scène.

« Je suis désolé de t'avoir ainsi apeuré, mais c'était nécessaire. Tu as été abusé le jour où nous relâchions à Otrante. Ce n'était pas ton maître en la couche, c'était le meurtrier qui te faisait croire qu'Ansaldi était toujours vif. »

Entretemps, Ernaut avait rempli un gobelet à l'intention du valet et le lui avait tendu. Ugolino avala un peu de vin, à gorgées lentes et mesurées, battant des yeux comme un animal effrayé. Il finit par réagir.

« Je vois. Fort convaincant, en ce cas. J'ai eu l'impression que maître Embriaco ressuscitait d'entre les morts... ou que toute cette histoire n'était que malheureux songe !

— Sois assuré que je ne cherche à te tourmenter. Cela me sert à découvrir la vérité et démasquer le démon. »

Ugolino acquiesça en silence, le nez dans son gobelet. Le chevalier enchaîna.

« En outre, ce n'est pas fini pour toi. Tu n'as rien noté d'étrange en cette pièce ?

— Que vous avez tout remplacé comme avant ?

— À part ça, ne vois-tu rien qui te heurte, rapport à la manière dont Ansaldi rangeait sa cabine ? »

Le valet tourna la tête de droite et de gauche, cherchant dans les ombres mouvantes les choses qu'il n'aurait pas remarquées.

« Non, tout est bien en place ! »

Régnier baissa les yeux.

« Alors, c'est bon, tu peux sortir, Ganelon. »

Une voix assourdie s'échappa de sous le lit.

« Merci messire, je commençais à estouffer en cette poussière. »

Et, poussant le coffre devant lui, ainsi que quelques sacs, le serviteur de Régnier apparut, toussant et soufflant tandis qu'il s'extrait de sa cachette avec l'aide d'Ernaut. Le domestique d'Ansaldi ouvrit des yeux ronds.

« Mais que faisait-il là-dessous ?

— Le fripon, lorsqu'il a singé ton maître, a celé le corps en cet endroit. Habitué à cette pièce et occupé à ton labeur, tu n'as guère prêté attention. Tu n'avais aucune raison de le faire, d'ailleurs. »

Ugolino hocha la tête d'un air las, ces épreuves l'éprouvant visiblement.

« Et tu n'as pas non plus remarqué que le sol avait été escuré, car il est fort mal éclairé. Tu n'as donc peut-être pas vu le sang lorsque tu as porté le repas puis débarrassé la table. »

Le vieil homme se pencha en avant, cherchant à discerner le plancher dans la pénombre grise tracée par les flammes des lampes.

« Vous croyez alors que j'ai en fait servi le meurtrier de mon maître toute cette dernière journée ? Et je n'ai rien vu ? Honte sur moi !

— Ne te fustige pas. Tu n'avais aucune raison de te méfier. Et tes réactions ce jour d'hui m'ont été fort précieuses. Tu n'as rien à te reprocher. »

Il se tourna vers son valet, affairé à tenter de se débarrasser des toiles d'araignées et des poussières qu'il avait ramassées en rampant sous la banquette.

« Occupe-toi de lui. Fais-lui servir bon repas et du vin, de ma réserve. Et veille à ce qu'il ne manque de rien. »

Puis, s'adressant à Ugolino.

« Sache que j'ai intention de te louer. Si tu l'acceptes, tu entreras à mon service dès les affaires d'Ansaldi remises à sa famille à Gibelet. Tu pourras y demeurer le temps de voir ce que tu aspirés à faire, t'en retourner à Gênes ou rester au royaume de Jérusalem. D'ici là, veille à ne pas dévoiler nos

recherches. Le secret nous est nécessaire allié pour prendre le félon. »

Le vieil homme hocha la tête, accablé, mais il esquissa un timide sourire et ses yeux semblaient avoir retrouvé un semblant de vie lorsqu'il quitta la pièce.

# Chapitre 10

*Côte sud de Karpathos, fin d'après-midi du 19 octobre*

Digérant son repas du matin, Ernaut s'était accoudé au bastingage et regardait vers le nord l'île qu'ils contournaient. On apercevait les lignes blanches des plages de sable bordant l'arrière-pays plus vert. Il était difficile d'y discerner des habitations et on lui avait dit que la plupart des sites côtiers ici n'accueillaient de toute façon que d'humbles villages de pêcheurs. Le vent était encore assez fort pour que le *patronus* s'efforce de rester à la voile le plus longtemps possible, tant que le jour était suffisant. Mais comme peu de matelots étaient nécessaires pour l'instant, la plupart s'étaient rassemblés pour avaler leur souper avant de ramener les voiles et jeter les ancres. Ernaut admirait un essaim d'oiseaux de mer virevoltant autour d'une zone, à quelque distance du navire. Il essayait de comprendre leur agitation, tendant le cou comme si cela pouvait le rapprocher suffisamment. Octobono, en train de prendre son repas, s'approcha, l'écueille à la main. Il tentait de mâcher un biscuit, le faisant craquer à chaque bouchée, plutôt confiant dans ses dents pour se lancer dans si hasardeuse entreprise.

« Ils ont repéré quelque banc de poissons. Pour eux aussi c'est l'heure de gloutonner... »

Ernaut se retourna vers le matelot, qui, voulant lui sourire, lui dévoila en partie le contenu de sa bouche. Avec sa tenue négligée, ses cheveux fous et sa barbe mal taillée, il avait vraiment un air effrayant. Mais son visage paraissait si jovial qu'on en oubliait immédiatement la mauvaise impression ressentie au premier regard. C'était d'ailleurs un des hommes les plus appréciés à bord, par les marins comme par les voyageurs.

« On n'est guère éloignés de Rhodes. Plus qu'une paire de jours et on pourra avaler autre chose que ces lopins de cailloux. »

Ernaut fit une grimace en jetant un coup d'œil au repas du matelot.

« J'ai beau en avaler depuis le début du passage, je n'arrive guère à y trouver quelque saveur.

— Et encore, tu n'es pas comme nous autres les pieds dans l'eau plus souvent qu'à terre. Si j'avais gardé tous mes biscuits au lieu de les manger, j'aurais eu assez pour en bâtir solide forteresse !

— Tu as bien du courage de les croquer ainsi !

— J'aime, ça m'endurcit la mâchoire. »

Marquant une pause, Octobono sourit de nouveau et s'accouda à son tour, le regard au loin.

« Et sinon, vous avez quelque peu avancé ? Vous avez plus claires idées sur le bastard qui aurait occis Fulco ?

— Ça, je ne peux dire, même si je savais.

— Comprends, c'était un proche compaing à moi, ça me désolerait qu'on ne sache jamais. Pas par vengeance, je ne suis pas ainsi. Juste pour savoir, quoi. . .

— J'entends bien. Mais j'ai fait serment de rester coi.

— D'accord. Je vois. Tu ne peux accorder confiance à aucun. Dommage. »

Il resta encore un bon moment le regard au loin, un rictus sur le visage tout en avalant des morceaux de biscuit qu'il arrosait de rasades de vin bues à même le pichet. Puis, sans

quitter des yeux le paysage, il s'adressa à Ernaut d'une voix lasse.

« Tu vois, j'ai erré en tous les coins de cette mer, depuis si longtemps. Et je ne crois avoir eu plus fidèle ami que Fulco. C'était vraiment un loyal compaing. »

Ernaut se sentit gêné et essaya de s'expliquer sur son refus, mais Octobono lui posa doucement la main sur le bras.

« Non attends, je n'espère te forcer. Mais te montrer, à toi et tes amis, qu'il se trouve d'aucuns pour qui Fulco, ce n'est pas que mystère plaisant à percer. Et ça doit être vrai aussi pour le marchand, du moins j'en ai espoir pour lui. Alors, je veux bien qu'on soit écartés, mais fais-moi serment de résoudre cette histoire, et pas seulement par plaisir. »

Ernaut percevait l'émotion du matelot dont on aurait dit soudain qu'il retenait des sanglots à grand peine.

« De sûr, nous faisons tout... »

La pression de la main du marin se fit plus forte et il agrippait désormais la manche du jeune homme.

« Non, tu n'as pas entendu, fais-moi solennel serment que vous ne laisserez échapper le meurtrier de mon compaing. Il me faut l'entendre, tu saisis? Alors, fais serment! »

Ernaut se mordit la lèvre et répondit dans un souffle.

« Je te le jure, par Dieu et tous ses saints! Nous allons trouver ce meurtrier... »

Octobono le lâcha, la tête fixe et le regard figé dans celui d'Ernaut. Puis il se détourna et recommença lentement à avaler son repas. Après un long moment, il renifla, les yeux fermés, humant l'air avec sérieux.

« Demain ne sera guère joyeux avec le vent. Et ça risque de tourner à la pluie de nouvel. »

Heureux que la discussion change, Ernaut ne se fit pas prier pour enchaîner :

« Désespérant comme on s'ennuie quand on doit demeurer à fond de cale tandis que la tempête souffle.

— Oh, ça dépend, j'en sais qui arrivent à s'occuper d'agréable manière. Durant le terrible grain, juste avant le murdriment de Fulco, plusieurs gars ont lipé vinasse la nuit durant. Rien de grave en soi, mais c'était du vin de Spinola. Il leur a fait passer l'envie : le coût en sera retenu sur leur solde.

— Ils sont parvenus à se soûler malgré le branlement du navire ? Ils avaient le cœur solide !

— Bein, ce sont des matelots ! Mais ils étaient tout de même peu vifs le lendemain. Lors je suis descendu prendre cordages pour le canot, j'ai manqué de choir en glissant dans les vomissures d'Enrico. Il y dormait son vin, la tête presque en dedans. »

Le nom intrigua Ernaut.

« Enrico... Maza ?

— Ouais, lui-même ! Mais bon, j'ai fait escurer la pièce à ces soûlards ! Je veux bien qu'on boive, voire qu'on soit malade, mais en ce cas, on laisse propre derrière soi, c'est pas aux autres de frotter le pont ! »

Ernaut continuait poliment à réagir au récit d'Octobono, mais il était perdu dans ses pensées. Il savait que Régnier pensait à Maza comme le responsable du second meurtre, et certainement au moins comme complice du premier. Mais le meilleur ami de la victime venait de lui fournir le plus solide des alibis. Alors qu'on poignardait et jetait le corps de Fulco Bota par-dessus bord, Maza était en train de cuver son vin aux tréfonds du navire.

### *Sud de l'île de Rhodes, midi du 20 octobre*

Régnier vérifiait qu'il avait fait prendre suffisamment d'habits sales à Ganelon. La pluie tombait bien depuis le matin et le chevalier en avait profité pour demander à son valet de laver un peu quelques chemises, braies et chaussees. Il commençait à venir au bout de ses affaires de

rechange et voulait saisir l'opportunité que lui offraient les cieux. De leur côté, sous les ordres du *patronus*, les matelots avaient rapidement disposé les tonneaux vides sur les ponts supérieurs de façon à récupérer également un maximum d'eau. Quelques passagers étaient même restés sous la pluie, la bouche ouverte, pour goûter enfin une boisson fraîche qui n'avait pas fermenté pendant des semaines dans des tonneaux à fond de cale.

Tandis qu'il cherchait dans ses vêtements, il ne put s'empêcher de sortir son bリアud<sup>1</sup> de cour, offert par Hierge de Manassès<sup>2</sup> lui-même lorsqu'il était à son service. Il appréciait toujours de le regarder, admirant le chatoiement des animaux dans les médaillons de soie. C'était une parure extrêmement luxueuse qu'il ne mettait que pour les événements importants, comme les réunions avec la haute noblesse. Il avait eu la possibilité de la porter jusqu'à plus soif lors de sa tournée auprès des puissances européennes, sans grand succès au final d'ailleurs. Soupirant pour lui-même, il roula avec soin le vêtement et le rangea avec la menthe dans son étoffe de lin, afin de le protéger.

Il s'adossa ensuite contre le mur au fond de son espace, en dehors du cercle de clarté de la lampe suspendue au poteau à l'entrée. Il réfléchissait à la liste des assassins possibles et il était ennuyé de devoir en effacer Maza. Le soldat correspondait bien à l'image qu'il se faisait du larron prêt à trancher une gorge pour quelques pièces, comme l'animal qu'il était. Il en côtoyait régulièrement, de ces soudards prêts à tout pour gagner leur pain, et il ne les aimait guère. Il voyait du potentiel en Ernaut et craignait que le garçon ne tourne simple soldat. Sans s'expliquer pourquoi, il sentait qu'une vie plus honorable lui était accessible, malgré son étourderie et sa maladresse. Il était intelligent et débrouillard, plein d'aplomb et de bon sens. Et avec l'âge viendrait un peu plus de discipline et de

---

1. Longue cotte, décorée et de riche étoffe, signe de notabilité.

2. (v.1110-1177), connétable du royaume de Jérusalem de 1144 à 1152.

rigueur, qui lui manquaient tant. Son expérience dans les flots semblait d'ailleurs l'avoir quelque peu assagi et mûri. On l'aurait été à moins.

Il tourna la tête, cherchant la cruche de vin qu'il avait demandée à son valet lorsqu'il s'aperçut que Sawirus de Ramathes se trouvait devant lui, dans le passage. Aussi silencieux qu'une souris, le vieil homme s'était approché, tout sourire, et attendait que Régnier le remarque. Ce dernier n'aimait pas être surpris ainsi et prit un ton un peu courroucé pour interpeller le marchand.

« Eh bien, que faites-vous à patienter dans le passage ?

— Je ne voulais vous interrompre. Retenu en un bateau quasi immobile, je ne suis guère pressé. »

Les yeux rieurs, il assortit sa dernière remarque d'un sourire dévoilant ses dents. L'évidente bonhomie du vieillard rasséra un peu le chevalier, qui s'efforça de se montrer plus aimable.

« Prenez siège, maître, je vous prie. Voulez-vous quelque vin ?

— Pas pour l'instant, merci. »

Le marchand prit place délicatement, ramenant sur ses genoux les amples manches de son vêtement, de style syrien.

« J'ai réfléchi à une petite chose que je ne vous ai pas contée lors de nos précédentes discussions. Cela ne concerne pas la meurtre de maître Embriaco, mais peut avoir quelque importance, car cela ne semble pas... naturel, si vous m'ensuivez. C'était durant la matinée avant le murdriment. »

Régnier se pencha en avant.

« Allez-y, nous verrons si cela peut avoir quelque utilité... »

— Fort bien. Comme vous l'avez noté, j'aime à créer courts textes, poèmes et chants. J'y consacre de plus en plus de temps, surtout en voyage. Ce matin-là, je copiais un mien poème, fruit d'un long labeur lorsque je me suis trouvé à court d'encre. J'ai donc entrepris d'en quérir un peu. Sachant

que maître Embriaco ne quittait jamais sa cabine, j'ai frappé à son huis pour lui en demander. »

Régnier était de plus en plus intéressé par le récit et se rapprocha insensiblement de son interlocuteur.

« Je n'ai obtenu aucune réponse, ce qui m'a fort contrarié sur le moment. Je pensais qu'il se trouvait forcément Embriaco ou son valet dans la pièce. Ugolino n'aurait certes pas gardé silence, alors je me suis un peu échauffé les sangs et ai cogné du poing plus violemment sur l'huis qui a légèrement bougé. La targette n'était donc pas poussée. Mais elle n'est pas demeurée entr'ouverte, comme si quelque chose la maintenait close. Je n'ai pas osé insister. Quand j'y ai repensé voilà peu, j'ai estimé que cela pouvait vous aider, de le savoir alors absent sans qu'aucun ne le sache. »

Ou qu'il était déjà meurtri, pensa Régnier.

« Toujours est-il que je n'ai donc pas obtenu d'encre et j'ai dû en emprunter à votre ami maître Gontoux. Je lui ai donné un peu de papier pour le remercier. Un homme fort aimable ! Enfin, voilà mon histoire, en espérant qu'elle vous guidera quelque peu sur le chemin vers la vérité. »

Régnier exultait intérieurement, mais s'efforçait de ne pas trop le manifester. Il ne voulait pas que le bruit se répande qu'il s'intéressait à la journée précédant le meurtre.

« Effectivement, cela pourrait avoir utilité. Je n'ai guère idée de la façon, mais je vous remercie d'être venu me narrer ceci. »

Se reculant de nouveau sur sa couche, Régnier se réfugia dans l'obscurité. Il savait désormais avec certitude qu'Ansaldi était mort le matin, à Otrante, et qu'il avait donc été assassiné par l'agresseur du marin. Si seulement Sawirus de Ramathes ne s'était pas montré si discret et avait poussé la porte ! Ils auraient pu déjouer plus facilement les manigances de l'assassin. En l'occurrence, sa politesse et sa discrétion allaient peut-être permettre à un être maléfisant de s'en tirer impuni.

*Sud de l'île de Rhodes, matin du 21 octobre*

Depuis quelques jours, Ernaut essayait de passer un peu de temps avec Ingo, le jeune apprenti charpentier. Il avait envisagé dans un premier temps de s'en rapprocher pour pouvoir lui poser à l'occasion toute question utile. Puis peu à peu, il s'était pris d'amitié pour le garçon, qui avait quasiment le même âge que lui. Par son physique, Ernaut attirait souvent les personnes en difficulté et il se plaisait à jouer le protecteur, autant par pure charité que par estime de lui-même. Il lui arrivait donc fréquemment de l'inviter à manger avec Lambert et lui. Le déjeuner avait été particulièrement drôle ce matin-là, car ils s'étaient remémoré les pitreries de Yazid, alias Vide-Godet, qui les avait encore régalez d'un bon spectacle la veille : son succès était tel que de nombreux voyageurs assistaient désormais à une des institutions des veillées. Après cela, Ernaut était resté à seconder celui qui se trouvait presque promu charpentier de bord, malgré son jeune âge. Alors qu'il aidait au tri de pièces de bois devant remplacer les barreaux d'une rambarde cassée par accident, Ernaut demandait à son compagnon de l'éclairer sur la langue italienne. Il avait toujours été à l'aise avec les différents dialectes et, en bon fils de négociant, maîtrisait parfaitement plusieurs d'entre eux. Il était malgré tout perpétuellement inquiet de ne pas pouvoir communiquer à son aise. En dépit de ses talents, il lui arrivait souvent de prendre un mot pour un autre ou d'avoir une prononciation approximative, arrachant des sourires amicaux à son professeur improvisé.

Les deux garçons s'étaient installés dans la petite loge, en raison de la pluie. Ernaut n'aimait pas ce temps, particulièrement à bord. Le pont était très glissant et il avait failli se blesser en se rendant jusqu'à l'atelier. Par la porte ouverte, il regardait avec admiration les marins qui, les pieds souvent nus, se déplaçaient sans aucune gêne. La mer était une nouvelle fois un peu formée et les mouvements

du *Falconus* mettaient à la torture les passagers à l'estomac fragile. Assis sur le côté de la loge, Ingo ponctuait le temps de coups de maillet réguliers, taillant habilement une pièce avec un ciseau. Ernaut tourna finalement la tête vers lui pour observer ce à quoi il s'était attelé. Il ne s'intéressait guère au travail du bois en général, mais il avait fini par avoir une vraie curiosité sur ce que faisait Ingo, et les différentes fonctions des composantes du navire. Lorsqu'ils faisaient la visite journalière, pour voir si aucun sabotage de la coque n'était à déplorer, le jeune charpentier lui montrait parfois un élément ou l'autre, en lui expliquant brièvement son intérêt dans la structure du bateau. Mais en vérité, ce qui passionnait Ernaut plus que tout autre chose, c'était de fureter partout, la lampe à la main, de rentrer dans chacune des cales et cabines sous le prétexte de l'inspection pour mettre son nez là où on le lui interdisait habituellement.

« Tu vas faire comment pour le passage à rebours, sans maître ?

— Je ne sais. Maître Malfigliastro m'a dit qu'il ferait en sorte que mes gages soient augmentés pour ce passage, vu que je besogne seul comme artisan. Et il faudra aussi s'inquiéter des outillages de maître Bota. J'aimerais pouvoir les racheter, mais il y en a grand chère, vu le nombre. Et si on me loue ensuite de nouvel comme simple apprenti, ça ne vaut pas le coup... »

Ernaut prit machinalement un des ustensiles qui se trouvait à côté de lui et le regarda sous toutes les coutures. Il se demandait quel prix cela pouvait bien avoir. Le bruit de la frappe régulière du marteau cessa brusquement, le tirant de ses rêveries. Il leva la tête, et vit Ingo l'air perplexe, la main à la bouche.

« Que t'arrive-t-il ?

— Il me vient souvenir d'une chose ! À propos des outils !

— En rapport avec les meurtres ?

— Possiblement ! Le clerc, le jeune, il m'a dit que je me devais de vous conter toute chose surprenante... »

Ernaut posa la râpe qu'il tenait et s'accroupit près du jeune charpentier. Avant de tourner la tête vers ce dernier, il s'assura d'un regard que personne ne se tenait aux alentours.

« Dans le passage d'Otrante, maître Bota m'a fort houspillé ; il affirmait que j'avais égaré un des ciseaux, fort coûteux. Il menaçait d'en garder le prix sur mes gages. J'étais fort marri car j'étais sûr de n'y être pour rien. Et puis, en début de mois, j'ai retrouvé le fameux outil, en sa caisse. Quand j'ai voulu en parler à maître Bota, il m'a dit l'avoir retrouvé et qu'il était désolé de s'être échauffé pour rien. »

Prenant un peu de recul, Ernaut réfléchit un instant, calculant à voix basse.

« Le ciseau a disparu après le meurtre du marchand pour revenir quelques jours avant celui de ton maître, c'est bien ça ?

— Je ne connais pas l'exact moment de sa disparition, seulement qu'il n'était plus là lorsque nous étions au large d'Otrante. »

L'adolescent fouilla dans la boîte et en sortit un large instrument de charpentier, au fer solide et épais, qu'il tendit à son compagnon. Ernaut le prit et le regarda attentivement. Il se demandait quel rôle avait pu jouer ce simple objet, si jamais il en avait eu un, dans le sinistre drame qui s'était déroulé à bord. Il le soupesait, frappant dans l'air comme avec un poignard. Mais ce n'était pas l'arme du crime, puisqu'il n'avait à l'évidence pas servi à tuer le charpentier.

« Est-ce que je peux le prendre ? Je voudrais le montrer à messire d'Eaucourt.

— Tu peux le garder le temps qu'il faudra. Si ça peut aider... »

Ernaut se leva, puis, alors qu'il allait sortir l'outil à la main, il se ravisa. Il chercha un chiffon dans la pièce et enveloppa le ciseau puis le glissa sous sa cotte. Comme Ingo le regardait faire, il lui expliqua.

« Si ce simple oustil a servi dans ces meurtres, on ne doit savoir que je l'ai. Ça pourrait de nouveau coûter une vie. Tu me suis ?

— Je n'en parlerai à personne. Et d'aucunes façons, sauf moi, personne ne peut savoir son importance.

— À part toi, moi et... le meurtrier, Ingo. Alors, prends garde. »

Serrant l'objet sous son vêtement, Ernaut sortit sur le pont, à destination de la cabine de Régnier, bravant la pluie qui tombait en gouttelettes fines sur le navire. Fronçant les sourcils pour ne pas recevoir d'eau dans les yeux, il se frotta le nez d'un air méfiant, s'attendant à voir surgir à tout instant un homme armé d'un poignard. Si jamais l'assassin était assez fou pour s'attaquer à lui, il se dit qu'il lui briserait bien volontiers le cou. Il se sentait l'âme d'un traqueur et certainement pas d'une proie. Il avait fait une promesse et comptait bien s'y tenir, tout en y ajoutant éventuellement le plaisir d'envoyer le malfaisant directement en Enfer, de ses propres mains.

### *Sud de l'île de Rhodes, après-midi du 21 octobre*

Le ciseau à bois en main, Régnier examinait soigneusement la cabine d'Ansaldi Embriaco, à la recherche d'une trace quelconque de l'ustensile. Il en était arrivé à la conclusion que Bota était mort car il avait compris l'usage de cet instrument, essentiel dans le plan de l'assassin du marchand génois. Ayant rapidement écarté l'idée de tenir l'arme du crime, Régnier et ses compagnons étaient désormais convaincus qu'il avait servi à sortir et peut-être aussi entrer dans la chambre. C'est pourquoi ils inspectaient de nouveau les cloisons, chacun équipé d'une lampe à huile, mais en sachant un peu mieux quoi chercher : les marques récentes d'un outil.

Ernaut avisa des griffures sur le chambranle, près des glissières de maintien de la targette de fermeture. Il lui semblait que des enfoncements légers pouvaient avoir été faits avec un objet de la largeur du ciseau, comme si on avait fait levier sur le plat de la porte et arraché les fixations. Il en éprouva la taille de son pouce, afin de s'assurer de son hypothèse avant de crier victoire. Une fois certain, il appela ses deux compagnons. Ganelon, la lampe à la main, dans le couloir s'approcha également par curiosité. Appliquant l'outil exactement dans les traces, Ernaut ne peina guère à convaincre Herbelot et Régnier. Ce dernier semblait enchanté, au grand plaisir de l'adolescent.

« Pourquoi telles traces sont en dedans ? déclara Herbelot. Comme si la personne avait souhaité s'échapper ? Alors qu'il lui suffisait de tirer le coulissant de bois. »

Régnier éprouva symboliquement la solidité du panneau. Décontenancé par la remarque du prêtre, il se tourna vers Ernaut.

« Es-tu vraiment assuré que la porte était bloquée ?

— Pour sûr, messire ! Je vous l'ai déjà dit, je me suis endolori assez en la défonçant. Je n'aurais pas eu à m'y prendre deux fois si elle n'avait eu la barre engagée. »

Un peu dépité que sa découverte ne soit pas la clé du mystère, Ernaut se grattait le crâne d'un air boudeur. Mais peu à peu se forma dans son esprit une hypothèse qu'il avançait lentement, tout en appuyant sa démonstration de gestes explicites sur la menuiserie.

« Il est imaginable que le malfaisant n'ait pas cherché à tout arracher, après tout. Nous savons que l'huis doit être fort plaqué contre le chambranle pour glisser le loquet. Mais avec quelque jeu, il devient possible de passer cordelette pour clore du dehors, non ? Nous aurions ainsi notre mystérieux meurtrier passe-murailles. »

Intrigué, Régnier hocha la tête.

« Oui, pourquoi pas ? Essayons donc chez maître Sawirus, voir si nous parvenons à tel résultat. »

Les trois enquêteurs demandèrent au marchand installé à côté de leur céder sa cabine le temps pour eux de vérifier une hypothèse, sans entrer dans les détails pour ne pas déflorer leurs avancées. Ils parvinrent sans difficulté à décoller un peu la targette, obtenant des traces similaires à celles qu'Ernaut avait remarquées. En outre, cela donnait assez de jeu pour qu'un lacet puisse coulisser depuis l'extérieur et refermer la porte depuis le couloir. Resté dans la chambre, Régnier rouvrit, un large sourire sur les lèvres.

« Je crois que nous venons de faire avancée de géant. Grand merci à toi, Ernaut ! »

Il gratifia l'adolescent d'une accolade virile, arrachant à l'heureux bénéficiaire une exclamation aussi enthousiaste que surprise. Ernaut remarqua également que le chevalier l'avait appelé par son prénom et non plus par l'habituel « jeune homme », ce qui lui fit chaud au cœur.

Revenant chez Ansaldi, ils reprirent leurs places habituelles en silence, chacun tentant de placer cette découverte dans le schéma général des événements. Ganelon avait été envoyé prévenir Sawirus qu'il pouvait réintégrer sa cabine. Régnier jouait sans y réfléchir avec le ciseau à bois, l'air concentré. Le premier, il dévoila à haute voix ce à quoi il pensait.

« Ce qui me chagrine, c'est qu'on peut ainsi clore la pièce une unique fois. Il fallait donc un complice pour tenir le lieu le temps d'aller trouver l'outil. »

Ernaut se mordillait les doigts nerveusement, comme si c'étaient des mets de choix. Il répondit sans même réaliser qu'il coupait pratiquement la parole au chevalier.

« Sauf s'il a prévu et fureté auparavant. »

Cette remarque plongea le groupe dans l'expectative. Après un moment passé à échafauder une hypothèse, Herbelot se mit à soliloquer avec force gestes.

« Prenons cette huche, avec du sang sur la tranche. Et maître Sawirus, qui a eu le sentiment que la porte était mal serrée le matin où, nous le savons, Ansaldi était déjà passé

outré. Imaginons qu'il n'y ait qu'un mécréant, ayant occis le marchand nuitamment. Il escomptait s'enfuir juste après son forfait, mais fut empêché par l'arrivée du matelot. Bloqué en la nef, il doit soustraire le ciseau à bois pour clore derrière lui, et dissimuler son forfait. Mais à l'instant où il s'absente pour ce larcin, il doit abandonner la porte ouverte. Il n'a guère le choix ! »

Alors qu'il détaillait sa théorie, Ernaut et Régnier suivaient des yeux le trajet imaginaire. Leurs regards s'accrochaient aux éléments évoqués ou suivaient les pas de l'assassin au-dehors de la cabine, à travers ponts et cloisons.

« Adoncques il encouche le corps, comme si maître Embriaco dormait, au cas, peu croyable, où d'aucun pénétrerait en la chambre. Puis il pose la huche en devers sur le flanc, contre l'huisserie pour la clore et parfaire l'illusion. Il s'empare de l'outillage, revient séant, prépare la targette comme nous, dispose la dépouille sous la couche afin de tromper Ugolino un jour durant. Puis, une fois assuré de sa sauvegarde, il remet le corps en place et barre la porte après lui. »

Un long silence accueillit la fin de ses explications. Enthousiasmé par son récit, qu'il trouvait convainquant, le regard d'Herbelot allait du chevalier à l'adolescent, les yeux pétillants, attendant un mot de félicitation. Régnier se rapprocha du bord du lit et tapa familièrement sur l'épaule du clerc.

« Fort brillant ! Tout trouve place en votre raisonnement, ami. Le larron a donc frappé pour quelques pièces, espérant s'enfuir avant le départ d'Otrante. Il avait peut-être prévu de bloquer la porte dès l'origine, pour que la meurtre soit découverte qu'au large. Voilà bien déshonnête coupeur de bourse ! »

*Côte est de Rhodes, matin du 22 octobre*

Régnier était monté sur la plate-forme la plus élevée du château arrière pour être un peu au calme. Le *patronus* n'en laissait généralement pas l'accès, et le chevalier avait besoin de tranquillité pour réfléchir. Il avait grossièrement brossé le tableau à Ribaldo, sans développer outre mesure : il était désormais persuadé de n'affronter qu'un seul et même assassin, certainement motivé par l'argent. Le commandant de bord était inquiet, car on n'était guère éloigné de Rhodes, la dernière escale avant l'arrivée à Gibelet, prévue pour dans une dizaine de jours. Conscient qu'il ne lui restait guère de temps, le chevalier reprenait les différents éléments dont il disposait et tentait de voir si cela pouvait lui désigner un coupable.

Il ne regardait pas vraiment le paysage, mais avait les yeux rivés au loin, suivant la côte, s'attachant indifféremment à un détail des rives rocheuses ou l'autre. Des falaises alternaient avec des plages de sable clair, desquelles partait une végétation rase, très éprouvée par la chaleur. La pierre blafarde reflétait durement la lumière et il était obligé de fermer les yeux à demi. Apercevant parfois de l'activité sur les terres, il jouait à imaginer ce qui s'y déroulait, sans grande conviction toutefois. Pour l'heure, il essayait de comprendre ce que défendaient les murailles parachevant l'éminence qui plongeait dans la mer. Il avait une fois de plus coiffé son chapeau de paille pour se prémunir du soleil, bien sensible malgré le vent. Un grincement derrière lui l'incita à jeter un coup d'œil de côté. Il aperçut la silhouette de Mauro Spinola, suivi d'un valet qui le protégeait de la lumière par une sorte d'ombrelle.

« Le bonjour. J'espère ne pas déranger. J'ai plaisir à venir prendre repos sur ce pont au matin. D'autant plus quand le ciel est au beau comme ce jour d'hui. Vous permettez ? »

Régnier inclina la tête poliment et vit arriver les serviteurs de Spinola qui lui installèrent un siège, fixèrent

la protection contre l'ardeur du soleil et disposèrent sur une table basse quelques fruits secs, ainsi qu'un pichet avec un gobelet. Le vieil homme ordonna qu'on en monte un second.

« Vous aimeriez peut-être une goutte de vin ? Il n'est point trop fort et rafraîchit fort bien. Il ne vient pas de Chypre, mais le pourrait, tellement il est goûteux. »

Marquant une pause il huma les vapeurs s'échappant du pot.

« Il est d'ailleurs fâcheux que nous ne stoppions pas en cette île, cela nous aurait justement donné occasion d'en acquérir à bon prix. »

Tout en parlant, il avait servi à boire à Régnier, qui accepta de bonne grâce et s'assit sur un tas de cordage roulé à côté. Le marchand prélevait avec soin des fruits dans les coupelles de céramique décorées.

« J'ai vu que vous admiriez cette forteresse. Nous sommes au large de la baie de Saint-Paul, et voilà la cité de Lindos. On peut y faire visite à d'admirables vestiges des anciens temps. Les empereurs de Constantinople ont bâti ces murailles. Celé en une rade, le port se trouve à l'abri de la fureur des flots. Un endroit vraiment charmant !

— Vous y êtes déjà allé, pour si bien le conter ?

— Oui, maintes fois par le passé.

— Inutile de vous demander en quelle occasion, n'est-ce pas ? »

Le vieux diplomate esquissa un sourire narquois et ne répondit pas. Il avait porté son regard sur les côtes à l'ouest et avalait doucement les fruits qu'il avait sélectionnés. Lorsque son valet eut amené un autre verre, il se servit et se pencha vers le chevalier.

« Dites-moi, ami, êtes-vous satisfait de vos avancées ? Je sais que notre bon Malfigliastro se fait soucis. Mais vous me semblez fort serein. Seriez vous près de la solution de cette vilaine affaire ? »

Bien qu'il se doutât que la présence de Spinola n'était pas fortuite, Régnier fut tout d'abord un peu désarçonné par

cette question directe. Puis il convint que le diplomate, pour être retors, n'en était pas moins un haut responsable génois, certainement en mission officielle, même s'il agissait dans l'ombre.

« Je l'espère. J'ai dénoué quelques nœuds et la voie me semble plus claire désormais. Mais je dois avouer que la vision d'ensemble n'est pas encore mienne.

— Vous ne vous dévoilez guère, ami. Auriez-vous crainte que je divulgue de vos secrets ? Je n'ose croire que vous me rangez parmi les possibles meurtriers !

— Cela n'a rien à voir. Je n'aime guère accuser sans preuve. Cela entache un nom à jamais, que la suite nous fasse raison ou tort. Donc tant que je n'ai aucune certitude, je préfère demeurer coi. »

Le regard du vieux diplomate brilla quelques instants, reflets du soleil sur les ondes ou éclair malveillant face à la rebuffade. Mais sa voix demeura calme et onctueuse lorsqu'il poursuivit.

« C'est tout à votre honneur. J'ai également fort réfléchi. À ce jour, je suis convaincu que nous avons là quelque banal larron et nulle conspiration. Si cela avait été, je ne crois que le charpentier aurait été meurtri. Occire un homme de peu serait nuisible à toute cause cherchant à se rallier la populace. L'acheter aurait été fort plus efficace.

— Et s'il avait refusé ?

— Il leur aurait suffi d'améliorer l'offre, jusqu'à ce qu'il agrée. »

Régnier n'appréciait décidément guère la mentalité du vieux Génois, même s'il en reconnaissait l'intelligence et la compétence. Mais il comprenait désormais pourquoi il n'aimait pas être en sa présence. Cet homme souillait tout avec ses concepts mesquins et avilissants. Il enduisait de boue tout ce qu'il effleurait du regard, incapable de voir derrière chaque objet ou chaque être vivant autre chose qu'un montant, une valeur qu'on pouvait additionner dans son petit carnet de cire. Herbelot répétait avec mépris que

le Christ avait chassé les marchands du Temple le fouet à la main. À observer Mauro Spinola prendre le frais sous son ombrelle, habillé de sa délicate cotte de soie, Régnier pensa qu'il serait temps de recommencer le ménage avant qu'ils ne s'installent de nouveau pour de bon.

*Port de Rhodes, soir du 22 octobre*

Ganelon et Ernaut étaient assis de part et d'autre de la passerelle d'accès au navire. Assistés de Rufus, ils surveillaient les montées et descentes des marins, et s'assuraient que personne ne portait sur lui l'argent disparu d'Ansaldi Embriaco. Le *patronus* avait interdit à quiconque en dehors des hommes autorisés par lui et Régnier de descendre du *Falconus*. De nombreux passagers avaient émis des protestations véhémentes et la grogne s'était installée sur le pont des pèlerins. Pour calmer les récriminations, un certain nombre de matelots de confiance avaient été désignés pour faire des achats, encadrés par Ernaut et Régnier. Mais l'interdiction de se rendre sur la terre ferme était tout de même perçue comme une brimade injuste par la majorité des personnes à bord.

Imperturbable, et heureux détenteur de l'autorité, Ernaut avait pu aller faire un tour en ville et acquérir ce qu'il souhaitait. Il goûtait désormais un peu de repos, assis sur le plat-bord, une jambe pendant dans le vide au-dessus de l'eau. Il regardait avec curiosité ce qui se passait à terre, dans cette cité si exotique : c'était la première ville orientale qu'il découvrait. Ces magnifiques murailles de pierre blanche avaient pourtant triste allure sous un ciel bas et une pluie fine persistante. La température demeurait clémente, mais les averses avaient dissuadé beaucoup de voyageurs de monter sur le pont supérieur. Ils devaient rester deux jours environ, et ils espéraient que les cieux s'ouvriraient les

jours suivants, pour décharger le navire dans des conditions agréables.

Bien à l’abri sous sa chape, Ernaut gobait des grains de raisin qu’il venait d’acheter à un bon prix. Il était heureux de pouvoir enfin manger quelque chose de frais. Lassé des biscuits secs, il s’était également empressé d’acquérir du pain encore chaud de sa cuisson. Le tout était agrémenté de petits fromages de chèvre, à propos desquels il ne tarissait pas d’éloge.

Les officiers portuaires avaient été prévenus de l’enquête en cours et de la recherche d’un meurtrier et voleur. Du coup, une patrouille du guet était prévue pour surveiller tout particulièrement cette zone des quais. Le *Falconus* était amarré entre un gros navire grec et un plus modeste, provenant d’Ifriqiyah. Mais les distances étaient suffisantes pour qu’une personne ne puisse facilement passer d’un bord à l’autre. Le port était relativement calme, en raison du temps. La soirée était bien avancée et seuls quelques soiffards erraient encore, ainsi que des ouvriers en retard pour rentrer chez eux. Les portes des quartiers se fermaient peu à peu et les hommes du guet s’organisaient pour leurs rondes nocturnes. La ville se préparait paisiblement à entrer dans la nuit.

« Fichu temps, grommela Ganelon. Je serais mieux à terre à m’envoyer force rasades, le cul au sec, face à une vraie table. Et un bon souper fumant ! Quelque pièce de viande apprêtée !

— Moi aussi, j’ai tel appétit que je serais prêt à gloutonner n’importe quoi ! » approuva Ernaut.

La simple évocation d’un bon repas rappela des souvenirs au valet.

« Les Romains ont fameuse soupe de poisson. J’y ai goûté alors que nous avancions avec le roi Louis parmi leurs contrées. Et les boulettes de viande frites ! Dans du pain, un vrai régal !

— Qu'est ce que je ne donnerai pas pour un rôl ou une poignée de saucisses fraîches ! Les passages en mer, ça permet de se rendre compte comme l'on mange bien à terre. »

Après une petite ronde, Rufus revint vers eux et leur proposa de remonter la planche d'accès à bord, vu que les gens n'allaient désormais plus descendre. Alors qu'ils étaient occupés à la tirer et la reposer le long du plat-bord, la pluie s'arrêta enfin. Ernaut ôta sa capuche et leva la tête vers le ciel.

« On dirait que ça voudrait se dégager.

— Que voilà excellente idée. La lune est quasi ronde, ça nous rendra la besogne plus aisée. Difficile de rester discret si la lumière frappe les abords. »

Le marin dégaina un large couteau de sous sa chape.

« Et si jamais le fils à putain espère nous refaire le coup d'Otrante, je lui ferai goûter de ma lame. »

— Ça m'étonnerait qu'il ait vaillance d'attaquer trois personnes, lui rétorqua Ganelon.

— On ne sait jamais, c'est son ultime chance de fuir avant Gibelet. . .

— Avant les fourches<sup>3</sup> pour lui ! » ne put se retenir Ernaut, l'air mauvais. Ganelon fit une moue, indiquant par là qu'il envisageait une autre possibilité.

« Pour le moment, il n'a pas été découvert. Adoncques il est peut-être tenté d'aller au bout et ainsi ne jamais se dévoiler. Fuir serait avouer, à ce point. »

Alors qu'ils parlaient, la nuit finissait de s'installer et des étoiles commençaient à s'affranchir des lambeaux de nuage. La lune se devêtit bientôt des dernières nuées, éclairant d'une lumière bleutée les navires balancés lentement au gré des vagues. Ici et là, quelques veilleuses jaunâtres dessinaient des silhouettes orangées. Une patrouille du guet, déambulant d'une extrémité du port à l'autre, et une deuxième, allant sur les chemins de ronde de la

---

3. Structures de bois auxquelles on accrochait les pendus.

fortification, projetait sur la muraille de pierre des ombres gigantesques, comme si de terribles monstres veillaient sur la cité endormie.

*Port de Rhodes, matin du 23 octobre*

Herbelot dormait à poings fermés lorsqu'il sentit qu'on le secouait doucement. Il se réveilla d'un bond, habitué à se lever rapidement pour assister à des offices nocturnes. C'était Ganelon, le visage fatigué. Le jour était visiblement bien entamé et des rais de lumière vive entraient par la trappe d'accès supérieure.

« Que se passe-t-il ?

— Messire Régnier vous mande au plus vite en la cabine du *patronus*.

— Ce n'est pas encore pour meurtre, j'espère ?

— Non, apparemment quelque nouveauté. Je n'en sais guère plus.

— Si c'est pour m'annoncer la fuite du meurtrier, ça aurait pu attendre que je m'éveille de moi-même. »

Herbelot repoussa ses couvertures et enfila rapidement la cotte posée sur son meuble, le long de son lit. Il passa également ses chausses, suspendues à une cheville en bois au-dessus de lui. Puis sortit de la bourse cachée sous son oreiller la clef de son coffre et récupéra sa ceinture. Enfin, il boutonna ses chaussures. Bien qu'encore un peu ensommeillé, il était prêt à affronter une nouvelle journée.

La lumière sur le pont principal l'aveugla presque et il sentit la chaleur agréable du soleil sur ses vêtements légèrement empreints d'humidité. Il ne put se retenir de jeter un coup d'œil alentour, sa curiosité ayant été éveillée par le brouhaha des quais.

Des flots ininterrompus de portefaix allaient et venaient par la grande porte, sous le regard de quelques soldats en faction sur la muraille, négligemment accoudés. Tout

un monde bariolé s'activait, en particulier aux abords du principal passage. C'était là que se trouvait l'office des douanes, qu'on repérait bien, entouré qu'il était de marchands en belles tenues qui déambulaient, l'air affairé, souvent suivis de leur serviteur ou d'un clerc porteur de leurs documents officiels.

S'arrachant à la contemplation de cette ruche bourdonnante, Herbelot se rendit au château arrière où il retrouva Ganelon, devant la porte de la cabine. Le valet frappa une fois sur le bois et le fit entrer. À l'intérieur, Ribaldo Malfigliastro et Régnier discutaient autour de la table sur laquelle trônait bizarrement un seau. Il les salua poliment puis s'avança, intrigué par la présence de l'ustensile. Régnier lui donna l'explication.

« Voilà puant cuveau qui met en pièces notre idée d'un voleur, je le crains fort. »

Le clerc ne voyait pas bien en quoi ce simple récipient avait quelque chose à faire avec le meurtre et le vol. Il lança un coup d'œil interrogatif à Régnier, qui inclina de la tête vers le *patronus*. Ce dernier était visiblement contrarié, ses sourcils broussailleux obscurcissant son regard.

« Au matin, j'ai commandé aux mousques d'escurer tous les seaux d'aisance. Et, comme ce sont bons gamins, ils m'ont ramené ça, trouvé en ce seau. »

Ribaldo fit tinter sur la table une poignée de pièces.

« Collées parmi la merdaille! On a demandé aux passagers s'ils avaient perdu quelques monnaies... Jusqu'à ce point, aucune réponse. »

Régnier intervint.

« Vous voyez le souci. Si ce sont bien monnaies appartenant à Ansaldi Embriaco, elles ont été jetées en la mer. Le larron n'a pas conservé son butin! »

Herbelot prit une profonde inspiration, écarquillant les yeux tandis que l'idée faisait son chemin dans sa tête.

« La meurtre n'aurait pas eu pour motif le vol, en ce cas! »

Herbelot s'avança vers le seau et y risqua un œil dégoûté, appuyé par une moue expressive. Puis, un peu abattu, il se laissa tomber sur un escabeau contre le mur. Le commandant lui proposa un verre, qu'il accepta volontiers.

« Si l'envie n'est pas cause, cela peut être la colère. Nous en revenons à la possible vengeance, ou profond désaccord. »

Régnier paraissait aussi assez fatigué, ce dernier incident rendant les probabilités de trouver l'assassin encore plus faibles. Il avala un peu de vin.

« D'aucune façon, nous ne pouvons plus espérer des monnaies pour démasquer le fripon.

— On dirait qu'il se joue de nous, traçant fausses pistes les unes après les autres, comme s'il savait la façon dont on le traquait, renchérit Herbelot.

— Si ce n'est pas son prime forfait, rien de surprenant. Mais comment savoir ? Ansaldi n'avait aucun lien avec les autres négociants meurtris à Gênes. Et si son meurtrier est autre, nous n'avons aucun moyen de le découvrir.

— De plus, il doit deviner qu'il nous faut le débusquer avant de toucher la Terre sainte. Sans quoi, nous ne saurons jamais éclaircir cette histoire. »

Pendant tout ce temps, Ribaldo Malfigliastro était resté muet. Il semblait comme replié sur lui-même, tentant de démêler l'inférieur écheveau. Il s'exprima d'une voix étonnamment douce.

« Et si maître Embriaco avait démasqué le mécréant ? Payant cette découverte de sa vie... Cela expliquerait les manières du marchand, à se cloîtrer ainsi. Mais en ce cas, pourquoi aurait-il accueilli quelqu'un qu'il soupçonnait ? Ou alors, il ne savait pas qui c'était, seulement qu'il était à bord. »



# Chapitre 11

## *Port de Rhodes, soir du 24 octobre*

Depuis la veille, Herbelot, Ernaut et Régnier s'étaient employés à questionner une nouvelle fois la plupart des voyageurs et marins. Rien n'était sorti de cette initiative, en dehors de l'exaspération de quelques-uns à être ainsi traités à nouveau comme des suspects. Ceci, ajouté au mécontentement engendré par l'interdiction de descendre en ville, avait rendu l'ambiance assez lourde, et difficilement supportable pour les trois enquêteurs rendus responsables de cet état de fait.

Régnier avait donc proposé à Herbelot et Ernaut de se faire un bon repas avant la dernière traversée, qu'ils prendraient sur le château avant. Devait s'ensuivre une veillée à déguster quelques pâtisseries locales, le tout arrosé de vin capiteux. Lambert, Ja'fa al-Akka et Sawirus de Ramathes s'étaient joints à eux, enthousiastes à l'idée de cette agréable soirée. Ils s'étaient toujours montrés compréhensifs et patients et Régnier trouvait leur compagnie apaisante.

Pour l'heure, le chevalier essayait d'enseigner les bases des tables à Ernaut tandis qu'Herbelot affrontait soit Sawirus soit Lambert aux échecs. Ja'fa suivait tantôt une partie tantôt l'autre, chantonnant pour lui-même entre ses dents. Le repas

avait été succulent, composé uniquement de plats préparés à terre et achetés pour l'occasion. Les produits frais et les fruits étaient également les bienvenus après les semaines de mer. Tout le monde avait en particulier apprécié des boulettes de miel aux graines de sésame qu'ils dégustaient tout en jouant.

Ja'fa se leva de son coussin et parcourut la plate-forme, contemplant le ciel rougeoyant au-delà de la ville. Des nuages cotonneux accrochaient la lumière et formaient de longues traînées grises filandreuses. Assez haut, des oiseaux pourchassaient des insectes en criant. La soirée était calme, les matelots prenaient un peu de repos avant le départ prévu pour la première heure le lendemain matin. Appuyé sur la balustrade, Ja'fa regardait les valets affairés à démonter les étals devant le bâtiment des douanes.

La grande porte de la ville était désormais fermée et seul un passage piéton était encore possible, sévèrement gardé par deux hommes à l'allure martiale. Quelques négociants attardés conversaient aux abords, cherchant peut-être à conclure une dernière bonne affaire avant que la nuit ne tombe. Assis sur les marches, deux domestiques portant l'un une écritoire et l'autre un coffret discutaient tout aussi passionnément, certainement de sujets plus légers. Étrangement, cette scène banale intriguait le marchand de Terre sainte, évoquant en lui un souvenir diffus.

Il lui fallut quelques minutes pour enfin identifier le détail qu'il avait en tête. Il se retourna vers Régnier, ce dernier absorbé par sa partie, tout du moins par la surveillance d'Ernaut, qui avait tendance à interpréter les règles à sa façon.

« Je viens de me souvenir l'ultime fois où j'ai vu la dernière victime à Gênes, Oberto Pedegola. C'était alors que je travaillais quelques contrats pour ce passage, durant la semaine avant l'Assomption si je ne fais erreur... »

Intrigué, Régnier releva la tête tout en gardant les yeux vers le plateau.

« Vous y avez noté quelque étrangeté ? »

— Pas vraiment. Moults personnes badaudent à l'entour de San Lorenzo, la cathédrale, pour y discuter négoce. C'est un des endroits privilégiés, ainsi qu'aucuns entrepôts des plus grands marchands. On a l'heur d'y trouver quelques partenaires en affaires, notaires, armateurs et navigateurs. Il était tout à fait usuel pour lui de s'y trouver.

— Alors, qu'est-ce qui vous chagrine ?

— Je ne sais, c'est en voyant ces valets. . . »

À ce moment, Ja'fa ouvrit grand la bouche, l'air subitement ébahi. Il se rapprocha de Régnier et lui parla tout doucement.

« Il faudrait que nous devisions seul à seul, cela pourrait être d'importance. »

Géné d'être ainsi interpellé devant ses compagnons, qui avaient tourné la tête vers eux, le chevalier sourit, embarrassé. Il se leva et invita Lambert à continuer la partie avec son frère, oubliant qu'il n'en connaissait guère mieux les règles. Le marchand l'attira un peu à l'écart, sur la passerelle près de la proue. Il était visiblement surexcité et impatient de se confier. Adoptant un air de conspirateur, il parla à voix très basse.

« Voilà, ces valets m'en ont mis en mémoire un autre. Oberto Pedegola, comme moults riches Génois, se faisait toujours suivre par domestique portant ses documents en un coffret ou une écritoire, pour ranger les copies des contrats que quelque notaire lui faisait. »

Conscient que les autres passagers sur la plate-forme les regardaient, un peu jaloux et contrits d'être ainsi tenus à l'écart, Régnier s'impatientait.

« J'entends bien, oui, venez-en au fait. »

Ja'fa avala une grande bouffée d'air, comme s'il allait avouer lui-même le crime.

« Le valet que j'ai vu derrière Pedegola, c'était Ugolino, le serviteur d'Ansaldi Embriaco ! »

Le chevalier ouvrit la bouche de stupéfaction, l'air un peu incrédule.

« J'en suis absolument certain. Je me souviens maintenant que je trouvais peu charitable de la part du négociant de confier si pénible tâche à un homme âgé. Il s'était assis sur les marches de San Lorenzo alors que son maître parlait affaires. »

Régnier se frotta le menton d'un geste machinal, essayant d'embrasser rapidement les implications de ce que le marchand venait de lui révéler. Il avait toujours cru que le vieil homme servait Embriaco depuis des années. Mais quelques semaines avant le départ, il était au service d'un autre, et même d'une des victimes ! D'un autre côté, il avait pu trouver du travail auprès d'Ansaldi à la mort de son ancien maître. Dans l'idée où Embriaco enquêtait sur les assassinats, il avait peut-être engagé Ugolino justement parce que c'était un témoin. L'autre hypothèse, Régnier préférait ne pas y penser.

Il avait toujours pris le vieux valet pour un inoffensif vieillard, subissant de terribles coups du sort et qui tentait de faire face bravement. Il peinait à l'imaginer brandissant un poignard pour éliminer des négociants. Il alla vers le pont et héla Ganelon, en contrebas à boire et bavarder avec quelques marins et soldats. Puis il se retourna vers les personnes sur la plate-forme.

« Je suis désolé, mais je pense qu'il faudrait abréger cette agréable veillée. Maître Gontoux, Ernaut et moi-même devons nous entretenir de fort urgentes affaires. »

Les deux hommes cités furent soulagés de voir qu'ils n'étaient pas maintenus à l'écart et se levèrent rapidement, prêts à suivre Régnier jusqu'à la cabine d'Embriaco où ils avaient coutume de tenir leurs réunions. Leurs yeux brillaient à la fois d'excitation et de sourde inquiétude, attendant avec anxiété de découvrir l'information qui surexcitait ainsi le chevalier.

*Bassin de Rhodes, matin du 25 octobre*

Avant d'interroger Ugolino sur ses déclarations, Régnier voulait obtenir plus d'informations sur ce qui s'était passé le soir de la découverte du corps d'Ansaldi Embriaco. Il avait donc chargé Ernaut de vérifier avec Yazid le déroulement détaillé de la soirée de façon à pouvoir recouper ces renseignements avec ce que le valet du Génois leur répondrait. Confier cette tâche à l'adolescent attirerait moins l'attention, habitué qu'il était à fréquenter les domestiques. Mais Ernaut dut attendre un petit moment, car les manœuvres de départ les avaient une nouvelle fois confinés dans l'entrepont. Et du coup, Yazid et Ugolino étaient restés ensemble à discuter, le vieux assistant le jeune pour les travaux qu'il avait à accomplir.

C'est seulement pour le déjeuner que le jeune homme réussit à approcher le serviteur de Sawirus. Un peu gêné par sa démarche, il avait décidé d'adopter une méthode simple, qu'il affectionnait tout particulièrement : y aller directement et franchement. En outre, il se dit qu'effrayer un peu son interlocuteur pourrait faciliter les choses. Attirant vers lui Yazid, un peu à l'écart du passage, lorsque l'autre s'élançait vers l'escalier pour monter, il lui demanda de répondre en toute discrétion à quelques questions.

« Il est fort important de n'en parler à quiconque ! Il y a grand danger pour ta vie, et d'autres. »

Le visage du jeune valet se ferma immédiatement, un peu sur la défensive.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

— Que tu me narres exactement la veillée lors de la meurtre d'Embriaco. »

L'esclave soupira bruyamment.

« Je vous l'ai déjà contée moult fois, je ne sais rien de neuf. »

Ernaut s'avança insensiblement, se penchant d'un air presque menaçant.

« Alors répète-le moi ! »

Yazid eut le regard d'un animal traqué, sensible à la menace silencieuse qui s'exprimait. Il déglutit difficilement puis commença son récit d'une voix fluette.

« Lorsque je suis ressorti de la cabine après avoir servi la table du maître, j'ai bavassé avec Ugolino. On s'est assis au sol pour lancer les dés, il voulait m'enseigner quelque nouveau jeu. D'aucuns sont passés dans le couloir, mais je n'ai pris garde. Jusqu'à la venue de ce souillard de Maza qui cherchait noises. On commençait à se disputer quand Ugolino a ouï un bruit bizarre et nous a fait taire. Il a hélé son maître maintes fois, sans réponse. Alors, il a voulu enfoncer la porte, sans succès. Puis tu t'en es arrivé. »

Ernaut se figea, fronçant les sourcils.

« Tu veux dire que tu n'as pas remarqué le bruit ?

— Non, j'étais en train de deviser, enfin plutôt de me tencier avec l'autre fils à putain. »

Remerciant rapidement le valet, Ernaut décida de se mettre à la recherche de Maza. Il savait, vu l'heure, qu'il traînerait vraisemblablement vers la cuisine. Il monta quatre à quatre les escaliers menant sur le pont et chercha du regard autour de lui. De nombreux hommes étaient encore dans les haubans et la mâture, réglant la voilure tandis qu'on prenait de la vitesse en s'éloignant du port. Le *patronus* était sur le château arrière, auprès du nocher occupé à surveiller les rames gouvernails. Maza n'était visible nulle part.

Interpellant un des matelots, Ernaut lui demanda s'il savait où le soldat se trouvait. Il était apparemment installé tout à l'avant du navire. Ernaut s'y dirigea d'un pas décidé et monta à l'échelle rapidement. Sur la plate-forme, en dehors des marins à l'ouvrage, se trouvaient deux sergents, avec leur équipement complet, pavois et arbalètes inclus. L'un d'eux lui tournait le dos, avisant au loin si rien de suspect n'apparaissait à l'horizon. Le second, assis par terre, passait le temps en triant un lot de carreaux qu'il avait étalés sur le plancher. C'était Enrico Maza.

L'adolescent s'approcha et se laissa tomber au sol bruyamment. Le soldat ne releva même pas, occupé à tester le tranchant d'un projectile tranche-filin du bout de l'index. Il sourit néanmoins.

« Alors garçon, tu viens tenir compagnie aux guerriers durant leur guet ?

— Pas tout à fait. J'aurais besoin d'en savoir plus. »

Maza reposa son trait et fit mine d'hésiter sur le suivant qu'il prendrait. Il n'avait toujours pas levé les yeux.

« À propos de quelle meurtre ?

— Embriaco! Lorsque vous êtes allé quereller Yazid. Vous avez commencé à vous chicaner et avez été coupé par Ugolino, c'est bien ça ? »

Le soldat hocha la tête.

« Il avait ouï quelque bruit.

— Pas vous ?

— Non, j'étais fort occupé à bestencier le jeune. »

Ernaut hocha la tête d'un air mesuré. Après un moment, le soldat tourna le menton vers lui, attendant une autre question.

« C'est tout ?

— Hé ouais, c'est tout.

— Ce bruit a quelque importance ? Peut-être que le vieux l'a perçu, lui. Il était dans la chambre au flanc de celle d'Embriaco. »

Ernaut n'avait pas pensé à cela. Il se leva rapidement et remercia Enrico pour son aide, puis se dirigea comme une flèche au niveau du pont passager pour voir le marchand dans sa cabine. La différence de luminosité avec l'extérieur et son empressement manquèrent à plusieurs reprises de provoquer une catastrophe. Il évita de peu de renverser une des pèlerines et faillit tomber plusieurs fois en piétinant sans guère de cérémonie les affaires éparses dans la salle commune. Lorsqu'il arriva devant la porte de la cabine, celle-ci était entr'ouverte et de la lumière en filtrait. Il reprit son souffle et toqua sur le chambranle.

« Maître Sawirus ? »

Il entendit le pas traînant du vieil homme et le vantail s'ouvrit, les lampes à huile dévoilant la silhouette du marchand en contrejour.

« Je suis désolé de vous déranger. J'ai derechef quelques questions. »

Le vieux négociant sourit d'un air débonnaire.

« Entre, que nous devisions plus à notre aise.

— Pas besoin, ce sera rapide. C'est à propos du murdriment de maître Embriaco. Je veux juste savoir ce qui s'est passé depuis votre souper.

— J'ai mangé, mais fort peu. Je n'avais guère d'appétit. Puis je me suis rapidement couché et n'ai pas tardé à sommeiller. Je me suis levé à cause des cris du valet.

— Et durant votre repos, vous n'avez rien oui d'étrange ?

— Les grincements usuels du navire, et des voix au loin. Puis le domestique d'Ansaldi a appelé moult fois, ce qui m'a fait me lever, fort agacé.

— Merci, maître, vous avez répondu à toutes mes demandes.

— À ton service, garçon. »

Ernaut n'attendit pas pour aller retrouver Herbelot et Régnier. Il s'élança dans le couloir, l'air ravi. Arrivant aux abords de la salle commune, il s'efforça de récupérer une contenance, de façon à ne pas rendre trop visible son enthousiasme. Le valet avait menti, certainement parce que c'était le coupable. Pas besoin d'être un génie pour additionner deux et deux. L'adage se vérifiait. Dans les fables que les jongleurs racontaient les jours de marché, le larron était généralement soit le curé, soit le valet. Et en l'occurrence, Aubelet et Herbelot ne pouvaient être responsables !

*Bassin de Rhodes, soir du 26 octobre*

Gandulfo, le chirurgien, faisait de son mieux pour panser Régnier. Celui-ci gisait, allongé sur son lit, encore inconscient. Il avait une vilaine blessure à la tête qui répandait du sang sur son oreiller. Auprès de lui, Ernaut brandissait une lampe à graisse, tentant d'éclairer la scène pour le soigneur tout en se tenant contre la cloison. Dehors, une tempête terrible faisait rage depuis la veille en soirée, et la panique avait un temps gagné les voyageurs au moment où une partie des balles au fond de la salle s'était détachée. C'était en secourant la femme de Gringoire la Breite que le chevalier s'était blessé, en heurtant violemment un poteau lorsque le *Falconus* avait basculé brutalement. Deux autres voyageurs avaient été touchés, dont un assez grièvement à la jambe.

À l'extérieur, les matelots se battaient toujours sous des trombes d'eau pour maintenir le navire à flot. Cela faisait plusieurs heures qu'ils étaient ainsi la proie des éléments, projetés par les vagues, soufflés par les rafales de tempête, noyés sous les lames impétueuses. Le *patronus* avait envisagé un temps de jeter par-dessus bord une partie de la cargaison qui s'était détachée, pour prévenir de nouveaux incidents. Il s'était violemment emporté, estimant que des marchandises n'avaient de toute façon rien à faire là et qu'il les avait chargées bien malgré lui. Mais avec sang froid, les hommes s'empressèrent de rattacher et fixer correctement les balles.

Sur le pont passager, plongé dans une quasi-obscurité, tout n'était que chaos, pêle-mêle de sacs, de coffres renversés, de couchages éparpillés. Chacun essayait de se retenir à ce qu'il pouvait, pelotonné contre ses proches. Même les plus croyants n'osaient guère chanter et s'étaient réfugiés dans des prières silencieuses. Dehors, le tonnerre claquait de temps à autre, couvrant à peine le fracas des flots, et les bourrasques tordaient le navire en tout sens.

Parmi les plus actifs, Ernaut avait participé à la mise en place d'un endroit à peu près dégagé pour les victimes, entouré de lourds coffres attachés les uns aux autres. Assistant le soigneur, il portait la lampe, passait les linges, ou se contentait de réconforter les plus atteints. Il ne se préoccupait guère de ses vêtements qu'il avait détrempés en aidant au transport des marins blessés depuis le pont. Avec les soubresauts du navire, sa maladresse proverbiale était oubliée mais pas sa force et beaucoup purent se reposer sur la puissance de ses bras. Au milieu de cet enfer humide, Ernaut se sentait bien. Il était utile, on l'encourageait d'une tape amicale sur l'épaule, on lui souriait de gratitude. Il se sentait comme un roc auquel les autres pouvaient se raccrocher.

Il y avait désormais plus d'une demi-douzaine de blessés graves, les matelots étant durement exposés. Membres brisés, lacérations, traumatismes divers, Gandulfo ne savait plus où donner de la tête. Tout son matériel roulait et se répandait à peine l'avait-il posé et ses emplâtres et ses simples étaient tellement imbibés d'eau de mer qu'il n'était plus sûr de leur efficacité. Il finissait de bander le crâne du chevalier lorsque celui-ci revint à lui. Encore étourdi, il essaya de parler, mais le chirurgien l'en empêcha et lui conseilla de se reposer. Ernaut s'empressa d'aller porter la nouvelle à Herbelot et Ganelon, occupés dans un autre coin de l'infirmerie improvisée. Puis il s'assit et s'emmitoufla dans une couverture, refroidi et fatigué. Il lui semblait que le *Falconus* était moins brinquebalé et que les paquets de mer étaient moins nombreux à trouver leur chemin jusqu'à la trappe d'accès.

La voix d'Octobono le sortit doucement de sa torpeur. Le marin était venu s'enquérir des blessés et avait vu Régnier parmi les victimes. Trempé des pieds à la tête, il tentait également de se réchauffer dans une couverture de laine épaisse. Lorsqu'Ernaut ouvrit les yeux, plusieurs lumières crues éclairaient l'endroit, dévoilant le bric-à-brac des sacs

éventrés, des coffres renversés, des couchages éparpillés. Il se releva un peu et se rapprocha d'Herbelot qui discutait avec le matelot, écoutant silencieusement.

« Comment va votre ami ?

— Il a tenté de parler, bien qu'encore faible. Le chirurgien dit que ce n'est que vilaine bosse qui partira vite... Où en est-on de cette tempête ?

— Le plus fort est passé. Nous avons connu quelques avaries, mais rien d'irréparable. J'ai pourtant cru un moment qu'on passerait outre. »

Octobono se frotta les bras, tremblant un peu sous le froid et l'humidité.

« En tout cas, le pauvre Ingo a grand besoin devant lui. J'espère qu'il saura s'en dépêtrer. Si seulement mon vieux Fulco était toujours là, il retaperait ça en un rien de temps. »

Ernaut ne put tenir sa langue, attirant sur lui les regards des deux hommes.

« Aucun de vous ne s'y connaît assez ?

— Pas vraiment. On pourrait demander à Ugolino de donner la main, mais je doute qu'il soit à l'aise. Il était plutôt dans le négoce et la gouverne des traversées. »

Ernaut fut intrigué par cette dernière phrase.

« Comment pourrait-il aider ? Il possède quelque connaissance sur les navires ? »

Octobono parut surpris par la candeur de la question, comme s'il répondait à une évidence.

« Un peu, gars. Toute sa parentèle est ainsi. Mais du côté d'Ugolino on était aisé, plutôt armateur que constructeur. Du moins jusqu'à ce qu'on soit ruiné avec l'expédition en Espagne. Fulco espérait avoir un sien navire et c'était le frère d'Ugolino qui devait le payer. Mais il a tout perdu et le pauvre s'est pendu après avoir occis femme et enfants. Du coup Fulco est demeuré simple charpentier et Ugolino a fini valet. »

Herbelot et Ernaut échangèrent un regard plein de stupeur, opinant discrètement du chef pour marquer leur

entente. Le marin remarqua leur manège et prit un air narquois.

« Vous ne saviez pas ? Ça a connu grande fame en début d'années à Gênes. Comme il s'est occis après avoir meurtri les siens, il n'a pas pu être porté en terre comme chrétien. . . Sale histoire tout ça. Surtout pour Ugolino, qui a tout perdu, et n'a même pas pu déposer son frère en terre près de leurs parents. »

Le matelot réalisa ce qu'il venait de dire. Soudain anxieux, il inclina la tête vers ses deux interlocuteurs.

« Attendez ! Vous ne croyez tout de même pas que. . . »

Il ne finit pas sa phrase, voyant l'assentiment dans les yeux du clerc et de l'adolescent. Il prit un air buté, comme s'il refusait d'accepter l'idée, révolté de devoir envisager une telle hypothèse. Puis il porta son regard vers le sol, soudainement abattu. Herbelot lui releva le menton et le fixa, le visage étonnamment sévère pour un faciès d'habitude si engageant.

« Surtout n'en dites rien à quiconque. Buisson a oreille et bois écoute. . . Il nous faut en discuter avec messire d'Eaucourt avant toute décision. Comme nous tous, je vois que vous estimez assez ce pauvre vieil homme. Mais à trop parler, vous mettriez votre vie en grand péril. . .

— Soyez sans crainte. L'assassin a meurtri un ami très cher. Je ne ferai jamais rien lui permettant d'échapper à son châtement. »

### *Mer Méditerranée, matin du 27 octobre*

Il était difficile de croire que la veille le temps avait été si exécrable, manquant de les envoyer par le fond. Régnier était assis sur le lit du *patronus*, tourné vers la fenêtre dont le volet avait été largement relevé. Il regardait la ligne d'horizon, où la mer sombre rejoignait le ciel chargé de nuages clairs. Des trouées, d'un bleu délavé, lançaient

parfois des rais de lumières traçant des rayons sur les flots. Sa tête ne le faisait plus trop souffrir, mais il n'était pas encore bien assuré et il conservait un emplâtre maintenu par un bandage, qui avait tendance à glisser constamment sur son œil. Néanmoins, il était heureux de ne pas avoir plus de séquelles de son accident. Un des marins avait péri des suites de ses blessures et un autre n'avait toujours pas repris conscience.

Très tôt le matin, Herbelot et lui étaient venus discuter avec Ribaldo Malfigliastro pour évoquer le cas du vieux valet. Et dès que le navire fut remis en marche pour la journée, ils décidèrent à l'unanimité de le convoquer pour voir comment il se défendrait. Ernaut avait été le chercher. Ils avaient installé un escabeau face à eux trois et l'adolescent ferait office de garde à l'entrée. L'ambiance était morose, non seulement à cause des soucis de la tempête, mais parce la plupart n'étaient pas satisfaits d'un tel coupable, si misérable à leurs yeux.

La porte s'ouvrit en un grincement lugubre et la frêle silhouette d'Ugolino apparut devant eux, contrastant avec Ernaut qui prenait avec grand sérieux son rôle de garde-chiourme, l'air sévère et concentré. Il referma derrière lui et se tint là, les bras croisés, le visage fermé. Lui ne semblait pas connaître de doute ni de commisération pour le suspect, du moins s'efforçait-il de le faire croire. Ribaldo et Herbelot, installés respectivement à la gauche et à la droite de Régnier, lui lancèrent au même moment un regard interrogateur. Visiblement, ils n'allaient pas prendre la responsabilité de parler en premier. Le chevalier toussa et joignit les deux mains en un geste très cérémonieux puis se résolut à fixer le vieil homme, assis face à lui, attendant en silence, l'air presque absent.

« Tu dois te demander pourquoi t'avoir mandé si tôt. »

Le valet fit un sourire mal assuré, réflexe de politesse.

« Certes pas ! J'espérais ce moment, tout autant que je le redoutais.

— Pour quelle raison es-tu là, selon toi ?

— Vous estimez que je suis coupable des meurtres qui ont ensanglanté la nef. »

Régnier appuya son menton sur ses mains jointes, les deux coudes sur la table. Il était soulagé de voir qu'Ugolino en venait directement au fait. Il pressentait intuitivement la réponse à la question qu'il posa alors.

« Que penses-tu en cela ?

— Que vous êtes dans le vrai. C'est moi. J'ai frappé Lanfranco Rustico, Jacomo Platealonga, Oberto Pedegola puis Ansaldi Embriaco. Également, j'ai dû me débarrasser de Giovanni, le palefrenier de Pedegola. Ainsi que de ce stupide matelot, inlassable babilleur de niaiseries. Mais je ne voulais pas occire Fulco. Ça s'est fait ainsi, sans penser, par réflexe, pour me protéger : il avait menacé de me livrer. »

Le valet regardait ses pieds, l'air abattu, semblant se recroqueviller sur lui-même. Il parlait de plus en plus lentement, comme si chaque mot constituait un nouvel effort pour une poitrine essoufflée, suffoquée par le poids de la culpabilité.

« Je ne sais quel démon je suis devenu. Éliminer pareille truandaille m'était à chaque fois plus aisé. Mais poignarder le pauvre Fulco était tragique erreur. Je ne me rendais pas compte. J'en ai perdu le sommeil, le goût de vivre. Me confesser à vous ce jour d'hui m'apportera peut-être quelque répit. »

Au fur et à mesure qu'il parlait, des larmes dont il ne semblait même pas avoir conscience venaient embrumer ses yeux. Les trois hommes assis échangèrent des regards lourds de sous-entendus. Régnier voulait être absolument sûr.

« Tu dis que tu as meurtri tous ces hommes ? Mais pourquoi ?

— Ils avaient ruiné ma parentèle et poussé mon frère à la mort et au déshonneur. En même temps, ils avaient amassé honteuses richesses. Ils devaient payer pour le mal qu'ils avaient répandu par leur cupidité sans borne.

— Pour les trois prime négociants, je veux bien, mais maître Embriaco, qu'avait-il à voir dans l'affaire ? Il était trop jeune pour avoir pris part à l'expédition d'Espagne et ne s'y est jamais rendu !

— Il était aussi coupable que les autres.

— En quoi ?

— Mauvaise vie vient à mauvaise fin. Coupable ! » répéta Ugolino. Sur quoi il cracha au sol, entre ses pieds.

Herbelot prit à son tour la parole assez sèchement.

« Et Giovanni, le palefrenier, était-il cause de ta ruine lui aussi ?

— Il voulait se faire larron, m'assister. Il n'avait rien compris et pouvait me causer grand danger. Il fallait que je le fasse taire.

— Et ce matelot, lui aussi t'avait démasqué ?

— Même pas. Je ne sais ce qui m'a pris. J'étais hors de moi à l'entendre défendre tous ces bâtards. »

Ribaldo semblait abattu par tant de haine déversée devant eux, d'une voix pourtant monocorde et sans passion. Ernaut ne put se retenir plus longtemps, se remémorant la promesse faite à Octobono.

« Et ce pauvre Fulco ? Qu'avait-il fait pour que tu le traites ainsi, comme ordure balancée par-dessus bord ?

— Il m'avait vu reposer le ciseau à bois en sa caisse, celui avec lequel j'ai pu reclore la porte de la chambre avec un lacet. Du coup il a compris que c'était moi et m'a commandé de me livrer, faute de quoi il me dénoncerait. Il ne croyait pas que je pourrais lui causer aucun mal. Et je conçois ce jour combien il avait tort. C'est la seule meurtre que je regrette. Faites de moi ce que vous voulez, de toute façon la mort est sur moi depuis longtemps déjà. »

Les enquêteurs n'avaient pas prévu semblable reddition, si rapide et sans condition. Ribaldo s'agita un peu sur son siège, visiblement ennuyé. Il opta pour la plus simple des décisions.

« Fort bien, alors nous allons te tenir en la cabine où tu as occis ton maître et aviser de ton sort. Tu peux te retirer. »

Le valet se leva et sortit devant Ernaut qui le surveillait comme le lait sur le feu. À son allure sévère, on aurait presque dit qu'il espérait une résistance du vieil homme pour le broyer de ses muscles puissants.

Lorsque la porte fut refermée, le *patronus* se tourna vers Régnier, l'air embarrassé.

« Vous croyez pareille histoire, messire ?

— Il le faut bien. Tout l'accuse et, en plus, il avoue. Je ne vois guère pourquoi il ferait mensonges. »

Herbelot opina du chef lentement.

« C'est vrai qu'il semble pitoyable désormais. Mais n'oublions pas ses malheureuses victimes.

— Oh, ça ne les rendra pas, maître Gonteux, malheureusement ! Mais je ne voudrais pas qu'un pauvre vieux porte la croix et dissimule la vérité. »

Régnier réajusta son pansement, en train de tomber. Il fit claquer ses lèvres et répondit au commandant.

« Ce ne sont pas uniquement les aveux. Tout son récit est confirmé par nos découvertes. Il reste encore quelques détails, mais les faits que je connais ne vont pas à rebours de ce qu'il a narré. La seule chose étrange et qui nous pose souci depuis le début, c'est la meurtre d'Ansaldi. Ça ne semble guère à sa place en cette histoire. »

Accoudé à la table, Ribaldo tourna la tête vers la fenêtre, les yeux fixés au loin. Il soupira et se leva de sa chaise, la main toujours appuyée. Il frappa doucement plusieurs fois du poing sur le plateau.

« Précisément, messire, précisément ! »

### *Mer Méditerranée, fin d'après-midi du 27 octobre*

Peu après le service funéraire organisé pour le marin tué la veille, Ribaldo Malfigliastro profita du fait que tous

les passagers étaient rassemblés pour faire une annonce. Certains commentaient déjà l'enfermement d'Ugolino et il fallait éviter les rumeurs. S'avançant près de la balustrade, il leva une main autoritaire pour amener le calme. À ses côtés se trouvaient Herbelot et Régnier, qu'il souhaitait associer à son discours.

Au premier rang de la foule, Ernaut s'employait à contenir les commentaires, une nouvelle fois heureux de pouvoir jouer un rôle, un sourire aux lèvres malgré la solennité du propos à venir. Lorsque le silence se fit à peu près, le *patronus* commença à parler d'une voix forte. Il détailla leur enquête et la découverte de la culpabilité d'Ugolino, ainsi que ses aveux. Comme le prévoyait la loi, il allait le maintenir enfermé jusqu'à ce qu'il soit jugé, soit par le seigneur de Gibelet, soit par les consuls. Selon le codex, il risquait d'être exilé et tous ses biens spoliés, avec impossibilité d'avoir un quelconque échange avec quelqu'un de Gênes à l'avenir.

L'assemblée écouta sans se manifester, à part quelques matelots qui hochèrent la tête, satisfaits que l'assassin de leur ami ait été démasqué. Lorsqu'il eut terminé, Ribaldo dit à tous de retourner à leurs occupations puis recula d'un pas. Se tournant vers Régnier et Herbelot, il leur proposa d'envoyer Ingo poser un cadenas sur la porte, pour que Ganelon et Ernaut n'aient plus à se relayer pour garder le prisonnier. Mauro Spinola s'avança alors vers eux, cherchant à entrer dans le petit cercle qu'ils formaient. Herbelot s'effaça légèrement en le saluant de la tête.

« Je tenais à vous louer d'avoir démêlé pareil sac d'embrouilles. J'avais tort en certaines de mes idées et j'aurais peut-être laissé échapper ce fripon. Grâce à vous, justice pourra se faire et j'en suis fort aise. »

Régnier accueillit les félicitations d'un signe de tête poli mais se sentit obligé de demander .

« Cela vous paraît donc possible qu'il ait tué les trois négociants à Gênes... »

— Je n'avais pas pensé que ce soit le valet d'Embriaco. Mais les éléments que j'avais collectés m'incitaient à croire le coupable en Terre sainte ou en passage pour s'y rendre. Je mercie le Ciel de vous avoir guidé en vos recherches. Les familles de ces malheureux vont être soulagées d'apprendre la fin de cette horrible série de meurtres. »

Il se tourna vers Ribaldo.

« J'emploierai mon influence pour que les maigres biens du félon soient donnés à la femme du charpentier. Les autres parentèles n'en tireraient guère profit, quelques piécettes ne leur rendront pas leurs époux et pères. Mais pour une personne du commun, cela n'est pas à écarter. »

Régnier avait une question qui lui brûlait les lèvres depuis l'annonce de la sentence pressentie pour le meurtrier. Il dévisagea tour à tour les deux hommes.

« Vous n'envisagez donc pas de pendre Ugolino ? »

Ce fut Spinola qui lui répondit.

« La loi de notre cité ne prévoit jamais pareil châtement, même pour les plus atroces meurtres. Mais soit dit entre nous, la sentence n'est guère clément. Le résultat est le même, mais la fin est plus longue et l'agonie plus ardue. . . »

Il sembla alors réfléchir pour lui-même, bougeant sa mâchoire comme s'il broyait quelque aliment résistant. Puis après un sourire forcé, il se retira et descendit à sa cabine. Les trois hommes se trouvaient de nouveau seuls. Malfigliastro souleva son couvre-chef et se lissa les cheveux de la main. Après s'être gratté la tempe, il expliqua à Régnier et Herbelot qu'il se chargerait d'organiser la vente des affaires de Fulco pour envoyer la somme à sa veuve, ainsi que les gages de cette traversée. Il demanderait également une messe une fois arrivé à Gibelet, dont la quête irait grossir la cagnotte. Il semblait abattu et, malgré son allure toujours impressionnante, on aurait dit que ses épaules s'étaient affaissées depuis le début du voyage.

Ne voyant rien à ajouter, Régnier lui donna une tape amicale dans le dos et se dirigea à son tour vers le pont

inférieur, Herbelot lui emboitant le pas. Ce ne fut qu'une fois parvenu en bas que le clerc ouvrit la bouche.

« Très sincèrement, je ne sais que penser de tout cela. Je devrais me sentir aise d'avoir livré le coupable, et pourtant il n'en est rien. Le désespoir de ce pauvre Ugolino est si fort poignant que je n'arrive à lui en vouloir.

— Je suis aussi très partagé par ce dénouement, ami. Mais ce n'est pas la misérable attitude du valet qui me pose souci. Je suis plus ennuyé par les motifs qui l'ont poussé à poignarder son maître. »

Herbelot plongea son regard dans le sien, un peu circonspect. Alors le chevalier développa.

« Il a déclaré qu'il était aussi coupable à ses yeux que les autres. Nous n'avons pourtant rien trouvé en ce sens, bien au contraire. Ansaldi était peut-être ambitieux, mais d'une grande droiture.

— Il est vrai... Cela paraît étrange qu'Ugolino ait manifesté pareil dévouement à maître Embriaco, tout en le haïssant assez pour l'occire comme une bête. Pareille malversation est difficile à accepter...

— Alors que le valet est homme de passions, comme moult gens simples. Il succombe à la fureur et à la violence, mais n'a pas l'âme d'un comploteur celant en lui pareille colère. Rappelez-vous comme il pleurait à l'aveu de ses meurtreries. Je ne vois là rien en accord avec pareil démon austère et déterminé.

— Peut-être ne croyait-il pas son maître responsable au moment où nous sommes partis de Gênes. Il aurait appris par suite le motif qui l'a poussé à ce fatidique geste.

— Droitement ce que je pense et, comme je crains qu'Ugolino ne nous aide pas, il nous faudra tirer cela au clair nous-mêmes, ami. Et ce, en moins d'une semaine ! »

*Mer Méditerranée, après-midi du 28 octobre*

Ernaut était assis à même le pont, appuyé contre la rambarde, et prenait son déjeuner. Il avait tenté de mélanger du biscuit de mer broyé avec un peu d'eau, le tout additionné de dattes écrasées. Le résultat n'était pas vraiment convaincant et il mangeait sans grand appétit, engloutissant chaque cuiller en grimaçant comme un enfant contrarié. Lambert avait été plus prudent et n'avait pas transformé son repas en bouillie. Il se contentait de ramollir comme habituellement le biscuit, qu'il avalait en alternance avec des fruits secs.

Le voyage commençait à être pesant et, malgré le succès de son enquête, Ernaut était impatient d'arriver. Il avait l'impression d'être un animal sauvage trop longtemps retenu en cage. Sans compter l'exaspération d'une nourriture désespérément identique jour après jour, et pas de la meilleure qualité. Peu motivé par son plat, il lançait régulièrement un coup d'œil au loin, espérant que des lignes de côte allaient bientôt paraître.

Il savait qu'il n'y avait plus long de voyage désormais, surtout si, comme aujourd'hui, le vent les favorisait : soufflant grand large<sup>1</sup> de façon régulière, il semblait vouloir s'amender des conditions de navigation effroyables qui avaient coûté la vie à l'un des hommes du bord. La voile gonflée par la brise redonnait espoir aux voyageurs, tous pressés d'arriver après cette traversée éprouvante à plus d'un titre.

Tandis que de sa cuillère il affrontait un morceau de fruit récalcitrant, Ernaut vit Octobono, Enrico Maza et quelques autres marins s'approcher en une sorte de cortège. Ils venaient droit vers lui. Reposant son écuelle, il se leva. Lambert arrêta également son repas et se mit debout, un peu inquiet. Lorsqu'il arriva face au colosse, Octobono fit mine

---

1. Vent de trois-quarts arrière.

d'être effrayé par la stature de l'adolescent, provoquant une hilarité passagère dans le petit comité.

« M'empaigne pas ! On est venus en amis ! »

Mais, très vite, il prit une allure plus sérieuse et un ton de voix étrangement solennel.

« Voilà, avec les gars du *Falconus*, on voulait te mercier de tout ce que tu as fait pour Fulco. De t'être bouté en l'eau, d'avoir aidé à retrouver le meurtrier. Alors on aimerait que tu emportes un petit souvenir du bord. »

Un des marins lui remit un paquet de chiffons, qu'il ouvrit devant Ernaut, dévoilant un coutelas de bonne taille dans une gaine de cuir.

« C'est de la part de tous ici. Ingo a gravé un oiseau de proie sur le manche, en souvenir du *Falconus*. C'est une fort belle lame, qu'Enrico a ramenée d'Espagne. Je sais qu'avec les battoirs que tu as au bout des bras, tu effraierais le démon lui-même, mais ça peut t'être utile dans ta nouvelle vie en Outremer. »

Ému, Ernaut prit maladroitement le couteau qu'il manqua de faire tomber. Il paraissait nettement moins impressionnant dans ses mains énormes. Faisant jouer la lame à la lumière, il en éprouva le fil d'un pouce expert. Puis il remercia tout le monde en brandissant le coutelas sous les hourras des matelots. Ils s'empressèrent ensuite de sortir des godets et des pichets de vin pour arroser dignement l'événement.

Chacun venait congratuler Ernaut à son tour, trinquant avec lui de manière bruyante et démonstrative. Au final, ils avaient dû répandre plus de boisson sur le sol qu'ils n'en avaient avalée. Mais cela faisait du bien à tous d'avoir enfin quelque chose de plaisant à fêter. Octobono s'installa près des deux frères pour prendre son repas, ainsi qu'Enrico Maza. Ils avalaient les harengs séchés et les biscuits sans regimber, ne semblant pas vraiment porter d'intérêt à ce qu'ils ingurgitaient. Ernaut jouait avec sa lame, content d'arborer son trophée devant Lambert. Le marin finissait

de mâcher un morceau de poisson qui lui donnait du fil à retordre, ce qui ne l'empêcha pas de s'adresser à l'adolescent.

« Par foi, on n'est pas mécontents que vous ayez battu ce vieux coquin de Spinola. »

Lambert, achevant son repas, intervint.

« Je croyais que le *patronus* n'avait missionné que messire d'Eaucourt.

— Pour ça, oui. Mais le vieux était en chasse dès avant il semblerait. C'est pour ça qu'on a dû stopper à Rome, il voulait absolument être à bord. Il avait d'ailleurs dû envisager qu'Ugolino soit le coupable, vu qu'il avait pris renseignements sur lui. »

Levant un sourcil intrigué, Ernaut s'intéressa soudain à la conversation.

« Comment ça ?

— Lorsqu'il est arrivé, on a dû répondre à quelques demandes, Fulco, le nocher, le vieux Malfigliastro et moi. C'est plutôt usuel, il avait payé une grosse partie du passage et n'avait pas pu faire de visite avant départ. Mais il s'était intéressé aux valets d'Embriaco. Ce genre de gars, d'usage, se moque comme de ses vieilles savates de savoir le personnel qui sert l'un ou l'autre. Je crois qu'il n'a même pas idée que d'aucuns s'occupent de lui lessiver son linge ou de lui préparer ses repas. Du coup, ça m'avait marqué qu'il ait pareil intérêt pour la valetaille.

— Il avait demandé quoi en détail ?

— Je ne saurai le dire avec précision. . . Il voulait savoir si Embriaco avait nombre de valets, et s'il en avait loué récemment. Alors Fulco lui a répondu que oui, il avait pris le vieil Ugolino, un des siens cousins, pour ce passage. Il n'en avait pas eu besoin avant, hostelant en un beau palais de sa parentèle où le service était suffisant. »

Ernaut rangea son coutelas et noua le fourreau à sa ceinture, un air satisfait sur le visage. Le couteau n'était pas

le seul cadeau que le matelot venait de lui faire. Son visage s'éclaira d'un sourire moqueur.

« Eh bien, au final, il n'a rien compris à rien, malgré ses soupçons. D'aucune façon, s'il voulait avoir quelque chance de résoudre tout ça, il fallait faire appel à moi. »

L'adolescent se releva et s'étira lentement, en bâillant.

« Je vais faire un petit tour, éventuellement montrer à messire d'Eaucourt ce beau coutel. »

Octobono s'allongea pratiquement, les bras sous la tête. Il continuait à mâchonner son lambeau de poisson.

« Tu as grand temps, il est encore chez le *patronus*, avec son compaïng le clerc. Ils doivent fignoler le rapport qu'ils feront à Wilielmi de Gibelet.

— Je prendrai patience en bas alors, quitte à m'accorder courte sieste en attendant. »

Maza se leva au même moment, enfournant rapidement ses gamelles dans un sac de toile qu'il portait en bandoulière. Il finissait de lécher son couteau avant de le ranger dans son fourreau.

« Un instant ! Je t'accompagne. »

Une fois descendus au niveau du pont passager, alors qu'Ernaut allait se diriger vers son coin, Enrico le retint par le bras. Comme l'adolescent lui lançait un regard interrogateur, le soldat se rapprocha de lui et lui parla à voix basse.

« Je sais que tu as quelque idée derrière la tête. Alors je te préviens, le vieux Spinola, c'est pas pauvre valet sans défense ni un type qui reconnaît ses fautes. Avise bien ce que tu fais, garçon.

— Pourquoi vous dites ça ? Je n'ai rien contre maître Spinola...

— Tu n'as pas à te justifier. Chacun fait ce qu'il désire ! Mais prends garde à toi. Tu es bon gamin et ça ne me plairait pas que tu rencontres les ennuis. J'ai déjà perdu un ami pendant cette traversée. »

Ernaut hocha la tête lentement. Le soldat lui donna une accolade rapide puis repartit vers le pont supérieur, laissant l'adolescent un peu dans l'expectative. Il resta figé quelque temps, bousculé par les voyageurs qui allaient et venaient, mais sans bouger pour autant. Puis un sourire se dessina sur ses lèvres, de plus en plus marqué, et il remonta l'échelle quatre à quatre, comme un taureau furieux, à la recherche du chevalier.

# Chapitre 12

*Port de Gibelet, soir du 1<sup>er</sup> novembre*

Ernaut regardait le soleil se coucher par-delà les fortifications du port. Le *Falconus* était entré peu de temps avant que le cor ne soit sonné pour établir la lourde chaîne entre les deux tours à l'entrée de la rade. Les bannières des sires d'Embriac et du comte de Tripoli claquaient dans la brise de mer sous un ciel baigné de lumière jaune-orangé. Tous les passagers étaient sur le pont, maintenant que le navire était amarré, et attendaient pour subir les formalités douanières.

La ville s'établissait sur les contreforts légèrement surélevés menant aux montagnes visibles plus loin vers l'est. Les maisons étaient dominées par une grande église cathédrale, Saint-Jean, et la forteresse des seigneurs du lieu. Celle-ci était située sur le point le plus élevé, un peu au sud des habitations encloses d'une muraille, au milieu de quelques palmiers. Puissant quadrilatère de pierres miel renforcé de tours aux angles, le haut donjon supervisait toute la région et assurait à son propriétaire de faire reconnaître son pouvoir sur le pays alentour. C'était là le cœur de la puissance de la famille Embriaco en Outremer.

Ernaut huma l'air à pleins poumons, déçu de n'y remarquer que les odeurs marines qu'il subissait depuis des

semaines. Il avait rêvé qu'il s'exhalerait de ces territoires des senteurs nouvelles, épicées, florales, sucrées, comme s'il se trouvait dans la boutique d'un apothicaire. Mais pour l'instant, il devait se contenter d'admirer les palmiers, les maisons à l'architecture un peu étrange, les tenues exotiques des hommes du guet, nombreux à porter le turban. Voyant qu'un petit groupe s'était approché de leur navire, avec un guerrier en bリアud de qualité, une épée au côté, il espérait, comme beaucoup, enfin être autorisé à descendre du bord.

La passerelle fut mise en place, l'officier monta aussitôt et deux sergents restèrent près de la planche pour bloquer le passage. Ne prêtant pas attention aux visages tournés vers lui, l'homme fut rapidement mené au château arrière, où se trouvait le *patronus*. Quelques curieux s'étaient regroupés aux alentours des deux soldats de faction, d'où chacun essayait de les examiner plus attentivement sans en avoir l'air. Le premier, le visage marqué par les ans, était habillé d'un qabâ<sup>1</sup> turc en laine, avec des bandes à tiraz<sup>2</sup> de belle qualité. Il était chaussé de bottes arborant un décor floral sur leur partie supérieure. Enfin, il était coiffé d'un turban savamment noué autour de la tête, dont les deux extrémités pendaient longuement. Mais le plus étonnant pour les passagers, c'était qu'au contraire de son compagnon, visiblement européen, il avait tout l'air d'un infidèle. Régnier s'approcha silencieusement de Lambert et Ernaut et s'aperçut qu'ils étaient aussi intrigués que les autres par ce soldat.

« Il est Syrien et chrétien. Il est parfois malaisé de les différencier des musulmans. »

Ernaut se retourna, se frottant la lèvre avec le doigt.

« Alors, comment reconnaît-on nos ennemis ? »

La naïveté de la question arracha un sourire au chevalier.

« Ça, malheureusement, ce n'est jamais aisé. Mais peu importe sa vêtue ou son apparence, l'adversaire finit

---

1. Vêtement à ouverture croisée sur le devant.

2. Bande de tissu décorée fixée au niveau du biceps.

toujours par se dévoiler d'une façon ou l'autre. D'aucune façon, moult guerriers ennemis sont Turcs ou Turcmènes, bien différents des Arabes... »

Une bousculade vers la poupe du navire les interrompit. Les valets de Mauro Spinola tentaient de progresser au milieu de la foule et du pont encombré, portant des coffres et des paniers. L'officier du port interpella ses soldats dans une langue rauque, leur intimant l'ordre de les laisser passer. Le visage d'Ernaut s'illumina.

« On va pouvoir descendre alors ? »

Régnier fit une moue dubitative et s'avança un peu.

« Cela m'étonnerait que ce soit si rapide. »

De fait, l'homme à l'épée écartait les gens du bras pour faire de la place à Mauro Spinola. Celui-ci arborait son air le plus sévère, espérant faire taire par sa seule autorité naturelle toutes les critiques éventuelles. Il descendit rapidement du *Falconus*, attendant quelques instants sur le quai en discutant avec l'officier. De nouveaux gardes arrivèrent et escortèrent le diplomate droit dans les ruelles de la ville. Pendant ce temps, les serviteurs s'employaient à débarquer les affaires personnelles qu'ils fixaient sur des chariots à bras amenés là. Aucune autre personne n'avait été autorisée à passer.

Ernaut, comme toujours au premier rang des spectateurs, vit s'avancer Enrico Maza. Celui-ci portait une grande partie de son équipement, assisté de deux compagnons d'armes. Il avisa le colosse et s'approcha de lui, posant la main amicalement sur son épaule.

« On va se séparer là, garçon. J'ai trouvé louage auprès de Spinola. »

Un peu surpris par ces adieux brutaux, l'adolescent bredouilla, l'air franchement ébahi :

« Vous allez travailler pour... cet homme ? »

Enrico esquissa un sourire forcé.

« Je sais qu'il a mauvaise renommée, mais moi je suis déjà damné comme un serpent. Adoncq... »

Ernaut acquiesça en silence, soudain abattu de perdre celui qu'il commençait à estimer comme un ami.

« Prends soin de toi, gamin. On se croisera peut-être à nouveau un jour. »

Et sans un mot de plus, le soldat descendit en quelques enjambées sur le quai, surveillant le chargement de ses affaires sur un chariot. Puis il suivit le groupe en ville, après un dernier salut de la main en direction d'Ernaut et de ses compagnons.

Soudain la cloche du navire résonna frénétiquement, attirant les regards vers l'arrière. Ribaldo Malfigliastro était sur la dunette, entouré du pilote, du nocher, du notaire de bord et de ses principaux matelots, tous demandant le silence avec force gestes. Impatients d'en savoir plus, les passagers mirent rapidement fin à leur brouhaha.

« Je viens de tenir conseil avec les autorités du port. Le débarquement sera en plusieurs fois. Prime, pèlerins et voyageurs sans marchandise pourront aller dès demain matin. S'ils n'ont personne qui les attend, ils seront accueillis et guidés vers les hospitals d'accueil, aux fins de préparer leur cheminement vers Jérusalem. »

Des vivats accompagnèrent cette déclaration, certains s'embrassant les uns les autres à l'annonce de la fin de leur long et périlleux voyage. Ernaut ne put s'empêcher de grimper sur les haubans, debout sur le plat-bord, pour hurler encore plus fort que les autres. Sautant ensuite sur le pont, il faillit étouffer son frère en l'étreignant et se mêla à l'embrassade générale qui s'ensuivit. Quelques-uns parmi les plus pieux entonnèrent tout de même un *Salve Regina* en remerciement. Il fallut quelques minutes avant que le *patronus* puisse à nouveau se faire entendre.

« Des officiers de la douane viendront également à bord demain, pour préparer le débarquement des marchands et le déchargement de leurs denrées. Ils pourront mettre pied à terre dès ce samedi, après-demain, lorsque les formalités auront été achevées. »

Une voix dans la foule s'écria « Et les taxes payées surtout! »

Malfigliastro ne put réprimer un sourire, se frottant un sourcil, l'air amusé.

« C'est à peu près ça, oui. Benedetto, le notaire, vous assistera si vous en avez besoin. Rassurez-vous, les personnes qui vous aideront parlent toutes le françois ou le provençal. Si jamais vous venait désir de rentrer chez vous à bord de mon navire, nous mettrons à la voile assez tôt dans l'année, avant Pâques, et naviguerons en *conserva*<sup>3</sup>, pour plus grande sécurité. Cela n'intéressera certes pas les fidèles occupés aux célébrations pascales à Jérusalem. Mais je serais heureux d'accueillir quiconque à mon bord. »

La même voix que précédemment l'interpella une nouvelle fois.

« À bon prix ?

— Ça, je ne le décide pas. Nous offrons toujours un honnête prix. Vous pouvez même être loué pour faire le passage, comme rameur sur une des galées si le cœur vous en dit. »

La foule ricana à cette plaisanterie et les conversations privées reprirent tout doucement. Toutefois, Malfigliastro n'avait pas fini. Il adopta un air plus solennel et ramena difficilement le silence.

« Ce soir, comme le temps semble clément, prenons notre souper en commun sur les ponts, et prolongeons la veillée ensemble, une ultime fois. J'aurais aimé que ce soit occasion pour nous tous de prier pour nos quatre défunts compagnons, vu que c'est demain la fête des Morts. »

Un murmure d'approbation, moins débridé que précédemment, entérina ce discours et de petits groupes commencèrent à se former, commentant les informations et préparant le débarquement. Ernaut souriait béatement à son frère, heureux d'être arrivé à bon port. Il voulait proposer au chevalier de se joindre à lui pour la soirée, mais lorsqu'il le

---

3. Sorte de convoi, sans qu'il y ait de chef amiral désigné.

chercha du regard, il mit un moment à l'apercevoir. Régnier était monté auprès du *patronus* et discutait avec lui tout en l'accompagnant à sa cabine.

*Matin du 2 novembre, port de Gibelet*

Lambert et Ernaut aidèrent Gringoire à sortir sa malle du pont passager. Comme le temps était beau de larges trappes avaient été démontées afin de faciliter le déchargement, et des échelles supplémentaires, parfois improvisées, accueillirent un fourmillement de voyageurs pressés de se retrouver sur la terre ferme. Sous le contrôle d'un officier à l'air taciturne, quelques soldats vérifiaient qu'aucune marchandise devant être taxée ne se faufilait sans autorisation. Les pèlerins et leurs affaires étant exonérés du paiement des taxes, certains fraudeurs essayaient de se faire passer comme tels ou de glisser dans les besaces de ces derniers quelques objets précieux qu'ils récupéreraient plus tard.

Le ciel était un peu gris, mais la température était clémente et les hommes en sueur avaient retroussé leurs manches pour manipuler les bagages. Sur le quai devant le *Falconus*, ce n'était qu'un amas de coffres, paniers et sacs, déplacés, triés, réorganisés au gré des différents passagers et des contrôles douaniers. Tout cela se faisait au milieu d'un vacarme de halètements, d'interjections, de cris, de discussions enflammées et d'au revoir poignants, un peu dans toutes les langues. Des portefaix, parmi lesquels se glissaient quelques larrons, tentaient de proposer leurs services ou ceux de leur âne, pour transporter les affaires à la demande. Et même de l'autre côté, dans l'eau, des vendeurs à la sauvette s'étaient approchés en barque du navire et présentaient aux hommes encore à bord des fruits, du pain et de la nourriture fraîche.

Ayant fini de descendre les bagages, le groupe encadré par Aubelet se préparait à se rendre à l'hôpital<sup>4</sup> où il resterait quelques jours, en attendant d'organiser son voyage vers le sud, vers la Terre sainte tant espérée. L'ambiance était euphorique et tout le monde se congratulait joyeusement ou se promettait des retrouvailles prochaines, tels de vieux amis. Ernaut et son frère demeuraient à bord, à la demande de Régnier, désireux d'avoir l'adolescent à ses côtés chez le seigneur du lieu, pour apporter son témoignage. Rendez-vous était donc donné à Jérusalem, où tous se retrouveraient afin d'assister à la célébration de Pâques.

Assis à califourchon sur le plat-bord, Ernaut et Lambert faisaient un dernier salut de la main à ceux qui avaient partagé ce long périple, lorsqu'ils virent s'approcher un cavalier de belle prestance, sur une monture de prix. Sa maîtrise désinvolte en disait long sur son aisance et sa compétence. Il était habillé d'une cotte de soie unie rouge brique, décorée de bandes de broderies sur les bras, les poignets et au cou. Il portait les cheveux courts et sa peau mate indiquait qu'il vivait là depuis longtemps, mais il était visiblement d'origine européenne.

Il descendit de son cheval, lança ses rênes à un garde et vint presque en courant sur le *Falconus*. Il paraissait de fort bonne humeur. À peine sur le navire, il toisa de droite et de gauche et héla un marin à la manière d'un homme habitué à être obéi. Il demandait après Ansaldi Embriaco. Les deux frères se regardèrent, hésitant à aller lui parler. Mais son allure les incitait à la méfiance. Il ne fallut de toute façon pas très longtemps pour que Ribaldo Malfigliastro arrive, l'air ennuyé. Il annonça la mauvaise nouvelle au chevalier, qui fut extrêmement choqué.

Régnier et Herbelot s'approchèrent à leur tour et, après s'être présentés, lui résumèrent l'affaire en quelques mots, sans entrer dans les détails. Sous le coup, le nouvel arrivant

---

4. Structure d'accueil pour les voyageurs.

s'assit sur un des paquets posés là en attendant, se passant la main sur le visage comme s'il tentait de se réveiller d'un cauchemar. Tout en faisant mine de s'étirer en bâillant, Ernaut avait fait en sorte d'être suffisamment proche pour entendre ce qui se disait.

« J'ai pour nom Guy, chevalier de l'hostel de messire Guillaume d'Embriac, seigneur de Gibelet. Je connaissais Ansaldi depuis l'enfance. Il a passé moult années ici, et nous étions restés bons amis. Il m'avait écrit qu'il devait passer à bord du *Falconus* et arriver avant la clôture des mers<sup>5</sup>. Je me faisais si grande joie de le retrouver, après toutes ces années ! »

Il redressa le buste et inspira profondément, les traits du visage soudain tirés.

« Et vous dites que son valet l'aurait poignardé, par sottise vengeance ? Quelle nouvelle ! Si je m'attendais à ça !

— Il nous faut d'ailleurs livrer le fautif au sire de Gibelet. Je donnerai toutes les explications à messire Guillaume avec l'aide de maître Gontoux, que voici, clerc de l'archevêque de Tyr. J'ai demandé au jeune Ernaut, justement occupé à nous épier de peu discrète façon, de demeurer avec nous car il a beaucoup aidé à la traque. »

À la mention de son nom, l'adolescent sursauta puis se retourna, un peu embarrassé, sous les regards désapprobateurs d'Herbelot et du *patronus*. Il fit une espèce de courbette symbolisant à la fois un salut et des excuses. Le chevalier tripolitain le regarda d'un air morne, ne semblant pas vraiment le voir malgré sa masse. Il revint vers Régnier et Ribaldo.

« Je vais porter ces nouvelles à mon seigneur, et il faudra mener le meurtrier en la forteresse. Vous y serez également tous entendus, au plus tôt. Nous vous garderons le moins longtemps possible, vous devez être espéré par l'hostel du roi.

---

5. La navigation s'arrêtait de façon traditionnelle l'hiver en Méditerranée.

— Et celui de l'archevêque, ajouta Herbelot, mortifié d'être ainsi négligé.

— Oui, veuillez m'excuser. Je suis fort ému. J'en oublie les usages. »

Il se leva de son siège et réajusta son vêtement, puis prit congé poliment. Lorsqu'il redescendit par la passerelle, ce n'était plus le même homme. On aurait dit que le ciel venait de lui tomber sur la tête. Régnier s'approcha d'Ernaut, les sourcils froncés.

« Il va falloir mieux te tenir ! En présence de messire Guillaume, veille à ne pas oublier ton rang. Vu que c'est par moi que tu y seras amené, tout ce que tu y feras me sera attribué. Adoncques ne me fais pas regretter la confiance que j'ai eue en toi jusqu'à ce jour. »

L'adolescent secoua la tête, un peu contrit de cette réprimande sévère. Il ne pipa mot, marquant ainsi l'obéissance qu'il entendait afficher. Le chevalier fit demi-tour, revenant vers Ribaldo et Herbelot, toujours à évoquer les événements à venir. Le clerc, ayant relevé les remarques adressées à Ernaut, arborait le sourire satisfait de ceux voyant les choses évoluer à leur gré. Il semblait particulièrement impatient d'être introduit auprès du seigneur du lieu. Régnier écoutait d'une oreille un peu distraite, se contentant d'abonder silencieusement en hochant la tête lorsqu'on sollicitait son avis. Au bout d'un moment, le *patronus* se décida à lui demander ce qui le tourmentait tant.

« Je ne sais, rien de bien clair. Mais j'ai l'impression que le chevalier n'a guère été surpris de la meurtre de son ami. »

Herbelot prit un visage effrayé.

« Vous croyez qu'il appartenait au complot ?

— Non, certes pas. Un homme de son statut ne s'abaisserait pas à s'acoquiner avec simple valet. Et d'aucune façon, il a été sincèrement frappé par la mort d'Ansaldi. Un instant il m'a semblé qu'il ouïssait une nouvelle... qu'il avait longtemps crainte. »

*Citadelle de Gibelet, midi du 3 novembre*

Ernaut se sentait un peu gauche dans ses habits propres. Exceptionnellement, il avait tenté de rester en arrière et de se faire discret, mais on lui avait vite fait comprendre qu'il devait être devant, vu qu'il serait certainement amené à témoigner. On était venu chercher la petite troupe en fin d'après-midi pour se rendre à l'audience du seigneur de Gibelet. Les gardes de leur escorte étaient plutôt décontractés, heureux de n'avoir comme prisonnier que le vieil homme et pas le colosse endimanché qu'ils regardaient en souriant. Sur les conseils de Herbelot, Régnier avait demandé à Lambert de se joindre à eux, estimant que la présence d'un frère aîné pourrait éviter des débordements. Il redoutait toujours une bourde ou une maladresse de la part de l'adolescent, malgré toute l'amitié qu'il lui portait.

La forteresse était très imposante et le monumental donjon rectangulaire dans la cour submergée de lumière en imposait par sa masse. Même Ernaut se sentait tout petit devant le spectaculaire édifice de pierre. Alors qu'ils patientaient, il n'avait pas pu s'empêcher de toucher de la main l'impressionnante architecture. Il n'avait jamais vu de mur pareil, avec d'énormes blocs à bossage en table. La salle d'audience se trouvait à l'étage supérieur, auquel on accédait par quelques degrés aménagés dans l'épaisseur de la maçonnerie, depuis le premier niveau que desservait un escalier de bois extérieur. Partout où il passait, le jeune homme prenait garde à ne pas se cogner dans les portes basses et les couloirs étroits. De plus, il sentait bien que de nombreux regards se portaient sur lui, qui dépassait d'une tête les plus grands des hommes alentour, avec un gabarit de même mesure.

Lorsqu'il pénétra dans la salle d'audience, Ernaut fut impressionné par le décor, tout à la gloire du maître des lieux. Les murs étaient agrémentés de peintures et de tapisseries suspendues et, assis sur une chaise curiale sur

une estrade à l'extrémité se trouvait Willelmo Embriaco, Guillaume d'Embriac, seigneur de Gibelet.

Dans la force de l'âge, celui-ci écoutait ce que lui disait à l'oreille un de ses conseillers tonsuré, ouvrant de grands yeux à l'entrée d'Ernaut et le suivant du regard. Il salua d'un signe de tête Régnier, tout en le gratifiant d'un sourire. À sa gauche, debout en contrebas de l'estrade se trouvait Guy, au milieu d'une demi-douzaine d'autres chevaliers en tenue de cour, longs bliauds taillés dans de coûteuses étoffes, réhaussés de décor brodés et de passementeries. Ernaut se sentait déplacé, avec sa cotte aux couleurs passées. Il ne savait que faire de ses bras ni de ses mains, et hésita longtemps avant de se résoudre à les bloquer dans sa ceinture, tout en essayant de n'avoir pas l'air trop crâne.

Ugolino fut amené devant Guillaume d'Embriac et Guy exposa ce dont il était accusé. Le valet ne réagit à aucun moment, se contentant de fixer le sol, comme absent. Soucieux de recueillir le plus d'informations possible, le seigneur interrogea tour à tour Régnier, Herbelot et Ernaut. Ce dernier répondit par monosyllabes et phrases courtes, attentif à ne pas décevoir Régnier. D'un regard, ce dernier le rassura lorsqu'il reprit sa place. Après quelques instants de réflexion où tout le monde resta silencieux, Guillaume d'Embriac prit la parole de façon solennelle.

« Je n'arrive à croire que tu aies meurtri un mien cousin pour si absurdes motifs ! Cela sans compter les victimes faites à Gênes. Je ne sais comment tu es arrivé à croire qu'Ansaldi était à l'origine de tes maux, mais ce ne peut être que par erreur. Chaque homme finit par recevoir son dû ; faire porter le poids de ses échecs à son prochain est le signe du démon. Je méditerai l'affaire, voir s'il est nécessaire que je te renvoie outre la mer, ou si je te condamne céans pour tes crimes. D'ici là, tu seras tenu en la citadelle, en attente de ma décision. »

Puis, faisant un geste définitif de la main, il fit comprendre qu'il fallait emmener le prisonnier.

« Quant à vous, messire Régnier d'Eaucourt et maître Gontoux, je serais aise de vous avoir à ma table ce soir, ainsi que toi, jeune Ernaut. Vous serez mes invités en attendant votre départ pour la sainte ville. »

Les deux premiers, habitués aux usages de la cour, s'inclinèrent en remerciement, bientôt imités par Ernaut, toujours sur le qui-vive. L'entrevue était terminée.

Ils repartirent par là où ils étaient venus, mais sans escorte cette fois. Guy les accompagna jusqu'à la sortie de la forteresse, leur laissant le soin d'organiser le transport de leurs affaires depuis le navire. Ils profitèrent du retour pour flâner un peu dans les rues, où les souks étaient en train de fermer. Les deux frères, qui découvraient l'Orient, s'émerveillaient bruyamment face à la moindre boutique, la plus petite fontaine. Ils s'arrêtaient à chaque place pour n'y admirer parfois que les palmiers entourés de plantes odorantes. Devant tant d'enthousiasme et de naïveté, même Herbelot ne pouvait réfréner un sourire, et l'humeur du groupe s'améliora peu à peu pour finir excellente lorsqu'ils arrivèrent sur le port.

Là, le débarquement des balles de marchandises occasionnait un tumulte encore plus impressionnant que la veille. Des employés des douanes surveillaient le moindre paquet, vérifiaient les sceaux avec le notaire de bord et les négociants, et allaient et venaient jusqu'au bureau où les taxes étaient réglées et enregistrées. Le petit groupe dut patienter quelque temps avant de pouvoir accéder à la passerelle, que les allers et venues des porteurs monopolisaient. Le pont était très largement ouvert et toutes les trappes avaient été démontées pour faciliter le débarquement. Ernaut et son frère s'y engouffrèrent rapidement, impatients de rassembler et de descendre leurs quelques affaires du navire.

Alors que Régnier et Herbelot se coordonnaient pour retourner à la citadelle ensemble avec leurs bagages, ils aperçurent la frêle silhouette de Sawirus de Ramathes qui

leur faisait de grands signes depuis le château avant, ses larges manches d'étoffe légère flottant dans le vent comme une bannière. Ils s'avancèrent donc au pied de la plateforme, interrogeant du regard le marchand.

« Auriez-vous rencontré Ja'fa ? Il a débarqué ses bagages tôt ce matin, et je le crois déjà parti. Il m'avait salué hier à la veillée, mais j'aurais aimé deviser avec lui une ultime fois. »

Comprenant qu'il y avait un problème, le chevalier et le clerc montèrent à l'échelle et rejoignirent le vieil homme à l'étage. Il était visiblement inquiet, se grattant le crâne d'un geste nerveux.

« Que se passe-t-il ? »

— Je suis fort soucieux pour l'avenir de ce jeune homme. Il risque de suivre un mauvais chemin.

— À quel propos ? »

Le vieux marchand baissa un peu la voix, comme si quelqu'un avait pu l'entendre, dans le vacarme autour d'eux.

« Je compte sur vous pour tenir la chose discrète. Il m'a confié hier soir à mots couverts que Mauro Spinola lui a fait proposition de s'associer pour du négoce avec l'Égypte. Il cherche des partenaires syriens peu scrupuleux. Comme vous le savez, la dogana<sup>6</sup> fâtimide est toujours en demande de certaines denrées, bois, fer et poix ou autre... Mais ce commerce en est défendu pour les marchands chrétiens, à juste cause. Je voulais donc le sermonner une nouvelle fois. »

Herbelot lança un regard furieux vers Régnier, les lèvres pincées.

« Quelle impudence ! Proposer pareil marché à des gens passagant sur le même navire que nous ! »

Régnier resta calme, mais son visage indiquait bien la contrariété qu'il ressentait.

« Ce serait de fait une fort mauvaise idée ! Le roi ne plaisante guère avec ce genre de méfait. Et si Spinola arrive à passer au travers depuis des années, cela risque d'être

---

6. Office des douanes, qui régit importations et exportations.

fort risqué pour un marchand moins rusé et avec moins d'amis. Vous avez eu raison de m'en parler, soyez assuré que j'apprécie cette confiance. Cela demeurera entre nous, n'est-ce pas, maître Gontoux ? »

Le clerc gonfla ses joues de surprise, peu enclin à réfréner son envie de se répandre aussitôt que possible sur ces détestables marchands et leurs ignominieuses habitudes. Se mordillant la lèvre un bon moment, il finit par lâcher du bout des lèvres un oui peu enthousiaste.

« Très bien, alors voilà ce que je vous propose. Sans doute Ja'fa est-il impatient de retourner chez lui. Je pourrais le retrouver en passant par Acre. Et faire en sorte qu'il ne gâche pas son avenir. »

Herbelot, de plus en plus nerveux et dansant presque sur place de colère, ne put se retenir plus longtemps.

« Et Spinola ? Allez-vous le laisser continuer ainsi en toute impunité ?

— Je ne peux rien faire, il a de nombreux alliés. Mais j'espère avoir occasion de mettre un terme à ses méfaits. Pour l'heure, je dois me contenter d'amasser des éléments et de préparer des témoins, attendant qu'il me soit enfin possible de le démasquer au grand jour. »

Herbelot n'était pas satisfait de cette réponse et se lissait la moustache et la barbe d'une main nerveuse.

« Alors même un chevalier de l'hostel du roi de Jérusalem ne peut mettre fin aux agissements d'un tel... d'un tel... »

Incapable de trouver le mot convenant à la détestable opinion qu'il avait de Spinola, Herbelot partit, furieux. Sawirus le suivit des yeux, l'air las, puis fit un sourire timide à l'adresse de Régnier. Celui-ci comprit vite là où le marchand voulait en venir.

« Vous avez raison. Sans pour autant partager sa colère, j'en apprécie la valeur. Sinon à quoi bon servir comme je le fais ? »

*Gibelet, après-midi du 3 novembre*

Régnier était confortablement installé sur un divan bas dans la pièce principale de la demeure de Guy, aux abords de la porte donnant vers la citadelle. Le Tripolitain louait un vaste appartement au premier étage d'un bâtiment qu'il partageait avec plusieurs familles, doté au rez-de-chaussée d'un beau jardin flanqué d'écuries.

L'endroit était spacieux et calme, une fenêtre à volets en claustra de bois, ouverts ce jour-là, apportait une clarté agréable. Le sol était recouvert de tapis et quelques coffres bas et coussins constituaient l'essentiel du mobilier. Apparemment le chevalier était adepte de la vie à l'orientale. Lorsqu'il revint, suivi d'un domestique porteur de boissons et de sucreries, il était vêtu d'un ample vêtement à manches très larges, assez coloré sur le devant, dont les broderies de bras, des bandes à *tiraz*, indiquaient une origine locale. Régnier, pour sa part, s'habillait toujours à l'occidentale, cotte plus ou moins longue et ajustée, selon les circonstances, et chausses de lin ou de laine. Le *patronus* du *Falconus*, assis à côté de lui, partageait ses goûts vestimentaires.

Ils avaient été invités par l'homme de l'hôtel du seigneur de Gibelet parce que ce dernier souhaitait discuter avec eux du cas d'Ugolino. Il était d'ailleurs peut-être en service commandé pour Guillaume d'Embriac, Régnier ayant eu maintes fois l'occasion de s'acquitter de telles missions. Une fois les rafraîchissements servis et les invités confortablement installés, Guy prit la parole.

« Je souhaitais vous entretenir, car je subodore quelque étrangeté en cette histoire. Je ne comprends pas pourquoi le valet a occis Ansaldi. Les autres meurtreries ne me posent pas souci. Mais poignarder mon ami n'a guère de sens au vu des motifs qui animent le vieil homme. »

Régnier croquait dans une pâtisserie à base d'amandes.

« Je suis d'un semblable avis. Il ne s'est guère étendu sur les raisons le conduisant à fustiger son maître des vilénies dont il l'accuse.

— Sornettes de son invention ! Je connaissais fort bien Ansaldi, il n'était pas homme à profiter de son prochain. Certes il avait de l'ambition, mais pas de ce monde. S'il amassait des richesses, c'était en un but précis, pour défendre le Christ et la Croix. Nous avions songé quand nous étions jeunes de rejoindre la Milice du Christ<sup>7</sup> ou les frères de Saint-Jean-de-l'Hôpital<sup>8</sup>. Et je pense que, de nous deux, c'était lui le plus fervent. Il était profondément croyant.

— Nous l'avons découvert en cherchant dans ses archives. Il n'en faisait pas étalage.

— Comme tous les hommes de bien. Mais le fait est qu'il souhaitait œuvrer pour la Foi, même alors qu'il n'était que marchand. Il avait entrepris de faire tomber les corrompus.

— Nous y voilà ! pensa Régnier.

« Ce que je vais vous révéler doit demeurer frappé du sceau de secret... Ansaldi s'était mis en tête de rendre notoire les trafics de Mauro Spinola. »

Le chevalier toussa pour garder sa contenance mais ne put se retenir de se pencher en avant, impatient d'en savoir plus sur le cœur du mystère.

« Comment comptait-il s'y prendre ?

— Il espérait que Spinola lui ferait proposition de s'associer puis aurait tout avoué en place publique. Vu sa parentèle, puissante et respectée, cela aurait eu un retentissement important, et un poids certain auprès des consuls, alors obligés de sévir.

— Diablement dangereuse comme idée !

— Comme la suite l'a malheureusement montré... »

Il sortit de la manche de son vêtement un pli cacheté qu'il tendit à ses invités.

---

7. Les Templiers.

8. Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

« En cette lettre, Ansaldi m'écrit qu'il a réussi à attirer Spinola à bord de son navire et que le vieil escroc lui a fait une prime proposition, sans donner de détails. Il était perturbé par cette détestable situation et craignait que tous ces mensonges, même pieux, finissent par entacher son âme immortelle. Il souhaitait se confesser, mais hésitait quant au choix du prêtre. »

Régnier jeta un coup d'œil hâtif au courrier.

« Quand vous a-t-il adressé cette missive ?

— Il l'a laissée à Messine à un ami marchand, d'où elle m'est parvenue par galée rapide. Ce qui m'a de suite fait souci, c'est qu'il semble que le sceau en avait été tranché, avec un fil fin, puis recollé. Spinola a des contacts partout, et une compagnie de fidèles mercenaires. Il a très bien pu prendre connaissance du contenu de ce pli alors que vous étiez encore en Sicile. »

Un peu abasourdi par cette histoire, Ribaldo se rencogna sur ses coussins, cherchant à s'appuyer sur un dossier solide, sans succès.

« Une chose m'intrigue. Comment a-t-il attiré Mauro Spinola sur le *Falconus* ? Pour autant que je le sache, ce dernier était fort occupé à traquer le meurtrier des notables.

— Précisément. Ansaldi connaissait cette mission, il en avait entendu parler alors qu'il était au palais Della Volta. Et par suite, il avait découvert que c'était Ugolino, pour l'avoir suivi à de nombreuses reprises. Il l'a donc loué à la mort de Pedegola. C'était surtout pour cela qu'il craignait pour son âme. Couvrir un assassin lui coûtait fort. Tout est dans la lettre. Il me voulait à l'arrivée pour l'aider à arrêter Spinola, ainsi qu'Ugolino bien sûr. »

Ribaldo acquiesça d'un air triste et se tourna vers Régnier.

« Je sais comment il connaissait la corruption de Spinola. Un mien frère est négociant et a pris part à ces contrebandes. La méthode était fort simple : après une petite participation, Spinola forçait ses associés à toujours plus de concessions,

menaçant de les livrer s'ils se refusaient à lui. Comme il est entouré de témoins à sa botte et de notaires à ses ordres... Mon frère s'en est ouvert un jour au jeune Embriaco, qui a fort mal accueilli la chose et lui a prédit mille maux s'il n'arrêtait pas. Il l'a contraint à abandonner tous les profits à l'Église pour tenter de sauver son âme. C'est pour ça que chaque fois que vous envisagiez qu'il soit corrompu, j'ai tenté de vous faire comprendre que cela ne se pouvait. »

Les trois hommes demeurèrent silencieux plusieurs minutes, appréhendant enfin l'affaire dans sa globalité. L'horreur de la tragédie du *Falconus* leur apparaissait finalement dans son entier. Régnier s'assit sur le bord de son siège et se pencha en avant, commençant à s'exprimer par gestes avant même d'ouvrir la bouche.

« Il demeure alors encore une chose à découvrir ! Comment Spinola a-t-il fait pour qu'Ugolino poignarde Ansaldi ? Je n'imagine pas qu'il ait pu le payer, le valet n'est pas homme d'argent.

— Il a dû lui faire croire qu'Ansaldi était lié de près ou de loin à l'expédition d'Espagne.

— Comme il nous l'a laissé entendre, d'ailleurs ! En ce cas, si le domestique témoigne de ce que Mauro lui a dit, nous pourrions porter accusation ! »

Guy se frotta la joue, l'air dubitatif, les yeux au ciel.

« Vous le croyez vraiment ? Il n'a certes pas mis lui-même le poignard en la main de ce stupide valet ! »

### *Forteresse de Gibelet, soir du 3 novembre*

Ugolino était recroquevillé dans un coin de la pièce. C'était une sorte de débarras où étaient entassés des restes de tonneaux, des morceaux de meubles cassés, des seaux, le tout empilé en un tas branlant et poussiéreux. C'était un repaire de rongeurs variés et le royaume des araignées, où la seule lumière arrivait par dessous la porte. Les rayons

rasants mettaient en relief le sol poudreux et trahissaient le moindre insecte ou la plus petite souris assez brave pour sortir des ténèbres. L'homme restait assis des heures sans bouger, ne prenant même pas garde à ses membres qui s'engourdisaient.

La serrure claqua bruyamment et une luminosité aveuglante l'obligea à se protéger les yeux de la main. Deux grandes silhouettes portant des épées s'avancèrent, bientôt suivies par un géant. Le garde s'éloigna, laissant la porte ouverte.

« Ugolino, je suis avec messire Guy, officier du seigneur de Gibelet, et Ernaut, que tu connais bien. Nous sommes céans pour ouïr toute ton histoire. »

Le prisonnier balaya la demande d'un geste.

« Je vous l'ai déjà narrée encore et encore, messire. Je n'ai rien de plus à ajouter. »

Régnier s'avança un peu et sa voix se fit menaçante.

« Oh que non, tu n'as pas tout rapporté ! Et tu t'es fait berner, fol que tu es. »

Intrigué, le valet sembla retrouver un semblant de vie et chercha une position moins inconfortable.

« À propos de quoi ? »

— De ton maître. Il n'était en rien dans la ruine de ta famille. Qui que soit la personne qui t'en a persuadé, elle a fait mensonges. »

Le visage éclairé par la lumière crue venant de l'extérieur, Ugolino ne pouvait guère se dissimuler. Un peu perplexe, il haleta comme un poisson hors de l'eau, les yeux légèrement exorbités. Guy s'agenouilla près de lui, provoquant un mouvement de recul instinctif de sa part.

« C'est Mauro Spinola. N'est-ce pas ? »

Le valet détourna le regard, tentant de fuir dans les pleurnicheries la terrible présence des deux chevaliers à l'allure martiale, aussi intransigeants que la justice qu'ils entendaient représenter. Il n'espérait par ailleurs guère de commisération d'Ernaut, qui se tenait un peu en retrait, tel

un bourreau prêt à frapper. Régnier ne laissa pas Ugolino se réfugier dans le mutisme. Il se pencha à son tour, tapant du doigt la poitrine du captif.

« Veux-tu que nous contions partout que tu n'étais que sbire à la solde de Spinola ? C'est ce qui semblera le plus normal à tout le monde lorsque nous dirons que tu as frappé Ansaldi Embriaco, alors qu'il n'avait rien à voir avec les guerres d'Espagne. »

Les yeux embués de larmes, Ugolino n'y tint plus et, tout en postillonnant une rare salive, il hurla.

« C'est faux ! Personne ne m'a payé ! Je voulais seulement vengeance, pour mon frère et ma parentèle, et pour tous les Génois volés par ces seigneurs cupides ! »

Guy prit une voix plus amicale.

« Adoncques, avoue qui t'a dit qu'Ansaldi était coupable de tels méfaits. Et ton geste ne sera pas entaché par rumeurs infondées. »

Pestant contre eux à mi-voix et moitié crachant, moitié pleurant, Ugolino finit par lâcher :

« Dans la cabine de maître Spinola ! Il m'avait mandé, car il avait quelque message pour maître Embriaco. J'attendais et j'ai entendu des voix outre le rideau. Le diplomate devisait à propos de maître Embriaco, disant qu'il était fort talentueux, ayant su accroître sa fortune lors des guerres d'Espagne. Et tout cela, en restant fort discret et sans que cela ne se sache, évitant ainsi la disgrâce que d'aucuns avaient connue.

— Quand cela s'est-il passé ? demanda Guy.

— Alors que nous sortions du détroit de Messine. »

Régnier échangea un regard de connivence avec Guy.

« Qu'as-tu fait alors ?

— J'étais esbaubi... Moi qui l'avais cru loyal et honnête marchand. Je ne pouvais demeurer à son service ! J'ai donc résolu de le frapper au cœur, comme les autres ! »

Ugolino déglutit difficilement, se passant une langue épaisse sur ses lèvres sèches.

« Le meilleur moment était à Otrante, où j'avais possibilité de fuir à terre après l'exécution. Je l'ai occis la prime nuitée, mais ai dû demeurer à bord, avec l'arrivée de ce damné matelot. Adoncques j'ai fait comme si maître Embriaco était toujours vif, le temps de raisonner. J'ai mangé ses repas, bloquant la porte avec la huche lorsque j'étais absent. J'avais pris les pièces et les ai jetées outre bord pour tracer de fausses pistes. J'ai volé le ciseau de Fulco pour glisser un lacet et fermer derrière moi le second soir. Le reste, vous le savez déjà... »

Guy se releva, l'air buté.

« Sais-tu seulement qu'Ansaldi avait découvert que tu avais commis toutes ces meurtres ? »

Ugolino prit un masque dépité comme si plus rien ne pouvait l'étonner.

« Non, je n'en savais rien. Mais je comprends alors sa question alors que je le frappais... *Pourquoi ?* »

L'air désolé, le visage de Régnier se fit sévère tandis qu'il se relevait à son tour.

« Eh bien, apprendis que ta lame a frappé une âme innocente. Il gênait Mauro Spinola, instruit depuis Messine que ton maître cherchait à le trahir, pour dévoiler le félon qu'il est. Adoncques il s'est servi de toi. Dans ta folie, tu n'as pas accordé une once de confiance à un homme qui te protégeait depuis des semaines. Lui aussi criait justice, mais pas de celle brandie nuitamment en des ruelles étroites, de la vraie justice, en plein jour, lorsque chutent les masques et que gredins sont livrés en pâture à l'opprobre. Tu pensais faire œuvre de justice, Ugolino, mais tu ne fus qu'abject mécréant ! »

### *Forteresse de Gibelet, soir du 3 novembre*

À leur sortie des bâtiments, Ernaut et Régnier partageaient un semblable abattement. Ils avaient salué

Guy du bout des lèvres, soulagés d'enfin savoir la vérité, mais accablés de se voir confrontés à pareille noirceur morale. Puis ils cheminèrent en silence, contournant l'imposant donjon. Au dessus d'eux, les cieux étaient perforés ici et là de quelques points lumineux dans une mer indigo. Dans la vaste cour, les lampes à huile suspendues par endroits dessinaient des ombres dansantes de leur clarté jaunâtre. Le jour touchait à sa fin et le château entraînait paresseusement dans la nuit. Pourtant, quelques valets s'affairaient bruyamment, amenant les montures et les mules à un groupe d'hommes, dont certains en armes, apprêtés pour le voyage.

Pressés de retrouver le navire et quelque repos, les deux compagnons se hâtèrent de rejoindre le portail principal, que surveillaient plusieurs gardes à l'humeur badine. Ils se moquaient d'un des serviteurs, fort occupé à tenir un étalon nerveux, à la superbe robe isabelle. Sans même y penser, Régnier s'arrêta pour admirer l'animal, soulagé de voir un peu de beauté apparaître en cette fin de journée. Alors qu'il se préparait à décrire le palefroi à Ernaut, à ses côtés, ses yeux dérivèrent naturellement vers le groupe où la bête était menée. Il lui fallut quelques instants avant de discerner la petite silhouette richement vêtue, qu'il identifia immédiatement. Figé dans son mouvement, il se rapprocha de quelques enjambées, le regard mauvais, la main vite posée sur le pommeau de son épée. Ernaut le suivit, intrigué, jusqu'à ce qu'il reconnaisse Enrico Maza parmi les soldats. C'était la troupe de Mauro Spinola.

Au centre de ce cercle empressé, le diplomate se tenait de dos, debout sur son perron, une nouvelle fois habillé d'une cotte de prix qu'il avait recouverte d'une chappe de drap fin, bordée de fourrure fauve. Il sauta prestement en selle et s'affaira à prendre ses rênes et s'installer confortablement. Pendant ce temps, il laissa sa monture avancer d'elle-même vers la sortie.

Prenant conscience qu'on le dévisageait avec insistance, il finit par relever doucement la tête. C'est là qu'il croisa le regard de Régnier, à quelques pas de lui, flanqué de son inévitable acolyte à stature d'ours. Il allait le saluer aimablement lorsqu'il découvrit une lueur désagréable dans les yeux du chevalier, la main crispée sur son arme. Le vieux Génois ne put retenir une amorce de sourire se dessiner sur ses traits, imperceptible. Il redressa le buste, lentement, savourant longuement la bouffée d'air qu'il prenait. Il se pourlécha avec indolence, petit triangle de chair rose franchissant subrepticement la mince fente de ses lèvres. Il fut tenté un instant de bousculer les deux hommes en sortant, mais se ravisa.

Il commençait à incliner la tête avec suffisance en guise de salut lorsque son regard s'arracha enfin à celui de Régnier. Le géant venait d'avancer, insensiblement, les poings serrés. Si le chevalier était habité de fureur contenue, celle qui s'emparait du jeune colosse n'était que haine pure, sans retenue. La tension faisait saillir les veines de son cou, dont Spinola semblait percevoir le sang charrié par flots fougueux. Les narines frémissaient, tel un mufler de taureau avant la charge et les prunelles flamboyaient, pareilles à des braises. Instinctivement, le vieux diplomate lâcha prise et abandonna son air fanfaron, soudain inquiet de savoir si ses hommes étaient proches. Puis Ernaut montra les dents, plus qu'il ne sourit, la mâchoire contractée. Il avança encore, jusqu'à se trouver proche du Génois et, dans un souffle, lui lança :

« N'oubliez pas, messire, on ne doit point louer la journée dont on n'a encore vu la nuit. . . »

En un éclair, toute tension parut alors disparaître de l'adolescent. Le visage soudain illuminé par une joie intérieure, il exécuta une courbette quelque peu irrévérencieuse pour saluer, indiquant le passage d'un geste guilleret. Mauro Spinola semblait abasourdi, même l'étalon sous lui sentait son trouble et commençait à s'agiter. Médusé

par le surprenant assaut, le Génois ne parvenait guère à retrouver une contenance. Il finit par claquer de la langue et lança sa monture au galop pour franchir les portes de la citadelle, sans un regard pour les hommes derrière lui.

Lorsqu'à son tour, Enrico Maza s'approcha au trot de la sortie, il hocha la tête, désolé. Mais Ernaut arborait de nouveau son air crâne et lui fit un clin d'œil appuyé, devant un Régnier encore pétrifié de la scène qui venait de se dérouler sans qu'il n'ose intervenir. Le jeune homme lui avait asséné une leçon qu'il n'aurait jamais attendue en pareil instant. Sans un mot, instinctivement, Ernaut avait senti que la bataille était perdue. Il était vain de tenter une action inconsidérée, rapide chemin vers le gibet. Néanmoins, refusant l'échec, Ernaut avait aussi fait clairement comprendre à son ennemi que jamais la guerre ne s'arrêterait pour autant. Assuré de sa force et de son droit, il n'avait qu'à choisir le bon moment pour goûter une complète victoire, inconditionnelle, évidente... inéluctable ! Spinola l'avait bien senti, et plus jamais son vin n'aurait goûté de nectar. La peur avait changé de camp.

### *Gibelet, matin du 4 novembre*

Un vent humide venu du large poussait des nuages vers la côte, où ils s'accrochaient aux reliefs des montagnes proches. Régnier assujettit le col de sa cotte à capuche, pour se garantir de la fraîcheur et de la pluie qui ne saurait tarder. Il attendait que Ganelon ait fini d'organiser le train d'animaux de bât. Régnier, Herbelot et les deux frères de Vézelay s'étaient réunis en convoi, au moins jusqu'à Tyr où le clerc, le premier, les quitterait. Ils avaient loué des montures, le chevalier ayant sélectionné un étalon nerveux et bien éduqué. L'animal ronflait régulièrement, impatient de dépenser son énergie. Herbelot avait opté pour une mule qu'il estimait être plus digne pour un prêtre. Mais il ne se

priva pas d'en choisir une très belle, au poil brossé, avec un superbe harnachement.

Régnier était heureux de se retrouver enfin en selle. Il se sentait bien plus à l'aise sur une monture qu'à bord d'un navire. Faisant tourner son cheval d'un mouvement de hanche, il leva la tête pour admirer le paysage alentour. Un ciel bas mangeait la partie supérieure des sommets à l'est, mais la luxuriance de la végétation qui s'accrochait sur les pentes des monts du Liban était un vrai régal pour l'œil. Il renifla plusieurs fois l'air, content de n'y trouver que de faibles senteurs salines.

Au loin, un troupeau de moutons paissait, quelques bovins étaient menés vers la ville, certainement pour y être abattus. Ici et là, des paysans s'occupaient de leurs arbres fruitiers, de leurs jardins. Quelques voyageurs poussaient un âne fatigué devant eux, la trique à la main. Régnier se sentait bien, de retour chez lui. Impatient d'entamer le voyage, il mit son cheval au pas et le fit déambuler aux alentours du groupe.

Il regardait le jeune homme l'accompagnant, heureux de le voir plus posé, moins écervelé qu'à leur départ. Ernaut s'était avéré un compagnon agréable malgré son jeune âge et sa fougue parfois irritante. Régnier savait qu'il n'aurait pu mener ses recherches à bien sans lui. Il avait également insisté sur l'importance qu'il y avait à ne pas se montrer trop bavard à l'avenir, afin de ne pas s'attirer d'ennuis. Ernaut avait acquiescé avec gravité, se plongeant ensuite dans le mutisme.

En cavalier expérimenté, Régnier jugeait l'adolescent sans même y penser et le trouvait relativement à l'aise, à l'inverse de sa monture, bien dérisoire entre ses jambes. Voyant que Régnier regardait vers lui, l'adolescent talonna laborieusement pour le rejoindre.

« Selon vous, messire, nous faudra-t-il long temps pour arriver ?

— Vous devriez être à Jérusalem d’ici une semaine à dix journées, guère plus. Nous serons à Beyrouth à la nuit. Nous pourrons y hosteler et pourrons même assister à une messe. Nous repartirons mardi au matin, une journée pour Sayette<sup>9</sup>, et une autre jusqu’à Tyr. Je ne sais si nous y demeurerons longtemps. De là, le voyage pour Saint-Jean d’Acre est d’une journée. Arrivé en la ville royale, je vous laisserai continuer seuls. »

Émerveillé, le jeune homme écoutait tout en observant les environs, curieux de découvrir les mystères de ce nouveau pays.

« La contrée sera-t-elle toujours ainsi ? »

– Non pas. Les monts descendent jusqu’à Tyr, mais dès Sayette, la côte se fait plus large. Et la végétation plus rase aussi.

– Nous allons suivre la rive ? »

Régnier tendit le bras.

« Exactement. Au long de cette plage, sur le chemin caillouteux droit au midi, où l’on voit quelques gens s’éloigner. »

Ernaut souriait béatement, apparemment satisfait de se trouver là et impatient de parcourir ce nouveau monde.

« Croyez-vous que ce sont nos amis du *Falconus* en chemin vers la sainte Ville ? »

— Peut-être, garçon, peut-être. »

Après un bref instant de silence, l’adolescent approcha son cheval de celui de Régnier. Il semblait plus sombre tout à coup.

« Il ne sera donc rien tenté contre maître Spinola ? »

Régnier renâcla un peu à évoquer de nouveau cette histoire contrariante. Il fronça le nez et inclina la tête.

« Il n’y a aucun témoin digne de foi, Ernaut. Ansaldi est meurtri et une lettre ne sert à rien. »

---

9. Aujourd’hui Sidon, au Liban.

— Et Ugolino ?

— Penses-tu vraiment que la parole d'un meurtrier avéré puisse faire balance face à un homme de renom tel que Spinola ? »

Ernaut baissa la tête, déçu de se rendre compte que même près du royaume de Dieu la justice ne se manifestait pas de façon aussi éclatante qu'il l'aurait espéré.

« Alors, que va-t-il devenir ?

— Je ne sais. Si le choix avait été mien, il aurait été pendu. Mais la décision appartient à d'autres. Et la loi génoise ne prévoit jamais d'exécuter un homme pour ses crimes. Il sera certainement banni.

— Vous croyez qu'il demeure une chance pour lui de se racheter malgré ses péchés ? »

Une voix se fit entendre derrière eux. Herbelot avait apparemment suivi leur conversation.

« Bien sûr ! La vie est toujours porteuse d'espoir. Et le pardon n'est qu'en Dieu. Il n'est jamais trop tard pour confesser ses fautes et chercher à s'amender. Il suffit d'être sincère en ses intentions. »

Ernaut se retourna vers Lambert, qui approchait au petit trot, pas très à l'aise sur un cheval visiblement peu confortable. Son frère avait entendu cette dernière phrase et il souriait, les yeux pleins de confiance. L'adolescent se redressa peu à peu, retrouvant son assurance coutumière.

Il eut un rictus espiègle et, subitement, il claqua ses rênes sur la croupe de sa monture, la lançant dans un galop débridé qu'il ne maîtrisait pas parfaitement. Il manqua de faire partir tout le convoi en pagaille, inquiétant les autres animaux, y compris le train de bât que le valet venait de finir de constituer. Régnier soupira, mais il ne put retenir un sourire lorsqu'il entendit le jeune homme hurler, tandis qu'il s'éloignait à grande vitesse.

« Que les Infidèles escouillent le dernier sur la plage ! »

Lançant à son tour un regard faussement désolé vers Herbelot et Lambert qui maintenaient avec peine leurs montures, il fut envahi par un sentiment de gaieté. Négligeant les récriminations polies qu'il lisait dans leurs yeux, il éperonna son étalon, claquant de la langue. Il était bien décidé à montrer à ce jeune effronté qu'on ne défiait pas impunément un chevalier de l'hôtel du roi de Jérusalem.

**À suivre...**



# Addenda

## *Notes de l'auteur*

L'importance des échanges autour de la Méditerranée explique l'incroyable essor des cités maritimes italiennes au cours des Croisades. L'implication de Gênes dans les combats en Espagne et surtout en Terre Sainte, et ce, depuis la création même des principautés latines, fut à l'origine d'une richesse colossale. Des exemptions de taxes, des quartiers voire des cités entières leur furent dévolus en récompense de leur aide. Mais, comme bien souvent, les malversations politiques et l'affairisme des élites entraînèrent de nombreuses crises dont celle de la mi-XII<sup>e</sup>, évoquée ici en tant que moteur de l'intrigue. Les ouvrages *Genoa & the Genoese 958-1528* de Steven A. Epstein (The University of Carolina Press, 1996) et surtout *La Cité de Gênes au XII<sup>e</sup> siècle* de Erik Bach (Gyldendal, 1955) ont apporté la base de la documentation. Mais ce sont essentiellement les articles de Eugene H. Byrne qui ont été déterminants non seulement dans la mise en place des protagonistes mais aussi par l'apport de détails techniques sur le monde des hommes d'affaire génois d'alors : « Commercial contracts of the Genoese in the Syrian Trade of the Twelfth Century » (*The Quaterly Journal of*

*Economics*, vol. XXXI, Harvard University Press, 1917, p.128-170), « Easterners in Genoa » (*Journal of the America Oriental Society*, vol. XXXVIII, 1918, p.176-187), « Genoese Trade with Syria in the Twelfth Century » (*The American Historical Review*, vol. XXV, N° 2, 1920, p. 191-219). Par ailleurs, l'idée de départ de l'ouvrage se trouve dans un célèbre article de Michel Balard : « Les transports maritimes génois vers la Terre Sainte » (dans Airoldi G., Kedar B.Z. (éd.) *I Comuni italiani nel Regno crociato di Gerusalemme*, Gênes, 1986, p. 141-174). On y trouve mêlés les deux univers présents sur le Falconus : les négociants et les pèlerins, obligés de se côtoyer le temps d'un voyage.

Sur l'univers des marcheurs de Dieu, les travaux d'Aryeh Grabois (*Le pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, De Boeck & Larcier, 1998) furent d'une grande importance, et pas seulement en ce qui concerne la vie en mer, mais ouvrirent des perspectives pour les ouvrages à venir. Quelques anecdotes du voyage ont été par ailleurs inspirées par la lecture de al-Idrîsî (*La Première Géographie de l'Occident*, Bresson Henri, Nef Anlièse, Flammarion Poche, 1999).

Enfin, je voudrais citer un ensemble remarquable, au titre générique de *A Mediterranean Society*, ouvrage colossal de Shelomo Dov Goitein (6 volumes, University of California Press, 1967-1993). L'ampleur des informations qui y sont présentées dépasse largement les thèmes abordés dans cette première aventure de Ernaut mais sa lecture en fut essentielle. C'est une fenêtre ouverte sur la richesse et la complexité de la Méditerranée, surtout de sa partie orientale, à l'époque des croisades, qui apporte un grand nombre d'éléments précis sur la vie quotidienne des non-latins. C'est certainement là qu'il faut chercher le germe à l'origine de la création d'une saga d'un enquêteur au Moyen-Orient à la mi-XII<sup>e</sup>.

Enfin, je souhaiterais dire quelques mots sur les dialogues, conçus de façon à avoir une certaine saveur tout en demeurant compréhensibles pour un lecteur moderne

non familiarisé avec la véritable langue romane. Pour ceux qui souhaiteraient aller plus loin et découvrir le langage de la période médiévale, je ne peux que conseiller les travaux de Geneviève Joly (*Précis d'ancien français*, Armand Collin, 2009 ; *L'ancien français*, Belin, 2004). En ce qui concerne les dictionnaires, on peut s'en remettre à celui de Hilaire Van Daele (*Petit dictionnaire de l'ancien français*, 1901) et celui, énorme, et toujours considéré comme référence, de Frédéric Godefroy (*Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, en 10 volumes, 1880-1895). On les trouve aisément sur Internet, en version pdf (Gallica ou archive.org) ou sous forme de base de données.

L'aspect du *Falconus* et le plan schématique fourni se basent des éléments tirés pour la plupart de l'article de Michel Balard (déjà cité), les travaux de E.H. Byrne (*Genoese shipping in the XII<sup>th</sup> and XIII<sup>th</sup> centuries*, Cambridge, 1930), de Erich Bach (déjà cité) et de J. Pryor (« The naval architecture of Crusader Transport Ship », dans *The Mariner's Mirror*, vol. 70/2 & 3, 1984). Le manque de vestige de cette période oblige à se référer essentiellement à des textes, voire à l'iconographie. Mais l'absence d'un grand nombre d'importantes informations techniques rend toute reconstruction hautement hypothétique.

## Le pari de la liberté

Après avoir longtemps travaillé au sein de chaînes éditoriales traditionnelles, j'ai décidé de tenter une nouvelle aventure, en plaçant mes textes sous une licence libre, en partenariat avec un éditeur associatif attaché à la promotion de cette culture à travers des actions d'éducation populaire. Projet risqué pourraient penser certains, ce en quoi ils n'ont pas tort. Mais il me semble qu'il s'agit là avant tout d'une aubaine pour un esprit créatif, aussi bien techniquement que dans l'optique d'une pratique professionnelle cohérente avec mes convictions.

Avec un modèle fortement basé sur le parachutage régulier de best-sellers, l'édition actuelle ne propose guère, et de moins en moins, d'opportunités pour les gens désireux d'être des artisans de l'écriture. Les rares élus à vivre de leurs textes soit voient leurs revenus s'éroder année après année, soit bénéficient de « coups » qui n'inscrivent nullement leur carrière dans la durée. Un ami nous a un jour fort justement désignés comme les producteurs de banane du secteur éditorial.

Pour moi écrire, concevoir des récits, c'est avant tout exercer régulièrement un métier, comme un menuisier ou un paysan. Chaque jour est une occasion de redécouvrir sa pratique, de contempler de nouveaux horizons. Proposer sans cesse des textes me permet d'améliorer, je l'espère, leur qualité et, surtout, de réfléchir sur mes façons de faire, sur

les opportunités qui s’offrent à moi pour aborder le roman, l’histoire, l’imaginaire. Je parle aussi bien de la connaissance intellectuelle des outils cognitifs, du matériau culturel dont je dispose, de la manière dont je guide mon public vers les objectifs que je me suis fixés que des moyens en eux-mêmes, des systèmes techniques et des machines qui relient mes intentions et leurs perceptions. M’inscrire dans une perspective de long terme, dans une pratique régulière me permet en outre d’avoir plus d’expérience pour en fonder la critique, voire pour aider d’autres à aborder cet artisanat. Car il s’agit également de cela.

La licence libre offre aux lecteurs un espace du possible, une confiance réaffirmée en leur capacité à s’approprier, modifier, repenser la création. L’idée est de sortir d’un modèle producteur-consommateur si néfaste aux esprits. Produire du symbole ne peut se faire que si les deux parties sont actives. Poser cela comme un acquis légal préalable permet de s’en débarrasser. Je m’appuie sur du matériau historique, que je tente de rendre intelligible à travers mon imaginaire. Je n’ai donc rien inventé à proprement parler, me contentant de proposer des liens, des hypothèses, purement fictifs, mais nourris d’un savoir antérieur dont j’ai hérité, par mes études et mes lectures. J’ai le désir de m’inscrire dans ce flot de connaissance, sans chercher à l’endiguer en un bras mort réservé à mon usage exclusif.

De façon à faciliter une appropriation personnelle de l’histoire et des compétences pour en faire la critique, je tente de montrer comment je m’appuie sur des documents scientifiques pour bâtir un ensemble équilibré narrativement qui donne l’image d’un monde vivant, quoique disparu. Il ne s’agit nullement de faire l’apologie ou de juger, simplement de délimiter un cadre narratif cohérent. Je serais bien évidemment heureux de voir des collaborations se former au sein de cet univers, voire des projets *forker*, comme on dit chez les partisans du logiciel libre. Les plus beaux fleuves ne naissent pas d’une seule source.

Au niveau des outils, je tente de poser les bases d'une forge du livre libre (essentiellement tournée vers le récit de fiction), qui permette de générer des documents de qualité, respectant les standards internationaux. De la sorte, il y aurait une garantie que le public le plus large puisse à la fois être destinataire et émetteur de ces contenus culturels, en cohérence avec la licence libre choisie. C'est un vaste chantier et je n'en suis qu'aux débuts de cette odyssée.

Si vous avez envie de prolonger l'aventure au-delà de la lecture de mes romans, j'ai mis en place un site Internet. Vous y trouverez toute ma production littéraire sous licence libre en téléchargement gratuit, des liens vers des endroits où vous en procurer des versions papier ainsi que des éléments de réflexion sur mon projet. Vous pourrez y prendre contact avec moi, y récupérer les sources de mes textes, ainsi qu'y trouver un moyen de soutenir mon travail, de devenir un de mes mécènes, en faisant un don ponctuel ou régulier.

<http://www.hexagora.fr>

# Capitulum

Plan et trajet du Falconus .....	v
Liste des personnages .....	ix
<b>Prologue</b>	
Monastère bénédictin de la Charité-sur-Loire, hiver 1223 .....	1
<b>Chapitre 1</b>	
Gênes, soir d'orage, été 1156 .....	3
Gênes, matin du 31 août 1156 .....	6
Gênes, après-midi du 31 août .....	11
Gênes, début de soirée du 1 <sup>er</sup> septembre .....	15
Gênes, soirée du 1 <sup>er</sup> septembre .....	22
Côte ligurienne, matin du 2 septembre .....	26
Côte toscane, matin du 3 septembre .....	29
Côte du Latium, après-midi du 5 septembre .....	32
<b>Chapitre 2</b>	
Port romain d'Ostie, soir du 6 septembre .....	37
Côte du Latium, journée du 8 septembre .....	40
Côte campanienne, fin d'après-midi du 8 septembre .....	44
Côte campanienne, soirée du 9 septembre .....	49
Baie de Naples, soir du 10 septembre .....	53
Port de Naples, matin du 11 septembre .....	56
Port de Naples, fin de journée du 11 septembre .....	60

**Chapitre 3**

Golfe de Salerne, journée du 13 septembre .....	65
Côte campanienne, matin du 14 septembre .....	69
Côte calabraise, journée du 15 septembre .....	73
Côte calabraise, soir du 15 septembre .....	77
Golfe de Gioia, midi du 16 septembre .....	80
Golfe de Gioia, soir du 16 septembre .....	84
Détroit de Messine, fin d'après-midi du 17 septembre .....	88

**Chapitre 4**

Messine, matin du 18 septembre .....	93
Messine, nuit du 18 septembre .....	98
Détroit de Messine, fin d'après-midi du 19 septembre .....	101
Détroit de Messine, soirée du 19 septembre .....	103
Golfe de Tarente, soirée du 22 septembre .....	107
Golfe de Tarente, matin du 23 septembre .....	110
Otrante, fin d'après-midi du 25 septembre .....	112

**Chapitre 5**

Otrante, fin d'après-midi du 26 septembre .....	117
Otrante, nuit du 26 septembre .....	121
Canal d'Otrante, matin du 27 septembre .....	125
Canal d'Otrante, après-midi du 27 septembre .....	129
Canal d'Otrante, fin d'après-midi du 27 septembre .....	131
Canal d'Otrante, soirée du 27 septembre .....	134
Canal d'Otrante, nuit du 27 septembre .....	138

**Chapitre 6**

Canal d'Otrante, nuit du 27 septembre .....	143
Canal d'Otrante, matin du 28 septembre .....	146
Canal d'Otrante, après-midi du 28 septembre .....	149
Côte ionienne, après-midi du 29 septembre .....	152
Côte de Corfou, 30 septembre .....	156
Îles ioniennes, midi du 1er octobre .....	160
Îles ioniennes, soir du 2 octobre .....	163

**Chapitre 7**

Îles ioniennes, matin du 3 octobre .....	169
Îles ioniennes, Fin de matinée du 3 octobre .....	173
Îles ioniennes, après-midi du 3 octobre .....	176
Au large du golfe de Patras, matin du 4 octobre .....	180
Côte du Péloponnèse, mi-journée du 5 octobre .....	184
Côte du Péloponnèse, soir du 6 octobre .....	188
Côte du Péloponnèse, après-midi du 7 octobre .....	191

**Chapitre 8**

Côte sud du Péloponnèse, matin du 8 octobre .....	197
Côte sud du Péloponnèse, matin du 9 octobre .....	201
Côte sud du Péloponnèse, midi du 9 octobre .....	205
Côte sud du Péloponnèse, matin du 10 octobre .....	208
Au large de Cythère, après-midi du 11 octobre .....	213
Au large d'Antikythira, matin du 12 octobre .....	217
Abords de la côte crétoise, matin du 13 octobre .....	221

**Chapitre 9**

Côte crétoise, matin du 14 octobre .....	225
Côte crétoise, matin du 14 octobre .....	229
Au large de l'île de Dia, matin du 15 octobre .....	233
Au large de l'île de Dia, après-midi du 15 octobre .....	237
Côte crétoise, midi du 16 octobre .....	240
Golfe de Mirabellou, fin de matinée du 17 octobre .....	243
Entre Crête et Kassos, matin du 18 octobre .....	247

**Chapitre 10**

Côte sud de Karpathos, fin d'après-midi du 19 octobre .....	251
Sud de l'île de Rhodes, midi du 20 octobre .....	254
Sud de l'île de Rhodes, matin du 21 octobre .....	258
Sud de l'île de Rhodes, après-midi du 21 octobre .....	261
Côte est de Rhodes, matin du 22 octobre .....	265
Port de Rhodes, soir du 22 octobre .....	268
Port de Rhodes, matin du 23 octobre .....	271

### Chapitre 11

Port de Rhodes, soir du 24 octobre .....	275
Bassin de Rhodes, matin du 25 octobre .....	279
Bassin de Rhodes, soir du 26 octobre .....	283
Mer Méditerranée, matin du 27 octobre .....	286
Mer Méditerranée, fin d'après-midi du 27 octobre .....	290
Mer Méditerranée, après-midi du 28 octobre .....	294

### Chapitre 12

Port de Gibelet, soir du 1 <sup>er</sup> novembre .....	299
Matin du 2 novembre, port de Gibelet .....	304
Citadelle de Gibelet, midi du 3 novembre .....	308
Gibelet, après-midi du 3 novembre .....	313
Forteresse de Gibelet, soir du 3 novembre .....	316
Forteresse de Gibelet, soir du 3 novembre .....	319
Gibelet, matin du 4 novembre .....	322

### Addenda

Notes de l'auteur .....	327
Le pari de la liberté .....	330